

Le bonheur est pour demain

**Pierre Bellemare
Jérôme Equer**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

PIERRE BELLEMARE

ET JÉRÔME EQUER

A close-up portrait of Pierre Bellemare, an elderly man with white hair and a mustache, wearing a dark suit and a light blue shirt. He is resting his chin on his clasped hands, looking directly at the camera with a slight smile.

Le Bonheur
est pour
demain

AUTOBIOGRAPHIE

Souvenirs de
mes 250 dernières années

Flammarion

Pierre Bellemare et Jérôme Equer

Le bonheur est pour demain

© Flammarion

Documentation : Véronique Le Guen

Dépôt légal : novembre 2011

Couverture : Portrait de Pierre Bellemare par Stéphane de Bourgies

ISBN : 9782081248663

Ouvrage composé et converti par Meta-systems (59100 Roubaix)

Présentation de l'éditeur

Tour à tour ou simultanément défenseur de grandes causes humanitaires, conteur, producteur inventif, meneur de jeux et animateur facétieux, Pierre Bellemare occupe depuis soixante ans une place majeure dans le coeur des auditeurs et des téléspectateurs.

À travers des émissions emblématiques telles que « Vous êtes formidables », « La tête et les jambes », « Il y a sûrement quelque chose à faire », « Pièces à conviction », « Les histoires extraordinaires » ou « Au nom de l'amour », il a profondément marqué l'histoire de la radio et de la télévision.

Pour autant, par pudeur et modestie, Pierre Bellemare a toujours refusé d'évoquer sa vie privée, ses passions secrètes, ses rencontres avec les célébrités de son époque, et les innombrables péripéties de sa carrière.

En dévoilant pour la première fois des facettes insoupçonnées de sa personnalité, sensible et complexe, son autobiographie comble aujourd'hui ce manque.

Pierre Bellemare a conçu ces souvenirs avec Jérôme Equer. Journaliste, écrivain, photographe et réalisateur, ce dernier collabore avec lui depuis plus de trente-cinq ans.

Nota : L'édition originale de cet ouvrage contient un cahier photos hors-textes de 16 pages en couleurs, non repris dans la présente édition numérique.

Du même auteur

L'Enfer, avec Jean-François Nahmias, Flammarion, 2011.

Ils ont marché sur la tête : 450 faits divers inouïs, impayables et désopilants, avec Jérôme Equer, Albin Michel, 2010.

Kidnappings : 25 rendez-vous avec l'angoisse, avec Jean-François Nahmias, Albin Michel, 2010.

Sur le fil du rasoir : quand la science traque le crime, avec Jérôme Equer, Albin Michel, 2009.

La Terrible vérité : 26 grandes énigmes de l'histoire enfin résolues, avec Jean-François Nahmias, Albin Michel, 2008.

26 dossiers qui défient la raison, avec Gregory Franck, Albin Michel, 2008.

Mort ou vif : les chasses à l'homme les plus extraordinaires, avec Jean-François Nahmias, Albin Michel, 2007.

Complots : quand ils s'entendent pour tuer, avec Jérôme Equer, Albin Michel, 2006.

Ils ont osé ! : 40 exploits incroyables, avec Jean-François Nahmias, Albin Michel, 2005.

Crimes dans la soie : 30 histoires de milliardaires assassins, avec Jean-François Nahmias, Albin Michel, 2004.

Destins sur ordonnance : 40 histoires où la médecine va du meilleur au pire, avec Jean-François Nahmias, Albin Michel, 2003.

Sans laisser d'adresse, avec Grégory Frank, Albin Michel, 2002.

Survivront-ils ? : 45 suspenses où la vie se joue à pile ou face, avec Jean-François Nahmias, Albin Michel, 2001.

Je me vengerai : 40 rancunes mortelles, avec Jean-François Nahmias, Albin Michel, 2001.

Les Dossiers extraordinaires, Vol.3, Éditions n° 1, 2001.

Les Dossiers extraordinaires, Vol.2, Éditions n° 1, 2000.

Les Dossiers extraordinaires, Vol.1, Éditions n° 1, 2000.

L'Empreinte de la bête : 50 histoires où l'animal a le premier rôle, Albin Michel, 2000.

Les Amants diaboliques : 55 récits passionnément mortels, Albin Michel, 1999.

L'Enfant criminel, Albin Michel, 1998.

Les Aventuriers du XX^e siècle, Vol.3. Journées d'enfer, Albin Michel, 1998.

Les Aventuriers du XX^e siècle, Vol.2. Ils ont vu l'au-delà, Albin Michel, 1997.

Les Aventuriers du XX^e siècle, Vol.1. Carrefour des angoisses, Albin Michel, 1997.

Possession : l'étrange destin des choses, Albin Michel, 1996.

Issue fatale : 75 histoires extraordinaires, Albin Michel, 1996.

Tragédie à la une : la Belle Epoque des assassins, avec Alain Monestier, Albin Michel, 1995.

Nuits d'angoisse : 50 histoires vraies, TF1 Éditions, 1995.

Crimes de sang, TF1 Éditions, 1995.

La Peur derrière la porte, TF1 Éditions, 1995.

Instant crucial : les stupéfiants rendez-vous du hasard, Albin Michel, 1995.

Instinct mortel : 70 histoires vraies, Albin Michel, 1994, rééd. Albin Michel, 1996, Éd. de la Seine, 2001.

Les Génies de l'arnaque : 80 chefs-d'œuvre de l'escroquerie, Albin Michel, 1994.

Dictionnaire des 1000 trucs, TF1 Éditions, 1992.

L'Année criminelle : les 80 histoires extraordinaires de l'année, TF1 Éditions, 1992.

Dossiers secrets, Éditions n° 1, 1989.

Les Crimes passionnels : 50 histoires vraies, TF1 Éditions, 1989.

Par tous les moyens : 38 histoires bouleversantes de sauvetage, Éditions n° 1, 1988.

Histoires choc, Éditions n° 1, 1987.

Marqués par la gloire : 23 destins exceptionnels, Éditions n° 1, 1986.

Les Assassins sont parmi nous, Éditions n° 1, 1986.

Histoires de mystères, avec Jean-François Nahmias, Éditions n° 1, 1985.

Au nom de l'amour : 59 histoires de passion, Editions n° 1, 1985.

Les Tueurs diaboliques, Editions n° 1, 1985.

Dossiers secrets, Éditions n° 1, 1984.

Les Grands Crimes de l'histoire, Editions n° 1, 1984.

Suspens Vol.2, Éditions n° 1, 1994.

Suspens Vol.1, Éditions n° 1, 1983.

Quand les femmes tuent, Editions n° 1, 1983.

Histoires vraies, Vol.2 Éditions n° 1, 1982.

Histoires vraies, Vol.1, Éditions n° 1, 1981.

C'est arrivé un jour, Vol.2, Éditions n° 1, 1979.

C'est arrivé un jour, Vol.1, Éditions n° 1, 1979.

Les Dossiers d'Interpol, Vol.2 avec Jacques Antoine, Éditions n° 1, 1979.

Les Dossiers d'Interpol, Vol.1 avec Jacques Antoine, Éditions n° 1, 1979.

Les Aventuriers, avec Jacques Antoine, Fayard, 1978.

Les Dossiers extraordinaires de Pierre Bellemare, avec Jacques Antoine, Fayard, 1976.

Romans

Nul ne sait qui nous sommes, avec Grégory Franck, Albin, Michel,

2007.

La Fourmilière, avec Grégory Frank, Éditions n° 1, 1987.

L'Histoire d'une petite vallée qui peut-être n'existe plus, avec Jacques Floran, Stock, 1978.

Almanachs

L'Almanach de Pierre Bellemare 2009-2010 : pour que chaque jour soit un jour bon, Albin Michel, 2008.

L'Almanach de Pierre Bellemare 2008-2009 : pour que chaque jour soit un jour bon, Albin Michel, 2007.

L'Almanach de Pierre Bellemare 2007-2008 : pour que chaque jour soit un bon jour, Albin Michel, 2006.

L'Almanach de Pierre Bellemare 2006-2007 : pour que chaque jour soit un bon jour, Albin Michel, 2005.

L'Almanach de Pierre Bellemare 2005-2006 : pour que chaque jour soit un jour bon, Albin Michel, 2004.

L'Almanach de Pierre Bellemare 2004-2005, Albin Michel, 2003.

Le bonheur est pour demain

Avant-propos

Dans ce livre, deux voix se complètent et se répondent.

Celle de Pierre Bellemare, bien sûr. Je pensais bien le connaître. J'ai eu la chance, en effet, de partager à ses côtés, pendant plus de trente-cinq ans, quantité d'aventures télévisuelles et éditoriales. Pour autant, au cours d'une centaine d'heures d'entretien, Pierre s'est livré comme il ne l'avait jamais fait auparavant. Et nombre de souvenirs, d'anecdotes et de réflexions concernant sa vie privée et professionnelle furent pour moi des révélations. Ainsi, je pense que derrière l'image de l'homme public qu'ils connaissent bien, les lecteurs découvriront à leur tour mille facettes surprenantes et insoupçonnées de sa personnalité.

L'autre voix, qui apparaît dans le livre en italique, est celle des membres de sa famille et de quelques-uns de ses amis et collaborateurs. J'y ai ajouté des informations qui permettent de remettre en perspective la petite histoire de la radio et de la télévision au cours du demi-siècle écoulé.

Jérôme Equer

1 Le monstre de la banquise

Le petit garçon rêve qu'il est perdu sur la banquise. Seul, transi et terrifié. Il fuit un monstre qui le poursuit en lui lançant des blocs de glace. L'enfant se réveille en sursaut. Sa grand-tante, auprès de laquelle il est blotti dans un lit étroit, le réconforte tendrement :

– Tout va bien, mon cœur. Tout va bien, je suis là. Rendors-toi et n'aie plus peur.

Le garçonnet se tasse en boule au creux de la chaleur. Pour faire barrage à l'affreuse vision, il enfouit la tête dans l'oreiller.

Ce cauchemar est le premier souvenir que je garde en mémoire, nous dit Pierre Bellemare. Ces images de monstre et de banquise m'avaient sans doute été inspirées par une gravure, que j'aurais vue dans un livre de Jules Verne.

Hiver 1935. Dans le grand appartement que la famille Bellemare occupe boulevard Saint-Jacques, à Paris, l'atmosphère est devenue irrespirable. Les parents évitent de croiser le regard de leurs enfants et se parlent à voix basse. Durant les repas pris en silence, chacun est en alerte, l'oreille tendue en direction de la chambre dans laquelle Christiane est alitée. L'horrible toux qui déchire ses poumons va-t-elle enfin s'apaiser ?

Christiane, ma seconde sœur, de huit ans mon aînée, avait contracté une phtisie galopante. Accablés de chagrin, mes parents la savaient condamnée. Pénicilline et antibiotiques n'existant pas à l'époque, la tuberculose pulmonaire était inguérissable. Dans le but de nous éloigner de la maison et de nous protéger de l'infection, mes parents nous expédièrent, Jacqueline, ma sœur aînée, et moi, chez notre grand-tante qui habitait Montmartre. Bien que trop jeune pour comprendre la nature du drame qui s'abattait sur la famille, je me souviens avoir vécu cet événement dans une sorte de brouillard chargé de menaces.

Très tôt le lendemain, les traits défaits, M. Bellemare se présente rue Lamarck. Il échange quelques mots dans l'entrée avec sa tante, puis s'adresse aux enfants, sans prendre le temps de se défaire de son manteau.

– Christiane nous a quittés la nuit dernière. Nous rentrons à la maison, parvient-il à bredouiller, le visage mouillé de larmes.

La mort d'une adolescente de quatorze ans n'est pas injuste, c'est un scandale. Le choc provoqué par la disparition brutale de ma sœur a anéanti ma mère. Psychologiquement, elle ne s'en est jamais remise. Trois ans plus tard, elle a ressenti des douleurs dans une jambe et des sifflements dans une oreille. Après beaucoup d'atermoiements, un médecin a diagnostiqué les premiers symptômes de la sclérose en plaques. Cette atteinte de la moelle épinière entraîne une

dégénérescence progressive des centres nerveux, qu'aucun traitement ne peut freiner. Un jour, on souffre des pieds ou du bassin. Plus tard, un bras s'ankylose, une articulation se bloque. Vient ensuite une période de répit qui peut durer quelques semaines ou quelques mois. Le malade nourrit alors le fol espoir d'une rémission. En pure perte. Les séquelles demeurent et d'autres zones de l'organisme sont touchées à leur tour. On est perclus de douleurs et l'on meurt paralysé au terme d'atroces souffrances. Le calvaire de ma mère a duré douze ans.

Mon enfance a été bornée par deux décès : celui de Christiane quand j'avais cinq ans et celui de ma mère quand j'en avais dix-sept.

2 Un cocktail génétique explosif

Que peuvent bien avoir en commun l'éditeur d'un journal monarchiste devenu agent secret en Hollande, un diplomate arabophone, ami et biographe d'Abd el-Kader, le président de l'Union des viticulteurs d'Algérie, et un courtier en livres précieux, poète à ses heures ?

Tous ces personnages hauts en couleurs sont mes ascendants paternels. J'ignore dans quelle mesure ce cocktail génétique a eu une incidence sur ma personnalité, mais je suis assez fier de cet héritage. C'est grâce à un grand-oncle magistrat, qui avait établi notre arbre généalogique pour permettre à un jeune cousin de briguer un poste diplomatique, que j'ai eu la chance de connaître l'histoire de ma famille depuis la Révolution française.

Jean-François Bellemare, le premier connu de la lignée, est né en Normandie en 1768. Ses dons précoces pour les mathématiques lui valurent d'être admis à l'École polytechnique dès sa sortie du petit séminaire. Diplôme en poche, il obtint le grade de sous-lieutenant et fut incorporé dans un régiment de hussards.

La France de 1793 est plongée dans un désordre indescriptible. L'Alsace est envahie. Les Sardes occupent la Savoie, les Espagnols le Roussillon. Aux périls extérieurs s'ajoute la guerre civile. Lyon, Marseille, Bordeaux se soulèvent contre la Convention. Cinq cent mille Vendéens de « l'armée catholique et royale » sont défaits par Kléber. À Paris, les têtes tombent par grappes au pied de la guillotine. Et comme si ce bain de sang ne suffisait pas au malheur du peuple, la dévaluation de l'assignat affame villes et campagnes.

Pour avoir exprimé imprudemment ses sympathies monarchistes et cléricales, mon arrière-arrière-grand-père fut mis aux arrêts à la Conciergerie et condamné à mort. Sauvé par la chute de Robespierre, libéré par le général Solignac, il quitta l'armée et fonda Le Grondeur, un hebdomadaire dans lequel il fustigeait la violence des tribunaux d'exception, la dépravation des mœurs et le luxe insolent des prévaricateurs. Aujourd'hui encore, en dépit de mes innombrables déménagements, j'en ai conservé précieusement tous les numéros.

Écrit au vitriol, le brûlot, tiré à plusieurs milliers d'exemplaires, attire sur son jeune directeur les foudres du Directoire. Une disposition ordonne l'arrestation des rédacteurs de trente-deux journaux, « tous prévenus de conspiration contre la sûreté intérieure et extérieure de la République ».

Le nom de Bellemare figurait en bonne place sur la liste des fauteurs de trouble. Caché quelque temps dans le grenier d'une comtesse du faubourg Saint-Germain, mon trisaïeul réussit à gagner Hambourg sous une fausse identité et à s'embarquer pour les États-Unis dans les cales d'un navire marchand. Le soir de son arrivée à Baltimore, il fut accueilli en héros à la table des ducs d'Orléans et de

Montpensier.

Installé à Boston, Jean-François apprit l'anglais et parcourut la Nouvelle-Angleterre, le Canada et la Louisiane, carnet de notes en main. Ses descriptions des sites, peuplés d'Indiens et de trappeurs, et les intrigues romanesques qu'il conçut à cette époque s'intégrèrent plus tard à des romans d'aventures qui connurent de beaux succès.

En 1802, alors qu'un plébiscite accordait à Bonaparte le titre de consul à vie, les proscrits de la République furent autorisés à rentrer au pays. Jean-François s'y précipita, bien décidé à reprendre ses activités journalistiques. Flanqué de trois associés, il acheta *La Gazette de France*, la plus ancienne feuille de l'Hexagone, créée en 1631 par Théophraste Renaudot.

Dès sa prise de fonction, Jean-François transforma radicalement le contenu éditorial de son journal. Il s'attacha à recueillir les faits à la source et à les livrer tels quels aux lecteurs, en veillant à ne pas les parasiter de commentaires partisans. Cette méthode, qui démodait les publications polémistes de l'époque, deviendra l'un des credo de la presse moderne.

Dans une France étranglée par le blocus continental, Bellemare alimente son hebdomadaire en nouvelles fraîches, grâce aux informateurs qu'il recrute en Hollande parmi les contrebandiers qui se rendent chaque jour en Angleterre.

Plutôt que de censurer *La Gazette*, Napoléon chercha à en tirer profit. Il nomma mon trisaïeul au poste de commissaire général de la police d'Anvers, à charge pour lui de transmettre en priorité à Paris les informations stratégiques qu'il possédait avant de les divulguer au public. C'est de cette manière que Fouché et l'empereur furent les premiers avertis du désastre de la bataille de Trafalgar.

Directeur d'un journal prestigieux, chef de la police de l'un des plus grands ports d'Europe et agent de renseignements au service de l'Empire, Jean-François Bellemare trouve encore le temps d'écrire pamphlets, essais et romans populaires. Il entre ensuite au ministère de l'Intérieur en qualité d'homme de Lettres.

Sa mission officielle fut de discréditer les Jésuites, dont l'influence était encore grande dans les familles bourgeoises, les séminaires et les écoles. Mission paradoxale pour un homme qui n'avait jamais renié ses sympathies monarchistes et chrétiennes. Mon aïeul feignit dans un premier temps de se soumettre à sa hiérarchie, puis, donnant libre cours à ses sentiments, il prit la défense des prêtres, à travers une demi-douzaine d'ouvrages passionnés. L'un d'eux, *Le Collège de mon fils*, tiré à 10000 exemplaires, fut épuisé en moins de quatre mois, ce qui constituait pour l'époque un énorme succès de librairie.

Étant enfant, je me souviens que mon père me lisait avec fierté l'article concernant notre ancêtre, publié dans la première édition du

Grand Dictionnaire universel Larousse du XIX^e siècle. J'étais très impressionné de voir figurer notre nom dans un livre qui rassemblait les plus célèbres personnages de leur temps.

Au terme d'une vie bien remplie, Jean-François Bellemare s'éteint en 1842. Il est âgé de soixante-quatorze ans et lègue à son fils, Alexandre, de quarante-neuf ans son cadet, ses brillantes dispositions intellectuelles.

La vie de mon arrière-grand-père se lit, elle aussi, comme un roman. Après avoir obtenu une licence en droit, appris l'anglais, l'italien et l'arabe à l'École des langues orientales, Alexandre occupa le poste de secrétaire en chef du parquet de la Cour royale d'Alger et publia une *Grammaire arabe* et un *Abrégé de géographie* qui firent longtemps référence. Puis, au milieu des années 1850, il fut détaché auprès de l'émir Abd el-Kader en qualité d'interprète quand ce dernier fut emprisonné en France. Dans un livre récemment réédité, *Abd el-Kader, sa vie politique et militaire*, Alexandre décrit avec une certaine admiration ce grand chef berbère, qui mena pendant dix-sept ans une résistance héroïque contre la conquête coloniale française et mit en place les bases de l'unité algérienne.

Libéré en 1852 par Napoléon III, l'émir quitte la France à destination de Constantinople puis de Damas où il s'adonne à la méditation et à l'enseignement spirituel.

Exerçant la fonction de gouverneur général de l'Algérie par intérim, mon arrière-grand-père mit fin à une polémique qui accusait Abd el-Kader d'avoir permis le massacre de chrétiens syriens par les Druzes. Il prouva, au contraire, que l'intervention de l'émir sauva douze mille d'entre eux. Enfin, faisant preuve de discernement, Alexandre soutint contre l'avis général qu'Abd el-Kader aurait été le meilleur choix pour gouverner un royaume arabe d'Orient pacifié. L'histoire tragique de la décolonisation algérienne lui a donné raison.

Promu officier de la Légion d'honneur, chevalier de l'ordre royal du Christ du Portugal, décoré de l'ordre du Nichan Iftikar par le bey de Tunis, Alexandre Bellemare met ses années de retraite à profit pour publier un dernier livre, Spirite et Chrétien, en 1883.

Théorisé par Allan Kardec, mis à la mode par Victor Hugo, le spiritisme est une doctrine fondée sur la croyance que l'esprit des morts est capable de se manifester à certaines occasions. Pour capter les messages émis de l'au-delà, communiquer avec ses chers disparus, les adeptes convoquent tables tournantes et esprits frappeurs.

À la mort de sa femme, mon père fut tenté de s'adonner à son tour à cette pratique. Entouré d'objets et de vêtements lui ayant appartenu, il espérait pouvoir la rejoindre en pensée. Je ne partage pas cette chimère, mais je comprends que, lorsque le chagrin est devenu trop lourd à porter, certains d'entre nous se tournent vers l'irrationnel pour

chercher du réconfort.

Alexandre Bellemare décède en 1885. Son fils Henri, âgé d'une trentaine d'années à sa mort, se consacre à la viticulture, activité alors en plein essor en Algérie, après la crise du phylloxera qui, en 1864, a détruit le vignoble en métropole.

À l'instar de ses collègues vignerons pieds-noirs, mon grand-père produisait du « gros rouge », corrosif et fortement alcoolisé. N'oublions pas que, jusqu'à l'indépendance de l'Algérie, cette piquette mûrie au soleil se déversait par bateaux-citernes dans les ports de Sète et de Marseille pour aller ensuite inonder casernes, cafés et restaurants.

Si j'ai hérité de Jean-François le besoin de mettre plusieurs fers au feu, de multiplier mon champ d'activités pour pallier les revers de fortune, je dois peut-être à Henri son goût de la treille. Mais je bois toujours avec modération. Et mes choix se portent généralement sur les grands crus du Bordelais !

Élu président de l'Union des viticulteurs d'Algérie, Henri Bellemare estime sans doute avoir suffisamment progressé dans le monde clos de la colonie pour oser transgresser sa condition sociale, en épousant la baronne Marie Geneviève d'Hostel. Issue de la noblesse normande, la jeune femme appartient à une famille de juristes, de militaires, d'ecclésiastiques et de propriétaires terriens installés en Algérie dès les premières années de la conquête.

J'imagine que l'union d'un vigneron roturier et d'une aristocrate vivant de ses rentes a dû faire scandale à une époque où les classes sociales étaient encore bien cloisonnées. Papa est né de cette mésalliance, en 1888, à l'époque de la construction de la tour Eiffel. Lorsque, onze ans plus tard, son père décéda d'une embolie cérébrale, sa mère prit l'habitude d'échapper aux mois suffocants de l'été algérois en se rendant avec lui en Normandie, à l'invitation de la baronne de Barrère, une amie de son frère magistrat. Ils séjournaient d'avril à septembre dans son château de Pontécoulant, puis retournaient en Algérie dès la fin des beaux jours. Lassés sans doute de ces voyages annuels, longs et fatigants, ils s'installèrent à Paris, place Clichy.

Mon père a été marqué à vie par les vacances interminables passées à Pontécoulant. Plongé d'un coup dans l'univers souvent absurde des adultes, mais aussi enivré de liberté, ébloui par les merveilles de la nature, il a gardé des souvenirs indélébiles de ces étés magiques. Quarante ans plus tard, j'ai eu la chance de vivre une expérience similaire, au fond de cette petite vallée perdue du Calvados.

3 Le gavroche et la baronne

Situé à une trentaine de kilomètres au sud de Caen, niché au fond d'une étroite vallée de la Suisse normande, le château de Pontécoulant a été construit au XVI^e siècle pendant les guerres de religion sur les ruines d'un manoir. L'histoire raconte que le comte de Montgomery, capitaine de la garde écossaise, y trouva refuge après avoir mortellement blessé le roi Henri II au cours d'un tournoi. Par représailles, le château fut incendié. Montgomery, qui avait pris la tête des Huguenots normands, fut capturé et décapité, quinze ans après le drame. Reconstitué à l'identique, puis flanqué sous Louis XV d'un nouveau corps de bâtiment et de deux tours circulaires, le château devint la résidence campagnarde de Léon Le Doulcet, major-général des gardes du corps du roi.

Née deux siècles plus tard marquise de Pontécoulant, veuve d'Edmond de Barrère, ancien consul général de France à Jérusalem, Augustine, la propriétaire du château, était sans famille et sans descendance. Est-ce ce qui expliqua qu'elle se fût prise d'affection pour mon père, le considérant comme le petit-fils qu'elle n'aurait jamais ? Sur une photographie que je conserve dans mes archives, la baronne, sexagénaire et encore jolie, est assise devant les frondaisons d'un jardin à l'anglaise. Debout à ses côtés, Pierre, mon père âgé de neuf ans, ressemble à un gavroche espiègle, le béret négligemment rejeté à l'arrière du crâne. Le contraste entre l'aristocrate campagnarde et le titi parisien est saisissant. Mais on devine qu'une affection profonde unit ces êtres pourtant si dissemblables.

Quand je découvris le château à mon tour, mon père n'eut de cesse de me nourrir des souvenirs enchanteurs de son enfance. Il évoquait, par exemple, la chambre orientale qu'il occupait à proximité de l'appartement de M^{me} de Barrère. Le lit en bois d'ébène rehaussé d'idéogrammes bizarres, le fauteuil de lettré chinois, la lanterne à pompons. Mais c'était surtout la coiffeuse cochinchinoise qui le faisait rêver. Il s'agissait d'un meuble précieux incrusté de nacre et garni de multiples tiroirs qui renfermaient fards et parfums. Il était placé dans la chambre de telle façon qu'en frappant la surface du bois laqué, la lumière du jour indiquait quel tiroir il fallait ouvrir pour trouver le cosmétique ou la fragrance qui convenait le mieux à l'heure de la journée et aux caprices de la météo. Ce chef-d'œuvre de raffinement et les innombrables objets asiatiques dispersés à travers les pièces du château avaient été rapportés d'Indochine par un frère de la baronne, avant qu'il ne périsse au combat dans la plaine du Mékong.

Mon père se souvenait aussi de la messe dominicale, donnée dans le village voisin. Pour l'occasion, il avait le privilège de prendre place dans le coupé d'Augustine et de parader à ses côtés en costume marin,

tandis qu'invités et domestiques, entassés dans des carriages, constituaient la suite d'un cortège brinquebalant. Avec ses cheveux blonds en broussaille, ses joues piquées de taches de rousseur, ses genoux écorchés par les ronces, mon père était devenu le « petit roi » du domaine.

Mais le plus invraisemblable dans tout cela était l'étiquette que M^{me} de Barrère imposait à son entourage. Comme si la Révolution française n'avait jamais eu lieu, la baronne reproduisait en miniature le cérémonial en vigueur à la Cour de Louis XIV. Ainsi pour la saluer le matin, les invités devaient compter trois pas dans sa direction et esquisser une vague révérence. Lorsqu'une pianiste amateur avait fini de martyriser le Gaveau du grand salon, chacun attendait qu'Augustine donne le signal des applaudissements. Dans la salle à manger, virevoltante de valets à la française, avec gants et bas blancs, les commensaux étaient tenus de tourner le regard vers la baronne dès qu'elle portait à ses lèvres son verre en cristal. Le coucher d'Augustine donnait aussi lieu à un rituel suranné auquel seuls les intimes étaient conviés. Mon père n'a jamais pu me dire quelle part prenait le canular dans ce cérémonial anachronique. M^{me} de Barrère jouait-elle une comédie avec l'indulgente complicité de ses amies qui l'appelaient « le roi », ou essayait-elle de sauvegarder, à travers des appareils grotesques, les fastes d'un monde à jamais révolu ? Peu importe après tout. Mon père y trouvait son compte, enchanté d'épier des adultes partageant une folie commune.

Bien qu'interminables, les journées d'été étaient encore trop courtes pour contenir les escapades de mon père à travers un domaine de 130 hectares. Tôt le matin, il se glissait par la croisée de sa chambre qui ouvrait sur l'esplanade bordée de tilleuls, puis, hors de vue de sa mère, il bifurquait le long de la Druance et escaladait ventre à terre la Roche aux renards, une colline boisée d'où il pouvait contempler toute la vallée, bruissant de carillons lointains. Il regagnait le château en fin d'après-midi, épuisé et crotté. Après s'être rincé à l'eau froide, il déambulait dans le petit salon où la baronne et ses courtisans étaient occupés à divers jeux de société. C'est ainsi que mon père découvrit le mah-jong, ces dominos chinois dont on claque joyeusement les pièces sur le bois de la table. Les jours de pluie, il furetait à travers le château et s'émerveillait de ses trésors. La salle d'armes était son repaire préféré. Outre un billard, des coffres de Russie, des éléphants sculptés, des bouddhas et une peau de renard, elle contenait une immense panoplie d'armes anciennes, témoignage de la gloire passée d'une famille de militaires.

Mon père devint l'ami d'Alfred Marie, le fils du métayer du château, un enfant de son âge. Bien des années plus tard, durant l'Occupation, le gamin devenu l'un des plus gros fermiers de

Normandie nous ravitailla en viandes et légumes, et permit à ma famille de souffrir un peu moins de la faim.

Peu avant le tournant du XX^e siècle, M^{me} de Barrère s'inquiéta du sort qui serait réservé au château après sa disparition. Elle s'en ouvrit à Georges, baron d'Hostel, l'oncle de mon père, pour lequel il n'est pas impossible qu'elle ait éprouvé plus que de l'amitié. Dépourvue d'héritiers, envisageait-elle de lui léguer son domaine, à charge pour lui de le transmettre ensuite à son neveu ? Le magistrat, célibataire sévère et pragmatique, avait-il décliné une offre qui aurait représenté une charge incompatible avec ses moyens financiers ? Je l'ignore. Mais cette éventualité s'est insinuée dans l'esprit de mon père durant ses années d'adolescence. Allait-il, un jour, hériter du château ? Allait-il renouer le fil aristocratique tissé au fil des siècles par les ancêtres de sa mère ?

Le doute fut levé lorsque M^{me} de Barrère décida de faire don de son domaine au département du Calvados, dans le but de le transformer en musée. Elle assortit néanmoins sa donation d'une clause suspensive : le château devait être conservé dans l'état où il se trouverait au moment de sa mort, avec l'ensemble de ses meubles et objets, afin d'offrir au public une exacte représentation de la manière dont on vivait au milieu du XIX^e siècle. En cas de non-respect de cette obligation, le château serait retiré au département et reviendrait de droit au baron d'Hostel.

Lorsque, retournant à Pontécoulant peu après le Débarquement en Normandie, nous avons découvert, mon père et moi, que le château était en ruines, pillé par les Allemands puis bombardé par l'artillerie américaine, la question de la clause testamentaire de M^{me} de Barrère fut à nouveau d'actualité. Si le département n'envisageait pas de le reconstruire à l'identique, de restaurer ce qui restait du mobilier et des objets et de l'ouvrir à nouveau au public, mon père était en droit d'exiger qu'il lui fût restitué. Compte tenu de l'état catastrophique des finances de la famille à cette époque, cette hypothèse était inenvisageable. Pour autant, mon père se sentait investi d'une dette morale à l'égard de la mémoire de la baronne et de celle de son oncle. Il était hors de question pour lui d'abandonner le château dans l'état pitoyable où il se trouvait. Tout comme il lui était impossible d'engager le moindre sou pour le remettre debout. Ce dilemme l'a taraudé des mois durant et l'a poussé à harceler les autorités départementales concernées pour les forcer à réagir. Du haut de mes quinze ans, j'avais vite compris combien cette vieille et noble bâtisse avait de l'importance dans les souvenirs et l'imaginaire de mon père.

À sa mort, ma sœur Jacqueline et moi nous sommes acquittés de la

triste corvée qui consiste à trier les papiers de famille et à faire des choix. C'est à cette occasion que j'ai découvert une liasse de feuillets manuscrits intitulée « Souvenirs de jeunesse ». Elle avait été rédigée par mon père quand il avait été retenu prisonnier en Allemagne durant toute la durée de la Grande Guerre. Bien que chaque page ait été frappée par le cachet de la censure militaire, mon père s'y exprimait avec une liberté de ton qui laisse penser qu'il n'y dissimulait rien des sentiments qui avaient agité son adolescence et ses années d'apprentissage. Outre le fait qu'il s'agit d'un écrit de mon père – ce qui, bien sûr, me touche beaucoup –, ce journal intime fait de fragments apporte un éclairage sur la manière dont vivait un jeune homme, cultivé et oisif, au début du XX^e siècle. Je vous en livre quelques extraits.

« Pontécoulant. Le parc, la cascade, l'allée des tilleuls. La retombée dans le val des branches argentées de la lune. Les ébats satyriques dans les greniers et dans les haies. Les crises amoureuses. Une lavandière n'en a jamais rien su... Des flirts avec une Normande exaltée que, timide adolescent, vous n'appréciâtes point à leur juste valeur. La personne était un peu mûre et parlait un français trop correct. Plus tard, ayant été pris pour confident, vous fûtes mis au courant de ses incroyables bonnes fortunes. Mais cela ne produisit, hélas, aucun effet...

L'éveil de la philosophie dans un parc ou les révélations que se firent mutuellement trois amis sur la vertu et bien d'autres choses... »

Mon père appartenait à cette bourgeoisie aisée qui s'apprêtait à perdre une partie de ses privilèges au lendemain de la guerre de 1914. Ignorant cela et vivant confortablement de ses rentes, sa mère n'avait pas jugé utile de le doter d'une formation professionnelle. À moins que mon père n'ait refusé d'embrasser l'une de ces carrières appréciées à l'époque dans son milieu social – juriste, militaire, ecclésiastique ou médecin – pour suivre une voie plus conforme à ses orientations ? Des notes du carnet le laissent penser.

« Paris. La chambre du poète au sixième étage où il cultive son moi comme une plante dans un vase. Les gravures, les livres, la chaise longue où l'on s'étend pour travailler à l'élaboration d'une Éthique définitive...

« Les démangeoisons littéraires et la confection d'articles en vue d'un journalisme hypothétique...

« On trouve enfin sa vocation. Elle est scandaleuse, naturellement. Le futur journaliste se mue en ténor léger. On fait subir à son gosier une gymnastique extraordinaire afin de pouvoir émettre plus tard des sons amples et suaves... »

Mon père adorait chanter. Il a cessé le jour de la mort de sa femme. Pour ma part, je l'ai toujours connu une chanson aux lèvres.

Et toutes les occasions lui étaient bonnes pour organiser de petits spectacles au cours desquels il pouvait donner la pleine mesure de son talent et de son caractère enjoué. Je tiens de lui ce goût immodéré pour la musique et les chansons.

Doué pour les langues, parlant couramment anglais et allemand, mon père sillonna l'Europe dans le but de se perfectionner, à une époque où passeport et visas n'étaient pas nécessaires pour franchir les frontières.

« À Brighton, on subit l'assaut des désirs furieux à cause de l'attitude plutôt libre d'une Anglaise. Mais le calme renaît au soir, quand le bateau fend avec douceur les flots mauves de la mer...

« Une plage isolée en face de l'île de Wight où il fait bon s'engourdir dans le rêve, le soleil et le vent, tandis que la multitude des vagues moutonnantes se bouscule vers la haute mer...

« Allemagne. Heidelberg. La poésie et le goût de la solitude causent des troubles intérieurs et extérieurs (chevelure abondante, barbe en collier, ressemblance avec l'homme primitif)... La Forêt noire vibre de la musique du vent dans les sapins. Et la maison rustique en bois noirci, accrochée sur la pente, semble au poète errant le lieu calme où se cache le bonheur...

« Tyrol. Grisé par l'air de la montagne et je ne sais quelle poussée de jeunesse, on se promène sur les monts, l'âme inondée de joie, des chansons aux lèvres... On mord dans la doctrine de Nietzsche comme à même un fruit vert. Tous les matins, on exprime le suc de ses idées en des articles péremptaires et la chambre s'emplit de soleil et d'espace... La volonté de puissance nous incite à poursuivre la jeune servante jusqu'au seuil de sa chambre. Mais tous vos efforts viennent se briser contre la porte subitement close. Quelle chose exquise que le baiser de la fin accompagné d'un petit pincement au cœur, alors qu'on part vers l'Italie ! »

Pour clore cette période de vagabondage et de formation, mon père retourna en Algérie, berceau d'une branche maternelle de sa famille. Il me raconta comment il s'était rendu en calèche vers les confins du Sahara, des chaufferettes sous les pieds pour lutter contre le froid.

« En rade d'Alger. L'arrivée dans la splendeur calme des teintes du couchant... Promenade sous la pluie avec une cousine dont la robe fut bien mouillée. Il s'ensuivit même une forte inondation qui noya une centaine d'indigènes...

« Femmes cloîtrées dont on entrevoit vaguement les silhouettes fuyantes à travers la fente d'une porte...

« Dans l'Atlas. Ascension à dos de mulet qui fut presque aussi épique qu'une chasse au lion racontée par Tartarin ! »

Le carnet de mon père, qui compte quarante-cinq pages, s'achève

sur le récit enflammé de sa rencontre avec celle qui allait devenir sa femme et l'unique grand amour de sa vie.

4 Drôle d'endroit pour une rencontre

La taille bien prise dans une vareuse coupée à ses mesures, les bottes conquérantes, une paire de gants en peau de pécarî négligemment balancée au bout du bras, il a fière allure, le caporal Bellemare. Ultime espièglerie : faisant fi du règlement militaire, il s'est affublé d'un pantalon bouffant en lin blanc du plus bel effet. La démarche déliée, le nez au vent, le jeune permissionnaire franchit l'entrée monumentale du Magic-City, le grand parc d'attractions construit en bord de Seine, sur l'emplacement de l'Exposition universelle de 1900.

En ce début d'été 1914, Paris est une fête. Une ode trépidante à la modernité. Enterré sans regret le siècle passé, rance et peu glorieux. Aujourd'hui l'économie est florissante et les progrès techniques font tourner les têtes. On tremble pour les audacieux, perdus dans les nuages à bord de leurs drôles de machines. On s'extasie encore sur les trains qui empanachent les campagnes, filant à plus de 70 km/h. On assiste, goguenards, au combat d'arrière-garde que livrent fiacres et calèches aux cinquante mille automobiles que compte déjà le pays. Le phonographe transforme les salons bourgeois en minisalles de concert, tandis qu'à Paris une centaine de cinémas offrent aux insatiables mélodrames sans parole et pantomimes burlesques. Sous le nom de « pompes à dépoussiérage », les premiers aspirateurs électriques émerveillent les ménagères.

Ainsi, tout irait pour le mieux dans le meilleur des mondes si un fait divers n'avait assombri la gaieté contagieuse de nos concitoyens. Le 28 juin, l'archiduc François-Ferdinand, héritier du trône de l'Autriche-Hongrie, a été assassiné à Sarajevo et les Cassandres évoquent déjà le risque d'un conflit majeur. L'Europe est mise à feu et à sang. Mais qui voudrait gâcher ce bel été 1914, en prenant la menace trop au sérieux ?

Assurément pas les trois jeunes filles qui, enjouées et chahuteuses, trottaient bras dessus bras dessous dans leurs étroites jupes longues. Elles longent le quai d'Orsay, comptent furtivement leurs sous et entrent dans le parc en se poussant du coude. Quelle attraction choisir ? Il y en a tant et des plus excitantes. La banquette magique, ancêtre des autotamponneuses, leur donne d'avance le tournis. Plus loin, l'épreuve de la chute d'eau consiste à dégringoler dans le fleuve à bord d'un canot, du haut d'une rampe inclinée.

– Ce truc me soulève le cœur rien qu'à le regarder, s'esclaffe l'une des courtisanes en herbe.

Le chemin de fer panoramique, dont les wagonnets sont avalés dans les entrailles de dragons en stuc, les fascine un moment. Mais ce divertissement est apparemment réservé aux seuls amoureux.

– Allons plutôt au bal, propose Claudia à ses camarades.

L'événement qui se produit ensuite appartient aux histoires de foudroiement. Entre Pierre Bellemare, le bourgeois cultivé, et Claudia Clément, la cousette orpheline, l'attirance est réciproque, brutale, irréversible. Une aimantation. Un conte de fées. Passé le choc des regards, l'invitation à danser, les murmures complices, les frôlements, le cœur des jeunes gens s'affole. Bien qu'en apparence tout les oppose, Pierre et Claudia se sont trouvés dans la multitude. Et ils se sont instantanément reconnus comme s'ils s'étaient attendus de toute éternité. Leur destin est dès lors scellé. Ils ne se quitteront plus.

Cette histoire est trop belle pour s'arrêter là. En 1929, Claudia Bellemare, que son époux s'obstinera à appeler Yvonne, met au monde un troisième enfant. Premier garçon de la fratrie, il se prénommera Pierre comme son père.

Plus tard encore, en 1943, le service de la propagande allemande réquisitionne la salle de bal du Magic-City pour la transformer en studio où s'enregistrent des programmes télévisés destinés aux soldats blessés du Reich, hospitalisés à Paris. Devenu le siège de la télévision à la Libération, l'immeuble, situé au 15 de la rue Cognacq-Jay, accueille les pionniers d'une télévision française encore balbutiante. C'est dans ce lieu, qui deviendra mythique au fil des ans, que Pierre Bellemare animera quantité de jeux et d'émissions à succès. Sur l'emplacement exact où, durant le bel été 1914, son père, un fringant caporal, et sa mère, une cousette de Montmartre, avaient été foudroyés par l'amour.

5 Le prisonnier chantant

L'expression « coup de foudre » est la seule qui me vient spontanément à l'esprit pour évoquer la rencontre de mes parents au Magic-City, en 1914. Ils répugnaient à en parler en ma présence. Ou alors avec pudeur et discrétion. Sans jamais s'appesantir sur la violence des sentiments qu'ils avaient mutuellement éprouvés. Ma sœur et moi étions chéris et protégés. Mais une barrière se dressait entre eux et nous quand il s'agissait d'exprimer des émotions intimes. Nos parents ne s'épanchaient pas. Devenus fusionnels, ils gardaient jalousement par-devers eux les secrets qui avaient cimenté leur couple. C'est pourquoi, pour tenter de restituer dans sa dimension passionnelle les premières semaines de leur vie à deux, je dois me référer à nouveau aux notes consignées par mon père dans son carnet de prisonnier.

« Yvonne. La rencontre au bal ; la valse maladroite. Le premier baiser à la faveur du vertige des montagnes russes. Une conversation anodine en laquelle on mit beaucoup d'âme et qui finit par la sérénade du roi d'Ys.

« Le premier rendez-vous. L'attente longue qui vous fit passer par toutes les phases de l'abattement. L'immense soulagement quand elle apparut et comme on lui pardonna. Au pied de la basilique, un soir magnifique, alors que la lune répandait des clartés laiteuses sur Paris. Premiers aveux. Bouleversement très doux de deux êtres qui se trouvent et s'étreignent. On vient désormais chaque jour l'attendre à la sortie de l'atelier de couture. Parmi les midinettes qui se hâtent, la voici ! On s'entrelace les doigts et dans les coins déserts du vieux Montmartre, à la nuit close, on s'attarde à des baisers fous. »

Née Claudia Jeanne Clément, ma mère était orpheline. Élevée avec fermeté par sa tante et son mari, M. Bernoux, chef de rayon au Bazar de l'Hôtel de Ville, elle vivait avec eux rue Lamarck, au pied du Sacré-Cœur, dans un modeste appartement qui offrait une vue splendide sur tout Paris. Mise en apprentissage dès l'obtention de son certificat d'études, elle avait trouvé un emploi de couturière dans le quartier de la butte Montmartre. Comment ma grand-mère, la baronne d'Hostel, allait-elle accueillir la nouvelle venue ? Entre son fils unique et la jeune ouvrière, le fossé social semblait infranchissable. En attendant de pouvoir plaider la cause de sa belle égérie, mon père se consumait d'amour.

« On se tourmente de ne pas la voir pendant quelques jours, au point de lui écrire une lettre passionnée où il est question de mariage...

« Soirée à Montmartre. Dans l'ombre du bosquet, le visage baigné de larmes, on lui propose l'hymen...

« Escapade à Versailles. La petite midinette se laisse adorer dans le grand parc. On la promène jusqu'au Trianon. Et là, sous le hangar de la bergerie, assise sur vos genoux, elle se blottit et se fait câliner. Le crépuscule tombe sur l'étang, et les lèvres ne se quittent que pour s'unir encore et davantage. Le retour, par les allées obscures, serrés l'un contre l'autre. »

Mon père s'employa à démonter un à un les préjugés qui s'opposaient à une alliance. Claudia, qu'il avait définitivement rebaptisée Yvonne, était l'être rare qu'il avait cherché en vain au fil de ses pérégrinations européennes. Elle serait sa femme envers et contre tout. Et aucun argument n'infléchirait sa décision. Face à cette obstination, sa mère finit par céder. Estimait-elle, qu'après tout, elle aussi avait épousé un roturier, fût-il le président de l'Union des viticulteurs d'Algérie ? Ne restait plus à mon père qu'à faire sa demande aux parents de la jeune fille. Ce ne fut, apparemment, qu'une simple formalité.

« L'oncle nous accorde la main de sa nièce, demandée à brûle-pourpoint à la lueur d'un réverbère, tout en haut de la Butte, où les mœurs ont conservé un joli cachet de simplicité.

« Les baisers frais du matin ; ses yeux espiègles et limpides ; la grâce enfantine de sa démarche que la robe entrave.

« Nouvelle alerte. Un prétendant éconduit menace de se suicider, et cela vous plonge en un douloureux et naïf cas de conscience. Tout s'arrange...

« On descend avec elle tous les matins vers Paris ; on va, couple harmonieux, l'âme en joie, les yeux distraits.

« En visite le dimanche, rue Lamarck. Baisers rapides et brûlants sitôt que les parents vous laissent seuls. Le balcon envahi de fleurs dominant l'immensité de la ville et de la plaine.

« L'amour parvient à se nicher dans les jardins du Cours la Reine, ce qui excite la curiosité des passants.

« Polissonneries cahotées en taxi... On embrasse même au-dessus du genou. La nuit tombe, attristante, et l'instrument vibre tout entier sous l'archet... »

Ainsi s'achèvent les carnets de mon père.

Avec l'accord des familles, une date de fiançailles fut rapidement fixée. Pour le mariage civil et religieux, on verrait plus tard. Pour l'heure, mon père effectuait son service militaire, dont la durée venait d'être portée à trois ans. Une éternité pour des amoureux transis ! Incorporé avec le grade de caporal dans le 39^e régiment d'infanterie, basé à Rouen, papa avait belle allure lors de ses permissions, quand, en pantalon garance taillé à ses mesures, il paraissait, heureux et insouciant, au bras de sa belle.

L'ordre de mobilisation générale fut donné le 1^{er} août 1914. Le

lendemain, l'Allemagne envahissait le Luxembourg et la Belgique, pays neutres. Et déclarait la guerre à la France le jour suivant. Le 8, le régiment de mon père entra dans Mulhouse. Mais il fut encerclé et neutralisé le 23 à Charleroi. Sans nouvelles de lui, ses mère et fiancée le crurent tué ou blessé dans la bataille. C'est donc avec le soulagement que l'on imagine qu'elles apprirent, un mois plus tard, qu'il avait été fait prisonnier et évacué dans le camp d'Altengradow, en Saxe, à 90 kilomètres de Berlin. Face à cette situation nouvelle, ma grand-mère prit une décision surprenante : Yvonne quitterait sa famille et irait vivre à ses côtés, boulevard Saint-Jacques, durant toute la durée de la captivité. M. et M^{me} Bernoux acceptèrent, soulagés peut-être d'être dégagés d'une charge et d'une responsabilité. Ma grand-mère voyait, quant à elle, un double avantage à cet arrangement. D'une part, elle pourrait chaperonner à son aise sa future bru et la préserver des tentations. De l'autre, elle aurait tout le loisir de lui inculquer l'éducation bourgeoise qui lui faisait défaut, indispensable à ses yeux pour tenir son rang une fois mariée. C'est ainsi que, durant quatre ans et demi, ma mère vécut docilement dans l'ombre de sa future belle-mère, complétant son éducation et apprenant les bonnes manières. Fut-elle soumise et brimée ? Ou, au contraire, ma grand-mère la choyait-elle ? Je n'en sais rien. Ma mère ne m'a jamais parlé en détail de cet épisode de sa vie.

Les quelques rares photographies que mon père a pu sauver du camp de prisonnier le montrent confortablement installé dans une petite chambrée dont les murs sont tapissés de livres et de gravures. Un de ses camarades se prélassait dans une chaise longue, un autre, en pull à col roulé blanc, est plongé dans la lecture d'un magazine. Rien n'indique donc qu'à l'instar de la plupart des deux millions et demi de prisonniers français détenus en Allemagne durant la Grande Guerre, il ait eu à souffrir de mauvais traitements ou de malnutrition.

C'est au camp d'Altengradow que mon père fit la connaissance de Maurice Chevalier, en convalescence après avoir été blessé en Lorraine. Chevalier était déjà une vedette et sa liaison tapageuse avec Mistinguett avait ajouté à sa notoriété. Les deux jeunes hommes, qui avaient exactement le même âge, se lièrent d'amitié et organisèrent des spectacles pour distraire leurs codétenus. Ils interprétèrent notamment en duo des airs de l'opérette *M'mazelle Nitouche*, Chevalier se réservant le rôle principal et mon père, déguisé en femme, lui donnant la réplique. En regardant des photos les représentant, attifés d'oripeaux, je ne peux m'empêcher de penser au film de Jean Renoir, *La Grande Illusion*, qui est émaillé de scènes de ce genre. Bien des années plus tard, j'accompagnai mon père à un concert que donnait Chevalier à l'Alhambra. À la fin du spectacle, nous étions allés le

saluer en coulisses. Mon père et lui étaient tombés dans les bras l'un de l'autre, émus d'évoquer les années sombres passées ensemble. (Maurice avait été libéré en 1916, grâce à l'intervention de Mistinguett.) Dans le cadre d'une émission que je produisais, j'ai eu aussi l'occasion de le revoir chez lui. Bien que connaissant, bien sûr, ses chansons sur le bout des doigts, il éprouvait, en perfectionniste, le besoin de les répéter encore et encore avec son pianiste.

Lorsque l'artillerie allemande bombardait Paris, ma grand-mère se replia prudemment avec Yvonne à Puyraton, un village d'Indre-et-Loire, d'où elle expédiait régulièrement des lettres à son fils. J'ai retrouvé l'une d'entre elles.

« Mon bien cher enfant, toujours aucune carte de toi depuis le n° 108, reçu il y a trois semaines. Nous prolongeons notre séjour ici pour les raisons déjà données. D'ailleurs, la campagne profite admirablement bien à Vonnette qui fait de superbes promenades au grand air. Elle a aidé tous ces temps-ci au pressoir des vendanges, travail pour lequel il faut vraiment de la force et dont elle s'est acquittée à son honneur.

« Le colis d'aujourd'hui contient des conserves de pâté bourbonnais et tourangeau, de galantine de sardines, de petits pois et de haricots blancs, du beurre, du pain d'épice, des confitures de marron, une livre de chocolat, du lait condensé, 24 sachets de thé et un savon pour le linge.

« Deux ans déjà que ton pauvre oncle n'est plus ! Lui qui eût été si heureux de te revoir.

« Nos santés sont toujours excellentes. Vonnette a la facilité d'étudier un peu le piano dans le voisinage. Nous sommes heureuses, cher enfant, de te revoir bientôt. Les meilleurs baisers de ta mère qui t'aime. »

Le décès du baron d'Hostel signifiait que mon père le remplaçait dorénavant en qualité d'inspecteur du château de Pontécoulant, transformé en musée depuis 1908. Dès sa libération, sa tâche consisterait à visiter le domaine au moins une fois par an pour s'assurer que les dernières volontés de M^{me} de Barrère étaient bien respectées par les instances du Calvados. Dans le cas contraire, mon père – on s'en souvient – serait en droit d'exiger que le château et son contenu lui soient restitués, puisqu'il en serait devenu propriétaire. Lourde charge pour un jeune homme de vingt-sept ans !

Par ailleurs, si la correspondance de ma grand-mère portait sur des préoccupations naturellement très terre à terre, le contenu des lettres qu'échangeaient Yvonne et papa était d'une tout autre nature. Nous les avons retrouvées, ma sœur et moi, à la mort de mon père. Après les

avoir rapidement parcourues, ma sœur a suggéré que nous les brûlions. Pleines de sensualité et de poésie, celles écrites par mon père touchaient à l'intimité d'un couple amoureux, et il aurait été sacrilège à ses yeux que des inconnus puissent les lire un jour. Sur le moment, je m'étais rallié à cette idée. Mais je regrette aujourd'hui d'avoir pris cette décision dans la hâte.

L'heure de la libération sonna enfin. Dans le courant du mois de décembre 1918, mon père fut relâché du camp de Mûsingen, près de Stuttgart, dans lequel il avait été transféré, et acheminé à Paris, via la Croix-Rouge de Genève. Il se présenta au domicile de sa mère, revêtu d'un uniforme défraîchi qui portait les lettres KG pour *Kriegsgefangener* – prisonnier de guerre. Il faut savoir que les soldats qui avaient passé la durée du conflit en captivité étaient plus accueillis en parias qu'en héros par la population et les autorités. Un million quatre cent mille Français étaient tombés au champ d'honneur et les prisonniers, qui avaient bien involontairement sauvé leur vie, faisaient dès lors figure de « planqués ». Mon père se débarrassa donc rapidement de sa vareuse jugée infamante, et fixa la date de son mariage au 21 janvier de l'année suivante, soit environ un mois après son retour. La cérémonie fut joyeuse et modeste. Ma mère avait confectionné sa robe et mon père avait réhabilité l'un de ses vieux uniformes, qu'il avait transformé pour l'occasion en tenue d'opérette.

L'avenir du jeune couple se serait annoncé radieux si, quelques mois plus tôt, une catastrophe ne s'était abattue sur la famille...

6 Des tubes de colle aux livres anciens

Ma famille était ruinée. Le beau pactole en francs or dont avait hérité ma grand-mère, qui lui garantissait des années de confort et d'insouciance, et qui permettait à son fils d'envisager l'avenir sans travailler, avait fondu comme neige au soleil. « L'affaire des emprunts russes » était à l'origine de la catastrophe.

En 1867, la Russie impériale lance un premier emprunt en France pour financer la construction du Transsibérien, le développement des mines et des industries. Un second emprunt international, levé en 1906, est destiné, cette fois, à rétablir les finances de l'empire après la guerre russo-japonaise. Pendant trente ans, presse et gouvernement encouragent nos concitoyens à investir massivement en Russie. 15 milliards de francs or sont collectés, soit l'équivalent d'environ 30 milliards d'euros actuels. Les Bolchevicks, qui ont renversé la dynastie des Romanov, fait la Révolution, et poursuivi la guerre contre l'Allemagne, annoncent, au mois de janvier 1918, l'annulation des emprunts étrangers. Du jour au lendemain, un tiers de l'épargne française s'étant évaporée, près de deux millions de familles sont ruinées.

Ma grand-mère annonça la triste nouvelle à son fils dès son retour d'Allemagne. S'il souhaitait se marier et fonder une famille, il lui faudrait trouver rapidement un emploi. Bien que bachelier et parlant deux langues, mon père ne brigua pas un poste administratif, ce qui eût pourtant été à sa portée dans une France rendue exsangue par la guerre et la grippe espagnole. Soucieux sans doute de préserver son indépendance, il s'orienta vers le commerce de demi-gros et sillonna l'est du pays pour y vendre de la colle. J'imagine qu'il pensait avec raison qu'en 1919, beaucoup de choses avaient besoin d'être réparées dans les départements détruits ! Il se lança courageusement dans l'aventure, parcourant en train et en autocar les régions sinistrées, et abandonnant, cinq jours par semaine, sa jeune épouse enceinte dans le logement exigu qu'ils avaient loué place Clichy. L'expérience fut malheureuse. Fêré de musique et de poésie, papa aspirait à exercer une activité plus conforme à ses goûts et à son talent. Il se tourna alors vers le commerce des livres anciens. Ce négoce, concentré sur une douzaine de librairies spécialisées, proches de Saint-Germain-des-Prés et du Panthéon, était inexistant en province. J'ignore de quelle manière mon père contacta les bibliophiles et organisa son réseau de vente à domicile. Mais, au bout de quelques mois, incunables et beaux ouvrages encombraient le coffre de sa voiture et comblaient les amateurs fortunés qui avaient recours à ses services. C'est ainsi, par exemple, que papa contribua en partie à la constitution de la magnifique bibliothèque de M. Dupont, le roi du briquet de luxe. Cette activité ne s'avéra rentable qu'au prix d'un travail acharné. Mon père

était sans cesse sur la brèche. Quittant Paris le lundi, il avalait des kilomètres de routes étroites et cahoteuses, et ne rentrait que le vendredi soir se jeter dans les bras de sa femme. Durant ses incessants déplacements, il vivait frugalement. Ainsi, afin de ne pas écorner le pécule qu'il parvenait à grappiller, il se contentait de partager un plat chaud sur le bord de la route avec les représentants de commerce et les camionneurs. Et, dans les modestes hôtels où il faisait halte, il se satisfaisait d'une chambre sans salle de bains. Il me raconta un jour que, ne voulant rien céder à l'hygiène, il avait détruit un nombre considérable de lavabos à travers la France, en les escaladant pour faire ses ablutions.

Apparemment, l'amour que se portaient mutuellement mes parents n'eut pas à souffrir de ce rythme de vie pourtant frénétique. Je ne sais plus à quelle rare occasion papa me confia que, de retour d'une longue et éprouvante tournée, il lui arrivait de garer sa voiture place de l'Opéra et de téléphoner à sa femme pour lui demander de venir le rejoindre dans un hôtel, toutes affaires cessantes, afin de fêter leurs retrouvailles comme il convenait. Mes parents n'ont jamais cessé d'être amoureux.

Ma sœur Jacqueline est née en décembre 1919, Christiane, sa cadette, deux ans plus tard. À l'étroit place Clichy, mes parents déménagèrent dans un appartement de la rue du Four, dans l'immeuble où se tint, le 23 mai 1943, la première réunion clandestine du Conseil national de la résistance que présida Jean Moulin.

Je suis moi-même né à Boulogne-Billancourt en 1929, un excellent millésime pour les crus de Bordeaux ! Le 21 octobre, trois jours avant le Jeudi noir, le krach boursier de Wall Street. Ma venue au monde, dix ans après celle de ma sœur aînée, ne fut sans doute pas programmée par mes parents. Mais, puisque la providence leur accordait un troisième enfant, ils m'accueillirent avec bonheur.

Ma grand-mère, la baronne d'Hostel, rendit l'âme deux ans plus tard, et la famille occupa l'appartement, vaste et cossu, qu'elle louait 50 boulevard Saint-Jacques. Rempli de meubles anciens, de tapis, de tableaux, de livres et d'armes de collection – dont le fusil du Grand Condé –, il me donnait l'illusion de vivre dans l'opulence.

De la fenêtre de la cuisine, on apercevait la prison de la Santé. Certains jours, sans que je sache pourquoi, mon père la fermait, en tirant volets et rideaux avec interdiction de les rouvrir. Je compris plus tard qu'il me préservait du spectacle traumatisant de l'exécution d'un condamné. En effet, quand l'échafaud de la guillotine était dressé au carrefour, baptisé aujourd'hui place de l'Île-de-Sein, il était visible de cette fenêtre.

Le décès prématuré de ma sœur Christiane, à l'âge de quatorze ans, jeta une ombre indélébile et tragique sur la famille. Mes parents n'en guérissent jamais. Et, par réaction, je l'ai dit, ma mère contracta la sclérose en plaques qui devait l'emporter onze ans plus tard.

Pour l'heure, mes parents vivaient dans la hantise que je sois infecté à mon tour par le bacille de Koch. Adolescente, Jacqueline était jugée moins vulnérable. Comme il était admis à l'époque que l'air pur de la montagne avait des effets immunitaires, nous filions deux fois par an, à Pâques et en été, vers les Alpes ou les Pyrénées.

Pour une raison qui m'était encore inconnue, l'altitude me convenait mal. Je m'y sentais oppressé. J'avais des sueurs froides et des palpitations. Les problèmes cardio-vasculaires auxquels j'eus à faire face cinquante ans plus tard me fournirent tardivement une explication.

Une de nos escapades est restée à jamais gravée dans ma mémoire. Pour les vacances de Pâques, papa avait décidé que nous irions randonner dans les gorges du Verdon. Depuis Castellane, nous nous étions rendus en voiture au pied du mont Robion, une montagne à vaches qui n'offrait aucune difficulté. Comme il faisait beau et que nous n'avions que quelques centaines de mètres à gravir, nous n'avions pas jugé utile de nous équiper de bonnes chaussures. Tandis que nous approchions du sommet, le brouillard s'était levé d'un coup.

– Continuons, avait lancé papa, qui caracolait en tête, béret vissé sur le crâne et canne au poing.

Quelques minutes plus tard, nous tournions tous les quatre en rond dans la brume, chacun ayant son idée sur la direction à prendre pour redescendre. Mon père avait tranché.

– Je pense que c'est par là, suivez-moi !

Une heure plus tard, nous étions complètement perdus et un précipice s'ouvrait devant nous dans une trouée de brouillard.

– Ne bougez plus, ordonna mon père. Inutile de prendre des risques. Nous allons bivouaquer ici, en espérant qu'une voiture nous repère.

La nuit était tombée. Nous grelottions, transis de froid, serrés les uns contre les autres. Mon père collecta nos mouchoirs, les attacha ensemble et en fit une sorte de drapeau qu'il agitait en hurlant dès qu'il apercevait des phares en contrebas. Trois voitures passèrent sur la route des gorges sans que leurs conducteurs n'entendent ses appels. Une quatrième, décapotable, s'arrêta un long moment dans un virage.

– Qu'est-ce qu'il fait, bon sang ? s'impatientait papa.

Une lumière vacillante apporta une réponse. Notre sauveteur avait démonté l'un des phares de son cabriolet et l'avait braqué sur les flancs de la gorge, dans l'espoir de nous localiser. Mon père redoubla d'efforts. Il fit virevolter sa bannière dans la nuit jusqu'à ce que le

contact s'établisse.

– Secours... des secours... Je reviens...

Deux heures plus tard, glacés jusqu'aux os, nous vîmes marcher vers nous une caravane de trois personnes. Le maire d'un village voisin et des volontaires progressaient prudemment sur un sentier de chèvres. Les rescapés d'une ascension himalayenne n'auraient pas eu droit à meilleur traitement. Nous nous retrouvâmes couverts de pelisses et légèrement enivrés par les rasades d'alcool que l'on nous distribua généreusement. Une fois parvenus au hameau, à deux heures du matin, nous fûmes gratifiés d'une flambée de mélèze, d'une soupe à l'oignon et d'une fin de nuit réparatrice dans le foin de la grange.

L'hôtelier de Castellane où nous avions pris des chambres, ne nous ayant pas vus rentrer la veille, avait alerté la gendarmerie. Nous ne fûmes pas accueillis en héros. Je pense même que mon père dut se faire sermonner en privé sur les risques que les Parisiens inconscients faisaient encourir à leurs enfants en les emmenant dans des endroits inaccessibles. Quoi qu'il en soit, cet épisode appartient désormais à la mythologie familiale. Et je l'ai raconté plus d'une fois à mes enfants.

Les frais qu'occasionnaient déplacements et séjours obligeaient mon père à nous abandonner sitôt arrivés à destination pour poursuivre ses tournées à travers la France. Il venait partager nos dernières journées de liberté, puis ramenait la famille à Paris à bord de la C4. Jusqu'à ma majorité, je n'ai jamais eu le sentiment de vivre dans la gêne. L'appartement de ma grand-mère, les vacances, la possession d'une automobile entretenaient mes illusions. De leur côté, mes parents n'extériorisaient jamais leur inquiétude sur l'état de leurs finances. Je pense d'ailleurs que, pour la protéger, mon père dissimulait à sa femme l'ampleur réelle de notre précarité. Il voulait qu'elle ait la vie qu'elle aurait eue si les coupons des emprunts russes avaient continué de fructifier.

La plus grande réussite de papa fut sans doute de parvenir à transformer en réalité l'existence qu'il avait rêvé pouvoir offrir à ceux qu'il aimait, sa femme et ses enfants. Dût-il se transformer en bourreau de travail.

7 Le château enchanté

Pour mon père, le bord de mer était synonyme de Normandie, sa province d'origine. Comme physiquement je m'y sentais mieux qu'en altitude, nous nous y rendions de temps en temps entre deux randonnées en montagne. Je me souviens d'un été passé au Petit Livry, une pension de famille de Tilly-sur-Seulles, près de Courseulles-sur-Mer.

La décennie qui me séparait de ma sœur faisait qu'elle me considérait davantage comme un fils de substitution que comme le frère cadet que j'étais pour elle. Quand je ne réussissais pas à m'échapper de ses jupes pour aller jouer avec des enfants de mon âge, elle me maternait avec une assiduité un peu envahissante. Puis vint le temps pour elle des premiers amours. Elle relâcha son emprise et j'entrai pour ma part dans le corps des louveteaux. La découverte du scoutisme m'ouvrit un univers insoupçonné qui forgea en partie ma personnalité. J'y reviendrai.

Au Petit Livry, pour tromper la solitude, ma mère jouait parfois aux cartes avec des pensionnaires. Cocktail de bataille et de belote, *la banque*, un jeu simplissime, était leur favori. Je me rappelle qu'un jour, alors que je rôdais, désœuvré, dans le salon où se déroulait une partie, j'eus un aperçu sur l'ensemble des cartes que les joueurs avaient en main. Je me glissai alors aux côtés de ma mère et lui susurrai à l'oreille :

– C'est bon, maman, tu gagnes. Demande *la banque*.

Ma mère tressaillit mais suivit mon conseil et ramassa le modeste pot qui trônait au centre. Sur le coup, j'éprouvai un sentiment grisant. J'avais réussi à gruger les autres. Puis la honte m'envahit. J'avais triché, trahi la confiance qu'on m'accordait. J'avais triomphé sans gloire. J'en fus affreusement malheureux jusqu'à la fin des vacances, irrémédiablement gâchées par ma faute. Je me jurai que, non seulement je ne recommencerais plus, mais que, dorénavant, je fuirais comme la peste les jeux d'argent.

J'ai tenu parole. Jusqu'au jour où, dans une crique de Sicile, un orage nous condamna à rester à l'ancre à bord du bateau, ma femme et moi. Un couple de Français, qui était au mouillage quelques mètres plus loin, nous proposa de faire un bridge pour passer la soirée. Je refusai. Ma femme insista. Je cédai à la condition de ne pas jouer d'argent. Il fut convenu de limiter symboliquement les mises à 20 centimes le point. Je jouai à contrecœur et perdis dans tous les axes. Confus de m'avoir forcé la main, les Français proposèrent de me restituer les quelques dizaines de francs que j'avais perdues. Dette de jeu, dette d'honneur, je payai sans discuter. Nos hôtes d'un soir s'éclipsèrent silencieusement à l'aube. Sans doute pour ne pas avoir à

affronter une nouvelle fois mon regard. Après cela, on ne m'y reprit plus.

Quand on sait que j'ai consacré une partie de ma vie à animer des jeux, mon attitude peut paraître paradoxale. Mais entre les candidats, le public et le présentateur, se déroule une sorte de *commedia dell'arte*, un spectacle codifié dans lequel l'argent n'intervient qu'accessoirement. Pour un producteur, inventer en équipe un nouveau concept de jeu est l'une des choses les plus amusantes que je connaisse. Si le mécanisme est divertissant, l'animateur y trouvera son compte sans se lasser, et le public partagera la bonne humeur ou l'émotion des uns et des autres. Dans le cas contraire, le rituel tournera vite à la corvée et tout le monde finira par s'ennuyer. Lorsque j'observe que certains confrères répètent depuis plus de vingt ans le même cérémonial, je me demande où ils vont puiser leur énergie...

La proximité du château de Pontécoulant permettait aussi à mon père d'aller inspecter l'état du musée, comme ses fonctions l'y obligeaient depuis le décès de son oncle. Bien qu'il ait eu une chambre à disposition dans le corps central du bâtiment, nous louions un logement plus spacieux chez M^{me} Madeleine. Veuve d'un marchand de grain, elle tenait l'épicerie-bazar du village. Papa venait d'acquérir une traction avant 11CV. Elle ne servait qu'au voyage. Le reste du temps, elle était remise derrière la maison et n'en bougeait plus jusqu'au retour. Selon mon père, la vallée, longue de 8 kilomètres, large de 6 ou 700 mètres, devait se parcourir à pied, nez au vent, regard en éveil, et baguette de coudrier en main, prête à immobiliser la tête des vipères.

Dès la première journée, papa commençait la tournée du domaine. Il n'y avait pas un paysan à l'entour qui ne connaissait « Monsieur Pierre ». Pour les plus vieux d'entre eux, il était resté le gavroche en costume marin, petit-fils électif de M^{me} de Barrère. Pour les autres, il était le neveu de M. Georges, baron d'Hostel, dépositaire de la tradition. Pour tous, mon père symbolisait le dernier rempart contre une modernité floue et menaçante, prête à faire table rase d'un passé qu'ils avaient aimé ou qu'ils magnifiaient.

De taille moyenne, solide sur ses jambes, le crâne dégarni, vêtu d'une veste en velours, d'un béret enfoncé jusqu'aux oreilles, de culottes de golf et d'un nœud papillon, papa arpentait « ses » terres avec l'autorité bienveillante d'un châtelain. Je trottais sur ses talons. Dans la fraîcheur des cuisines, les paysans lui offraient un café-calva. Mon père ne pouvait s'abstenir de le vider d'un trait sans offenser ses hôtes. Assis dans un coin, savourant les potins du pays, je sirotais un verre de lait ou de sirop d'orgeat.

Lorsque nous nous attardions chez Alfred Marie, l'ancien métayer de M^{me} de Barrère devenu l'un des fermiers les plus prospères de Normandie grâce aux louis d'or que la baronne lui avait laissés à sa mort, au moment du départ, il nous entraînait invariablement sur un promontoire et, désignant l'horizon, déclarait avec un accent du terroir à couper au couteau :

– Tu vois, Pierre, tout au bout, là où le soleil se couche, et ben c'est encore chez moi !

Nous rentrions à la nuit, main dans la main, mon père légèrement titubant. Il n'était pas rare que mis en joie par une journée bien remplie, il poussât la chansonnette.

Au fil des visites et des marques de sympathie que nous témoignaient les fermiers, je me pris à rêver à mon tour, comme mon père l'avait fait à mon âge, que nous étions les propriétaires du château, et que le jour venu je pourrais m'y installer avec ma famille. Le château de Pontécoulant était devenu pour moi un lieu magique. Celui du Grand Meaulnes. Ou mon *rosebud*, ce mot mystérieux que prononce avant de mourir Charles Foster Kane, le magnat de la presse, dans le film d'Orson Welles. Bien des années plus tard, je me demande si ma femme et moi n'avons pas restauré notre maison du Périgord en nous inspirant, à une échelle beaucoup plus modeste, de ce rêve d'enfance.

Je dois aux longues promenades faites avec mon père la découverte de la nature. Les fleurs, les rivières, les chemins creux, les haies qui découpent le paysage et permettent à des recoins de vie sauvage de prospérer en cachette. Écartant le fouillis des ronces du bout de sa canne cloutée, papa m'indiquait les nids et les terriers. Des battements de plumes, des tressaillements de poils couraient devant nous quand nous montions à travers bois jusqu'à la Roche aux renards, en haut de la colline d'où la vue s'étendait sur tout le domaine. Puis, dévalant le sentier, nous franchissions le pont à Foulon, contournions la glacière abandonnée et débouchions sur le chêne, gigantesque et solitaire, sous lequel avaient dû tourner, deux siècles plus tôt, les ombrelles d'élégantes jeunes filles. Le château nous apparaissait alors en majesté, irréel dans les brumes de chaleur. La partie centrale comprenait une rangée d'immenses fenêtres tout en hauteur, qui allaient du sol jusqu'au toit. Devant la façade, s'étendait une prairie à perte de vue. En la traversant, les pieds s'enfonçaient agréablement dans l'herbe spongieuse. Max Ophuls l'avait utilisée pour le tournage de l'épisode « La Maison Tellier » dans son film à sketches *Le Plaisir*, tourné en 1952. Le repas champêtre des filles de joie devant se dérouler au printemps, Ophuls avait demandé à son décorateur de la couvrir de vingt mille pâquerettes.

Un jour, je fus violemment pris à partie par un ivrogne agressif, bien connu dans la vallée. Mon père, qui flânait derrière moi, se porta rapidement à ma hauteur. Son visage avait viré au gris. Il fit un pas en avant et leva sa canne, prêt à en découdre. L'individu prit ses jambes à son cou, en chancelant sur le sentier. Ce fut la seule et unique fois où je vis mon père en colère. Une colère terrible, assassine. Nous reprîmes la balade en silence, comme si l'incident n'avait jamais eu lieu. Papa posa simplement une main sur mes épaules. J'éprouvai à ce moment-là un sentiment d'euphorie. Rien ne pourrait m'arriver de fâcheux tant qu'il serait à mes côtés. La vie était remplie de belles choses et sans danger.

À Paris, je garde en mémoire les visites que nous fîmes, mon père et moi, en 1937 aux pavillons de l'Exposition universelle. Le Palais de la Découverte, construit pour l'occasion, offrait mille merveilles. À l'entrée du bâtiment, dont les voûtes métalliques s'élançaient gracieusement vers le ciel, se tenaient deux énormes sphères. Elles se rapprochaient toutes les heures, libérant un éclair qui éclatait comme un coup de tonnerre. La porte franchie, nous débouchions sur la salle du nombre pi, dont la déclinaison des deux mille cinq cents décimales qui suivaient le fameux nombre 3,14116 couvrait les murs circulaires. Ailleurs, des chaînes de plusieurs tonnes se dressaient comme des serpents, attirées par des électro-aimants. Au sous-sol se tenaient de belles machines en cuivre. Elles permettaient de tester ses réflexes et de réaliser des expériences. Je voulais tout essayer. Papa m'expliquait patiemment principes et modes d'emploi.

Mais ce qui nous fascina le plus dans cette caverne d'Ali Baba dédiée à la science fut le planétarium. Confortablement renversés dans des fauteuils, plongés dans l'obscurité, nous observions le soleil se coucher sur les toits de Paris. Notre-Dame, la tour Eiffel, le Sacré-Cœur apparaissaient en ombres chinoises au pied de la voûte. L'ouverture de *Tannhäuser*, jouée à pleine puissance, dramatisait l'arrivée de la nuit et l'apparition des premières étoiles. Un astronome indiquait planètes et nébuleuses à l'aide d'un pinceau lumineux. J'assistais, fasciné, à la lente rotation de la voûte céleste. Mon père vibrait à mes côtés. Isolés dans notre bulle, nous étions entrés en résonance. Nous nous chuchotions des confidences, brisant pour la première fois le mutisme de nos mutuelles timidités.

- Comment te sens-tu ? demanda mon père.
- Bien. Parfaitement bien.
- C'est extraordinaire, je ne sens plus mon corps.
- Moi non plus.
- Profitons-en, souffla-t-il alors, en s'étirant voluptueusement dans

son fauteuil.

Il faut dire que papa et moi souffrions tous deux d'un mal mystérieux, passablement désagréable. Il consistait à avoir conscience des mille petits maux qui taraudaient en permanence nos organismes. Les jambes. Le dos. Les genoux. Des douleurs diffuses. Le sang qui monte à la tête. Les pieds froids ou chauds. Ces riens ordinaires, qui n'affectent pas la conscience de la plupart des gens, nous empoisonnaient la vie. C'est pourquoi, quand nous parvenions à nous en libérer en de rares occasions et pour un temps qui nous était compté, nous partagions un sentiment de bien-être inespéré.

Nous avons à nouveau goûté cette totale plénitude un jour où nous naviguions ensemble sur mon bateau. Mer d'huile, ciel sans nuage, flèches blanches des mouettes crevant la canicule, silence total. Nous nous prélassions face à face sur le pont lorsque nos regards se croisèrent. Nous étions au diapason. Nos corps s'étaient abandonnés à une délicieuse torpeur. Béatitude céleste. Nous avions échangé un sourire complice, sans dire un mot.

J'ai expérimenté plusieurs méthodes pour essayer de me libérer de ce handicap qui ne disparaît naturellement que durant les quelques instants qui précèdent le sommeil. La plus simple consiste encore à me déshabiller entièrement. Il m'est ainsi arrivé d'enregistrer, nu, le texte d'une histoire destinée à la radio, assis sur un siège de tracteur. Bien sûr, ces séances plutôt grotesques se déroulaient dans l'intimité de la chambre, ma femme dormant ou m'écoutant, couchée au fond du lit...

Un autre facteur, d'ordre psychologique celui-là, a empoisonné mon enfance. Pour une raison qui m'a toujours échappé, mon entourage était persuadé que je mentais. Certes, j'aimais – déjà – raconter des histoires et m'en raconter, en les amplifiant le cas échéant. Mais en ma qualité de scout, je mettais un point d'honneur à restituer la vérité. De toute évidence, ma bonne foi n'était pas suffisante.

Un soir, par exemple, j'arrivai en retard à table pour le dîner. Ma mère, contrariée, m'agressa aussitôt :

- Qu'as-tu encore fait de mon peigne, je ne le trouve plus.
 - Je ne sais pas, balbutiai-je. La dernière fois, je l'avais reposé à sa place, dans la salle de bains.
 - Tu mens, dit mon père.
 - Oui, tu mens, renchérit ma sœur, je t'ai vu t'en servir il n'y a pas si longtemps.
 - Allez, va chercher ce peigne et qu'on en finisse, transigea papa, qui voulait éviter d'indisposer son épouse malade.
- J'ai obéi. Le peigne était tombé dans l'un des chaussons de ma mère, au pied de son lit. J'ai rapporté le tout dans la salle à manger.

– Je l’ai trouvé dans votre chambre, ai-je dit en montrant mon pauvre trophée. Vous voyez bien que j’y étais pour rien.

– Tu pourrais trouver autre chose, a maugréé mon père. Invente n’importe quoi. Mais évite-nous tes enfantillages.

Pour ne pas envenimer la situation, j’ai baissé les yeux dans mon assiette et ravalé mes larmes. Je n’ignorais pas que, quels que soient mes arguments, personne ne m’aurait cru.

Vingt ans plus tard, cette scène m’étant restée sur l’estomac, je l’ai rappelée à mon père.

– Tu te souviens de l’histoire du peigne de maman, tombé dans ses chaussons ?

– Ça me dit quelque chose. Pourquoi ?

– Eh bien, je te jure que c’était vrai. Je ne l’avais pas pris. Tu me crois maintenant ?

Mon père a bougonné un vague assentiment et s’est replongé dans la lecture de son journal. Un doute subsistait dans son esprit. Je n’avais toujours pas réussi à le convaincre. Cette suspicion sur ma capacité à dire la vérité m’a miné pendant des années. Et la plaie se rouvre quand, aujourd’hui encore, mes proches mettent ma parole en doute.

L’ombre d’une question planait sur la famille : ma mère avait-elle perdu ses parents en bas âge, ou avait-elle été abandonnée à sa naissance et confiée à sa tante ? Je n’ai jamais su la vérité. Ma sœur et moi, nous ne nous serions jamais permis d’interroger maman à ce sujet. Il semble bien que la première hypothèse soit la bonne, puisque nous étions allés à plusieurs reprises voir des membres de sa famille à Romanèche-Thorins, le village près de Lyon où elle était née. Je pense que, dans le cas contraire, maman aurait évité de nous y amener. Nous débarquions donc chez M. Pillet, un de ses cousins, toujours ravi de nous accueillir. Il tenait sur le bord de la nationale 7 une station-service Shell et remplissait les réservoirs à l’aide d’une pompe à bras. Pour un plein, il offrait en prime une bouteille de beaujolais. Heureuse époque ! Nous visitions les caves. Lorsque j’en ressortais en titubant, enivré par les émanations d’alcool qui s’échappaient des fûts, je provoquais la risée des parents.

Un autre secret de famille a, lui, été élucidé par mon père quand il fut âgé d’une cinquantaine d’années. Sa mère venait de mourir. En classant des papiers lui ayant appartenu, il fut intrigué par des lettres adressées à une inconnue, quelque part en Normandie. Le contenu de la correspondance faisait allusion à une enfant que cette dame élevait à la campagne, au début du siècle. En recoupant les informations, mon père en déduisit que sa mère avait peut-être donné le jour à cette

enfant après son veuvage, et qu'elle l'avait ensuite confiée à une nourrice. Comme ses déductions s'avérèrent exactes, papa prit contact avec une demi-sœur dont sa mère avait tenu l'existence secrète tout au long de sa vie. La rencontre fut un fiasco. Mon père et cette femme, aigrie et revêche, n'eurent rien à se dire. Papa ne renouvela pas l'expérience. Ma sœur, se sentant chargée d'une mission, la recontacta bien des années plus tard et m'invita à faire sa connaissance. Entre ma demi-tante et moi, le courant ne passa pas davantage. Et je l'abandonnai définitivement à ses aigreurs à l'encontre de ma grand-mère.

En août 1939 – j'avais dix ans –, nous passions des vacances à Saint-Vincent-de-Salers dans le Massif central. Déjà passionné de radio, je me souviens que, pour capter des émissions sur mon poste à galène, je déployais une antenne d'une cinquantaine de mètres dont j'accrochais l'extrémité au volet de ma chambre, dans la pension où nous logions.

Un jour, alors que nous nous promenions à travers champs, le tocsin nous fit brusquement rebrousser chemin et rentrer au village. Une affiche avait été placardée au fronton de la mairie. Elle annonçait l'ordre de mobilisation générale. Nous étions à nouveau entrés en guerre contre l'Allemagne. Papa boucla nos bagages et les entassa dans la voiture.

Sans imaginer ce qui allait nous arriver, je pressentais qu'une ère nouvelle, sans doute vertigineuse, s'ouvrait devant moi.

8 La Drôle de guerre

De retour à Paris, mon père analysa la situation. Ayant mis en balance les forces en présence, il pressentit avec bon sens que cette guerre ne ressemblerait en rien à la précédente. Nous subirions une percée rapide et brutale des armées allemandes. L'aviation et les tanks feraient la différence. Les villes seraient bombardées et les panzers d'Hitler déferleraient bientôt, en contournant la ligne Maginot. Papa décida donc de nous faire quitter Paris dans les meilleurs délais. Le choix d'une position de repli se porta tout naturellement sur le château de Pontécoulant. Le temps de rassembler quelques affaires, de boucler l'appartement, et nous prenions la route. Mémé Bernoux, ma grand-tante, était du voyage. Nous arrivâmes à bon port le 4 septembre. Le gardien du domaine, nommé à ce poste par le département, et sa famille nous accueillirent et mirent à notre disposition deux chambres, autrefois réservées aux domestiques. Nous y prîmes nos quartiers, en nous y entassant avec armes et bagages. Mon père repartit aussitôt vers les destinations lointaines où l'attendaient ses riches bibliophiles.

Au château, nous nous retrouvâmes confrontés à un anachronisme. Certes, nous vivions dans une demeure seigneuriale pleine de trésors, mais elle était dénuée de tout confort. Privés d'eau courante, de chauffage et d'électricité, nous étions passés en l'espace d'une journée de la modernité aux archaïsmes du siècle précédent. Le soir, nous nous réfugiions dans la cuisine pour partager une soupe avec les gardiens, recroquevillés autour d'une cheminée monumentale. Le dîner avalé, nous devions remplir des bassinoires de braises et les glisser entre les draps, rêches et humides, de nos lits à alcôve. Si bouillottes et édredons nous garantissaient des nuits douillettes, se lever le matin était une autre affaire. En dépit du froid polaire, ma mère veillait scrupuleusement sur notre propreté. Je me revois encore transporter des brocs d'eau de la cour à la chambre et casser la glace dans le fond des cuvettes. Bougies et lampes à pétrole dispensaient une lumière faiblarde, qui accentuait l'aspect déjà irréel du décor.

J'avais été inscrit au cours moyen deuxième année à l'école communale. Durant l'hiver 1939, je quittais le château au petit jour. Enveloppé de chandails, sabots aux pieds, doigts brûlant d'engelures, nez insensible, je traçais mon chemin dans la neige fraîche. Je croisais parfois un lièvre ou une belette. J'effectuais le trajet de 2 kilomètres quatre fois par jour. L'école étant dépourvue de cantine, je rentrais, en effet, déjeuner au château. Ces marches solitaires à travers la campagne m'ont laissé un souvenir d'enivrante liberté. À la sortie des

classes, la buvette-épicerie-bazar de la mère Madeleine attirait les gosses comme un aimant. Franchir la porte carillonnante, c'était pénétrer dans un caravansérail et être transporté d'un coup à l'autre bout du monde. Des effluves exotiques nous sautaient au visage : morues séchées, paniers d'épices, bocaux de bonbons, olives marinées, branches de réglisse, cochonnailles et fruits confits s'entassaient du sol au plafond et mariaient leurs parfums subtils et entêtants. De temps en temps, nous nous cotisions pour nous offrir un Ninas, un petit cigare poivré, qui nous pelait la gorge.

Catholique pratiquante, ma mère tenait à ce que j'assiste aux cours du catéchisme. J'avais été baptisé et préparais ma première communion. Pour me rendre à la sacristie de l'église voisine, je devais quitter la vallée, grimper une côte assez raide et déboucher sur le plateau. Là, un brave curé nous racontait la vie de Jésus, comme s'il avait été son contemporain. Je buvais ses paroles.

Une coutume locale voulait que le premier du catéchisme fût habillé en prêtre lors de la procession de la Fête-Dieu qui avait lieu soixante jours après Pâques. Comme j'avais les meilleures notes, je tins ce rôle. Quand, en soutane et surplis, j'entrai dans l'église à la suite du curé, une émotion inconnue me souleva le cœur. Pour garder contenance, je chassai discrètement de la main la fumée âcre qui s'échappait de l'encensoir, laissant croire à l'assemblée qu'elle était responsable des larmes qui me montaient aux yeux. En fait, j'étais bouleversé. Avais-je été touché par la grâce ou traversais-je une crise mystique passagère, comme la plupart des enfants en connaissent à cet âge ? Je l'ignore. Mais je décidai de me faire prêtre. Missionnaire, j'irais évangéliser nos frères africains à travers la brousse. Ma mère approuva cette vocation naissante. Bien que déiste plus que chrétien, en tout cas d'une extrême tolérance, mon père n'y vit pas non plus d'objection.

Je continue de penser que la vie du Christ a été relatée dans sa vérité par les évangélistes, et que le message d'amour de ses enseignements peut nous aider à vivre. Par contre, je ne crois pas à la Résurrection. Un être, fait de chair et d'esprit, disparaît totalement la mort venue. L'âme ne lui survit pas. Il m'arrive pourtant, aujourd'hui encore, d'être chaviré d'émotion quand je pénètre dans une église.

J'ai vécu à Pontécoulant un maelström de sensations fortes. L'omniprésence de la nature et l'appel de Dieu ne parvinrent pas à me détourner tout à fait de l'attrait que commençait à exercer sur moi la beauté féminine. Je me souviens notamment des rêveries que m'inspirait Yvette, une adolescente montée en graine. Mon regard suivait, émerveillé, ses longues jambes bronzées quand elle traversait

le village à bicyclette. Mais cinq années infranchissables me séparaient d'elle et j'étais d'une timidité qui confinait à l'autisme...

Les clients de mon père s'étant raréfiés durant la Drôle de guerre, ses voyages en Province ne furent plus rentables. À ma grande joie, il resta avec nous au château. Le soir, dans la grande bibliothèque, il prenait plaisir à me faire la lecture. N'ayant plus l'âge de grimper sur ses genoux, je me roulais en boule à ses pieds et me laissais bercer par sa belle voix grave de conteur. Georges Duhamel, Henri Barbusse, Maupassant et Victor Hugo figuraient au nombre de ses auteurs préférés. Il choisissait des pages enflammées de *Quatrevingt-treize*, l'un des romans les plus linéaires d'Hugo, ce qui lui permettait de reprendre la lecture où il l'avait laissée. Ces moments privilégiés m'ont profondément marqué. Je leur dois mon goût du verbe. Et sans doute aussi ma vocation de « raconteur d'histoires ».

Lorsque nous vîmes errer dans le bocage les premiers soldats français, nous comprîmes le sens du mot *débâcle*. Ils étaient pitoyables et malheureux. Vêtus de tenues hétéroclites, – bouts d'uniformes dépareillés mêlés à des vêtements civils –, ils fuyaient en désordre devant les troupes allemandes. Ces pauvres diables battaient la campagne, ne sachant plus s'ils devaient se terrer dans un coin ou traverser la Loire. Beaucoup s'arrêtaient au château, quémendant une veste usagée ou un verre de vin. Mes parents leur portaient secours dans la mesure de leurs moyens. Ils leur ouvraient la grange et cuisaient pour eux de pleines marmites de pommes de terre.

Un jour, nous vîmes arriver une compagnie motorisée rescapée d'un régiment français. Elle avait fière allure. Chenillettes passées au gas-oil pour les faire reluire, les véhicules remorquaient des canons antichars. Le chef d'escouade donna l'ordre à la colonne de s'arrêter, de braquer les canons au carrefour des trois routes du village, et de construire des barricades.

– Nous allons assurer la défense du village, décréta le capitaine.

Il plaça des sentinelles et commanda au fourrier de s'occuper de loger les hommes chez l'habitant. Les paysans du coin assistèrent, incrédules, à la scène. Ce dispositif allait-il faire basculer la guerre à notre avantage ? David allait-il triompher de Goliath ?

Le lendemain, ce que chacun redoutait se produisit : un régiment de chars de la Wehrmacht déboucha à l'entrée du village. Trois mille cinq cents hommes suréquipés face à un escadron qui avait perdu une partie de ses soixante-dix membres ! La disproportion des forces était telle que les Allemands ne s'en émurent pas. Tourelles ouvertes, les tankistes, en bras de chemise, grillaient des cigarettes. Un sous-

lieutenant français marcha vers l'ennemi, drapeau blanc au bout d'un bras.

– Plénipotentiaire.

– Que voulez-vous ? demanda un officier allemand.

La conversation s'enlisa, chacun parlant sa langue sans être compris de l'autre. On alla chercher mon père pour assurer la traduction.

– Tirez si vous voulez, dit l'Allemand. Vous détruirez un char ou deux, mais vous serez anéantis en dix minutes. Si nous ouvrons le feu, nous détruirons des maisons et tuerons des civils. De toute façon, nous n'avons rencontré aucune résistance française sur la route.

Le capitaine français se gratta la tête.

– Accordez-moi une heure, je vais chercher des ordres.

Il réquisitionna une 302 Peugeot et disparut sur la route de Bayeux.

Le temps imparti à la trêve étant écoulé et le capitaine ne réapparaissant pas, le lieutenant demanda une prolongation d'un quart d'heure. Sursis que mon père mit à profit pour plaider en faveur d'une reddition.

– Qu'espérez-vous ? Ils vont vous réduire en charpie et nous avec. Rendez-vous avec les honneurs, nous témoignerons de votre courage.

Les tankistes ennemis s'impatientsaient. Ils avaient éteint leurs cigarettes, refermé les coupoles des tourelles et baissé les canons. Le lieutenant s'entretint avec des subalternes et ordonna que l'on détruise le matériel. On vit alors des hommes fracasser leurs MAS36 contre les murs des granges, briser des baïonnettes, coincer un obus dans le fût du canon, détruire à coups de marteau les moteurs des automitrailleuses. Les Allemands, qui étaient réapparus à l'air libre, assistèrent à la scène avec un sourire compatissant. Eussent-ils récupéré le matériel en état de marche qu'ils n'en auraient rien fait. Quand l'œuvre de destruction fut achevée, les Français s'alignèrent en colonnes et levèrent les bras.

– Nous sommes vos prisonniers.

– Plus tard, aboya le commandant du régiment. Nous avons perdu assez de temps comme ça.

Il bondit dans sa voiture de commandement. Les chars Tigre se mirent en branle. Ils chassèrent les véhicules français sur le bas-côté comme des fétus de paille, plantant là les soldats humiliés, les mains en l'air. Mon père apprit plus tard la fin de l'histoire. Le capitaine, qui avait prétendu être allé chercher des ordres, avait tenté de fuir ses responsabilités. Des Stukas allemands avaient mitraillé la voiture qu'il avait réquisitionnée et l'avaient tué au volant.

Sa mission d'interprète achevée, papa enfourcha son vélo et fonda

au château par un chemin de traverse pour rassurer sa femme. Il y arriva quand la colonne de chars s'engageait dans la grande allée. Briscard, le chiot de ma sœur, en profita pour s'échapper et se jeter sous les chenilles du premier tank venu en jappant furieusement. Le régiment s'immobilisa. Un officier sauta à terre, cueillit le chien délicatement, et le rapporta sain et sauf à ma sœur.

– *Die Deutschen sind menschlich. Der Krieg ist beendet.*

« Les Allemands sont humains et la guerre est finie », nous traduisit mon père.

Les chars Tigre continuèrent leur avance victorieuse vers Bordeaux. Cette alerte avait ébranlé les convictions de mon père. Fallait-il rester à Pontécoulant, au risque de voir le château occupé par une antenne de commandement de la Wehrmacht ? Ou rentrer à Paris avant que l'envahisseur ? Mes parents en débattirent. Et finirent par opter pour un retour rapide vers la capitale. Nous chargeâmes tout ce que nous pouvions emporter dans la Citroën et sur la galerie, amarrâmes deux gros bidons d'essence sur les ailes, et nous entassâmes à cinq à l'intérieur. Ployant sous les ballots, notre équipage ressemblait à une roulotte de saltimbanques poursuivie par le mauvais sort. Mais le pire restait à venir...

9 « Quatre ans de grandes vacances... »

Nous venions de quitter la petite vallée. Ployant sous la charge, la Citroën se traînait dans les collines. La lumière blanche et vibrante de l'aube annonçait une journée caniculaire. Tassé à côté de ma mère et de ma sœur à l'arrière de la voiture, je me laissais mollement bercer par les chaos. Bien que la route départementale n° 9 fût déserte, mon père conduisait avec une prudence qui me semblait exagérée. À cette vitesse d'escargot, le trajet serait interminable.

À l'approche d'Argentan, papa bifurqua vers le nord et s'engagea sur la nationale qui menait à Paris. Quand nous les vîmes surgir comme des fantômes, nos yeux s'écarquillèrent. Ma grand-tante poussa un cri. Des centaines, des milliers, des masses de réfugiés marchaient. La faim, la peur, le sommeil se lisaient sur leurs visages. Ils ahañaient, tractant des charrettes, bousculant des landaus, tirant des chevaux maigres, s'accrochant à des bicyclettes débordantes de matelas et d'ustensiles.

– Oh mon Dieu, gémit ma mère.

Nous roulions au pas, à contre-courant du flot des miséreux. La débâcle de nos armées, les bombardements de l'aviation allemande et le départ en catimini du gouvernement, qui avait quitté Paris le 10 juin, avaient jeté huit millions de Français sur les routes de l'exode.

– Retournons au château, souffla ma grand-tante, en se tassant peureusement dans le fond de son siège.

Mon père feignit de ne pas l'entendre. Des grappes de véhicules gisaient, culbutés dans les fossés. Leurs coffres éventrés regorgeaient d'objets. Linge, argenterie, jouets et bibelots avaient provisoirement échappé au pillage. Qu'en auraient fait les fuyards ? Ils croulaient déjà sous le poids de leurs pauvres richesses. Je baissai la vitre. Le martellement des pas et des sabots se mêlaient aux pleurs d'enfants. Une Rosalie était attelée au joug d'un bœuf ruisselant de sueur. Des gamines en jupes à bretelles titubaient d'épuisement. Une grand-mère était ficelée sur un brancard, à l'arrière d'une carriole. Un couple en tandem s'aspergeait d'eau. Ma mère avait pris ma main et la pétrissait entre les siennes. Coupés du monde au fond de la vallée, nous n'avions pas su qu'un certain général de Gaulle avait lancé, la veille, un appel à la résistance.

Nous fûmes arrêtés à un barrage. Ébahi de voir papa rouler à contresens du flux, le conducteur d'un side-car allemand s'approcha prudemment, tandis que le mitrailleur nous mettait en joue.

– *Ausweiss !*

Mon père expliqua que nous rentrions chez nous, à Paris.

– Allez chercher un laissez-passer au quartier général de

campagne. C'est à 20 kilomètres.

Le gendarme griffonna une note sur un bout de papier.

– Vous montrerez ça aux autres.

Nous fûmes stoppés tous les kilomètres. Parvenus au camp, nous fûmes impressionnés par le déploiement des engins motorisés. Pendant que papa courait de tente en tente à la recherche d'un officier qui signerait le laissez-passer, quelques Allemands s'approchèrent de la voiture. Ma sœur frissonna. Mille bruits couraient sur la férocité de nos envahisseurs. Certains affirmaient qu'ils coupaient les mains des prisonniers, d'autres qu'ils violaient les fillettes devant leurs parents.

Lorsque nous entrâmes dans Paris, le soleil basculait, déposant sur les tours de Notre-Dame une pellicule dorée. Le couvre-feu était en vigueur depuis deux heures. Les rues étaient vides. Vides, comme jamais je ne les avais vues. Allemands et Parisiens s'étaient volatilisés. La ville semblait morte, figée dans l'angoisse. Soudain, des Junkers frappés de la croix noire et blanche de la Luftwaffe remontèrent la Seine à basse altitude. Je vis distinctement les pilotes à l'intérieur des carlingues en tôle ondulée. Quand ils disparurent au-dessus du bois de Vincennes, nous déballâmes rapidement notre amoncellement de bagages. L'appartement avait échappé à la réquisition. Nous puisâmes de quoi manger dans les provisions que nous avions apportées de Normandie et allâmes nous coucher, épuisés par quatorze heures de route. Nous ignorions que les épiceries seraient bientôt dévalisées. Et que la faim allait nous tennailler jusqu'à l'obsession pendant des années.

Le lendemain, papa se rendit à la mairie d'arrondissement pour solliciter l'aide aux réfugiés nécessiteux : une aumône de quelques dizaines de francs en échange d'une humiliation qui lui tira des larmes. Un jour, je le vis pleurer, seul devant une fenêtre. Comment allions-nous survivre ? La pénurie d'essence et la disette généralisée avaient tiré un trait sur les déplacements en province et le commerce des livres anciens. Mais, je l'ai dit, papa parlait couramment allemand. Un atout considérable à une époque où la langue de Goethe était peu enseignée. Il trouva un emploi d'interprète à la mairie du 6^e arrondissement. Certains soirs, des officiers de la Wehrmacht auprès desquels il travaillait le raccompagnaient à bord d'une Mercedes. Quand des voisins commencèrent à jaser, papa rentra à la maison en métro. Outre un salaire modeste, le seul avantage que mon père obtint de ce poste fut, de temps en temps, l'obtention d'une carte de ravitaillement supplémentaire. Papa avait toujours été un fervent partisan du rapprochement franco-allemand, seule alternative à ses yeux pour que cesse un jour l'hécatombe qui ensanglantait l'Europe.

Pacifiste, radical-socialiste, il était pétri de culture et de bons sentiments. Je me souviens l'avoir vu, le poing levé, défiler en faveur du Front populaire, quelques années plus tôt.

Notre vie s'organisa dans une pesante monotonie. À la rentrée 1941, mes parents m'inscrivirent en sixième au collège Sainte-Barbe, rue Valette, sur la montagne Sainte-Geneviève. J'y restai deux ans, collectionnant les mauvaises notes. Puis j'entrai à l'École alsacienne où mes sœurs avaient fait leurs études. Je m'y rendais à pied deux fois par jour, couvrant à peu près la même distance que celle qui, à Pontécoulant, séparait le château de la communale. Bien sûr, des allées de marronniers avaient remplacé bois et bocages, et les chiens affamés, abandonnés par leurs maîtres, constituaient la seule faune sauvage du pavé parisien.

Un courageux libraire de la place Denfert-Rochereau, ami de papa, avait consacré sa vitrine aux livres de Georges Duhamel. Je me souviens qu'il avait recopié et affiché l'une de ses phrases : « *Un peuple qui lit est un peuple sauvé. Les Français lisent beaucoup.* » Par bonheur, l'occupant ne comprit pas la note d'espoir que contenait cette citation.

Ma mère se ravitaillait chez M^{me} Jamet, l'épicière du coin. Au début, on y trouvait de tout. Maman n'eut donc pas l'idée de faire des stocks. D'ailleurs, l'eût-elle voulu, nous n'avions pas un sou pour acheter en gros. À l'approche de l'hiver, certains week-ends, mon père partait en train à Bayeux. Là, il louait un vélo, une antiquité à pignon fixe, et battait la campagne à la recherche de nourriture. Les fermiers le dépannaient d'un camembert ou d'une tranche de lard. Pour combattre le froid, il glissait des journaux entre sa peau et le premier tricot. De retour à Paris, je pense que ma mère pouvait lire, imprimées sur le torse et les épaules de son mari, les nouvelles de la veille ! Les fermiers normands se montraient généreux. Papa, petit-fils de cœur de M^{me} de Barrère, n'était-il pas des leurs ? Je me rappelle qu'un soir nous l'entendîmes grimper l'escalier en tirant deux énormes valises. Il ramenait de Pontécoulant un cochon entier coupé en morceaux. Cette situation, qui préfigurait des scènes de *La Traversée de Paris*, le film d'Autant-Lara avec Gabin, Bourvil et de Funès, nous stupéfia. Ma mère acheta des jarres en terre dont on se servait pour conserver les œufs avec de la chaux, et en fit des saloirs. Pendant deux jours, aidée de Jacqueline, elle confectionna rillettes et pâté de tête. Nous fîmes bombance, nous empiffrant de charcuterie jusqu'à l'écoeurement.

Un ami de la famille avait bricolé le gros poste de radio Philips qui trônait dans le salon en lui ajoutant un cadre métallique et une antenne. Ainsi équipés, nous parvenions à capter Radio-Londres et à nous tenir informés. Je n'oublierai jamais la musique solennelle du

générique et le crincrin lancinant des fréquences de brouillage. Les nouvelles étaient catastrophiques. Les forces de l'Axe progressaient sur tous les fronts. Les carrefours parisiens s'étaient couverts d'inscriptions en caractères gothiques, et Hitler affirmait que le grand Reich nous écraserait pendant mille ans. Le soir, rideaux tirés, nous nous retrouvions autour d'une carte de l'Europe, punaisée sur un mur. J'y plantais des drapeaux en carton pour visualiser les combats et la progression des Allemands. Il fallut attendre l'annonce de la victoire russe de Stalingrad pour reprendre espoir.

Ma sœur était l'amie d'une voisine de son âge. Sa mère n'étant pas juive, Marguerite – c'était son prénom – se sentait exemptée du port de l'étoile jaune. Elle nous apprit que son père vivait caché dans un placard, au fond de l'appartement. Il quitta prudemment Paris avant la rafle du Vél d'Hiv et disparut à la campagne. À l'époque, personne ne pouvait imaginer l'ampleur des atrocités que les nazis faisaient subir aux Juifs, aux Tsiganes, aux résistants et aux homosexuels. Bien sûr, une rumeur circulait sur l'existence de camps, disséminés à travers l'Allemagne et la Pologne. Mais nous espérions tous que les détenus seraient libérés sains et saufs une fois la guerre gagnée.

Mon meilleur copain depuis mes débuts à l'école se prénommaït Michel. Il était, lui aussi, né de père juif et de mère chrétienne. Ses aïeux avaient fui l'Espagne à la fin du XV^e siècle, sous la contrainte d'Isabelle la Catholique et des bourreaux de l'Inquisition.

À l'école, sans aborder les sujets politiques, les élèves se regroupaient spontanément par affinités. Il y avait ceux dont les parents étaient ouvertement pétainistes et les autres, qui cachaient leur sympathie pour de Gaulle et la Résistance. Michel et moi appartenions au second clan.

Bien que Paris fût déclarée ville ouverte dès le début de l'Occupation, les alertes aériennes étaient fréquentes pendant les cours. Lorsque la sirène nous tirait de la torpeur où nous avait plongés une interrogation écrite, nous cavaliions joyeusement vers les abris. Là, blottis sur des bancs alignés le long des murs, nous échangeions furtivement antisèches et informations. Et, bénéficiant d'un éclairage parcimonieux, des mains baladeuses s'attardaient parfois sous les corsages des filles. Comme l'avait écrit de façon provocatrice Radiguet dans son roman, *Le Diable au corps*, excepté le froid et la faim, la guerre fut pour les gamins de mon âge « quatre ans de grandes vacances ».

À la maison, quand des vagues de bombardiers anglais frôlaient les toits en direction des usines de banlieue, nous ne descendions jamais nous réfugier à la cave. « Inutile de mourir ensevelis sous les gravats »,

disait mon père. Après les raids, je m'élançais, tôt le matin, pour récupérer dans les rues les reliquats des tirs de DCA. Il y avait des éclats de shrapnells de toutes formes et de toutes couleurs. Les cours de récréation se transformaient ensuite en bourse d'échanges. Des bouts d'acier noirs, bleus ou roses changeaient de main sous le regard consterné des filles.

Après la destruction de Rouen par les bombes au phosphore de l'aviation anglaise, je me rappelle avoir vu une affiche de propagande allemande, placardée sur la façade de l'Hôtel de Ville. Sur fond de ruines enflammées, elle montrait, au premier plan, une pathétique Jeanne au bûcher. Le tout était accompagné d'un commentaire, imprimé en caractères baroques : « Ils l'ont brûlée deux fois ! »

À l'école, nous avions fréquemment droit à des pastilles vitaminées. Parfumées à la fraise, atrocement acides, elles étaient censées nous protéger du scorbut. L'élève dont c'était le tour d'assurer la distribution gardait pour lui les miettes sucrées, restées au fond du sac. L'ersatz des barres chocolatées était, par contre, immangeable.

Mais la grande affaire restait encore les surprises-parties que nous organisions chez les parents des uns et des autres, le samedi de 14 à 18 heures, avant le couvre-feu. Les phonographes à manivelle tournaient à plein régime. Le swing était apparu en France avant-guerre. Les riffs endiablés de Django Reinhardt et de Stéphane Grappelli électrisaient les plus timides. Réda Caire chantait *Swing, swing, madame*, Jacques Pills *Elle était swing*. Un copain, dont le père vendait des spiritueux, apportait une bouteille de rhum qui corsait nos jus de fruit. Ensuite, chansons douces et lumières tamisées facilitaient les rapprochements. Dans les années 1980, dans son émission « Avis de recherche », Patrick Sabatier m'avait fait la surprise de réunir sur son plateau une poignée d'anciens élèves de l'École alsacienne. Parmi eux se trouvait Jeanine, mon premier flirt. Je l'avais tout de suite reconnue avec émotion.

Jardins publics et cinémas accueillaient nos amours juvéniles. Les salles les moins chères, celles du réseau Cinéac, qui diffusaient en boucle des bandes d'actualité, avaient ma préférence.

Entre garçons, guerre oblige, nous nous imposions mutuellement des épreuves de bravoure. Chaparder un roman à la devanture d'une librairie Gibert Jeune ou fumer dans la cour de récréation au nez d'un surveillant faisaient figure de tests préliminaires. L'initiation finale consistait à traverser la Seine en s'accrochant aux structures métalliques qui soutiennent le pont au Change. Ne sachant pas nager à l'époque, je garde un souvenir terrifié de cet exercice de haute voltige.

Si, à l'extérieur, mes jeux d'enfant parvenaient à me distraire des

horreurs de la guerre, les privations que nous endurions à la maison me ramenaient brutalement à la réalité. Nous mourions de froid et de faim. Surtout durant l'hiver 1940-1941, qui fut atrocement rigoureux. Mes parents se démenaient comme de beaux diables pour payer le loyer. Mon père vidait l'appartement des trésors que les barons d'Hostel avaient accumulés au fil des siècles. Tous les objets furent bradés. Vendus à l'encan aux profiteurs du marché noir. La bibliothèque offrit bientôt plus d'espaces vides que de livres. Le fusil ayant appartenu au Grand Condé disparut de la panoplie des armes anciennes. Tapis et tableaux furent cédés contre des plats de lentilles et de la chicorée.

Par chance, papa avait entreposé de vieux meubles dans une chambre de bonne. Un jour, alors que la température avait plongé dans les abysses, je les ai descendus un à un sur le palier et, armé d'une hache, en ai fait du petit bois. Nous l'avons brûlé dans le poêle Godin que mon père avait installé dans l'entrée de l'appartement.

Je partage avec ceux de ma génération cette expérience fondamentale de l'extrême pénurie. Elle me permet aujourd'hui d'apprécier l'instant présent à sa juste valeur. Pouvoir se délasser, en hiver, dans une pièce confortable, se délecter d'un bon repas sont des bienfaits inestimables pour qui a traversé la guerre.

Un après-midi, ravalant son orgueil, mon père m'emmena en visite chez l'un de ses cousins, le patron d'une sucrerie. Il logeait dans un somptueux appartement, avenue Henri-Martin, à deux pas du bois de Boulogne. Nous fûmes introduits dans le grand salon par des valets annamites, drapés de soie. On nous servit du thé et des petits gâteaux. Je fis un effort pour ne pas me jeter dessus comme un sauvage. Mon père ne fit pas allusion à nos difficultés. Nos vêtements râpés et nos mines amaigries parlaient pour nous. L'indigence de la conversation eut un effet soporifique. Je piquai du nez dans ma tasse en porcelaine. Quand nous prîmes congé, le cousin glissa un kilo de sucre dans les mains de mon père, comme on lance une pièce à un mendiant. Ce fut la seule aide que ce généreux parent nous octroya pendant quatre ans. Papa fit disparaître le paquet sous son manteau et baissa tristement la tête. Nous rentrâmes à la maison, à pied et en silence. Profondément humiliés.

10 Le vin enivrant de la jeunesse

En 1907, le baron et général anglais Baden-Powell crée le scoutisme, une méthode éducative destinée à aguerrir les jeunes garçons. Ce mouvement, pacifiste et international, prône des valeurs universelles : fraternité, courage, loyauté envers le groupe, discipline, travail, connaissance et respect de la nature, débrouillardise...

Il a été banni en Allemagne par les nazis, en Union soviétique par les communistes, en Italie par les fascistes, et en France dans la zone occupée pendant l'Occupation. Mais autorisé et même encouragé par le gouvernement de Vichy en zone libre. Un scoutisme clandestin s'est alors développé au nord de la Loire. Il fut durement réprimé quand il était soupçonné de liens avec la Résistance.

En 1941, je ralliai la *trente-huitième* des scouts de France. Passé la période probatoire du noviciat, je fus déclaré apte à prêter serment devant les Compagnons de Saint-Dominique, les scouts de ma paroisse. Moment bouleversant. Nous étions réunis, la nuit, dans une clairière. Le chef déploya le drapeau de la troupe. Il était vert à croix blanche avec, au centre, en rouge, la croix potencée et la fleur de lys. Je me tenais au garde-à-vous avec mes camarades. À l'appel de mon nom, j'avancai d'un pas et prêtai serment.

– « Avec l'aide de Dieu et de mon équipage, je promets de faire tout mon possible pour devenir un citoyen actif, rendre service, développer mes talents, et vivre selon les lois des scouts et guides du monde entier. »

Le fait que le mouvement fût interdit et réprimé ajoutait danger et solennité à la cérémonie. Nous nous identifions à un groupe de résistants, à des combattants de la liberté, prêts au sacrifice.

Je fus intronisé selon les règles. Par contre, je refusai d'être « totémisé », rituel au terme duquel les noms de chacun étaient attribués. Cette tradition me semblait cruelle et imbécile. Le jeune père franciscain qui nous encadrait prit ma défense et j'entrai dans les rangs sans être affublé d'un sobriquet scout. Ainsi, je ne fus pas « écureuil astucieux », « tigre lascif » ou « bison futé » ! Il va sans dire qu'ayant échappé au châtiment, je n'infligeais jamais à mes camarades les plus jeunes le moindre sévice.

Les valeurs du scoutisme m'ont profondément imprégné, et je me suis efforcé de mener ma vie en y faisant référence. Bien des années plus tard, tandis que je dirigeais ma société de production, il m'arriva de devoir prendre des décisions qui n'étaient pas toujours du goût de tout le monde. Mais je le fis en me conformant le plus possible à l'éthique que j'avais adoptée en prêtant serment sur l'étendard. Pour expliquer mon comportement, certains murmuraient derrière mon

dos :

– Bellemare se comporte en grand chef scout. Il ne changera pas !

Petites railleries sans importance que je prenais pour des compliments.

Pour nous livrer à nos activités, nous eûmes la chance de bénéficier de la complicité courageuse de quelques gros propriétaires terriens. Bravant l'interdiction, ils nous accueillait en Sologne, sur leurs réserves de chasse. Nous quitions Paris en train pour nous rendre à Vierzon ou à Lamotte-Beuvron, nos uniformes cachés au fond des sacs. Sitôt à l'abri dans une forêt privée, nous établissions nos campements. Collecter du bois mort, fabriquer cuisines et latrines, répertorier les ressources que nous offrait la nature, dresser cartes et topos, recenser la faune et la flore étaient quelques-unes des missions qui nous exaltaient. Je me souviens de jeux d'orientation, la nuit, dans la fraîcheur humide de l'automne. La peur de se perdre ou de glisser dans un marais nous obligeait à nous surpasser. Et, pour pimenter l'exercice, nos chefs de patrouille n'hésitaient pas à ajouter au tableau la présence imaginaire de braconniers hostiles.

La pratique du scoutisme ne saurait, naturellement, se limiter aux exercices physiques. Chants, prières, lectures des Évangiles, pèlerinage à Chartres donnaient sens et consistance à nos activités. La présence à nos côtés d'un aumônier franciscain conforta ma foi. Âgé d'une trentaine d'années, ancien missionnaire, sportif, peu soucieux des convenances et de la hiérarchie, cet homme extraordinaire, en sandales et robe de bure, me servit de guide et de modèle. Sorte de « chrétien primitif » qui aurait échappé aux dogmes et à l'embourgeoisement de l'Église, il s'efforçait de mettre ses pas dans ceux du Christ. Avec joie et simplicité, il m'encouragea à conforter ma vocation pastorale. Allais-je devenir prêtre ? Allais-je faire vœu de chasteté et tourner le dos à une vie de famille ? J'étais à la croisée des chemins. Mais les technologies exerçaient également sur moi une vraie fascination. Inventer des machines, construire des ponts, améliorer le quotidien de mes contemporains pouvait tout autant combler mon existence. Encore fallait-il que j'obtienne le baccalauréat et que je réussisse le concours d'entrée à une école d'ingénieur. Certes, je n'étais encore qu'en troisième. Mais mes piètres résultats scolaires ne me prédisposaient pas à de brillantes études. Le scoutisme m'avait vampirisé. Je vécus ces années d'adolescence en proie au doute.

Dès la Libération, notre aumônier rejoignit sa mission en Indochine. Il fut fait prisonnier par le Viêt-minh, quelques mois plus tard, et ne survécut pas à la torture.

L'une des tâches qui nous incombait parfois consistait à porter

secours aux victimes des bombardements. Le lendemain ou durant les jours suivant les raids, nous nous précipitions sur les lieux sinistrés. Tandis que les adultes qui nous accompagnaient se chargeaient de dégager les cadavres, nous fouillions les décombres à la recherche de survivants. Je me souviens être accouru porte de la Chapelle, après qu'un raid anglais eut détruit une usine. Ce genre d'intervention n'était pas sans danger. Nous pouvions à chaque instant sauter sur des bombes non explosées, ensevelies sous les gravats.

Au printemps 1944, je fus promu chef de la patrouille des Coqs. À ce titre, j'avais notamment pour fonction de parfaire la formation de mes jeunes camarades et de vérifier les connaissances acquises. Un jour de printemps, pour faire passer le test d'orientation à l'un d'entre eux, j'eus la bonne idée de l'emmener dans la chambre de bonne dans laquelle mon père entreposait les vieilleries. Nous grimpâmes au sixième étage de mon immeuble. J'ouvris le soupirail et nous nous glissâmes sur le toit. Je confiai au novice une boussole et un plan de Paris.

– Indique-moi où se trouve la Bastille.

Victor, le gamin, tendit un bras vers la droite.

– C'est par là, à l'est, entre la place de la République et celle de la Nation.

À cet instant, mon attention fut attirée par une légère clameur qui montait du boulevard. M'accrochant au rebord d'une cheminée, je me penchai vers l'extérieur. 30 mètres plus bas, sur le vaste terre-plein du boulevard Saint-Jacques, cinq ou six personnes s'étaient rassemblées. Elles nous pointaient du doigt.

– Terroristes ! Terroristes !

C'est ainsi que beaucoup de Français surnommaient les résistants.

Le groupe s'agitait. Un homme se rua vers le café le plus proche. Sans doute pour téléphoner.

– Retourne dans la chambre, vite, hurlai-je à Victor.

Nous fîmes le chemin inverse, le cœur battant. Le soupirail, la chambre de bonne, les escaliers dévalés quatre à quatre.

– Rentre chez toi. Cours.

Ayant regagné l'appartement en toute hâte, je me précipitai dans la salle de bains et aspergeai d'eau mon épaisse tignasse que j'aplatissais en arrière. Je troquai mon pantalon contre un short et filai dans ma chambre. Étalant livres et cahiers, je feignis d'être absorbé par mes études.

Une demi-heure s'écoula. Alors que je commençais à me détendre, des crissements de pneus me parvinrent de la rue. Des martellements de bottes ébranlèrent l'escalier. On tambourinait à toutes les portes. Je rejoignis mon père dans l'entrée quand les coups de poing s'abattirent

sur la nôtre. Papa ouvrit. Deux hommes en noir surgirent. La Gestapo.

– *Hinaus ! Steigen Sie alle auf der Strasse hinunter !*

Mon père traduisit à voix basse.

– Ils nous ordonnent de descendre dans la rue.

Tous les habitants de l'immeuble avaient été regroupés sur le trottoir. Un car, chargé d'une vingtaine de policiers français, bloquait le boulevard Saint-Jacques. La Citroën traction avant des gestapistes avait été abandonnée en travers de la chaussée, portes ouvertes. Je reconnus immédiatement les cinq ou six personnes qui nous avaient vus, Victor et moi, sur le toit. Les hommes en noir les avaient chargées d'identifier les « terroristes ». Nous devions défiler lentement devant elles, alignés en file indienne. Mon cœur battait la chamade. Allaient-elles me reconnaître ? Allais-je être arrêté, jeté en prison, torturé, exécuté d'une balle dans la tête ? Je vacillai, en proie au vertige. Certes, j'avais modifié ma physionomie. Ma nouvelle apparence correspondait davantage à celle d'un gamin de quatorze ans qu'à celle de l'adulte que les délateurs avaient cru voir sur le toit de l'immeuble. Blotti derrière mon père, j'avançai, la peur au ventre. Il ne restait plus qu'une dizaine de personnes à subir l'examen. Brusquement, dans un éclair de lucidité, je me ressaisis. J'effaçai d'un revers de manche la sueur qui perlait à mes tempes, et me présentai, impavide, devant mes juges. Ils me détaillèrent des pieds à la tête. Leurs regards s'attardèrent sur mes mains et mes genoux. Comme s'ils cherchaient des indices, des traces de suie ou de poussière. Les secondes s'éternisaient. Enfin, un homme ventripotent rendit son verdict :

– Non, ce n'est pas lui.

Je sortis du rang. Mon père m'entraîna prestement vers la porte cochère et me jeta dans l'escalier. Je ne sus jamais si mon déguisement avait dupé les pétainistes, ou si, découvrant que je n'étais qu'un gosse, ils avaient hésité à me dénoncer ?

De retour dans l'appartement, mon père m'administra une magistrale paire de gifles. Ce fut la première et la seule de mon existence. Fou de rage, mais surtout de peur, papa avait compris que j'étais celui que recherchait la Gestapo. Le risque que j'encourais était bien réel. Car, lorsque la Résistance exécutait un Allemand, à titre de représailles des otages en garde à vue étaient pris au hasard et passés par les armes sans autre forme de procès.

Quelques souvenirs plus anodins émaillent ces années d'Occupation. Je me rappelle d'une randonnée avec ma troupe dans la vallée de Chevreuse. Ayant repéré à l'orée d'une carrière un cerisier sauvage ployant sous le poids de ses fruits, je m'en étais empli les poches. De retour à la maison, j'avais apporté à la famille de pleines poignées de succulentes cerises, croquantes et bien juteuses.

– En reste-t-il sur l'arbre ? m'avait demandé mon père, en s'essuyant la bouche.

– Oui. Des kilos.

– Saurais-tu retrouver cette manne tombée du ciel ?

– Sans aucun doute. Les yeux fermés.

– Eh bien, allons lui rendre une nouvelle visite, avait dit papa.

Cinq heures plus tard, nous déversions sur la table de cuisine le contenu de deux gros sacs. Nous ne mangeâmes que des cerises et du pain pendant deux jours. Gloutonnement. Repus et écoeurés, nous nous précipitions à tour de rôle vers les toilettes...

En me rendant à l'école, le 6 juin 1944, j'eus une sensation étrange. Les rues étaient plus vides que d'habitude. Le crachotement lointain des radios s'échappait des fenêtres entrouvertes. Des policiers filaient sur leurs vélos, en brûlant les feux rouges. Des commerçants prospères baissaient furtivement leurs rideaux de fer. Quelle nouvelle folie s'était donc emparée de la ville ?

– Les Américains ont débarqué en Normandie, m'informa un copain.

Des élèves sautillaient sur place. D'autres fusaient à travers la cour de récréation. Leurs doigts dressés dessinaient le V de la victoire. Une fille, perchée sur les épaules d'un garçon, avait même déployé un drapeau tricolore, trouvé je ne sais où. Tandis qu'un groupe chantait *La Marseillaise* en sourdine, une bande d'une vingtaine de gosses s'était retranchée dans un coin et pleurait à chaudes larmes. Pour les parents des uns et des autres, la fin de la guerre annoncée n'aurait pas les mêmes conséquences...

Les dix semaines qui nous restaient à patienter jusqu'à la libération de Paris nous semblèrent interminables. L'occupant pliait bagages. Rue Lauriston, la Gestapo détruisait ses archives. Les Mercedes de la SS semblaient tourner en rond autour de l'Opéra, comme des insectes pris au piège. Perdus pour perdus, les Allemands allaient-ils brûler la ville ? Mon père, qui avait repris ses activités de libraire itinérant depuis un an, nous exhortait à la prudence.

– Restez calmes, ne sortez qu'en cas de nécessité. Nous allons bientôt vivre les journées les plus dangereuses de la guerre.

Puis arriva le 25 août. Journée radieuse. Pour accueillir la 2^e division blindée du général Leclerc, j'allai me poster place Denfert-Rochereau, sur le socle du lion de Belfort. Les rues étaient noires de monde. Des femmes s'étaient confectionné des robes à volants aux couleurs du drapeau. De jeunes FFI endiguaient le flux, béret sur le crâne et mitraillette au poing. On pleurait. On s'embrassait. On hoquetait de bonheur. Des camions précédèrent la colonne de chars.

Ils portaient l'inscription « Ravitaillement de Paris ». Une clameur salua leur entrée. Des mains se tendirent, appelant à une distribution. Nous fûmes déçus. Les chargements de vivres se limitaient à quelques tonnes d'orge et de maïs. Peu importe, nous mangerions plus tard.

Devant chez nous, sur le terre-plein du boulevard, une batterie de DCA allemande pointa son canon sur un tank frappé d'une croix de Lorraine. Les tankistes furent les plus rapides. En face, un franc-tireur, embusqué dans l'encoignure d'une fenêtre, vidait son arme frénétiquement. Des soldats au repos tombèrent sous les balles, face contre terre. La tourelle du char pivota dans la direction du tireur. Le sniper et deux étages de l'immeuble où il s'était caché partirent en fumée.

Mon père passa la journée à quêter dans les rues en faveur des résistants.

Durant la nuit, des avions allemands survolèrent Paris. Pour la première fois, nous descendîmes nous réfugier dans la cave. Quelques déflagrations secouèrent le quartier. Le calme revint au petit jour.

Puis ce fut au tour des Américains de se joindre à la fête. Des filles de France escaladaient les chars couverts de fleurs et embrassaient à pleine bouche les petits gars rougissant de la *Big Red One*. Nous eûmes droit aux chewing-gums et au vrai chocolat. Je m'en régalais au milieu des flonflons. Les rations K tombaient de la hotte de Pères Noël à la peau noire et aux crânes rasés. Elles contenaient du fromage fondu, cinq caramels, un paquet de boisson en poudre, des biscuits, quatre Camel sans filtre et deux... préservatifs !

Les héros de la 2^e DB filèrent ensuite libérer Strasbourg ; ceux des plages normandes firent route vers les Ardennes. Leur dernier combat sur notre sol allait les clouer dans la neige et le sang pendant tout l'hiver. La faim revint nous harceler. Les cartes de rationnement ne disparurent qu'en... 1949 !

L'année 1945 me donna l'occasion d'éprouver presque simultanément les sentiments les plus intenses et les plus contradictoires de ces années de guerre. L'événement le plus traumatisant me cueillit dans la salle d'un cinéma de Montparnasse où, en compagnie d'une camarade de classe, j'étais allé voir les actualités cinématographiques de la semaine écoulée. C'était au début du mois de juin. La guerre venait de se terminer. Passé les scènes de combat dans les îles du Pacifique et les discours triomphants de nos dirigeants, la voix emphatique du speaker annonça une découverte macabre. Les 42^e et 45^e divisions d'infanterie américaines venaient de libérer Munich. Mis en alerte par une odeur pestilentielle, un détachement de sapeurs du génie avait quadrillé la banlieue. À

proximité de villas cossues, épargnées des bombardements, il avait découvert l'existence d'une grande zone de casernement aux constructions rectangulaires. La rame d'un train de marchandises était restée immobilisée sur la voie, au milieu du camp. Sous l'œil d'une caméra légèrement sautillante, des hommes ouvrirent les portes coulissantes d'un wagon. Ce fut l'instant précis où l'horreur nous sauta au visage. Les voitures à bestiaux dégorgeaient de déportés morts ou agonisants. Plus loin, dans l'antichambre d'un crématorium, des centaines de cadavres, nus et squelettiques, s'empilaient sur le sol de deux salles, sur les portes desquelles avait été écrit en allemand le mot « Douches ». La visite du camp de Dachau se poursuivit par les blocs de dortoirs, bondés de prisonniers. Les lits superposés à trois niveaux, sans paille ni couverture, abritaient deux ou trois hommes par couchette. Trop faibles pour se lever, ils se contentaient de sourire tristement à la caméra. Mon amie enfouit son visage dans ses mains et sanglota sans bruit. Je l'entraînai prestement à l'extérieur. Rue de Rennes, nous cherchâmes à tâtons le soutien d'un tronc d'arbre...

Cinquante ans plus tard, je rendais visite, à Munich, à des confrères de la télévision allemande. J'étais assis à côté du chauffeur et nous roulions à la recherche d'un restaurant. Quand j'aperçus tout à coup sur le bord de la route un panneau qui indiquait « Dachau », nom d'une ville de banlieue, mon sang se figea. Les images insoutenables du film d'actualité me revinrent en mémoire. Intactes, terrifiantes, à jamais gravées dans mon cerveau.

Durant l'été 1945, des scouts parisiens furent réquisitionnés pour accueillir, à l'hôtel Lutétia, les rescapés des camps de concentration. Ironie de l'histoire, le palace avait encore abrité, quelques mois plus tôt, le quartier général de l'Abwehr, le service de renseignement et de contre-espionnage de l'état-major allemand.

Nous transportions, des ambulances à un grand salon, des êtres décharnés, murés dans le silence. Quelques passants compatissants déposaient sur les brancards des malheureux un fruit ou un biscuit. Des infirmières se précipitaient alors pour les leur arracher des mains : « On ne donne rien aux déportés, hurlaient-elles. Vous voulez les tuer ? » Puis, elles expliquaient au public que les estomacs atrophiés des morts-vivants ne supporteraient pas d'absorber de la nourriture solide avant des mois.

Je dois également à la vie scout le plus beau souvenir de ces années de plomb. Dès la Libération, notre mouvement clandestin avait pu à nouveau s'exprimer au grand jour. Nous jouissions auprès de la population d'un prestige inédit. N'avions-nous pas bravé danger et interdits pour poursuivre dans l'ombre nos actions fraternelles ? Nos

responsables croulaient sous les invitations, chaque département se disputant l'honneur de nous accueillir. Durant l'été 1945, on nous expédia dans le Massif central. À peine étions-nous arrivés à destination qu'un prêtre nous expliqua la règle du jeu :

– Vous allez vivre en autarcie pendant huit jours. Vous ne recevrez ni argent, ni nourriture. Pour survivre, vous prêterez main-forte aux paysans contre le gîte et le couvert. Les moissons sont en cours. Bonne chance à tous. Rendez-vous à la gare SNCF la semaine prochaine.

Nous nous dispersâmes par petits groupes et allâmes offrir nos services de ferme en ferme. Bien que l'accueil fût toujours chaleureux, nos hôtes n'entendaient pas nous offrir des vacances. Levés à l'aube avec les ouvriers agricoles, nous nous rendions sur le lieu des récoltes. À l'orée des champs de blé, de gigantesques batteuses entraient en action dans un fracas étourdissant. Hautes de cinq à six mètres, en bois et en acier, elles étaient reliées à une machine à vapeur par une courroie géante. Mes camarades et moi transmettions les bottes à un ouvrier aguerri qui, perché en équilibre et armé d'une fourche, les jetait dans les entrailles de la machine. Le rythme, haletant, ne faiblissait pas. Il fallait faire vite tant que le temps était au beau. Un orage aurait pu tout gâcher. Nous ruisselions de sueur. Les épis écorchaient nos mains fragiles de Parisiens. Mais nous étions follement heureux d'éprouver la robustesse de nos jeunes corps dans une liberté enfin retrouvée.

Si la pause du déjeuner se réduisait à un casse-croûte – une mince tranche de viande glissée dans une miche de pain, une pomme et une gorgée de cidre –, le dîner, pris tous ensemble vers 18 heures, était pantagruélique. Nous mangions comme des ogres. Comme si nous voulions effacer en un seul repas quatre années de famine. Un feu de bois dans un ruisseau sec, des chants, des histoires échangées animaient nos courtes soirées. Rompus de fatigue, nous allions nous effondrer dans le foin des granges, à l'heure où le soleil se couche. Les fermiers s'abstenaient de nous mettre en garde contre le danger des incendies. Ayant affaire aux scouts, ils nous faisaient confiance.

Cet épisode de ma vie s'acheva en apothéose le 23 avril, jour de la Saint-Georges, par un gigantesque défilé des scouts de France sur les Champs-Élysées. Nous marchâmes en rangs serrés, région par région, de l'Arc de triomphe jusqu'au parvis de l'Hôtel de Ville. La foule s'était pressée de chaque côté de l'avenue et nous acclamait comme si nous étions des troupes victorieuses un jour de 14 Juillet. Naturellement, mes parents s'étaient déplacés pour l'occasion et furent les premiers à m'applaudir. Je pense que mon père eut une pensée attendrie au souvenir de l'épisode du « résistant » sur le toit de l'immeuble.

Cependant, à la rentrée des classes, en septembre 1946, j'estimai

que mon chapeau à larges bords, mon short, ma chemise bleue et mon foulard n'étaient peut-être pas les meilleurs atours pour séduire les filles. Je reléguai donc mon uniforme aux rayons des accessoires et tirai un trait sur cette période, exaltante et inoubliable, de ma jeunesse.

11 Voyage nostalgique dans un champ de ruines

Un mois après la libération euphorique de Paris, papa me prit à part.

– Si les trains fonctionnent, demain j'irai à Pontécoulant. Veux-tu m'accompagner ?

Je n'hésitai pas.

– Bien sûr, je viens avec toi.

Mon père traversa l'appartement vidé de ses trésors et se rendit au chevet de sa femme pour l'informer de notre projet. Son état de santé s'était encore détérioré. Percluse de douleurs, ma mère restait alitée une bonne partie de la journée. La peur, le froid, la pénurie alimentaire chronique avaient accéléré les effets dévastateurs de la sclérose en plaques. Toutes les quatre heures, quand je l'entendais gémir derrière la porte entrebâillée de sa chambre, je me précipitais dans la cuisine pour pomper une dose de morphine dans une grosse seringue en verre. Pour mon père, planter une aiguille dans la cuisse décharnée de celle qu'il n'avait cessé d'aimer depuis trois décennies était une épreuve au-dessus de ses forces.

L'aspect chaotique de la gare Montparnasse nous ramena, mon père et moi, à la réalité. Certes, Paris s'était couvert de tricolore. Certes, on brûlait aux carrefours les panneaux infamants de la Kommandantur. Certes, on rêvait de lendemains qui chantent et on dansait dans les rues. Mais neuf mois de combats seraient encore nécessaires aux Alliés pour renverser le Reich.

Un train pour Cherbourg était en partance. Nous parvînmes à nous faufiler dans un compartiment. Nous nous contentâmes de partager une place assise. La rame, faite de bric et de broc, aurait pu illustrer en raccourci une histoire des chemins de fer. Accrochés à une locomotive suintante d'huile, des wagons en bois de tous âges et de tous styles étaient pris d'assaut par une foule agressive. Passagers et marchandises s'entassaient dans les couloirs. Des enfants avaient été jetés dans les filets à bagages et y avaient été provisoirement abandonnés. Des grappes d'adultes étaient encore suspendues aux marchepieds quand notre convoi, fantomatique et pitoyable, s'ébranla dans un jet de vapeur. Il brinquebala à travers la campagne pendant six heures interminables.

Quand nous atteignîmes Caen, je fus saisi d'un doute. Étais-je en train de terminer un mauvais rêve ou le champ de ruines qui s'étendait devant moi était-il bien réel ? La gare avait été rasée. La ville entièrement détruite. Seuls le château fort et les clochers des abbayes étaient encore debout. Mon père me fournit l'explication :

– Les églises n'ont pas été épargnées par une opération du Saint-

Esprit. Elles ont servi de repères à l'artillerie, pour ajuster ses tirs.

Alfred Marie, l'ami de papa, le fils de l'ancien métayer de M^{me} de Barrère, nous fit asseoir sur le banc de sa charrette et claqua son fouet. Durant les trois heures que dura le trajet jusqu'à Pontécoulant, je vérifiai l'ampleur de ce qu'avait été, trois mois plus tôt, l'extraordinaire déploiement des forces américaines. Des milliers de câbles téléphoniques de toutes couleurs tissaient un écheveau ininterrompu sur les haies du bocage. Il y en avait partout, enchevêtrés comme des guirlandes. Nous avions l'impression de circuler à travers un gigantesque sapin de Noël renversé à l'horizontale.

Du matériel, des jeeps, des pièces d'artillerie, des tanks à peine endommagés jonchaient les champs ou obstruaient l'entrée des villages.

Alfred nous fit les honneurs de sa belle demeure, le Manoir de la Haie. Sa femme déposa devant nous des escalopes de veau et de minuscules champignons frits, saupoudrés d'ail et de persil. Un festin. Puis Alfred nous raconta comment, au prix de quels efforts, ses deux fils et lui étaient parvenus à sauver leur domaine.

– La première vague d'occupation allemande passée, nous avons profité d'un répit pour creuser un abri dans la cour de la ferme. Un truc solide, capable de résister aux bombardements. Nous n'avons pas lésiné sur la quantité de ciment et de ferraille. Pour le dissimuler, nous l'avons recouvert d'un énorme tas de bois. C'est dans cette tombe que nous avons passé en famille les mois les plus durs de la guerre. Un tunnel et un escalier dérobé nous permettaient d'y accéder et d'en sortir sans être vus. Lorsqu'un de nos bâtiments était touché par un tir d'artillerie ou un raid aérien et qu'il était en flammes, nous nous précipitions hors de notre abri. J'avais aménagé des points d'eau un peu partout. Le manoir a été occupé par les Allemands jusqu'à la fin juillet. Puis les Canadiens les en ont délogés. Pas pour longtemps. Les Allemands de la 12^e Panzerdivision SS ont contre-attaqué. Les combats ont été terribles. Nous avons vécu sous une pluie d'obus, avant que les Canadiens, soutenus par les Polonais, ne prennent le dessus. Nous intervenions sous les bombes et la mitraille. Nuit et jour sans repos.

Alfred Marie porta son verre de cidre à hauteur de visage et dit avec son accent de terroir inimitable :

– Notre persévérance a fini par payer : personne n'a pu me prendre ou détruire le Manoir de la Haie !

– Il est plus difficile de voler un Normand que de gagner la guerre, plaisanta mon père.

Le visage d'Alfred s'assombrit.

– Peut-être, Pierrot. Mais tu ne peux pas imaginer ce que j'ai enduré pendant ces quatre années.

– Si, je le peux, dit mon père, en hochant tristement la tête.

L'état dans lequel nous trouvâmes le château nous tira des larmes. La toiture avait été soufflée, et il ne restait plus que des lambeaux de murs de la belle façade. Nous errâmes un moment sans but dans les pièces dévastées. Papa caressait ce qui restait des meubles fracassés. Dans la bibliothèque, des planches de gravures de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert jonchaient le sol détrempé. J'en ramassai quelques-unes pour les mettre au sec. Sans doute surpris par la chasse ou l'artillerie au cours du pillage, les Allemands avaient essaimé leur butin à travers le parc. Nous retrouvâmes une commode Louis XV basculée dans une vasière, et des pièces d'argenterie abandonnées à plus de 50 kilomètres du château. Je ramassai au pied de l'une des tours un petit crucifix byzantin. Je le brandis vers mon père.

– Il y avait ça dans l'herbe.

Papa s'approcha, examina l'objet, l'essuya sur sa manche, et me le rendit.

– Je pense qu'il a dû appartenir au mari d'Augustine. Il avait été consul de France à Jérusalem. Il est pour toi, garde-le en souvenir du château.

Cette croix dorée, au centre de laquelle figurait le visage du Christ, fut mon talisman pendant des dizaines d'années. Jusqu'au jour où un déménageur indélicat me le subtilisa. Ainsi que la collection complète de mes disques 45 tours des Beatles, à laquelle je tenais tant !

La question du devenir du château revint au centre des préoccupations de mon père comme une antienne. Qu'allait-il faire de ce tas de ruines, dont il était moralement responsable et potentiellement propriétaire ? Le département du Calvados allait-il s'en débarrasser à bon compte ? Après tout, les pouvoirs publics avaient d'autres priorités que de reconstruire à l'identique une demeure ancestrale transformée en musée ! Bien que le négoce des livres anciens ait repris, dès 1943, grâce aux nouveaux riches du marché noir, papa avait tout juste de quoi faire soigner maman par les meilleurs médecins et payer mes études. Après avoir retourné la question sous tous ses angles, il s'arma de courage et harcela le service des monuments historiques du département. Condamné à réussir, je pense qu'il sut trouver les arguments pour convaincre ses interlocuteurs. Il réussit. Quelques années plus tard, le château retrouva sa splendeur d'antan et rouvrit ses portes au public, paré des meubles et objets qui avaient pu être sauvés et restaurés.

Pour nous, une page se tournait. Nous venions, mon père et moi,

de renoncer définitivement à poursuivre la chimère qui avait hanté nos enfances respectives : nous ne serions jamais les châtelains de Pontécoulant !

Du village, il ne restait rien. Vingt-sept bombardements et deux duels d'artillerie avaient anéanti 95% des maisons et tué des dizaines d'amis et de connaissances.

– Mais pourquoi, pourquoi les Alliés ont-ils fait ça ? ne cessait de répéter mon père, en errant comme une âme en peine au milieu des cendres et des gravats. Quel intérêt avaient-ils de tout détruire ?

Bien incapable de fournir une réponse, j'en étais réduit à balayer les ruines du regard, essayant de ressusciter dans ma mémoire les souvenirs des jours heureux.

– Je n'en sais rien, papa.

– Alfred m'a dit que, quand les Américains ont investi le village, ils ont été stupéfaits de l'accueil hostile que la population leur a réservé. C'est à peine croyable ! Ils venaient de tuer cinquante mille Normands sous leurs bombes, dont vingt mille dans le seul département du Calvados, et ils s'étonnaient qu'on ne leur déroule pas le tapis rouge !

– On dit que les Yankees sont de grands enfants, hasardai-je, dans l'espoir de faire diversion.

– Pour moi, ce sont des assassins, trancha mon père. Des assassins. Un point c'est tout.

Dans l'immédiat après-guerre, un élan de générosité se développa à travers la France. Il fut convenu que villes ou régions épargnées des destructions parraineraient les zones les plus touchées. Condé-sur-Noireau, par exemple, la bourgade sinistrée située à 5 kilomètres de Pontécoulant, bénéficia des aides des villes de Vincennes et de Rambouillet, ainsi que des dons collectés par la mairie du 6^e arrondissement de Paris. Des maisons préfabriquées en provenance de Suède, du Canada et des États-Unis, permirent également aux familles pauvres d'être relogées.

Ces opérations se déroulèrent dans la douleur que l'on imagine. Néanmoins, certaines victimes mirent un point d'honneur à rester solidaires jusqu'au bout de l'épreuve. Ainsi les habitants d'Aunay-sur-Odon, un village entièrement rasé après les raids des 11 et 15 juin 1944, décidèrent d'occuper des abris de chantier tant que la dernière tuile du toit de la dernière maison ne serait pas posée. Ils tinrent parole et prirent possession, ensemble et le même jour, de leur nouveau logement.

D'autres initiatives se traduisirent, au contraire, par d'horribles fiascos d'un point de vue psychologique. Je me souviens avoir suivi l'une d'entre elles sur les ondes de la Radiodiffusion française. Nous

étions en 1948. Le Tour de France avait permis de recenser les régions qui avaient été le plus durement touchées. À cette occasion, Jean Nohain, grande vedette de la radio d'avant-guerre, héros de la Résistance, et par ailleurs un homme charmant avec qui j'aurai plus tard le plaisir de travailler, eut l'idée saugrenue de lancer un référendum auprès des auditeurs.

– Quels sont, d'après vous, les départements qui méritent le plus d'être aidés ? avait-il demandé à des milliers de Français.

Des sept départements sélectionnés, le Calvados vint largement en tête des suffrages. Nohain demanda ensuite aux maires des villages qui avaient été détruits de se porter candidats. Dix noms furent retenus, dont celui de Pontécoulant. Le village vainqueur serait entièrement reconstruit sur les deniers de la radio d'État. Comme pour accentuer encore l'aspect aléatoire du choix final, Jean Nohain répartit les noms des localités dans des boules semblables à celles qu'utilise la Loterie nationale et demanda à une enfant de quatre ans, la plus jeune artiste de la radio, de lancer la sphère.

L'émission fut diffusée, le 8 décembre, en direct du théâtre de la Gaîté lyrique. Je me rappelle que, bouche bée et le cœur battant devant le poste de radio, nous écoutions, mon père et moi, grincer sinistrement la sphère. Le sort de centaines de personnes allait se décider dans quelques secondes.

– Comment peut-on faire une chose pareille ? s'insurgea papa. C'est monstrueux ! On ne joue pas impunément avec la misère du monde.

Une boule fut expulsée. On l'ouvrit. Elle contenait le nom du village d'Épron. Je ne me souviens plus si nous fûmes déçus ou soulagés que Pontécoulant ne soit pas désigné. Quoi qu'il en soit, la bourgade gagnante fut reconstruite. Des blocs de béton furent dressés et alignés. On badigeonna le tout de peinture, et Épron fut rebaptisé « Le village de la radio ». Des cars de touristes s'y arrêtent toujours. Est-ce pour permettre aux curieux de constater de visu le résultat d'une pareille loterie ?

Durant les années d'Occupation, deux événements majeurs bouleversèrent l'existence de la famille.

Tout d'abord, la maladie dont souffrait ma mère s'était aggravée et, à mon grand désespoir, le pronostic des médecins s'alourdissait de jour en jour.

Le second fait marquant de cette période eut pour objet ma sœur. Son cœur balança entre deux hommes, dont les personnalités et les milieux sociaux s'opposaient radicalement. Entre le riche bourgeois natif des Antilles et le prolétaire parisien passionné de musique, lequel allait-elle choisir ?

12 Planteur de canne ou saltimbanque ?

Sitôt son baccalauréat en poche plus une formation accélérée de sténo-dactylo, Jacqueline se mit en quête d'un emploi. Au désespoir de mon père, le dénuement dans lequel se trouvait la famille ne lui permettait pas de poursuivre des études.

Âgée de dix-neuf ans en 1938, ma sœur fut engagée par la firme suédoise SKF, premier fournisseur mondial de roulements à billes. Factures, devis techniques, et correspondance commerciale ne pouvaient en rien combler ses aspirations. Fort heureusement, son caractère enjoué lui avait attiré la sympathie de ses jeunes collègues.

– Samedi soir, je suis invitée à une surprise-partie dans les beaux quartiers, lui avait dit un jour l'une d'entre elles. Accompagne-moi, nous ferons des rencontres intéressantes.

Le jour convenu, Jacqueline se présenta dans un appartement dont les hautes fenêtres donnaient sur le boulevard Raspail. La fête battait son plein. Le pick-up, le seul objet moderne d'un salon entièrement meublé en style art nouveau, déversait des flots de jazz. Lorsque ma sœur s'approcha timidement du buffet, ses yeux s'écaraillèrent. Des fleurs dont elle ignorait l'existence, orchidées, hibiscus, anthuriums, bougainvillées et roses de porcelaine, débordaient des vases et mariaient parfums suaves et capiteux. Des corbeilles de fruits, tout aussi exotiques, avaient été dressées sur une nappe damassée. Ma sœur dégusta une tranche de mangue et la trouva exquise. À ses côtés, de jeunes gens puisaient dans un saladier plein d'un liquide rouge dans lequel surnageaient des zestes d'agrumes. Ma sœur les imita. Elle ne sut si ce fut le rhum, la cannelle ou le vin qui lui tourna la tête. Elle tituba légèrement.

– Nous ne nous connaissons pas, je crois, dit une voix derrière son dos.

Jacqueline se retourna.

De taille moyenne, le bas du visage cerné de barbe noire, le regard pétillant, un jeune homme lui tendait la main.

– Je m'appelle Louis. Je suis celui qui est censé donner la fête.

– Je m'appelle Jacqueline. Je suis celle qui est censée accompagner l'une de vos invitées.

– Allons danser. Rien ne vaut un slow pour faire connaissance.

Le garçon l'entraîna par le coude dans un coin du salon.

– Les fruits, les fleurs... où avez-vous déniché ces merveilles ? demanda ma sœur.

– À Marie-Galante. C'est une île perdue en mer, à proximité de la Guadeloupe. J'y vis neuf mois par an. Ma famille y cultive la canne à sucre et fabrique du rhum, qu'elle laisse vieillir sans fin dans

d'immenses barriques.

Passé minuit, on avait tiré les rideaux, tamisé les lumières, et baissé le volume sonore. Une dizaine de couples chaloupaient en cadence au son d'une musique douce. Louis et Jacqueline s'étaient retranchés à l'écart. Ils se racontaient à mi-voix les épisodes marquants de leur courte vie.

– Après le décès de mon père, ma mère m'a confié les clefs de la plantation, dit Louis. J'en suis le prisonnier. S'il ne tenait qu'à moi, je vivrais à Paris et je ferais du droit. J'ai toujours rêvé d'être avocat.

– Pourquoi renoncez-vous ? demanda Jacqueline.

– Parce que ma famille est enracinée à « la Grande Galette » depuis des siècles. Comme la mangrove sur les rives d'une lagune. Mes ancêtres ont aboli l'esclavage, mais, d'une certaine manière, nous nous sommes nous-mêmes passés les fers aux pieds. Béké tu es, Béké tu resteras !

Des images du château de Pontécoulant effleurèrent la conscience de ma sœur. Papa n'était pas le seul à subir le poids du passé et de ses traditions. À l'autre bout du monde, dans une île pleine de fleurs et de fruits délicieux, un garçon de vingt ans réglait lui aussi ses comptes avec ses ascendants.

– Je comprends, souffla ma sœur. Il n'est jamais facile d'affronter son passé. Encore moins d'en faire table rase.

Une soupe à l'oignon fut servie à l'aube. La lumière blafarde d'un dimanche pluvieux pointait sur le boulevard. Jacqueline s'apprêtait à partir, son manteau sur le bras, quand Louis lui glissa un billet dans la main.

– C'est l'adresse d'un café, boulevard Saint-Michel. Je vous y retrouverai mercredi, à 19 heures.

Jacqueline leva les yeux pour protester. Mais le garçon s'était déjà éclipsé dans les pièces labyrinthiques de l'appartement.

Le jour convenu, lorsque Jacqueline aperçut Louis dans la salle enfumée du Capoulade, son cœur cogna un peu plus vite.

– Vous m'avez terriblement manqué, avoua d'emblée le jeune homme.

– Mais nous ne nous sommes rencontrés qu'il y a deux jours.

Louis effleura du bout des doigts le visage de ma sœur.

– Je veux vous avoir auprès de moi chaque jour que Dieu fait.

Jacqueline eut un mouvement de recul.

– Je ne vous comprends pas.

– Je vous aime. Je veux vous épouser.

Louis fit une cour assidue à ma sœur pendant presque un an,

réitérant sa proposition de mariage à chaque occasion. Est-ce parce qu'elle était flattée d'être aimée par un brillant jeune homme, est-ce parce qu'elle voyait dans ce projet l'opportunité d'une rapide émancipation, ou plus simplement, et comme je le crois, est-ce parce qu'elle était à son tour tombée amoureuse, qu'elle se laissa fléchir ? Elle présenta son prétendant à mes parents et reçut leur bénédiction. Savoir que leur fille serait définitivement à l'abri du besoin avait de quoi les rassurer. Bien sûr, il leur faudrait franchir un océan pour aller la voir dans son île lointaine. Mais Louis promit d'offrir à sa future épouse au moins deux traversées transatlantiques chaque année.

La date des fiançailles fut fixée au 15 août 1939. Mes parents avaient prévu que, le surlendemain de la cérémonie, nous partirions tous les quatre en vacances à Saint-Vincent-de-Salers, dans le Massif central.

Nous fûmes reçus en grande pompe par la mère de Louis, une dame charmante froufroulante de dentelles. Un buffet avait été dressé dans le salon de l'appartement du boulevard Raspail. Les maîtres d'hôtel d'un traiteur parisien s'agitaient autour d'une cinquantaine d'invités, et le champagne coula à flot.

Mon père eut-il une pensée amusée pour l'étrange destin qui frappait la famille ? Les Bellemare étaient-ils condamnés aux mésalliances ? Henri, son père roturier, s'était entiché d'une baronne ; lui-même, le bourgeois aisé d'autrefois, avait épousé une cousette de Montmartre ; et il offrait aujourd'hui la main de sa fille désargentée à un planteur, sans doute incapable de compter ses millions !

Vint ensuite le moment solennel. Louis offrit à ma sœur sa bague de fiançailles. Du haut de mes presque dix ans, je me glissai au premier rang afin de la découvrir avant les autres. Jacqueline ouvrit l'écrin. Quatre diamants, dont les deux plus gros avaient la taille d'un ongle, étaient montés en diagonale sur un fin carré d'or.

– Non, c'est... c'est trop, balbutia ma sœur, le visage empourpré. Je n'oserais jamais...

– C'est un très vieux bijou, expliqua la mère de Louis. Il n'a pas quitté la famille depuis deux siècles. Je suis fière que vous le portiez.

Jacqueline contempla un instant le scintillement hypnotique des pierres. Elle glissa la bague à son doigt. Puis son regard franchit les fenêtres du grand salon, et alla se perdre, rêveur, sous les frondaisons du boulevard.

Dès l'annonce de la mobilisation générale, nous quittâmes le Massif central et regagnâmes Paris en toute hâte. Louis, devenu sous-lieutenant d'active, fut envoyé sur la ligne Maginot. Ne voulant pas rester seule à Paris, Jacqueline nous accompagna en Normandie. Louis

fut fait prisonnier dès les premiers combats, et incarcéré dans une forteresse, quelque part en Bavière. Étrangement, l'histoire se répétait. Le fiancé de ma sœur subissait le sort qu'avait connu mon père durant la Grande Guerre. Ma mère s'efforça d'alléger le chagrin de sa fille.

– Au moins, Louis ne sera pas tué ou blessé, lui dit-elle avec philosophie. Arme-toi de courage, il reviendra. Je sais de quoi je parle.

Vœu pieux. En l'espace de trente ans, le monde avait changé. Les filles avaient raccourci leurs jupes et leurs cheveux. Le jazz avait démodé les opérettes de la Belle Époque. Et les Pénélope d'autrefois s'étaient métamorphosées en Diane chasseresses. Ce que ma mère omettait aussi de mentionner à sa fille, c'est que, pendant la traversée de sa propre épreuve, sa future belle-mère l'avait tenue en laisse.

Je n'ai jamais su de quelle façon Louis parvint à expédier un chiot à ma sœur. Mais un beau matin, une sorte de fox-terrier fut livré de sa part au château. Jacqueline le baptisa *Briscard*. Ce fut cette boule de nerfs et d'énergie qui se jeta sous les chenilles du char de la Wehrmacht, dans le parc du château de Pontécoulant.

En septembre 1943, Jacqueline retrouva son poste de secrétaire à SKF. Puis les années d'Occupation déposèrent une couche de cendre sur les souvenirs des jours heureux. Louis l'inondait de missives enflammées, la suppliant de patienter. Soviétiques et Américains étrangleraient l'Allemagne. La guerre finie, ils s'enfuiraient vers l'île enchantée de ses ancêtres. Jacqueline raturait les lettres qu'elle envoyait encore en Allemagne. Elle cherchait ses mots. Elle cherchait des mots devenus introuvables dans le fond de son cœur.

Ses larmes ayant séché, elle rompit ses fiançailles et restitua la bague à la mère de Louis. Mes parents furent affreusement déçus. Hélas, ce ne fut que le début de leurs désillusions. Ils burent le calice jusqu'à la lie, lorsque ma sœur jeta son dévolu sur le concepteur d'émissions de musique classique et de poésie qui venait de l'engager dans une station de radio. De six ans son aîné, beau, remarquablement intelligent, brillant orateur, Pierre Hiegel aurait pu être un gendre de substitution acceptable. S'il n'avait été déjà marié, père d'un nourrisson, et désespérément pauvre ! La coupe, déjà pleine, déborda le jour où ma sœur informa les siens qu'elle était enceinte des œuvres de ce saltimbanque.

Le père de Pierre Hiegel, poète et critique littéraire à ses heures, avait refusé de le reconnaître à sa naissance. Élevé par sa mère, qui vendait des peignes et des babioles sur les marchés, Pierre connut une enfance à la Dickens. Il quitta l'école dès l'âge de treize ans, devint apprenti bijoutier, camelot, vendeur à l'étalage, et prêta main-forte à

sa mère. Sa vie avait néanmoins basculé du bon côté le jour où, à l'âge de six ans, sa grand-mère l'avait emmené au théâtre de Belleville assister à la représentation d'un opéra-comique. Ce fut le choc. Théâtre et musique entrèrent dans la vie du gamin et n'en sortirent plus. Avec la passion des autodidactes, Pierre consacra le meilleur de son adolescence à prendre des cours d'art dramatique et à chiner des disques. Au fil des ans, il parvint à accumuler une collection de plus de 40000 galettes 78 tours, et à se transformer en mélomane et en musicologue de premier plan. Entré à la radio, il communiqua sa passion de la musique classique au grand public, en produisant et en animant quantité d'émissions devenues des références en la matière. Dans « Le coffre aux souvenirs » notamment, il fut le premier à évoquer les rencontres qui avaient illuminé sa vie, en s'adressant aux auditeurs à la première personne.

Le 19 décembre 1944, ma sœur donna naissance à la première de ses deux filles. Respectant une tradition familiale qui voulait que les prénoms se transmettent de père à fils et de mère à fille, elle l'appela Jacqueline. Cette nièce, documentaliste et réalisatrice, fera partie de mon équipe pendant plusieurs dizaines d'années. Elle sera en outre une remarquable collaboratrice de Robert Hossein et d'Alain Decaux. Catherine, sa cadette de deux ans, deviendra la comédienne que l'on connaît, sociétaire puis doyen de la Comédie-Française. L'une des rares à avoir joué, sur les planches ou devant une caméra, pendant près d'un demi-siècle sans interruption.

Pierre et ma sœur s'installèrent dans une vie de bohème, au 51 avenue Gambetta. Ils utilisaient des piles de disques abîmés en guise de sommier. Et pour tamiser la lumière de l'ampoule nue qui pendait au plafond de leur chambre, d'autres 78 tours ébréchés avaient été ficelés ensemble afin de constituer un abat-jour.

Fort heureusement, la naissance de leur petite-fille fit fondre le cœur de mes parents. Tout le monde se réconcilia autour du berceau. Pour autant, aux yeux de ma mère, Jacqueline vivait dans le péché, puisque les lois pétainistes qui avaient abrogé le divorce ne furent rendues caduques qu'en 1948. Tout aurait pu néanmoins rentrer dans l'ordre si Louis ne s'était pas manifesté à nouveau, dès son retour de captivité.

– Rien ne me fera renoncer à toi, annonça-t-il à ma sœur. Je suis toujours prêt à t'épouser. Et j'adopterai la petite si tu me le demandes.

Cette abnégation bouleversa Jacqueline. Comment un homme pouvait-il l'aimer au point de lui pardonner son infidélité et de l'associer à ses projets d'avenir ? Sentant que le cœur de sa compagne balançait, Pierre déploya toutes les armes de la séduction pour la

reconquérir. Et il fit une chose à peine croyable : il se laissa pousser la barbe en collier pour ressembler à son rival. Cette initiative, qui eût été grotesque en d'autres circonstances, fut le détail qui fit basculer Jacqueline en sa faveur. Elle renonça à Louis et lia définitivement son destin à celui du père de sa fille.

L'histoire de ce trio amoureux eut une fin tragique. Louis laissa évoluer, en refusant de la soigner, la douleur au ventre qui le terrassait depuis plusieurs mois. Lorsqu'une appendicite fut diagnostiquée, il était trop tard. Le planteur de Marie-Galante succomba à une péritonite. Il fut enterré au cimetière du Père-Lachaise. Certains détails ne s'inventent pas : pendant plus de quarante ans, du haut de la fenêtre de sa chambre, avenue Gambetta, Jacqueline pouvait apercevoir sa tombe.

Celui qui s'était consumé d'amour pour elle reposait à ses pieds pour l'éternité !

13 Le cycle de la vie

Le courage dont mon père était capable de faire preuve en certaines circonstances s'arrêtait à la porte de sa chambre. Le seuil franchi, sa volonté vacillait, son cœur se brisait, ses joues se couvraient de larmes. Depuis deux ans, sa femme ne quittait plus son lit. Seules des injections massives de morphine parvenaient à calmer les souffrances ahurissantes que lui infligeait sa maladie. Secouer le flacon d'antalgique, le siphonner dans la seringue, et l'injecter six fois par jour dans la chair d'une cuisse constituaient pour lui une épreuve insurmontable. Je le déchargeais de ce fardeau. À vrai dire, ma mère nous avait déjà quittés. Si l'ombre d'elle-même gisait encore dans le fond de son lit, son esprit flottait dans les rêves tourmentés que provoquait la drogue. Lorsque la douleur martyrisait son pauvre corps, que son regard halluciné implorait mon aide, je me précipitai à son chevet.

– Je vais réduire de moitié la prescription de morphine, nous dit un jour son médecin traitant. Nous passerons de 12 à 6 mg.

Bien que l'objectif du médecin lui semblât clair – provoquer un choc métabolique au moyen d'un sevrage brutal –, mon père ne fit pas d'objection. À quoi bon prolonger l'agonie de sa femme, puisque toute chance de guérison s'était envolée depuis longtemps ?

Au prétexte que la phase de désintoxication devait s'effectuer sous contrôle, ma mère fut transportée dans le service des soins intensifs d'une clinique. Elle succomba d'un arrêt cardiaque, quarante-huit heures plus tard. Sa dépouille fut ramenée boulevard Saint-Jacques, afin que ses amis puissent lui rendre un dernier hommage dans un décor moins anonyme. Ma réaction, ou du moins mon absence de réaction, me surprit moi-même. Je ne versai aucune larme. Ma mère avait illuminé les dix-sept premières années de mon existence. Elle rayonnait dans chacun de mes souvenirs. Mais son corps sans vie provoquait maintenant chez moi une peur animale. Bien que les sentiments mystiques qui m'avaient animé quelques années plus tôt se fussent émoussés, j'avais conservé la foi. Mais à mes yeux Dieu était contenu dans l'univers. Il sublimait le quotidien. Sa présence se manifestait à travers la lumière qui nous parvenait des confins du cosmos, après avoir parcouru des milliards de kilomètres à une vitesse qui défiait la raison. L'image saint-sulpicienne d'un patriarche barbu, assis dans les nuages, et qui ouvrait les portes de son paradis aux âmes des défunts, me paraissait risible. Maman avait vécu. Elle deviendrait poussière, comme retournent à la terre tous les êtres vivants. Et rien ne lui survivrait d'autre que les merveilleux souvenirs qu'elle laissait dans le cœur de ceux qui l'avaient aimée.

Je fondis néanmoins en larmes quand un ami de mes parents, âgé

d'une cinquantaine d'années, me dit abruptement, après s'être recueilli devant son corps :

– Mon pauvre petit, par rapport à toi, je me rends compte de la chance que j'ai d'avoir encore ma mère.

Papa était liquéfié. La compagne de sa vie l'avait quitté le 21 janvier 1947, le jour anniversaire de leur mariage. Ils avaient partagé vingt-huit ans de bonheur sans faille, de complicité amoureuse jamais démentie. Désormais, le moindre recoin de l'appartement ravivait des souvenirs pénibles. Nous quittâmes donc le boulevard Saint-Jacques et allâmes nous installer au 38 bis rue Lamarck, à quelques dizaines de mètres seulement de l'immeuble où avait vécu ma mère, lorsqu'elle n'était encore qu'une cousette qui croquait la vie à belles dents.

Mon père transforma l'appartement exigu de la butte Montmartre en une sorte de sanctuaire dédié à sa défunte épouse. Il couvrit les murs de sa chambre de photos la représentant à différentes époques, s'entoura de ses meubles et objets préférés, écrivit des poèmes, et étudia Spirite et chrétien, le livre qu'avait écrit à la fin de sa vie Alexandre Bellemare, son grand-père. Papa s'était mis en tête qu'en convoquant les esprits frappeurs, il parviendrait peut-être à entrer en contact avec la disparue.

Cette atmosphère me pesait. J'avais dix-sept ans et demi, et je ne souhaitais pas rester longtemps à la charge de mon père. Par ailleurs, mes résultats scolaires étaient catastrophiques. J'avais été inscrit au cours Raspail, une boîte à bachot dans laquelle des enseignants désabusés s'efforçaient de repêcher les cancre. Pour avoir une chance de décrocher mon diplôme, j'aurais dû travailler d'arrache-pied. Or les classes étant mixtes, les minois et les formes juvéniles de mes camarades exerçaient sur moi des attrait bien supérieurs à ceux que pouvaient avoir Platon ou Pythagore !

Micheline, une belle blonde élancée, sosie normand d'Ingrid Bergman, faisait battre mon cœur. Durant le premier trimestre, je tentai d'habiles manœuvres, ma timidité malade m'interdisant toute approche frontale. Je dus passer à la vitesse supérieure quand un garçon plus âgé que nous se présenta dans la classe en cours d'année. Engagé volontaire à l'âge de dix-sept ans, il avait été le plus jeune pilote français à combattre dans les rangs de l'US Air Force. Accueilli en héros, il ne se départait jamais d'un blouson d'aviateur, qui le rendait plus irrésistible encore aux yeux des filles. Le nouveau venu partageait par ailleurs mes goûts en matière de beauté féminine. Mais son prestige et sa maturité le dispensaient, lui, des circonvolutions. Il entreprit de séduire Micheline avec la détermination qu'il aurait eue

s'il s'était attaqué à un avion ennemi. En piqué. L'imminence de me faire ravier celle sur laquelle j'avais jeté mon dévolu m'obligea à sortir de moi-même. Au prix d'un effort pour moi surhumain, je trouvai le courage de lui adresser la parole. Puis de l'entraîner par la main dans les jardins du Luxembourg. Puis de la blottir dans mes bras dans l'obscurité complice d'une salle de cinéma. Puis, enfin, de la présenter à mon père et de l'accompagner chez ses parents.

Marcel, le père de Micheline, exerçait la profession de chirurgien-dentiste dans la région parisienne. Si Jeanne, son épouse, me fut immédiatement hostile, Marcel était chaleureux et nous ne tardâmes pas à sympathiser.

– Savez-vous comment je suis devenu dentiste ? me demanda-t-il un jour.

– Racontez-moi.

« Eh bien voilà. Quand la guerre de 14-18 a éclaté, mes deux frères et moi, fils de gendarme, étions prothésistes dentaires. J'ai été mobilisé et fait prisonnier. Dans le camp où j'avais été interné, on s'était enquis de nos professions pour nous employer selon nos compétences. Quand vint mon tour d'être interrogé, je désignai mes dents, ne sachant pas parler un mot d'allemand. "*Zahnarzt* ? " m'avait demandé l'officier. J'avais dû le regarder avec des yeux ronds car il avait essayé autre chose : "*Dental* ? " Certes, la consonance du mot évoquait davantage mon activité, mais j'avais continué de me tapoter les dents avec le bout d'un doigt. "*Ja, Zahnarzt !* " en avait conclu l'autre, en me faisant sortir du rang.

« J'ai eu plus tard confirmation qu'en allemand dental signifie prothésiste et *Zahnarzt* dentiste. L'officier avait-il mal interprété ce que j'avais essayé de lui expliquer, ou avais-je volontairement laissé planer un doute sur la nature exacte de ma profession, dans le but de bénéficier d'un meilleur traitement à l'intérieur du camp ? À vous d'en décider, m'avait dit mon futur beau-père, en m'adressant un clin d'œil complice.

« Quoi qu'il en soit, avait-il poursuivi, mes premiers patients firent douloureusement les frais de mon inexpérience. Heureusement, comme j'étais bricoleur, mon habileté manuelle compensa en partie mes lacunes. Au fil des mois, l'arracheur de dents que j'étais à mes débuts s'était transformé en honnête praticien.

« Pour autant, et bien que jouissant de certains privilèges, je n'avais qu'une idée en tête : m'évader. Ayant à ma disposition du matériel médical, je décidai de l'utiliser pour simuler une maladie grave. Dans un premier temps, je me plaignis de ressentir une extrême fatigue, des troubles oculaires et cardiaques. On m'envoya consulter le médecin du camp. Il me prescrivit une analyse d'urine. Avant de

passer l'examen, je remplis discrètement de jaune d'œuf une seringue, que je dissimulai dans la doublure de ma vareuse. À l'abri des regards, je délayai une partie de son contenu dans mes urines. Mon stratagème fut couronné de succès. Le médecin établit que j'étais affecté d'une hyper-albuminémie, un excès d'albumine qui, à terme, pouvait entraîner une lésion du système rénal. Forts de ce diagnostic, mes géôliers décidèrent de me libérer pour raison médicale.

« À peine arrivé en Suisse dans le centre de tri sanitaire de la Croix-Rouge à partir duquel je devais être rapatrié, je faussai compagnie à mes gardiens et sollicitai un poste de dentiste assistant dans une petite ville proche de la frontière. Je trouvai sans trop de difficulté un "confrère" compatissant qui m'employa dans son cabinet dentaire. Par chance, il eut la délicatesse de ne pas me demander de lui fournir un duplicata de mon diplôme français. Je restai à son service jusqu'à l'armistice, exerçant une fois de plus mon art illégalement. La paix venue, je me glissai dans l'uniforme que j'avais soigneusement conservé, me rendis à Genève, et me mêlai aux prisonniers de guerre en partance pour Paris. Allais-je continuer d'usurper une qualification qu'aucun diplôme n'avait sanctionnée ? Je décidai prudemment de régulariser ma situation, en m'inscrivant à l'école dentaire pour laquelle, à l'époque, le baccalauréat n'était pas nécessaire. Pour survivre durant mes années d'étude, je repris auprès de mes frères mon activité de prothésiste.

« Voilà mon parcours, jeune homme, me déclara Marcel pour finir. Maintenant que vous connaissez la vérité, voulez-vous toujours être mon gendre ? »

Un souvenir pénible me revient en mémoire lorsque j'évoque cette période d'entre-deux. Quelques mois après le décès de ma mère, papa m'informa qu'un de ses proches cousins allait se marier et que nous étions invités à la noce. Je n'avais pour ma part aucune affinité avec la branche algéroise de la famille, mais mon père tenait à maintenir un contact courtois, à défaut d'être chaleureux. Nous nous retrouvâmes donc, mon père, ma sœur et moi parmi une centaine d'invités pour assister à la messe nuptiale, en l'église Saint-Augustin. Le marié était médecin. L'un de ses frères, jésuite, célébrait l'office, tandis que l'autre, attaché d'ambassade, était son témoin. Il fut convenu ensuite que nous nous retrouverions tous pour le déjeuner dans un salon de l'hôtel Lutétia. À peine arrivés, la disposition des lieux nous intrigua. Tandis qu'une grande table ronde avait été somptueusement dressée sous une verrière, une vingtaine de guéridons étaient dispersés dans la salle. Papa s'approcha d'autorité de la table centrale et chercha nos noms parmi les bristols disposés devant les assiettes. Ils n'y figuraient pas. Nous errâmes entre les guéridons et découvrîmes que nous avions

été relégués à l'autre bout de la pièce, assis parmi les parents pauvres. Un mélange de honte et de colère empourpra le visage de papa. Quelques minutes plus tard, nous étions partis.

Cette anecdote ne s'arrête pas là. Trente ans plus tard, j'évoquai une première fois dans un livre le souvenir de ce déjeuner mémorable. Le cousin jésuite m'adressa une lettre outrée, dans laquelle il niait les faits. Je lui répondis avec courtoisie mais fermeté que nous avions été effectivement traités, mon père, ma sœur et moi, en sous-membres de la famille.

L'épilogue se produisit il y a quelques années. L'architecte qui avait restauré notre maison périgourdine me dit un jour :

– Au fait, j'ai rencontré une de vos cousines. Elle habite à quelques kilomètres de chez vous et serait enchantée de vous connaître.

Je la contactai. Cette personne n'était autre que la fille du cousin médecin qui nous avait invités, soixante ans plus tôt, à son mariage. Nous l'invitâmes, ma femme et moi, à déjeuner. Alors que l'atmosphère était plaisante et détendue, ma cousine me demanda de lui fournir un arbre généalogique et des archives concernant la famille. Je les lui procurai avec plaisir. Un an plus tard, elle me rendit les documents, m'invita à une pendaison de crémaillère, et ne donna plus jamais signe de vie. On ne remonte pas facilement les courants contraires...

En juin 1947, j'échouai aux épreuves du baccalauréat. Je n'envisageai pas un instant de travailler tout l'été pour me présenter à la session de rattrapage. J'avais décidé de me marier, de fonder une famille, et donc d'entrer le plus vite possible dans la vie active. Sans diplôme, sans qualification, et sans aptitude particulière, je me tournai vers Pierre Hiegel, mon beau-frère. Depuis quelques années, Pierre me faisait partager sa passion pour la musique, notamment pour les œuvres de Ravel et Debussy, ses compositeurs de prédilection. Son enthousiasme contagieux, sa générosité, son sens inné de la pédagogie aiguisèrent ma sensibilité. L'idée de faire carrière dans un métier lié à la musique et aux technologies me semblait le meilleur choix possible. Mon beau-frère accepta de m'aider sans hésiter. En attendant que je sois appelé sous les drapeaux, il me proposa d'occuper une place d'assistant à Radio-Service, une petite société de production qui fournissait des programmes pour Radio-Luxembourg. J'ignorais encore que mon destin était sur le point de basculer...

14 Les trois cloches

– Pour commencer, vous tiendrez le livre de comptes, me dit Yvette, la comptable. Puis elle me présenta Jacques Antoine, un garçon de quatre ans mon aîné, recruté en même temps que moi par mon beau-frère, et qui occupait la fonction de directeur.

Par je ne sais quelle action magique, je crus un instant être retourné dans la chambre cochinchinoise qu'enfant, mon père occupait dans le château de Pontécoulant. Dans l'unique bureau où l'on m'installa, un meuble tarabiscoté en bois laqué trônait, en effet, dans un coin de la pièce et des calligraphies couvraient les murs. J'appris plus tard que l'hôtel particulier du 81 boulevard Haussmann, qui accueillait les disques Pacific et dans lequel Radio-Service occupait un bureau au premier étage, avait appartenu à un planteur ayant fait fortune au Cambodge dans la culture des hévéas.

En plus de produire et de présenter des émissions de musique classique à la Radiodiffusion française, Pierre Hiegel écrivait des chroniques dans une revue spécialisée, donnait des conférences aux Jeunesses musicales de France, et recrutait les artistes qui enregistraient sous le label des disques Pacific. Parmi les premières recrues de la firme, une certaine Jacqueline Ente, petite blonde pétillante, se fera mieux connaître sous le nom de Line Renaud. Peu après la Libération, avec l'aide de Marcel Bleustein-Blanchet, le fondateur de Publicis et de Radio-Cité, Pierre Hiegel et André-Paul Antoine, scénariste de cinéma et père de Jacques, avaient produit une compilation de reportages enregistrés sur le vif par Robert Beauvais. Intitulé *Un micro dans la bataille de Paris*, cet opus, qui comprenait sept disques 78 tours, avait obtenu un franc succès public.

Pour autant, Radio-Service ne roulait pas sur l'or. Les fins de mois étaient difficiles pour chacun d'entre nous. Ainsi, Pierre Hiegel et Jacques Antoine s'étaient-ils cotisés pour acheter un manteau neuf qu'ils utilisaient en alternance lorsqu'un rendez-vous important exigeait la présence de l'un d'eux dans les beaux quartiers !

Dès ma prise de fonction, ma timidité et mon perfectionnisme me jouèrent des tours. Ne supportant pas de faire une rature ou une tache d'encre sur le livre de comptes, j'arrachais la page et recommençais sur la suivante. Jusqu'à ce qu'Yvette m'explique que cette façon de procéder était contraire aux usages comptables, et que nous allions au-devant de graves ennuis si je persévérais.

Ce travail me sembla très vite rébarbatif, et mon beau-frère trouva à m'employer comme assistant sur l'une de ses émissions, « Petite histoire de la grande musique ».

Fort heureusement, j'avais sympathisé avec Roger Pierre, un garçon qui, de l'autre côté d'un étroit couloir, était employé aux statistiques des disques Pacific. Jean-Marc Thibault, un jeune comédien, venait de temps en temps à Radio-Service enregistrer des messages publicitaires. Je me souviens qu'il excellait notamment pour vanter à l'antenne les vertus du « dépuratif Richelet intégral » !

Devenus inséparables, Roger et Jean-Marc eurent l'idée de constituer un duo comique. Comme ils ne possédaient pas de piano, je les invitais à la maison afin qu'ils utilisent le nôtre et puissent mettre au point leurs sketches. Je me souviens que l'un d'entre eux était irrésistible. Tout en tirant du fond d'une malle des accessoires hétéroclites et incongrus, les duettistes interprétaient une chanson particulièrement niaise dont les paroles disaient à peu près ceci : « *Dans les fossés de Vincennes quand fleurissait la verveine, sous les murs du fort, nous allions alors cueillir la rose sereine... eine... eine !* »

Quand ils estimèrent leur numéro suffisamment au point, Roger et Jean-Marc se produisirent dans la grande salle de la Mutualité, dans une guinguette de la butte Montmartre, puis, associés à Jean Richard, à l'Amiral, un célèbre cabaret proche des Champs-Élysées. Ce fut le début d'une carrière sans faille qui se prolongea pendant un demi-siècle.

Lorsqu'une opportunité d'arrondir nos fins de mois se présentait, tous trois ne la laissions pas passer.

– Jean Granier cherche des faire-valoir pour animer « Le Crochet radiophonique », son émission sur Radio-Luxembourg, me dit un jour l'un des compères. Si tu es partant, nous interpréterons un pastiche des *Trois Cloches*.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Nous nous retrouvâmes sur la scène de ce célébrisissime radio-crochet, Jean-Marc en chanteur solo, Roger et moi dans le rôle des cloches. Succès garanti. Le public apprécia notre prestation. Jusqu'à ce que le crochet nous ramène en coulisses sous les applaudissements.

Une autre fois, au théâtre de l'Étoile, nous fîmes de la figuration dans une adaptation de *Dédé d'Anvers*, une pièce tirée du film d'Yves Allégret qu'interprétait à l'écran son épouse Simone Signoret. Nous jouions des marins ivres et querelleurs. Après avoir échangé quelques répliques, nous en venions aux mains, et j'étais expédié par mes amis dans la fosse d'orchestre. La pièce, un fiasco monumental, s'interrompit au bout d'une poignée de représentations. Nous avions néanmoins bien ri. Et gagné de quoi nous offrir un joyeux dîner au restaurant.

Au sortir de la guerre, le paysage radiophonique français s'était réduit à sa plus simple expression. Des arrêtés du général de Gaulle

avaient en effet entraîné la réquisition de tous les postes privés implantés autrefois sur le territoire et établi un monopole d'État. Par ailleurs, les stations nouvellement créées au sein de la Radiodiffusion française ne reconnaissaient pas le statut d'auteur aux concepteurs de programmes. En conséquence, ces derniers n'avaient aucun recours en cas de plagiat, et ne percevaient pas de royalties. Cette clause pénalisante entraîna le départ massif des vedettes du service public vers Radio-Luxembourg, emportant avec elles les émissions qui avaient fait leur succès. Bien qu'inaudible dans le sud de la France pour des raisons techniques, la station du Grand-Duché cumula rapidement 75% du taux d'audience national et enterra les chaînes d'État, jugées globalement académiques et ennuyeuses.

S'inspirant du système américain des émissions sponsorisées, Radio-Luxembourg confiait à des sociétés de production privées le soin de lui fournir des programmes clé en main et préfinancés. Le principe de fonctionnement était le suivant : un producteur soumettait une idée de jeu ou de divertissement à un annonceur. Si ce dernier – une marque de cosmétiques ou d'apéritif par exemple – était séduit par le concept, il prenait à sa charge l'ensemble des frais techniques et artistiques. La station émettrice se contentait d'exercer un droit de veto moral sur le contenu des émissions, et facturait naturellement le passage à l'antenne des messages publicitaires.

Ce style radiophonique – de courts programmes parrainés par des grandes marques, au cours desquels des slogans étaient chantés sur des mélodies faciles à mémoriser – allait s'imposer sur les stations privées et prévaloir jusqu'au milieu des années 1950. Jusqu'à ce qu'Europe n° 1, créée en 1955, n'invente en France la radio moderne.

Louis Merlin, un personnage haut en couleurs, sur lequel j'aurai l'occasion de revenir, dirigeait à l'époque Les Programmes de France, une société qui concevait et produisait la plupart des émissions diffusées sur Radio-Luxembourg, les petites entreprises comme la nôtre se partageant les miettes.

Eugène Schueller, le fondateur du groupe l'Oréal, fut incontestablement l'annonceur le plus prolixe et créatif de cette période. Né à Paris dans l'arrière-boutique de la boulangerie-pâtisserie de ses parents, il sortit lauréat de sa promotion de l'Institut de chimie appliquée et se lança avec succès dans l'industrie de la cosmétique. Il créa notamment le premier shampoing doux, un savon à base de lait, les colorants capillaires et l'Ambre solaire en 1935. Mais ce chimiste surdoué, qui s'apprêtait à conquérir le monde, était doublé d'un publicitaire hors normes. Ainsi, dès le début des années 1930, pour vanter les mérites d'une lotion capillaire de sa fabrication, avait-il utilisé comme support publicitaire une bâche de 10000 mètres carrés

qui recouvrait, sur les Grands Boulevards, un immeuble en cours de rénovation. Le succès fut foudroyant. Convaincu qu'un marché gigantesque s'ouvrait aux produits de beauté innovants, il équilibra les investissements de sa société entre recherche en laboratoire et promotion publicitaire. Après avoir conçu *Votre Beauté*, le premier magazine féminin entièrement dédié aux soins esthétiques, Schueller inventa les communiqués radiophoniques chantés et parraina quantité d'émissions sur Radio-Luxembourg puis, plus tard, sur Europe n° 1 où il achetait les espaces publicitaires en gros, comme le font aujourd'hui les centrales d'achat. Par ailleurs, le chapiteau du « Radio-Circus Dop », qui se déplaça pendant dix ans à travers la France, accueillait certains jours plus de cinq mille spectateurs, qui reprenaient joyeusement en chœur les slogans consacrés à sa célèbre marque de shampoing.

Pendant des années, nous eûmes affaire à lui. Car Eugène Schueller ne se contentait pas de nous prodiguer sa manne. Il écoutait chacune de nos émissions concernant ses produits et nous téléphonait immédiatement après la diffusion pour nous faire part de ses réflexions, favorables ou critiques. Je me souviens qu'il nous consultait également dans le choix de ses campagnes d'affichage. Pour ce faire, nous étions convoqués ainsi que ses plus proches collaborateurs dans une salle de réunion de l'immeuble où il avait établi son siège social, rue Boissy-d'Anglas. Sur son ordre, on tirait les rideaux des fenêtres qui donnaient sur la cour et nous découvrions une demi-douzaine de projets d'affiches qui avaient été disposés sur des chevalets. Nous devions alors défendre, arguments à l'appui, ceux qui nous semblaient les meilleurs. Et le patron de l'Oréal tenait compte de nos avis.

Un jour, Schueller me fit une confidence.

– Vous savez, Pierre, m'avait-il dit, j'ai longtemps habité une petite maison située au bord d'une vallée, dans la région parisienne. J'apercevais en face, de l'autre côté de la rivière, un splendide château que je rêvais de posséder. Ce jour est venu. J'ai acheté le château et je m'y suis installé. Passé les premières semaines d'euphorie, je me suis mis à regarder avec nostalgie mon ancienne petite maison. Je l'ai rachetée le double de son prix à ceux auxquels je l'avais vendue et je suis retourné y vivre heureux.

Et le magnat du shampoing et des produits de beauté avait ajouté :

– Un rêve n'est un rêve que s'il demeure inaccessible.

Les contrats qui liaient producteurs et annonceurs se négociant une fois par an pour une durée de six à neuf mois, il était vital pour la survie de notre équipe de présenter aux clients des maquettes d'émissions capables d'emporter leur adhésion. Nous disposions à cet

effet d'un auditorium confortable dans lequel ils prenaient place, face à d'énormes haut-parleurs. Je me souviens que, lors de l'une de ces séances d'écoute particulièrement stressante, mon beau-frère commit une gaffe monumentale, qui faillit bien nous priver d'un budget important.

Radio-Service était en concurrence avec d'autres sociétés afin de produire une émission hebdomadaire pour le compte de la brillantine Roja, une célèbre marque de cosmétiques. Or, avant que nous n'enregistrons la maquette, le responsable de la publicité avait insisté pour que nous engagions une jeune comédienne, qui avait pour lui quelques faveurs, afin de prêter sa voix aux messages publicitaires. Nous avons dû, évidemment, accepter ce compromis. Vint le jour de l'audition. Les frères Cousin, les patrons de Roja, et le responsable de la publicité écoutèrent religieusement l'émission.

– Qu'en pensez-vous ? demanda Pierre Hiegel à nos commanditaires.

– C'est très bien. Ça me plaît beaucoup, dit Roger, l'un des frères.

– Sauf la voix de la speakerine, ajouta l'autre. Je pense qu'il faudrait la changer.

Pierre, dont le franc-parler était légendaire, abonda dans le sens du client, oubliant dans son empressement de quelle manière la comédienne avait été engagée :

– Vous avez entièrement raison, pérorait-il. D'ailleurs, cette fille, elle a une voix de mal-baisée.

Tandis que le visage du directeur de la publicité virait au gris, Pierre insista lourdement :

– C'est une mal-baisée, j'en suis sûr. ça s'entend dans chacune de ses intonations.

Nous décrochâmes le contrat. Mais nous nous fâchâmes définitivement avec celui qui nous avait imposé sa jeune maîtresse !

Cette époque d'immédiat après-guerre se déroula dans un joyeux chaos. Tout semblait possible. De nouvelles idées fusaient de toutes parts, et des situations insolites égayaient le quotidien. Je me rappelle par exemple d'une anecdote qui fit, à l'époque, le tour de Paris. Pendant l'Occupation, Marcel Bleustein-Blanchet, le fondateur de Radio-Cité, avait dû fuir les lois antisémites pour entrer dans la clandestinité de la Résistance sous le nom de Blanchet. Durant son absence, l'un de ses techniciens, Maurice Robreau, avait pris grand soin de la voiture d'enregistrement de la station, une Renault Viva Grand Sport transformée en studio roulant. Ce splendide véhicule de près de 5 mètres de long sur 2 de large était profilé comme un avion et doté d'un moteur développant 95 chevaux. Dès l'entrée des Allemands dans Paris, Maurice était allé cacher la Renault à la

campagne. Il l'avait mise sur cales et l'avait bichonnée pendant toute la durée de la guerre. Dès le retour de son patron dans ses bureaux des Champs-Élysées, Robreau était allé la lui restituer.

– Elle tourne encore comme une horloge, lui avait-il dit.

Marcel, les larmes aux yeux, contempla le chef-d'œuvre mécanique et réfléchit quelques minutes.

– Que comptez-vous faire au cours des mois qui viennent ? avait-il demandé à son ancien technicien.

– Je n'en ai aucune idée.

– Eh bien, cette voiture, je vous la donne. Elle vous permettra de prendre un nouveau départ.

Maurice accepta cette offre généreuse et proposa à la Radiodiffusion française d'utiliser son studio mobile pour transmettre en direct la messe dominicale sur ses antennes. Était-ce la fréquentation assidue des églises ou un don de Dieu venu récompenser sa fidélité envers son ex-employeur, mais la grâce divine frappa l'ingénieur du son. Devenu un chrétien fervent, il fonda avec son épouse les disques S.M., pour Simone et Maurice, et se spécialisa dans l'enregistrement des chants grégoriens. Le succès fut au rendez-vous. Les disques S.M. de musique sacrée inondèrent le marché, et Maurice collabora pendant des années avec Pierre Hiegel, réalisant avec lui de remarquables enregistrements, dont la célèbre *Passion*, tirée du *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* de Charles Péguy, un magnifique poème en prose qui allait bouleverser ma vie, et sur lequel je reviendrai.

Le maigre salaire que je percevais de Radio-Service ne me permettait d'aucune manière de réaliser dans l'immédiat mon projet d'épouser Micheline et de fonder une famille. Il me faudrait encore patienter et effectuer mon service militaire. D'autant que ma future belle-mère ne me témoignait aucune sympathie, voire une franche hostilité.

Tandis que mon père s'apprêtait à quitter l'appartement du boulevard Saint-Jacques pour occuper celui de la rue Lamarck, je fréquentais assidûment ma sœur et mon beau-frère. Pierre poursuivait patiemment ma formation musicale et me faisait partager la joie de vivre qui régnait dans son foyer. Le samedi, par exemple, ses amis se retrouvaient chez lui pour échanger des idées stimulantes et partager à la bonne franquette un déjeuner improvisé. C'est ainsi que j'eus l'occasion de croiser Samson François et Georgy Cziffra, Line Renaud, Georges Guétary, Jean Constantin et plus tard Barbara, dont Pierre fut l'ami et le producteur. Ma sœur, une chaleureuse maîtresse de maison, possédait le don d'accueillir les uns et les autres avec une gaieté communicative. L'atmosphère de la famille s'assombrit néanmoins

lorsque Claude, le fils de Pierre, fut atteint d'une leucémie. Dans l'espoir de le sauver d'une mort prématurée, ma sœur lui donna par transfusion directe des plaquettes de sang des années durant. Ces soins n'y suffirent pas. Ce garçon sympathique décéda sans avoir atteint sa trentième année.

Au terme d'un an passé à Radio-Service, j'eus le sentiment de végéter. Pour progresser, je devais passer à la vitesse supérieure et aborder de façon plus positive mon futur métier. Pierre Hiegel vint, une fois encore, à mon secours. En 1948, il me fit entrer à la Radiodiffusion française en qualité de technicien auxiliaire. J'allais bientôt avoir confirmation de ma vocation...

15 Des nouvelles du monde en 78 tours

Au sortir de la guerre, tout autant que de pain, les Français étaient affamés de musique, de culture et de divertissement. C'est pourquoi, pour satisfaire la demande et en dépit des difficultés d'approvisionnement en matières premières, les usines françaises fabriquèrent, en 1946, 2 millions de récepteurs radio.

Si à l'extérieur de nos frontières, Radio-Luxembourg était devenue la station populaire de référence, les trois chaînes de la Radiodiffusion française nouvellement créées parvinrent à diversifier suffisamment leurs programmes pour toucher un public exigeant. Les émissions de prestige – concerts de musique classique, retransmissions de la Comédie-Française ou magazines d'informations artistique – étaient diffusées sur le programme national. Le programme parisien offrait pour sa part un choix de programmes plus éclectique, faisant la part belle aux dramatiques, aux concerts de musique légère et aux variétés. Enfin, sur Paris-Inter, la musique était reine, coupée toutes les heures, selon une formule très moderne pour l'époque, par quelques minutes d'information.

Construit dans le style art-déco, doté de larges baies vitrées, l'immeuble du 116 bis Champs-Élysées, où je fis mes premières armes de technicien auxiliaire, avait successivement abrité le Poste parisien puis Radio-Paris, la station dédiée à la propagande pétainiste durant l'Occupation.

Dès mon entrée en fonction, je fus pris en charge par un remarquable ingénieur du son d'origine franco-vietnamienne, père du futur Francis Perrin. Confiné avec un collègue de mon âge dans le sous-sol de l'immeuble, ma tâche consistait à enregistrer les informations que les correspondants de la RTF nous faisaient parvenir du monde entier par ligne téléphonique. Compte tenu des décalages horaires avec les grandes métropoles, nous étions mobilisés une partie de la nuit, notamment entre 2 et 4 heures du matin.

La technique en usage impliquait de graver un ou plusieurs disques 78 tours afin d'archiver dépêches et reportages parlés, et d'être en mesure de les diffuser ensuite dans les journaux d'information. Sachant que les galettes d'un diamètre de 25 cm contenaient environ trois minutes d'enregistrement et qu'il nous était impossible de corriger une erreur ou d'intervenir sur la machine une fois l'opération lancée, nous devions calibrer très précisément les interventions de nos correspondants. Le support des tout premiers disques était fait de *Shellac*, une substance obtenue à partir de la sécrétion d'un insecte de l'Asie du Sud-Est, d'ardoise en poudre et d'un peu de lubrifiant de cire. Pendant la Seconde Guerre mondiale, le *Shellac* n'étant produit qu'en quantité extrêmement limitée, les industries phonographiques le

remplacèrent par le vinyle. Je conserve en mémoire le long ruban lumineux qui s'échappait du disque vierge en cours de gravure et qui allait s'enrouler dans un flacon transparent. Si pendant l'enregistrement un problème technique survenait, il fallait jeter la matrice et en graver une autre. Je me souviens qu'un jour, un chat s'était introduit dans le studio je ne sais comment et qu'il avait bondi sur la console, faisant déraiper l'aiguille pendant que j'enregistrais le reportage de notre correspondant à Washington. J'interrompis aussitôt la prise de son et, prétextant une panne, demandai au journaliste de reprendre son texte depuis le début. Sans, bien entendu, mentionner l'intervention de mon visiteur inopportun.

C'est également à cette époque que je m'essayai pour la première fois à la réalisation radiophonique, en proposant à Jean Vincent-Bréchignac, le directeur de Paris-Inter, une émission de divertissement intitulée « Le bonheur est pour demain ». Mêlant musique, chansons et petites histoires résolument optimistes racontées par Étienne Bierry, ce programme avait l'ambition d'établir un pont entre l'atmosphère nonchalante de l'avant-guerre et une modernité à venir que chacun pressentait. Mon statut de fonctionnaire de la RTF m'interdisant de cumuler plusieurs fonctions, ce fut mon père qui signa le contrat avec la station. Ainsi, durant plusieurs mois, le nom de Pierre Bellemare figura au générique de l'émission. Mon père et moi étant tous deux inconnus, personne ne se soucia, naturellement, de savoir lequel du père ou du fils en était véritablement l'auteur.

Invité il y a quelques années à France Culture pour évoquer les débuts de ma carrière, j'eus la belle surprise d'écouter un extrait de l'une des émissions, archivé sur disque souple. Pieusement conservées depuis un demi-siècle, ces trois minutes d'enregistrement m'émurent aux larmes.

Quelques mois plus tard, en inventoriant le matériel abandonné par les Allemands dans une casemate construite sur le toit de notre immeuble, nous découvrîmes l'un des premiers enregistreurs sur bande magnétique. Fabriqué par la firme Telefunken dès 1935, cet appareil baptisé Magnetophon avait été utilisé lors de la bataille de Caen. Mis en service à la veille de la guerre, il avait stupéfié les Alliés, qui n'avaient pas compris comment Hitler pouvait prononcer un discours depuis une station de radio de Berlin, puis un autre en tous points identique depuis une station de Munich un quart d'heure plus tard ! Cet appareil, très perfectionné, avait une vitesse de défilement de la bande qui pouvait varier de 8 à 120 cm par seconde. Outre l'avantage de pouvoir enregistrer plusieurs dizaines de minutes d'affilée sans interruption, le Magnetophon permettait des montages

relativement sophistiqués. J'acquis assez vite une réelle expertise dans ce domaine. L'exercice consistait à marquer au crayon gras les points d'entrée et de sortie des passages que l'on souhaitait supprimer, à couper la bande en biais d'un coup de ciseau et à coller ensemble les deux morceaux. Nous marquions aussi préalablement au crayon blanc, sur les disques en vinyle, les plages musicales que nous diffuserions en direct sur l'antenne en cours d'émission. Néanmoins, l'emploi du support magnétique ne comportait pas que des avantages. N'étant pas conditionnés dans des carters, les rubans partaient fréquemment en vrille et nous nous retrouvions dans le studio à devoir démêler des dizaines de mètres de bande emberlificotée. Nous n'avions, dès lors, d'autre choix que de grimper au cinquième étage, de lancer l'embrouillamini dans la cage d'escalier, et de le rembobiner patiemment, en croisant les doigts pour que le reportage reste audible.

Toutes ces manipulations, qui requéraient soin et précision, m'enchantèrent et je devins un technicien très apprécié au sein de la station. Mais j'excellais dans la mise en onde des « dramatiques radiophoniques », ces films sans images écrits par de grandes plumes, interprétés par des comédiens, et qui faisaient largement appel à toutes sortes de bruitsages. Pour « Cabrioles » notamment, une émission de Jacques Antoine, je transportais les auditeurs à travers le monde en jouant sur une large palette d'effets sonores et d'ambiances musicales.

Pour autant, je n'envisageais pas un instant de passer un jour « de l'autre côté de la vitre », c'est-à-dire de présenter moi-même des émissions. La seule chose qui comptait était de faire le mieux possible mon travail technique et d'en tirer satisfaction. À la différence par exemple de mes amis Roger Pierre et Jean-Marc Thibault qui, eux, nourrissaient l'espoir d'accéder à la notoriété, je ne me suis jamais rêvé vedette de radio ou de télévision. Si un certain nombre d'opportunités se sont présentées à moi par la suite, je les ai saisies, sans avoir à forcer le destin.

Mon goût pour la musique et les connaissances que j'avais acquises dans ce domaine me permirent, par ailleurs, de trouver quantité d'indicatifs. Pour les émissions que j'allais animer plus tard comme pour celles de confrères et d'amis. Ainsi avais-je choisi l'ouverture de *La Symphonie du Nouveau Monde* de Dvorak pour accompagner « Les Médicales », le magazine télévisé qu'Igor Barrère produisit avec succès pendant des années.

En 1948, la vie était belle et prometteuse. J'avais dix-neuf ans, une fiancée ravissante et un métier qui me passionnait, même s'il ne me permettait pas encore de gagner suffisamment pour fonder une

famille.

Nous ayant accordé sa confiance, notre chef de service, l'ingénieur du son, s'absentait fréquemment en cachette pour se rendre à Dieppe, à Dunkerque ou au Havre. Il nous révéla un jour que, afin d'arrondir ses fins de mois, il installait des systèmes de sonorisation à bord des cargos. Nous avions donc les coudées franches. Histoire de tromper l'ennui qui ne manquait pas de nous accabler mon collègue et moi, au cœur de la nuit, lorsque nous devons patienter des heures avant qu'un journaliste ne nous appelle de Tokyo ou de Jérusalem pour communiquer une dépêche, j'avais pris l'habitude d'aller flâner dans le quartier des Champs-Élysées.

Au cours de mes déambulations nocturnes, j'échouais souvent dans le bar-tabac de la rue Washington. Cet établissement accueillait les travailleurs de la nuit, une petite foule interlope de mauvais garçons et de touristes décavés, auxquels tenait compagnie une poignée de jolies prostituées. Ayant à peu près leur âge, n'étant ni condé ni micheton – ni flic ni client –, elles m'avaient adopté. Partageant un demi de bière et un sandwich, nous devisions gaiement, échangeant des propos anodins et primesautiers.

– Tu viens d'où, Pierrot ? me demanda une nuit Katia, une malicieuse petite brune.

– De Paris.

– J'te crois pas, fit la fille en me pinçant la joue. T'as une tête de Normand.

– C'est vrai, j'ai un peu de famille dans ce coin-là, hasardai-je. Et toi ?

– De Vesoul. Mais, attention, j'habite dans le 16^e.

– Comment as-tu atterri ici ? demandais-je.

– J'ai raté mon CAP de coiffure. Comme j'aime me payer de beaux vêtements, ma vocation a été vite trouvée.

– Quand tu lèves un client, tu n'as pas peur que ça puisse mal tourner ? insistai-je naïvement.

Lorsque Katia éclata de rire, ses yeux se fendirent en amande. Elle m'attrapa par le coude et m'entraîna dans le fond du café.

– Viens avec moi, je vais t'en raconter une bonne.

Une fois installée sur une banquette en moleskine, la fille poursuivit à voix basse.

– Le plus marrant dans ce métier, ce sont les spécialités.

– Les spécialités ?

– Oui, les types bizarres qui nous paient pour faire des trucs plus bizarres encore.

– Comme quoi, par exemple ? demandai-je, brusquement émoustillé.

– J'ai un client qui me téléphone tous les mois pour prendre

rendez-vous. C'est un industriel riche comme Crésus. Quand il débarque du train en provenance de Clermont-Ferrand, il veut que j'aie entièrement aménagé en crèmerie la chambre d'hôtel dans laquelle il doit me retrouver.

– En crèmerie ?

– Oui, j'ai acheté la veille des dizaines de fromages bien forts, de l'époisses, du munster, du livarot, du pont-l'évêque, et je les ai disposés artistiquement avec de la paille sur des présentoirs recouverts de torchons fraîchement repassés.

– Et il les mange devant toi ? m'exclamai-je, sidéré.

– Non. Moi, je me suis déguisée en petite laitière : seins nus et bonnet blanc sur la tête. Avec juste un tablier au ras des fesses.

– Et que se passe-t-il ensuite ?

– Le monsieur entre dans la chambre. Il fait semblant de ne pas me connaître. Il se déshabille. Et nous jouons un long moment au client et à la marchande. Il me questionne sur mes fromages, veut tout savoir sur leurs origines et leurs saveurs. Quand il est bien excité, il trempe un doigt dans le plus coulant d'entre eux et grimpe aussitôt au septième ciel, sans même m'avoir touchée. Ça s'arrête là. Il se rhabille, me laisse un gros paquet d'argent, et je n'entends plus parler de lui pendant un mois.

Et la jolie petite prostituée avait conclu :

– Tu avoueras, quand même, qu'il y a de drôles de zigues sur cette planète !

Au début de l'été, je fus invité par les parents de Micheline dans la maison qu'ils possédaient à Saint-Aubin-sur-Mer, dans le Calvados. Il avait été convenu que je devais m'y rendre seul.

– Ma femme tient à vous parler en tête à tête, m'avait averti Marcel.

Un ami me proposa de m'y emmener sur sa moto, une Peugeot 125 cm3. À raison d'une vitesse moyenne de 50 à 60 km/h, nous mîmes une journée pour effectuer le trajet.

L'accueil qui me fut réservé à Saint-Aubin fut plus glacial encore que ce que j'avais pu redouter.

– Ma fille n'est pas pour vous, m'annonça d'emblée Jeanne.

Naturellement, je plaidai ma cause avec l'énergie du désespoir. J'aimais Micheline et elle m'aimait. Je venais de décrocher un emploi intéressant à la RTF. J'aurais bientôt une promotion, je serais augmenté.

Jeanne coupa court et haussa le ton.

– N'insistez pas, ma décision est prise.

Littéralement poussé hors de la maison, je tentai un baroud d'honneur.

– Puisqu’il en est ainsi, nous attendrons d’être majeurs, Micheline et moi. Et nous nous marierons avec ou sans votre consentement.

Rouge de colère, la femme m’asséna :

– Hors de chez moi, je ne veux plus jamais vous voir ! Vous n’épouserez jamais ma fille.

Puis, à bout d’argument :

– Vous êtes répugnant. Et, en plus, vous... vous avez le cancer !

Je restai un instant pétrifié sur le seuil. Puis je tournai les talons et allai rejoindre l’ami motocycliste qui m’attendait dans le café du village. En quelques minutes, ma vie venait de se briser. J’étais sous le choc. Désorienté. Pour quelle raison la mère de Micheline m’avait-elle agressé avec une telle violence ?

Quelques années plus tard, alors que les choses étaient rentrées dans l’ordre, Jeanne décéda elle-même d’un cancer. Se savait-elle déjà atteinte et essayait-elle d’exorciser son mal en me l’attribuant ?

En plein désarroi, je me souvins alors que ma sœur et son mari passaient leurs vacances dans la presqu’île de Quiberon. Pourquoi n’irais-je pas les rejoindre ? Mon camarade se montra compatissant.

– Allons-y ensemble, ça te changera les idées, me dit-il.

J’acceptai. Nous enfourchâmes la Peugeot et roulâmes bientôt vers l’ouest. J’avais des larmes plein les yeux et la tête bourdonnante d’idées noires.

16 Un été 49

Je fus accueilli deux jours plus tard par parents et amis à Kerhostin, un village de la presqu'île de Quiberon. Chacun ne put s'empêcher de hoqueter de rire en me serrant dans ses bras. Je ne compris la cause de l'hilarité que ma présence déclenchait qu'en me regardant dans un miroir. Je vis que la moitié droite de mon visage avait été entièrement brûlée, tandis que l'autre était restée d'une extrême pâleur. Cet aspect carnavalesque de ma physionomie était dû au fait que nous avions roulé essentiellement l'après-midi, nous exposant toujours du même côté aux rayons du soleil.

Une joyeuse équipe avait élu domicile dans une auberge de la côte sauvage. Elle était composée de Jacqueline et son mari, de Jacques Antoine, le directeur de Radio-Service, et de Minouche, une jeune femme peintre dont la sœur, une chanteuse de talent qui faisait partie de l'écurie de Pierre Hiegel, commençait une carrière dans les variétés.

Afin de pimenter les vacances, Pierre avait imaginé de mettre en scène un court-métrage délirant dont nous serions les acteurs. Pour ce faire, il s'était équipé d'une antique caméra professionnelle 35mm Parvo Debie qu'il actionnait à l'aide d'une manivelle en chantant *Sambre-et-Meuse*.

Mon père vint nous rejoindre quelques jours plus tard. Pour l'accueillir, mon beau-frère ajouta une séquence à son film. Nous confectionnâmes des pancartes sur lesquelles nous avions écrit à la hâte « Bienvenue au chanteur inconnu », et attendîmes l'arrivée du train en gare de Kerhostin. Dès que mon père posa le pied sur le quai, nous brandîmes joyeusement nos panneaux tandis que Pierre immortalisait la scène avec sa caméra. Papa, qui aimait rire de tout, comprit immédiatement le comique de la situation et entra dans le jeu, en chantant à tue-tête le grand air de *Carmen*. Les voyageurs qui se trouvaient là, encombrés de valises, ouvrirent des yeux ronds. Quelques-uns s'approchèrent timidement de mon père et quémandèrent un autographe. Il est vrai qu'à l'époque, « un chanteur inconnu » se faisait entendre de temps en temps sur les ondes de Radio-Luxembourg. Après avoir ri comme des fous, nous allâmes sur le port fêter cette frasque de collégiens derrière une assiette de crevettes et un verre de vin.

Vingt ans plus tard, ce souvenir heureux me revint en mémoire et nous le transformâmes en gag pour une séquence de la « Caméra invisible » que je produisais alors avec mon ami Jacques Rouland. Dans le sketch, Jean Yanne et Jacques Legras, le maire d'une ville de banlieue et son adjoint, accueillaient à la gare « Notre grand citoyen »,

un passager pris au hasard. Un buffet avec champagne et petits fours avait été dressé dans la salle d'attente et deux caméras cachées enregistraient la scène. Le génie comique de Jean Yanne fit merveille. Il réussit le tour de force d'improviser très sérieusement un discours, grotesque et vide de sens, sans que le candide ne s'aperçoive de la supercherie.

Entre promenades en bord de mer, pique-niques dans les criques et balades à vélo, nous passâmes des journées inoubliables. Un incident faillit néanmoins me coûter la vie. Ou du moins m'expédier pour longtemps à l'hôpital. Jacques Antoine, sportif accompli, voulut me faire escalader les hautes falaises qui surplombaient la plage.

– De là-haut, nous aurons une vue superbe sur la presqu'île, dit-il pour me convaincre de l'accompagner.

– Passe le premier, je te suis.

Je m'élançai sans réfléchir. J'ignorais ce que j'allais éprouver, une fois suspendu à un rocher entre ciel et terre, mon expérience de varappeur amateur s'étant jusqu'à présent limitée à gravir des « montagnes à vaches ». Quand nous eûmes atteint une hauteur d'environ 15 mètres, Jacques se retourna.

– Regarde, on aperçoit le fort de Penthievre, cria-t-il.

Lorsque je l'imitai, ma vue se brouilla instantanément. Des vagues moussues s'écrasaient au pied de la paroi et des paillettes de lumière m'éblouissaient. Mes mains se mirent à trembler, mon cœur à cogner dans ma poitrine, et la sueur à tremper ma chemise. J'eus juste la force d'articuler :

– Le vertige ! Je vais tomber !

Jacques apprécia la situation et réagit aussitôt.

– Accroche-toi. Ne bouge plus. Ne regarde plus le vide. Respire lentement, j'arrive.

Je me raidis, tétanisé, et fermai les yeux.

Jacques m'avait rejoint.

– Laisse-toi faire.

Il prit mon pied droit et le posa, 20 centimètres plus bas, dans un creux du rocher. Il répéta l'opération avec ma main gauche.

– Bascule lentement le poids de ton corps sur tes nouveaux appuis.

Je suivais ses indications comme on avance à tâtons dans le brouillard. Patiemment, mètre par mètre, Jacques parvint ainsi à me faire redescendre au pied de la falaise. L'opération s'éternisa pendant une demi-heure. Pour chasser la peur qui paralysait chacun de mes muscles, mon camarade ne cessait de me parler. À la fin de l'épreuve, je m'allongeai sur le granite et tremblai de tous mes membres.

Lorsque, quelques années plus tard, je pris un cours de pilotage d'avion de tourisme, j'eus confirmation que j'étais bien enclin au

vertige. Je fus incapable de tenir le manche sans éprouver angoisse et nausée. J'ai eu néanmoins la chance de ne pas transmettre ce handicap à mes enfants. Mon fils pilote son avion avec le naturel que mettent la plupart d'entre nous à conduire une voiture.

Ayant été brutalement évincé de la vie de Micheline par sa mère acariâtre, je me sentais le cœur disponible. La belle Minouche le fit chavirer. Nous partageâmes bientôt une tendre complicité, qui n'alla cependant pas au-delà du flirt. Extrêmement myope, Minouche peignait sans lunettes. Ce qui avait pour effet de conférer à ses splendides tableaux une touche à la fois abstraite et impressionniste.

Amour et amitié, rires et sentiments, plages et soleil... cet été 1949 reste à jamais gravé dans mes souvenirs comme le point culminant d'une adolescence finissante, empreinte de douceur et de poésie. J'allais avoir vingt ans. J'avais été appelé sous les drapeaux. Et j'allais sans doute perdre peu à peu la capacité d'émerveillement qui avait caractérisé mes vertes années.

Lorsque je vis pour la première fois, en 1971, *Un été 42*, le film magnifique de Robert Mulligan, toutes les réminiscences de cet été 49 me submergèrent d'émotion. Car je retrouvai dans chaque personnage, dans chaque situation, les scènes qui avaient à jamais bouleversé ma jeunesse.

Affecté au 7^e régiment des chasseurs d'Afrique, je fus envoyé à Trèves, l'une des plus vieilles villes d'Allemagne. La plupart des officiers et des hommes de troupe engagés étaient de vieux briscards ayant combattu durant la Seconde Guerre mondiale. Forts de cette expérience traumatisante, beaucoup considéraient notre paisible casernement de Rhénanie davantage comme un camp de vacances que comme le centre d'entraînement intensif qu'il était en réalité. L'atmosphère y était détendue et fraternelle, et je ne tardai pas à m'y sentir à l'aise. Dans le but de mettre à profit les quinze mois que je m'apprêtais à y passer, je m'inscrivis à l'école des sous-officiers et aux cours de conduite et de mécanique. J'obtins tous les permis possibles et imaginables : véhicule léger, poids-lourd, moto, autochenille et... char d'assaut.

Notre régiment était équipé de Tanks Destroyers M10 américains, des chasseurs de tanks d'un poids de 30 tonnes. Ils possédaient un canon de 3 pouces, d'une portée de 14 kilomètres. La caractéristique de ces engins était qu'ils ne disposaient pas de tourelle fermée. Ainsi équipage et munitions étaient-ils exposés aux éclats d'obus et aux attaques aériennes. Quand je devins maréchal des logis chef, j'osai demander à plusieurs officiers la raison de cette absence de protection. Aucun d'eux ne put m'apporter de réponse satisfaisante. Qu'on le

veuille ou non, le char T.D. roulait à ciel ouvert ! Autre détail plaisant, les officiers chargés de l'inspection du matériel étaient des Allemands, vétérans des Panzer divisions. Ils avaient été réquisitionnés en vertu de la réparation des dommages de guerre. En fin de semaine, lorsque nous avions une permission pour la journée, nos instructeurs germaniques nous emmenaient chasser le sanglier dans l'immense zone de manœuvre qu'avait créée Hitler pour mettre au point les chars Tigre à la fin des années 1930. Nos trophées étaient rares, car nous tirions avec des armes de guerre semi-automatiques, et non avec des fusils de chasse alimentés en cartouches à plombs.

Une anecdote me revient. Nous étions en hiver et il gelait à pierre fendre. Chauffeur d'un lieutenant, je conduisais une jeep à la tête d'une colonne de chars. À force d'être congelés, mes pieds étaient devenus insensibles et j'avais du mal à doser la pression sur la pédale de l'accélérateur. J'en informai mon supérieur :

– J'ai les pieds gelés, mon lieutenant. Je ne peux plus conduire.

Le vieux baroudeur des chasseurs d'Afrique me dévisagea un instant avec amusement. Puis il leva un bras au-dessus de sa tête et arrêta le convoi.

– Je vais faire quelque chose pour toi, mon gars, me dit-il en griffonnant quelques mots sur un morceau de papier. Tu vas apporter ce message en courant au capitaine qui roule en queue de colonne. Vas-y. Exécution.

Je galopai en pataugeant dans les congères et, à bout de souffle, tendis le papier au capitaine. Ce dernier examina le message et écrivit une réponse.

– Retourne à ta jeep au pas de course.

J'arrivai hors d'haleine. Quand je fus à nouveau assis derrière le volant, le lieutenant me dit :

– Alors, réchauffé ?

Une autre fois, je participais à une course de 1 500 mètres. C'était un matin tôt. Je me sentais en forme et menai le train de bout en bout. Je m'offris même le luxe de sprinter sur les derniers 100 mètres. Je franchis la ligne avec une bonne avance sur mes concurrents. Le colonel du régiment me déclara champion militaire de demi-fond. J'emmenai les copains au mess des sous-officiers pour leur offrir une bière quand, une heure plus tard, l'ordonnance du colonel m'interpella :

– Eh, Bellemare !

– Oui ?

– Au fait, tu n'es plus champion. Nous avons remesuré la longueur de la piste. Elle ne fait que 1 450 mètres. Le colonel te retire ta

médaille. Il m'a quand même chargé de te féliciter.

Bien que les journées fussent remplies, il m'arrivait le soir de ressentir un vague ennui. Que pouvais-je faire pour échapper un peu à la vie militaire et retrouver l'atmosphère que j'avais connue dans le civil quelques mois plus tôt ? J'eus l'idée de constituer une petite troupe de saltimbanques et d'interpréter quelques-uns des sketches conçus par Roger Pierre et Jean-Marc Thibault. Nous eûmes l'accord de la hiérarchie et l'autorisation de quitter nos uniformes pour les répétitions. Sans avoir, bien entendu, le talent des duettistes, nous remportâmes malgré tout quelques francs succès. Et je constatai avec soulagement que ma timidité malade était en voie de guérison.

Mais la grande affaire de cette longue année passée sous les drapeaux fut incontestablement ma réconciliation avec la mère de Micheline. Quatre ou cinq mois après mon incorporation, je reçus une lettre de son père. Se confondant en excuses, Marcel me disait combien il regrettait l'attitude belliqueuse de sa femme à mon égard, qu'il attribuait au cancer du sein qu'elle avait contracté. Il m'informait par ailleurs que mon ex-fiancée était entrée en dépression. Qu'elle se morfondait dans sa chambre, rideaux tirés, et qu'elle avait décidé de ne plus en sortir tant que je ne lui aurais pas donné signe de vie.

« Écrivez à Micheline, implorait-il. Votre père est au courant de ma démarche. Lui-aussi souhaite plus que tout effacer ce malentendu. »

Comme je n'avais pas fait mon deuil de ma belle Normande, je lui adressai un mot, en la rassurant sur la nature de mes sentiments. Sa réponse ne se fit pas attendre.

« Dès ta prochaine permission, j'irai te voir à Trèves, me disait-elle. Mes parents sont d'accord. Et ton père me chaperonnera. »

Un mois plus tard, je retrouvai papa et Micheline dans un restaurant du centre-ville. Après les effusions des retrouvailles, mon père nous dit, feignant la désinvolture :

– J'ai retenu deux chambres dans un coquet petit hôtel des environs. Il y en a une pour moi...

Puis, en nous désignant, Micheline et moi, d'un geste vague qui ressemblait à une bénédiction :

– Et il y en a une autre...

C'est ainsi que nous célébrâmes notre nuit de noces.

17 La télévision sans image

Bénéficiant d'une permission libérable, je regagnai Paris le 20 décembre 1950, impatient de concrétiser les deux projets qui m'avaient porté durant les quinze mois que je venais de passer en Allemagne : épouser Micheline et reprendre ma place dans l'équipe de Radio-Service. Calcul délibéré ou simple coïncidence, je fixai la date du mariage au 28 avril 1951, quatre mois après avoir été rendu à la vie civile, soit exactement le même délai qu'avait observé mon père pour prendre épouse, une fois libéré de son camp de prisonnier.

La cérémonie eut lieu à la mairie puis à l'église de Sceaux, une ville huppée au sud de Paris qu'habitaient les parents de Micheline. Je n'ai aucun goût pour les débordements et les repas nauséux qui s'éternisent l'après-midi. Je crois même n'avoir jamais assisté à un mariage de bout en bout. Et, bien que je fusse le premier concerné, je comptais, cette fois encore, ne pas déroger à cette règle. Aussi, pour me soustraire à la corvée qui m'attendait, avais-je imaginé un naïf subterfuge.

– Que diriez-vous si nous nous inspirions de la tradition américaine qui veut que les jeunes mariés s'éclipsent en voiture, à peine après s'être passé la bague au doigt ? avais-je suggéré à nos familles.

Face au refus catégorique de ma belle-mère qui, avec raison, assimilait cette attitude à de la fuite, je transigeai et acceptai de participer au déjeuner. Il fut néanmoins décidé que nous prendrions la clef des champs, ma femme et moi, à peine la dernière bouchée avalée. Tandis que nous faisons nos adieux, Jacques Antoine, mon témoin de mariage, me glissa à l'oreille :

– Je n'ai pas voulu te le dire plus tôt pour ne pas gâcher la fête, mais, hier, nous nous sommes tous fait virer de Radio-Service.

Je crus un instant qu'il plaisantait. D'autant qu'un large sourire illuminait son visage. Mais il n'en était rien.

– Ne t'inquiète pas, continua-t-il. Termine ton émission en cours. Je vais me mettre en chasse d'une autre société de production capable de nous accueillir. Nous ne resterons pas longtemps au chômage.

Je me gardai bien de divulguer l'information à Micheline et à nos parents. Il est vrai que nous vivions une période de plein emploi, que les annonceurs se bouscuaient pour financer de nouveaux programmes radiophoniques, et que, parrainé par Pierre Hiegel et Jacques Antoine, deux professionnels aguerris, je bénéficiais du soutien d'une équipe de choc.

Quoique contrarié, je me glissai, souriant, derrière le volant de la magnifique Berliet 11 CV que mon beau-père avait eu le courage de nous prêter, et nous filâmes vers l'Alsace. J'avais prévu d'associer un

court voyage de noces à une prestation professionnelle. Depuis mon retour du service militaire, je réalisais en effet pour Radio-Luxembourg une émission hebdomadaire d'une quinzaine de minutes, « Le Père Bonheur » qu'animait Jean Nohain, la vedette des années 1930 qui avait fait son retour sur les ondes après avoir combattu pendant la guerre sous les ordres du général Leclerc. Avatar d'un Père Noël mobilisable en toutes saisons, « Le Père Bonheur » sillonnait la France pour combler les enfants de ses largesses. Nanti d'un don d'ubiquité et équipé d'une radio portable, il donnait l'illusion d'être capable de se rendre en temps réel aux adresses que Jean Nohain égrenait à l'antenne. Dans un pays qui vivait encore avec le souvenir des tickets de rationnement, ce personnage débonnaire jouissait alors d'une popularité extraordinaire.

L'émission se déroula sans anicroche et nous rentrâmes à Paris. J'eus, par contre, sur la route du retour, un léger accrochage. Rien de sérieux. Un peu de tôle froissée. Je dus néanmoins restituer piteusement à mon beau-père sa belle voiture endommagée et me confondre en excuses. Cette mésaventure a inauguré pour moi une longue carrière de démolisseur. Sans avoir jamais d'accident grave, j'ai abîmé un nombre considérable d'engins roulants. Jusqu'à ce que les voitures américaines et leurs boîtes de vitesses automatiques me guérissent définitivement de la conduite sportive.

À Paris, les parents de Micheline avaient mis gracieusement à notre disposition un petit appartement perché au sommet d'un immeuble sans ascenseur, rue Beaunier, près du parc Montsouris. Meublé dans le style art-déco, il était chauffé en hiver par un poêle à charbon. Ce qui m'obligeait à me coltiner chaque jour des seaux pleins de boulets, de la cave jusqu'au cinquième étage.

Jacques Antoine s'attelait à nous chercher du travail. Plutôt que de créer une nouvelle structure de production, ce qui aurait nécessité des locaux et un capital, il contacta les responsables de sociétés existantes pour leur proposer nos services.

Jacques était né dans le sérail du théâtre et du cinéma. André Antoine, son grand-père, n'était autre que l'inventeur de la mise en scène moderne en France, et le créateur du théâtre parisien qui porte son nom. Et son père, André-Paul Antoine, réalisateur et scénariste, avait notamment collaboré à des films célèbres de Max Ophüls et de Jean Renoir. Pour autant, s'étant brouillé avec sa famille, Jacques ne leur devait rien. Il n'était redevable qu'à Pierre Hiegel qui, le premier, avait su détecter son étonnante faculté d'invention. De « Vous êtes formidables » à « Fort Boyard », en passant par « le Schmilblick » et la « Chasse aux trésors », Jacques a, en effet, imaginé les concepts de la plupart des émissions originales qui ont fait le bonheur du public

pendant quarante ans. Après mon père et mon beau-frère, il fut mon troisième mentor.

– Jean-Jacques Vital accepte de nous prendre comme associés à Air-Production. Nous commencerons à travailler avec lui dès la rentrée, nous annonça-t-il à la fin de l'été 1951, fourmillant déjà de projets.

Le parcours professionnel de Jean-Jacques Vital mérite que je m'y attarde un instant. Né Jean Léviton en 1913, Jean-Jacques était le fils de l'un des plus célèbres marchands de meubles de l'époque et, par ailleurs, le neveu de Marcel Bleustein-Blanchet. Ce dernier l'embaucha en qualité de reporter dans sa station. C'est en enquêtant sur le terrain, en surprenant des bribes de conversation dans les taxis ou aux terrasses des cafés qu'il imagina, en 1937, une famille de Français moyens qui serait plongée, à l'heure du dîner, dans les tracasseries du quotidien. Ainsi naquit « La famille Duraton ». Ce feuilleton radiophonique, véritable institution, deviendra le fleuron des émissions de Radio-Cité avant de faire les beaux jours de Radio-Luxembourg et de terminer une carrière sans faille sur Radio-Andorre en 1966.

Jean-Jacques commença par écrire les répliques de chacun des membres de la famille, mais il fut bien vite dépassé par l'ampleur de la tâche, chaque émission se transformant en course contre la montre. L'épisode du jour était, en effet, enregistré à midi pour être diffusé le soir même à 19 heures 30. Pris à la gorge, il décida alors de tenter un pari fou : l'émission serait entièrement improvisée à partir d'un canevas s'inspirant de faits d'actualité, après un rapide brainstorming entre les acteurs incarnant les membres de la famille. L'effet, saisissant de fraîcheur et de vérité, stupéfia les auditeurs. D'autant que la spontanéité des sketches, ancêtres des soap operas, détonnait avec le style souvent compassé en vigueur à l'époque.

J'ai assisté à de nombreuses séances d'enregistrement de « La famille Duraton », et je dois dire que le talent avec lequel les comédiens improvisaient sans garde-fou était sidérant. Jamais quelque chose d'analogue n'a été tenté depuis à la radio.

Fort de ce succès, Vital fit du cabaret et interpréta de petits rôles dans des films populaires. Après s'être réfugié en Algérie pendant la guerre puis avoir rallié les commandos du général de Lattre de Tassigny, il créa « Pêle-Mêle » sur Radio-Luxembourg, un joyeux cocktail de jeux, de chansons et d'attractions, qu'il présenta plusieurs années durant avec Bourvil, sans jamais d'ailleurs lui signer de contrat.

Mais c'est en qualité de producteur que Vital entendait donner la pleine mesure de son talent. Il triompha une première fois en montant

Oscar au théâtre de la porte Saint-Martin. Puis, associé au compositeur Francis Lopez, il écrivit les livrets de quantité d'opérettes à succès, dans lesquelles il donna sa première chance à un chanteur débutant nommé Luis Mariano. Quelques années plus tard, sa passion pour la scène et la production théâtrale eut une fin tragique.

En 1968, après avoir assisté à une représentation de *L'Homme de la Mancha* à New York, Jacques Brel avait repris le spectacle au théâtre de la Monnaie, à Bruxelles, se réservant le rôle de don Quichotte et offrant à Dario Moreno celui de Sancho Pança. La pièce ayant triomphé auprès du public belge, Jean-Jacques Vital acquit les droits pour une somme astronomique et transporta la comédie musicale à Paris, au théâtre des Champs-Élysées. Il avait été convenu que Brel donnerait 150 représentations. Or, contre toute attente, le public parisien bouda le spectacle. Tandis que Brel, qui avait perdu 10 kilos pour les besoins du rôle, s'épuisait devant une salle à moitié vide, Jean-Jacques engloutissait, jour après jour, la totalité de son capital. Alors que le calendrier ne prévoyait plus qu'une cinquantaine de représentations, le vent tourna enfin et l'échec inexplicable se transforma en succès. Mais il était trop tard. Malgré les supplications de Jean-Jacques pour prolonger le spectacle et espérer rembourser les dettes gigantesques qu'il avait accumulées, *L'Homme de la Mancha* s'arrêta, Brel ne pouvant différer le tournage d'un film sur lequel il s'était engagé.

Ruiné, dépressif, Vital survécut grâce à de petits cachets que ses amis et confrères lui octroyaient çà et là. Pendant un certain temps, je lui avais moi-même confié la direction d'une société d'édition musicale que je possédais à l'époque pour assurer la sonorisation des grandes surfaces. Ces encouragements n'y suffirent pas. Jean-Jacques mit fin à ses jours, en 1977, dans un hôtel de Neuilly-sur-Seine, après avoir pris la précaution de divorcer de son épouse afin qu'elle n'ait pas à assumer ses dettes.

Mais en ce début d'automne 1951, rien, naturellement, ne laissait présager le drame à venir. Jean-Jacques Vital était au faîte de sa gloire. Et Pierre Hiegel, Jacques Antoine et moi étions ses associés dans Idées-Radio, la société que nous venions de créer.

Les programmes d'après-guerre de Radio-Luxembourg se caractérisaient par des grandes tournées à travers une France avide de distraction. La première partie du spectacle était consacrée à un tour de chant, à une représentation de cirque ou de music-hall ; la seconde faisait place à un jeu animé en public par les stars de la station. L'entrée était payante et seules les émissions les plus réussies bénéficiaient d'une diffusion. La formule connut un succès phénoménal durant une quinzaine d'années. Ainsi, patronné par le

shampoing Dop, le chapiteau du cirque Gruss-Jeannet, rebaptisé Radio-Circus, devint-il une attraction nationale, consacrant Zappy Max, le sosie de Max Linder, dans le rôle d'animateur vedette. Il est difficile d'imaginer aujourd'hui l'immense train de camions et de caravanes que nécessitaient ces déplacements incessants. Comme il est difficile de concevoir l'extraordinaire popularité dont jouissaient les animateurs radio à une époque où la télévision était encore confidentielle. Pour présenter « Quitte ou double » par exemple, Zappy Max se déplaçait tel un prince au volant d'une Studebaker décapotable et avait à sa disposition, à chaque étape, un gigantesque mobile-home américain carrossé d'aluminium. Il lui arrivait aussi de gagner le podium en hélicoptère, sous le regard émerveillé du public.

Les tournées de Jean-Jacques Vital, auxquelles je participais en qualité de régisseur ou de metteur en ondes, étaient, certes, plus modestes. Elles n'en constituaient pas moins une attraction qui mobilisait les foules. D'autant, qu'à l'époque, nous concevions des émissions radiophoniques basées sur des effets visuels. Cette « télévision sans images » fut pendant des années la marque de fabrique de notre société. Ainsi, avons-nous arpenté la France pendant plusieurs saisons avec le « Trésor de la fée Roja », qui mêlait kitsch et bonne humeur. Le spectacle, donné en seconde partie de programme, commençait par la venue du Diable. Alors que grosse caisse et cymbales de l'orchestre d'Aimé Barelli se déchaînaient et que je déclenchais en coulisse des effets pyrotechniques, Jacques Bénétin, affublé de cornes, d'un costume vert et rouge et d'une queue fourchue, bondissait sur les planches au milieu des flammes. Dans le fond d'un décor des Mille et une nuits, la fée Roja, dispensatrice de louis d'or, apparaissait par intermittence derrière un miroir de tulle. Musique, rires communicatifs et commentaires, débités par Jean-Jacques Vital à la manière d'un journaliste sportif, permettaient aux auditeurs d'imaginer les situations burlesques.

Lorsque nous donnions nos spectacles à Paris, il nous arrivait fréquemment de louer le théâtre Pigalle, un bijou associant luxe et technologie. Construit dans les années 1920 par le baron Henri de Rothschild pour les beaux yeux d'une comédienne, cette salle à l'italienne en acajou massif était dotée d'ascenseurs et d'un plateau mobile monté sur vérins hydrauliques. Embusqué en coulisses, je partageais la stupéfaction du public lorsque le grand orchestre d'Aimée Barelli surgissait comme par magie des entrailles de la scène, sous le feu des projecteurs et les clameurs enthousiastes du public.

J'ai adoré cette vie de saltimbanque, épuisante mais fraternelle. Nous changions de ville tous les jours, terminant de plier le matériel

jusque tard dans la nuit. Quand les hôtels étaient bondés, il nous arrivait de nous entasser à quatre par chambre. Sacha Distel, un jeune guitariste inconnu, amoureux d'une choriste de l'orchestre, faisait partie de la bande. Tout comme Jean-Paul Rouland qui, après avoir suivi les cours du Centre du spectacle où il avait croisé Charles Aznavour, Jean Poiret et Michel Serrault, avait joué dans des comédies enfantines, notamment aux côtés de Guy Bedos.

Il a fallu que j'attende plus d'un demi-siècle pour retrouver le charme de cette vie errante, en jouant une pièce de Labiche lors de tournées théâtrales à travers la France.

18 Monsieur B court toujours

Vêtu d'un manteau passe-muraille, coiffé d'un béret, un homme emprunte le funiculaire qui relie Chamonix à la mer de Glace. Parvenu à destination, il éprouve prudemment le bord d'une crevasse du bout de sa chaussure de ville. Puis, portant une main à son front en guise de visière, il scrute l'horizon. Visiblement déçu de ne pas découvrir ce qu'il cherche, il s'approche d'un touriste.

– Savez-vous où ils ont mis les pingouins aujourd'hui ? demande-t-il.

– Quels pingouins ? fait l'autre, ébahi.

– J'ai lu dans un journal qu'on venait d'installer ici une colonie de pingouins en provenance de la banquise, et je me demande où ils sont passés.

Le regard du touriste s'illumine soudain.

– Vous ne seriez pas l'Homme des vœux Bartissol par hasard ? s'exclame-t-il.

Jean Francel, l'animateur, acquiesce.

– Félicitations, cher monsieur, vous m'avez, en effet, démasqué. Je vous pose donc la question rituelle : êtes-vous en possession d'une capsule Bartissol ?

L'homme fouille énergiquement ses poches et en extrait une fine pellicule métallique pliée en quatre. Une de celles qui décorent les bouchons de la célèbre marque d'apéritif.

– Je m'assure chaque matin que j'en ai bien une sur moi.

– Sage précaution, approuve Francel. Quel est votre vœu ?

Les yeux du gagnant roulent dans leurs orbites.

– Je rêve de posséder une Peugeot 203.

Grâce à un microémetteur dissimulé dans la cravate tricotée de l'animateur – le premier du genre à être utilisé à la radio –, la conversation avait pu être captée à distance, enregistrée, puis diffusée, à 12h30, sur les ondes de Radio-Luxembourg. Ancêtre de « La caméra invisible », que sacralisera Jacques Rouland dix ans plus tard à la télévision, « L'homme des vœux Bartissol » fut la première émission à associer des auditeurs, choisis de façon empirique, à des gags comiques ou absurdes. Cette formule, déclinée sous toutes ses formes, enchantera le public pendant des décennies. Et j'y participais.

Sous la houlette de Jacques Antoine, nous ne cessions, au sein d'Idées-Radio, d'inventer et de mettre à l'antenne de nouveaux concepts de jeux et d'émissions.

Dans le « Magazine 51 », André Claveau et Robert Lamoureux, un chanteur de charme et un humoriste, s'empêchaient mutuellement de parler pendant le quart d'heure que durait leur sketch, à la grande joie

d'un public bon enfant.

Plus sérieusement, Pierre Hiegel proposait de revisiter l'histoire à travers son émission « Paris a 2000 ans », tandis que Pauline Carton, Yves Deniau et Saint-Granier officiaient dans « On vous l'achète », un programme qui faisait la part belle aux inventeurs de mille petits trucs pour faciliter un travail, diminuer un effort ou accroître le bien-être.

Néanmoins, « Monsieur B court toujours », patronné par les stylos Bic et diffusé tous les vendredis soir sur Radio-Luxembourg, fut l'émission que je pris le plus de plaisir à réaliser à cette époque.

Monsieur B (pour Bic), un savant fou insaisissable, recherché par toutes les polices, se livrait dans une ville de province sans cesse différente à une expérimentation scientifique farfelue. Ainsi, au-delà de son aspect divertissant, ce programme ambitionnait-il de familiariser le public avec les nouvelles technologies. Les auditeurs étaient appelés à jouer un rôle actif dans le déroulement du programme, en téléphonant au standard de la station pour fournir des informations sur les déplacements de Monsieur B, et en se déplaçant à travers leur ville pour tester les dispositifs loufoques qu'il avait imaginés.

S'agissait-il d'un robot qui réglait la circulation dans les rues de Beauvais, d'une horloge à quatre cadrans installée à Pontoise pour réveiller successivement chaque corps de métier avec des sonneries différentes, d'une horde de chimpanzés (en fait des acrobates déguisés) capables de remplacer sans risque les ouvriers du bâtiment sur les échafaudages, ou, à Nemours, d'une maison recouverte de silicone donc résistante à la pluie et à l'humidité, chaque semaine Monsieur B proposait une de ses trouvailles spectaculaires.

Un jour, nous nous trouvions à Reims où sévissait une épidémie de rhume. Or, pour y remédier, Monsieur B avait eu connaissance d'une thérapie américaine qui consistait à éternuer énergiquement. Les habitants de la ville souhaitaient-ils l'expérimenter ? Il leur suffisait pour cela de se réunir sur la place de la cathédrale, à 19 heures. Quand le parvis fut noir de monde, une équipe d'assistants dispersa d'énormes quantités de poudre à éternuer du haut des toits. L'effet fut radical, salué par un concert d'éternuements. Personne ne sut, bien entendu, si l'application de la méthode était parvenue à éradiquer le rhume, mais les auditeurs avaient bien ri.

Ancien étudiant à l'École des beaux-arts, Roger Couderc, le reporter de l'émission, était entré à la RTF à la Libération, après avoir passé trois ans en captivité. Devenu un journaliste sportif chevronné, il avait été recruté dans l'équipe d'Idées-Radio, où il donna plus tard la pleine mesure de son talent, en animant les épreuves sportives de « La

tête et les jambes ».

Pour l'heure, dans le cadre d'une émission qui se déroulait à Provins, Couderc commit une bétise. Il annonça étourdiment à l'antenne que Monsieur B avait été aperçu en train de sillonner la ville au volant d'une Ford Vedette immatriculée à Paris, la voiture que précisément je conduisais ce jour-là. La nuit précédente, des employés de la mairie avaient discrètement équipé une grande rue commerçante de lampes chauffantes à infrarouges fixées aux réverbères. Alors que nous étions à l'approche de Noël et qu'il gelait à pierre fendre, Jean-Jacques Vital demanda aux habitants de Provins de se regrouper dans la rue en question afin d'y effectuer leurs dernières emplettes.

– Inutile d'emporter gants ou manteaux, avertit énigmatiquement l'animateur. Venez tels que vous êtes, car une surprise extraordinaire vous y attend.

Pendant que Jean-Jacques exhortait la population à descendre dans la rue, je roulais à vitesse réduite, en compagnie de mon épouse, pour vérifier que le dispositif était bien en place. Au bout de quelques minutes, je m'aperçus qu'une voiture nous suivait. J'essayai en vain de la semer. Ne voulant pas prendre le risque de compromettre le bon déroulement de l'émission, je pris la fuite. Arrivé en rase campagne, l'autre me poursuivait toujours, me harcelant de coups de klaxon et d'appels de phare. De toute évidence, il était déterminé à démasquer Monsieur B à n'importe quel prix. Sans réfléchir, j'accélérai brusquement et la course-poursuite devint incontrôlable. Négociant un virage serré à trop grande vitesse, je fis une embardée et me retrouvai embourbé dans un champ. Le conducteur de l'autre voiture n'eut pas cette chance. Il sortit de la route en heurtant un arbre. Nous nous précipitâmes pour constater les dégâts. Si le chauffeur était indemne, sa femme, par contre, avait le visage couvert de sang.

– Reste avec eux, dis-je à Micheline. Je fonce chercher des secours.

Impossible de redémarrer. Mes roues patinaient dans la gadoue. Je découvris alors près du fossé qui bordait la route un de ces blocs de granit taillé dont se servent les cantonniers pour faire les trottoirs. Il pesait un poids considérable. Je parvins néanmoins à le soulever et à le transporter dans le champ pour bloquer mes roues. Je fus incapable de renouveler pareil exploit, mais ce soir-là, pris de panique, mes forces avaient décuplé. Tandis que j'allais dans une ferme voisine téléphoner à un médecin, Micheline tentait de réconforter la blessée. Une couverture se trouvait sur le siège arrière de la voiture accidentée.

– Dépliez-la sur les épaules de votre épouse, elle grelotte, suggéra ma femme au conducteur.

– Jamais de la vie, répliqua ce dernier, outré. Avec tout le sang qu'elle perd, elle va la tacher.

Une fois les choses rentrées dans l'ordre, le gentleman porta plainte contre moi auprès de la gendarmerie. En vain. Nos voitures respectives ne s'étant pas heurtées, je n'avais commis aucun délit. J'en fus quitte avec la peur rétrospective d'avoir pu provoquer un accident mortel. Et avec la sérieuse engueulade que Jacques Antoine nous passa, à Couderc et à moi après l'émission !

La semaine suivante, Jean-Jacques Vital démarra son émission par une annonce inhabituelle :

– Amis auditeurs, je connais dans le 15^e arrondissement de Paris une famille démunie qui compte six enfants. Faute de moyens, aucun d'entre eux n'aura de jouets ce soir pour Noël. Je vous demande à tous d'être généreux. Monsieur B a loué des autobus de la RATP. Ils quitteront les portes de Paris dans une demi-heure pour converger vers le domicile de cette famille. Vous les reconnaîtrez aux calicots qui portent le nom de l'émission. Lorsqu'ils s'arrêteront aux principaux carrefours, vous aurez la possibilité d'y déposer des jouets.

Une heure plus tard, non seulement les autobus arrivèrent au rendez-vous, mais une immense procession de voitures particulières les suivait, bourrées de cadeaux. Il y avait même des auditeurs qui n'avaient pas hésité à décrocher le sapin de Noël de leurs enfants pour l'offrir aux petits déshérités. Roger Couderc acheva de commenter l'événement, des sanglots dans la voix. Antoine et moi étions, nous aussi, bouleversés.

– Tu sais, ils... ils sont formidables ! bredouilla Antoine, stupéfait par cet élan du cœur.

La spontanéité, la faculté de mobilisation du public pour répondre généreusement aux appels lancés pour une noble cause, seront précisément à l'origine, trois ans plus tard, de « Vous êtes formidables », l'émission d'Europe n° 1 qui deviendra la plus célèbre de France. Et qui transformera ma vie...

19 « Il était dans la charpente, dans la charpenterie »

L'année 1951 s'achève. En France, elle a été marquée par les morts de Louis Jouvet, d'André Gide et par celle du maréchal Pétain, à l'âge de quatre-vingt-quinze ans. Signé à Paris, le traité instituant la Communauté européenne du charbon et de l'acier a jeté les bases de l'Union européenne.

La télévision en couleurs est, par ailleurs, apparue pour la première fois aux États-Unis. Et la firme Deutsche Grammophon a présenté au public le premier disque microsillons 33 tours. Il faudra encore attendre quelques années pour que cette technologie révolutionne la musique enregistrée et rende obsolètes les disques en cire 78 tours. Pour l'heure, ces galettes lourdes, fragiles et dont la durée d'écoute n'excède pas quelques minutes, sont toujours les seules disponibles sur le marché.

– Tenez, les gars, je viens d'enregistrer des fragments de *La Passion*, tirée des *Mystères de la charité de Jeanne d'Arc*, de Charles Péguy. Ça vous dirait de les écouter ? nous demanda Pierre Hiegel, à Jacques Antoine et à moi, en déposant une pile de gros disques noirs sur notre bureau.

– Bien sûr, répondis-je, toujours avide de découvrir les dernières productions de mon beau-frère.

Plus dubitatif, Jacques se contenta d'un acquiescement à peine poli.

– Pourquoi pas ? Passe-nous déjà le premier disque, on verra ensuite.

Dès la première vibration du long poème en prose, la voix admirablement timbrée de Pierre nous fascina. Nous tendîmes l'oreille. « Si le fils de l'homme, à son heure suprême, cria plus qu'un damné l'épouvantable angoisse – clameur qui sonna faux comme un divin blasphème –, c'est que le fils de Dieu savait. »

En s'amplifiant, texte et voix se portaient mutuellement. Comme si l'instrument vocal du récitant avait interprété de toute éternité la partition du poète. Les mots rugueux, répétitifs, de Péguy énonçaient le dénuement, l'extrême simplicité. « Car il avait travaillé dans la charpente de son métier. Il était dans la charpente, dans la charpenterie. Il était ouvrier charpentier. »

Péguy martelait les mots comme sur une enclume. Il les forgeait. Il les répétait et les répétait encore jusqu'à produire un effet hypnotique d'envoûtement, de sortilège. Durant trente-cinq minutes, la voix enfla, cogna, se cabra. Puis, elle s'apaisa d'un coup, se replia dans un creux de silence qui nous sembla interminable. Nos cœurs se bloquèrent. Soudain un cri jaillit. Une imprécation. Une sidérante flèche de colère.

« Et c'est alors qu'il sut la souffrance infinie. C'est alors qu'il connut. C'est alors qu'il apprit. C'est alors qu'il sentit l'infinie agonie et cria comme un fou l'épouvantable angoisse – clameur dont chancela Marie encore debout. Et par pitié du Père, il eut sa mort humaine. »

L'aiguille du gramophone grinçait à vide. Pierre Hiegel avait quitté le bureau depuis longtemps. Il nous avait laissés seuls. Un silence compact frigorifia la pièce. Nous nous tamponnâmes discrètement le coin des yeux, l'air gêné. Nous nous taisions. Que pouvions-nous dire qui fût à la hauteur de l'émotion qui venait de nous chavirer ? Nous nous contentâmes d'échanger un regard et de hocher la tête. Nous avions compris. Nous nous étions compris. Nous partagions dès lors un secret, une connivence. Nous n'étions plus les mêmes. Nous avions mûri d'un coup. Nos vies de futurs hommes de spectacle venaient de basculer.

Jacques et moi sortîmes de cette expérience abasourdis et bouleversés. *La Passion* me procura le choc poétique et culturel le plus violent de ma vie.

Car, aussi inimaginable que ce fût, c'est en s'inspirant de la prose incantatoire d'un poète mystique, en introduisant dans les textes de ses émissions les allitérations, les répétitions volontaires de mots et d'expressions, que Jacques révolutionna le style de la radio populaire d'après-guerre. Et c'est en me faisant son interprète que je fus capable de frapper les auditeurs de plein fouet et de fidéliser un auditoire.

Bien des années plus tard, j'eus l'occasion de rendre hommage à Pierre Hiegel, décédé le 14 avril 1980, en diffusant un extrait de son enregistrement de *La Passion* dans la tranche de programmes que j'animais chaque jour à l'heure du déjeuner sur Europe 1.

Puis, en 2006, j'enregistrai à mon tour le poème de Péguy en la cathédrale Saint-Front de Périgueux. Mais je donnai une interprétation très différente de celle de mon beau-frère. Depuis, je répète chaque année cette expérience au cours de la Semaine Sainte. La plupart du temps dans des églises du Périgord, la région où je vis désormais. Les effets produits sur les auditeurs, qu'ils soient ou non croyants, demeurent inchangés. J'essaie de transmettre intacte l'émotion qui m'avait bouleversé un demi-siècle plus tôt !

– Il nous manque un speaker pour dire la pub, hurla Jean-Jacques Vital dans les coulisses du théâtre des Deux Ânes où s'enregistrait une émission de jeux pour Radio-Luxembourg.

L'animateur recensa d'un regard circulaire les maigres ressources humaines dont il disposait. En dehors de trois ou quatre machinistes, chargés de dresser les décors et de veiller sur l'éclairage, il y avait là Jean-Paul Rouland. Mais il était indisponible, puisqu'il jouait un rôle

de faire-valoir dans le spectacle. André Baron ? Pas libre non plus. C'est lui qui, tout à l'heure, chaufferait la salle en racontant quelques histoires drôles. Assis à califourchon sur une chaise, je corrigeais à toute vitesse une liste de questions quand Vital m'interpella.

– Pierrot, tu ne veux pas t'y coller ?

– Pourquoi pas, si tu me dis ce que je dois faire, répondis-je.

– Approche, c'est facile. Voilà, chaque fois qu'un candidat quittera le plateau, qu'il ait gagné ou non, je lui annoncerai qu'il recevra son cadeau. À ce moment-là, tu sortiras des coulisses avec ton coffret et tu diras d'une voix forte et intelligible : une brosse, un peigne et Vitapointe !

– Détachez bien les syllabes : Vi... ta... pointe ! intervint le représentant de la marque de gel capillaire qui patronnait l'émission, et qui avait pris place dans la salle, au premier rang.

– Oui, détache bien, recommanda Vital. Ça ira, tu t'en sortiras ?

– Je vais essayer.

Le premier candidat échoua lamentablement dès la troisième question. Jean-Jacques Vital lui tapota familièrement l'épaule.

– Hélas, vous nous quittez déjà, cher monsieur, mais l'essentiel n'est-il pas de participer ? Quoi qu'il en soit, vous ne partirez pas les mains vides, puisque nous vous offrons un splendide cadeau.

Applaudissements du public. Roulement de tambour enregistré. Tel un diable sortant d'une boîte, je surgis des coulisses et avançai sur scène d'un pas un peu chancelant, mon coffret entre les mains.

– Une brosse... un peigne... et Vi... ta... pointe, vociférai-je d'une voix de stentor.

Quelques minutes plus tard, un autre candidat était éliminé à son tour. J'intervins à nouveau. Il me sembla que j'avais pris un peu d'assurance. Mais, au dernier moment, je m'embrouillai dans mes accessoires et tendis au concurrent le premier objet qui me tombait sous la main :

– Vitapointe, dis-je, en remettant au candidat le tube de gel.

– Un peigne, enchaînai-je, en me débarrassant de l'objet en question, comme s'il avait été chauffé à blanc.

Puis, reprenant mon souffle et appuyant mon effet avec l'énergie du désespoir :

– Et une brosse !

Candidat et public ne remarquèrent rien d'anormal. L'équipe s'esclaffa, une fois l'émission enregistrée. Quant à moi, je venais de signer mon baptême du feu d'animateur !

– Tu parles lentement et tu fais des pauses, me recommanda un autre jour Jacques Antoine.

Ce conseil pouvait paraître surprenant à une époque où la

tendance consistait à parler le plus vite possible à l'antenne. Ainsi, par exemple, Georges Briquet, le journaliste sportif, devait-il sa notoriété à ses commentaires de matchs de football débités à la vitesse d'une mitrailleuse.

– Écoute-moi, continua Antoine, si tu dis d'un seul trait : « L'homme aux mains poilues posa le revolver sur la table », les auditeurs n'auront pas eu le temps de les voir, les mains poilues et le revolver. La phrase leur sera entrée par une oreille et ressortie par l'autre. L'effet sera gâché. Par contre, si tu prends ton temps, si tu ménages des respirations, les auditeurs pourront visualiser la scène et ils resteront collés à leur poste de radio jusqu'à la fin de l'émission.

– Je crois avoir compris.

– Autre chose : lorsque tu seras dans une cabine d'enregistrement, fais des pauses pendant les passages les plus dramatiques de ton texte. Arrête-toi jusqu'à ce que le technicien du son se penche vers toi, pour vérifier que tu es toujours là. Ne reprends le fil de ton histoire qu'après avoir vu son regard affolé derrière la vitre.

Si Jacques Antoine me coacha avec autant d'application, c'est que, depuis quelque temps, j'avais pris goût à faire des « panouilles », de petites prestations d'animateur.

Quelques mois plus tard, grâce à un extraordinaire concours de circonstances, ce ne fut pas à la radio mais dans une émission diffusée en direct à la télévision, que j'eus l'occasion de m'exprimer pleinement.

20 Une petite boîte pleine de rêves

La télévision trouva, en France, un premier écho auprès du grand public grâce à une série de démonstrations qui eurent lieu durant le 13^e Salon de la TSF, qui se tint au Grand-Palais de Paris, en 1936.

Le chansonnier Ded Rysel y présenta des attractions que des spectateurs émerveillés découvrirent sur une multitude d'écrans minuscules. Un jour, pendant qu'il exhibait un lionceau face à la caméra, la température du studio grimpa au-delà de 50 degrés, les techniciens ayant multiplié le nombre des projecteurs dans le but d'améliorer la qualité de l'image. Le fauve, excité par la chaleur, s'échappa, renversa le présentateur et alla se réfugier derrière le décor. Alors que le public tremblait d'effroi devant des écrans vides, Rysel réapparut quelques minutes plus tard, sourire aux lèvres, mais le front balafré d'un coup de griffe. Héros involontaire du premier « drame » diffusé en direct, le chansonnier s'illustra l'année suivante sur les ondes de Radio-Luxembourg, en incarnant le personnage du père de la « Famille Duraton ».

Encouragée par le succès obtenu lors de ces séances de démonstration, la société Grammont proposa au public cinq modèles de récepteurs. Le plus luxueux, habillé en ronce de noyer, était équipé de 19 lampes et d'un écran en forme de hublot de 30 cm de diamètre. Il coûtait 11250 francs, soit près de 5000 euros d'aujourd'hui. Le mode d'emploi qui accompagnait l'appareil stipulait qu'il fallait l'équiper d'un amplificateur, afin que le ronronnement du moteur ne parasite pas entièrement l'écoute !

L'entrée en guerre mit provisoirement un terme à l'aventure télévisuelle, l'émetteur de la tour Eiffel ayant été saboté pour que l'ennemi ne puisse pas l'utiliser à des fins militaires. Lorsque l'armée allemande pénétra dans Paris, le 14 juin 1940, le parc audiovisuel français comptait 5 millions de récepteurs radio pour moins de 300 téléviseurs privés. Choissant les ondes de Radio Paris comme vecteur de propagande et de désinformation, l'occupant décida néanmoins de créer, en 1943, une structure télévisuelle capable de diffuser chaque jour une dizaine d'heures de programmes destinées à distraire malades et blessés allemands hospitalisés dans la région parisienne.

Dotée du matériel Telefunken qui aurait dû être utilisé pour la transmission des épreuves des jeux Olympiques d'Helsinki, en 1940, une vingtaine d'ingénieurs et de techniciens allemands s'installa dans un studio aménagé au pied de la tour Eiffel. Ensuite, faute d'espace disponible, les hommes de la « *Fernsehsender Paris* » jetèrent leur dévolu sur le Magic-City, l'immeuble qui accueillait depuis le début du siècle bals populaires et réunions syndicales. Et dans lequel – étrange

coïncidence déjà évoquée –, mes parents avaient fait connaissance au printemps de l'année 1914 !

La préfecture du département de la Seine réquisitionna l'immeuble mitoyen, rue Cognacq-Jay, occupé par la Familiale de l'Alma, une pension haut de gamme, et d'importants travaux d'aménagement furent menés tambour battant. Les forces d'occupation fournirent le matériel et financèrent les programmes, le choix et la rémunération du personnel français incombant au gouvernement de Vichy. Les effectifs comptèrent bientôt cent vingt permanents : réalisateurs, techniciens, machinistes et décorateurs. Relativement à l'abri des persécutions infligées par la Gestapo, les Français collaborant à la « *Fernsehsender Paris* » parvinrent pour la plupart à se soustraire au Service du travail obligatoire, à échapper aux rafles et à la déportation.

Le 29 mars 1945, une centaine de personnalités assista, subjuguée, à la diffusion de *La Danse de la robe de plumes*. Inspiré d'une légende japonaise, associant chants, musique et danse, combinant décors construits et toiles peintes en trompe-l'œil, ce spectacle marqua la véritable naissance de la télévision française.

En l'absence du magnétoscope, inventé beaucoup plus tard aux États-Unis, seules deux techniques étaient alors envisageables : soit réaliser les émissions en direct, les caméras jouant le rôle de simples transmetteurs d'images. Soit utiliser le télécinéma. Ce procédé consistait à capter et à diffuser en temps réel, au moyen d'une caméra électronique, les images argentiques d'un film projeté sur un écran. À l'inverse, le kinescope permettait d'archiver les images électroniques, en filmant directement en 16 mm les plans sélectionnés par le réalisateur sur le tube d'un récepteur.

Deux standards techniques cohabitèrent jusqu'en 1956 : les 441 lignes et la haute définition en 819 lignes. Véritable casse-tête pour les cameramen et les ingénieurs de la vision, l'utilisation simultanée des deux normes impliquait de placer côte à côte deux caméras pour capter les scènes en parallèle.

Après quelques mois d'existence, ce nouveau média attira une poignée d'aventuriers passionnés, venus de tous les milieux. Saltimbanques, hommes de théâtre et de radio, techniciens et journalistes s'associèrent spontanément en équipes pour concevoir des programmes distrayants et éducatifs. Les réalisateurs venaient pour la plupart de l'Idhec, l'école de cinéma nouvellement créée ; les cameramen étaient recrutés dans les services techniques des grandes entreprises nationales ; des clowns et des chansonniers s'improvisèrent animateurs ou producteurs ; des journalistes de la presse écrite rêvèrent de tourner des images choc sur toute la surface de la planète.

Ainsi, avant de devenir l'un de ces pionniers de la télévision, l'infatigable Pierre Sabbagh avait-il exercé des activités aussi nombreuses qu'éclectiques : comédien, dessinateur publicitaire, marionnettiste, sculpteur, mime, démonstrateur de Yo-yo, scénariste, photographe, correspondant de guerre. Et gagman dans la troupe de Robert Dhéry ! Dans son premier journal télévisé, afin de frapper les esprits avec un reportage sensationnel, il rendit compte de la coupe Gordon-Bennett, une épreuve de longue distance pour ballons libres. Pour saisir des images au cœur de l'action, il prit place dans la nacelle d'un aérostat, en compagnie de son cameraman casse-cou, Michel Wakhévitch. Par malchance, le temps se gâta dès le décollage. Le ballon, devenu incontrôlable, tangua au-dessus de l'esplanade des Invalides, frôla la Marne, et s'écrasa piteusement en rase campagne, 40 kilomètres plus loin. On imagine l'effroi que les téléspectateurs durent ressentir, en découvrant les images chaotiques de cette épopée.

Reporters et rédacteurs polyvalents traitaient indifféremment tous les domaines de l'actualité. À la différence des speakers des actualités cinématographiques, qui s'adressaient sur un ton solennel à des salles de mille personnes, ces pionniers utilisaient le ton familier de la conversation et parlaient au présent des sujets tournés le matin même. Ce style, dont s'inspireront plus tard avec succès les journalistes d'Europe n° 1, établissait une proximité voire une connivence avec le public.

Pour autant, la venue d'une nouvelle « voix de la France » laissa encore indifférent le milieu politique. On dit que le ministre de l'Information en charge de valider la création du Journal télévisé l'aurait fait en ajoutant dans la marge de son rapport la mention : « Laissez les gosses jouer dans la cour et qu'ils nous fichent la paix. » Trois mois plus tard, le succès du Journal était tel que les ventes de téléviseurs avaient doublé.

Mélange de laboratoire expérimental, de camp de vacances et de kolkhoze, la Familiale de l'Alma, l'ancienne pension qui abritait la Télévision, rassemblait une joyeuse bande de garçons et de filles tenus d'inventer, au jour le jour, leur outil de travail. Faute de moyens techniques et financiers, la débrouillardise était de rigueur. On empruntait la voiture d'un copain pour se rendre sur un lieu de tournage, car la vieille jeep récupérée des surplus militaires ou la Peugeot 202 d'un journaliste était indisponible. On marchandait une caméra amateur Paillard-Bolex d'occasion sur un stand du marché aux puces. On utilisait une grue de chantier en guise de travelling vertical. On n'hésitait pas à supplier un gardien de la paix de prêter son arme de service pour les besoins d'une dramatique, l'accessoiriste ayant oublié de louer un pistolet factice. La pellicule était développée dans

une cuve bricolée et le séchage se faisait sur des lattes en bois montées sur deux roues de bicyclette. La secrétaire de rédaction s'était installée dans une ancienne salle de bains et utilisait une planche posée sur le bidet en guise de bureau.

Pierre Tchernia avait inventé un jeu qui consistait à glisser des phrases absurdes, telles que « ça, c'est de la pluie pour demain ! », dans les commentaires des reportages qu'il lisait à l'antenne. Il avait aussi créé un personnage imaginaire, M. Schwartzenberg, dont il signalait la présence dans toutes les manifestations, qu'elles soient politiques, sportives ou culturelles. Ainsi, par exemple, sur les images d'un ministre inaugurant un bâtiment officiel, il mentionnait que, naturellement, M. Schwartzenberg figurait au nombre des invités.

En 1949, un concours fut ouvert en vue d'engager une speakerine pour annoncer les programmes et faire patienter les spectateurs pendant les pannes encore nombreuses. Deux cents candidates se présentèrent, parmi lesquelles Jacqueline Joubert, une charmante comédienne de vingt-quatre ans. Au terme de la sélection, ses qualités physiques et intellectuelles emportèrent la décision. Un soir, Jacqueline dut patienter derrière un décor, le temps que s'achève la diffusion d'une comédie burlesque. Pour clore le spectacle, il était prévu que Pierre Brasseur lance une tarte à la crème en direction de sa partenaire. Mais Brasseur réussit si bien sa prestation que la tarte atteignit la malheureuse en plein visage. Ne sachant plus quoi faire, Brasseur quitta le plateau précipitamment en claquant violemment la porte du décor. Ce dernier s'effondra à grand fracas, dévoilant Jacqueline Joubert en train de... tricoter dans un nuage de poussière. Gardant son sang-froid au milieu de l'hilarité générale, la speakerine parvint à poser tranquillement son ouvrage et à lancer à l'adresse du public : « Ainsi s'achèvent nos programmes. Bonne nuit et faites de beaux rêves ! »

Tandis que Gilles Margaritis reprenait les grands spectacles de cirque qui avaient fait sa renommée durant l'Occupation, que Jean Nohain animait l'émission de variétés « 36 chandelles » ou que Georges Charensol esquissait une *Histoire du cinéma français*, le réalisateur Claude Barma montait les premières dramatiques en direct. Je me souviens avoir assisté aux préparatifs des *Trois Mousquetaires*, avec Jean-Paul Belmondo dans le rôle de d'Artagnan. Au cours des répétitions, qui duraient plusieurs jours, des assistants marquaient sur le sol, avec des craies de couleurs différentes, les emplacements successifs et les angles de prises de vue prévus pour les trois uniques caméras dont l'équipe disposait à l'époque. Vu des cintres, le sol était

couvert d'une toile inextricable de signes et de numéros. Lorsque le scénario nécessitait un changement de décor, Claude Barma diffusait à l'antenne, en télécinéma, une scène de chevauchée tournée à l'avance. L'équipe ne disposait alors que de quelques minutes pour se transporter sur le plateau voisin, et reprendre le fil du direct dès la fin de la séquence enregistrée. La tension nerveuse qui régnait sur le plateau et dans la régie était inimaginable. Pourtant, ce jour-là, il ne se produisit aucun incident. À la fin de la transmission, lorsque Barma, épuisé, remercia son équipe, acteurs et techniciens se jetèrent spontanément dans les bras les uns des autres. Bien qu'alors simple spectateur, jamais je n'ai retrouvé de tels moments d'émotion à la télévision.

L'espérance de gloire et d'argent n'était certes pas la motivation qui nous poussa à nous lancer dans l'aventure télévisuelle. En 1953, le nombre de récepteurs était encore inférieur à 60000 et, pour acquérir une 4 CV Renault, un technicien de la RTF devait épargner la totalité d'un an et demi de son salaire. Mais nous pressentions que ce nouveau média, qui avait déjà bouleversé le mode de vie américain, connaîtrait un jour le même succès en France. Il importait donc pour chacun d'entre nous de nous mettre rapidement sur les rangs...

21 « Télé Match »

En septembre 1954, Jean d'Arcy, le directeur des programmes de la RTF, demanda à André Gillois, ancien journaliste de Radio-Londres pendant la guerre et animateur célèbre, d'imaginer un jeu populaire hebdomadaire d'une durée d'une heure et demie. S'inspirant du jeu de l'oie, Gillois proposa « Télé Match ». Au hasard des coups de dés lancés par une animatrice, deux équipes de candidats devaient se déplacer sur une aire de jeu de 55 cases représentant des décors de la vie quotidienne. Des vedettes, placées sur chacune des cases, réaliseraient gages ou numéros de music-hall pour aider les concurrents. N'étant pas un spécialiste des jeux, Gillois fit appel à Jacques Antoine et à moi pour trouver des idées. Nous lui fournîmes quelques concepts que nous avions rodés à Radio-Luxembourg. Gillois en retint cinq ou six. Puis, sans réfléchir davantage, il se lança tête baissée dans l'aventure.

Bien que les ingrédients d'un bon spectacle de divertissement fussent réunis – un jeu familial qui a fait ses preuves, la « vedettisation » des candidats, eux-mêmes confrontés à de vraies vedettes –, André Gillois ne réalisa pas d'émission-pilote pour tester en temps réel les qualités et les faiblesses de sa future émission. L'obligation technique de diffuser les programmes originaux en direct rendait, en effet, très difficile la confection de maquettes. Personnellement, je doutais que le mécanisme du jeu de l'oie, basé sur le hasard, puisse fonctionner à la télévision, l'animateur n'ayant aucune marge de manœuvre pour en réguler le déroulement.

Quelques jours plus tard, nous assistâmes, Jacques et moi, à la diffusion de « Télé Match ». L'émission bimensuelle, animée par Gillois et Mireille, la star de la chanson d'avant-guerre, se déroula au théâtre de l'Étoile. Installé dans l'unique car-régie dont disposait la RTF, Igor Barrère, le jeune réalisateur, utilisait trois énormes caméras, équipées chacune d'une tourelle d'objectifs fixes et d'un viseur intégré, qui obligeait les cameramen de petite taille à se hisser sur une caisse pour cadrer les plans.

Je vécus, le cœur serré, la lente descente aux enfers d'André Gillois. Dès le premier coup de dés, un couple de concurrents tomba sur l'emplacement « retour à la case départ », tandis que le second allait moisir en prison, dans l'attente d'un double 6 libérateur, qui s'obstinait à ne jamais sortir.

Pour comble de malchance, Jean d'Arcy avait pour habitude de regarder toutes les émissions que diffusait sa chaîne. Même lorsqu'il dînait en ville, il exigeait de ses amis que le téléviseur restât allumé dans la salle à manger. Or, au bout d'une heure, le déroulement de

« Télé Match » s'était définitivement englué. L'hébétude s'installait. Les candidats faisaient du sur-place, les vedettes s'ennuyaient, les gages tombaient à plat, le public commençait à désertier la salle. D'Arcy patienta encore quelques minutes. Puis, fulminant, il téléphona à la régie finale pour ordonner que l'on arrêât sur-le-champ la diffusion du programme.

Le lendemain matin, Gillois nous téléphona.

– J'ai bien réfléchi pendant toute la nuit, nous dit-il. Mon émission est mauvaise et je ne suis pas fait pour animer des jeux. D'Arcy ne me tient pas rigueur de mon échec. Au contraire, il veut que je mette un nouveau programme à l'antenne dans les prochains jours. Comme j'en suis incapable, je vous donne mon émission. Elle est à vous. Gardez son titre, mais transformez-la comme bon vous semble. Je vous souhaite bonne chance.

À ma connaissance, c'est la seule fois dans l'histoire de la télévision qu'un producteur offrait à d'autres une de ses émissions, sans attendre en retour la moindre compensation. La peur au ventre, conscients de l'importance de l'enjeu, nous acceptâmes l'offre généreuse.

La télévision nous ouvrait ses portes en grand. Comment aurions-nous pu laisser passer pareille opportunité ? Dès lors, avec l'aval de Jean d'Arcy, nous constituâmes en urgence une équipe d'animateurs. Roger Couderc, Jacques Bénétin, Jean-Paul Rouland et Jacques Antoine présenteraient les séquences de jeux. J'assurerais le rôle de coordinateur et imposerais son rythme à l'ensemble de la soirée. Pour ne pas renouveler l'erreur d'André Gillois et découvrir au cours du direct qu'un de nos jeux fonctionnait mal, nous louâmes la salle des fêtes du 15^e arrondissement de Paris et passâmes au crible toutes nos idées, en les mettant en scène avec l'aide de candidats bénévoles recrutés pour l'occasion. Au terme de deux semaines de répétition et d'insomnie, nous sélectionnâmes six jeux dont l'un, « L'objet mystérieux », servait de fil rouge. Préfigurant « La chose » puis « Le schmilblick », il consistait à demander au public de deviner la nature d'un objet. Avec l'aide d'une équipe technique mobile, Jean-Paul Rouland recueillait les propositions auprès des passants, tandis que j'arbitrais en studio les réponses et récapitulais les indices dont disposait le public. Je choisis pour premier objet une récente invention de mon beau-père, dentiste mais aussi bricoleur de génie. Il s'agissait d'un système qui, en cas d'accident, coupait automatiquement tous les contacts électriques d'un véhicule. Lorsque les concurrents échouaient, une cagnotte, constituée de bons de voyage en avion, augmentait de plusieurs centaines de kilomètres.

Dans un autre jeu, un candidat devait choisir l'un des trois objets,

la plupart du temps un appareil électroménager, sélectionnés dans un décor reconstituant les trois pièces d'un appartement transformé en bric-à-brac. Il devait ensuite réussir à l'extirper du fouillis et à le transporter hors de l'appartement, sans rien casser de ce qui l'entourait. Des meubles de guingois, de la vaisselle en vrac, un déballage de bibelots et des rouleaux de papier-tue-mouches pendant du plafond compliquaient naturellement la manœuvre. S'il accomplissait l'exploit, le concurrent acquérait l'objet convoité.

Ancêtre de « Tournez, manège », « Le match conjugal » testait la connaissance mutuelle des époux. On demandait, par exemple, au mari de choisir parmi cinq robes de coupes et de couleurs différentes celle que sa femme préférerait porter. La même question était ensuite posée à cette dernière. Le couple emportait un cadeau si ses goûts s'accordaient sur tous les points.

Réalisée sans vedettes, puisque mes copains animateurs et moi étions encore inconnus du grand public, « Télé Match » fut l'émission de soirée la moins chère de la télévision, chaque épisode coûtant de 40000 à 350000 francs, soit l'équivalent de 800 à 7000 euros d'aujourd'hui. Mais le budget n'incluait pas les moyens techniques mis à notre disposition. Ces derniers étaient entièrement pris en charge par la RTF et pouvaient, dans certains cas, être considérables. Les cachets octroyés aux auteurs et aux présentateurs n'en demeuraient pas moins presque symboliques. Il ne fallait pas avoir besoin d'argent pour travailler à la télévision dans les années 1950 ! Les contrats d'embauche nous parvenaient alors que l'émission avait été diffusée depuis longtemps, et il nous fallait patienter deux mois avant d'être payés. C'est pourquoi nous vivions exclusivement des émissions que nous produisions pour Radio-Luxembourg, la télévision ne constituant qu'une modeste vitrine pour nous faire connaître.

Pari réussi pour « Télé Match ». 6000 lettres de téléspectateurs se déversaient chaque semaine dans les locaux d'Idées-Radio. Si la plupart d'entre elles étaient des témoignages d'encouragement et de sympathie, beaucoup d'autres proposaient des idées de jeux. Un jour, un spectateur nous démontra, preuve à l'appui, qu'il possédait une martingale infaillible pour gagner au jeu du « Match conjugal ». Après vérification, nous nous aperçûmes avec étonnement qu'il avait raison. Nous le remerciâmes chaleureusement. Après avoir modifié la règle du jeu.

Au bout de quelques mois de programmation, le magazine *Music Hall* rendit compte de la bonne marche de l'émission : « Le courrier reçu ainsi que les sondages téléphoniques auxquels se livrent régulièrement les services de la RTF ont établi que, dans sa forme

actuelle, 78% des téléspectateurs apprécient le nouveau “Télé Match”. »

Encouragés par ces résultats, nous commençâmes à sortir de Paris et à présenter nos jeux dans des régions de province pourvues d'émetteurs.

Jacques Antoine convient aujourd'hui, sans amertume et avec humour, que le métier de présentateur ne lui convenait pas : « Je suis affreusement timide et, au moment de passer à l'antenne, j'avais une tremblote épouvantable, confesse-t-il. Le lendemain d'une de mes émissions, j'étais dans un bar. Quelqu'un m'avait dévisagé et m'avait dit : “C'est vous Jacques Antoine ? Vous êtes beaucoup mieux au naturel qu'à la télévision. Un bon conseil : ne vous montrez plus.” Je n'ai pas insisté, laissant à Pierre le soin d'animer dorénavant toutes nos émissions. Parmi les très nombreux présentateurs avec lesquels j'ai eu l'occasion de travailler pendant un demi-siècle, il est, et de loin, le meilleur de tous. »

Pour ne pas user la formule et garder la fraîcheur de l'innovation, nous ne cessons de renouveler les jeux à l'intérieur de « Télé Match ». Lors d'un déplacement en province, lassé de voir s'égrener les secondes sur le chronomètre mural du studio, nous demandâmes à un cycliste de boucler le tour des remparts d'Avignon, la durée de sa course constituant le temps imparti au candidat pour répondre à une question. Améliorant cette idée, Jacques mit au point un nouveau module combinant les talents de deux candidats formant équipe : le premier devait répondre à une série de questions de plus en plus difficiles sur son thème de prédilection ; en cas d'échec, le second tentait de le repêcher en accomplissant un exploit sportif. Sous le nom de « La tête et les jambes », cette séquence connaîtra un succès retentissant et restera dans la mémoire collective des spectateurs comme l'une des émissions les plus appréciées.

Un jour, vêtu d'un smoking, je me glissai au volant d'une limousine. Edmond Frankl, le candidat, un étudiant de vingt-trois ans, avait déjà pris place à mes côtés. La voiture semblait rouler, de nuit, dans les rues de Paris. En réalité, la scène était tournée en studio, l'effet de déplacement étant dû à un jeu d'éclairage changeant et à deux machinistes qui, cachés dans l'ombre, secouaient légèrement le véhicule. Un plan large montra ensuite la berline garée devant l'Opéra de Paris. Frankl et moi arrivâmes au bas du grand escalier, entre deux haies de gardes républicains sabre au clair. Nous fûmes accueillis par Georges Hirsch, l'administrateur, entouré de trois prestigieux compositeurs, Francis Poulenc, Georges Auric et André Jolivet. Après avoir échangé quelques formules de politesse, ces derniers sourirent

le candidat à une série de questions ayant, naturellement, la musique pour thème. Frankl répondit correctement aux deux premières.

– Pourquoi l'Opéra de Paris avait-il exceptionnellement affiché relâche le 3 mars 1875 ? demanda ensuite Francis Poulenc au candidat.

Edmond Frankl écarquilla les yeux.

– Souhaitez-vous que je répète la question ? demanda aimablement le musicien.

– Non merci, c'est inutile. J'ai beau chercher, je l'ignore.

J'intervins.

– Le temps est écoulé. Quelle était la bonne réponse, monsieur Poulenc ?

– Ce jour là, les six premiers ténors étaient atteints de bronchite.

– Serez-vous repêché ? poursuivis-je, en m'adressant au jeune candidat. Nous allons le savoir dans une poignée de minutes. À vous « les jambes », à vous Roger Couderc !

– Jo Arama, le champion de France de pétanque qui se trouve à mes côtés, est prêt à relever le défi, lança Couderc de sa voix rocailleuse du Sud-Ouest. Son challenge est simple : Jo dispose de dix boules pour réussir au moins cinq carreaux, à une distance de 8 mètres.

Non loin de la tour Eiffel, un secteur du Champs-de-Mars avait été éclairé *a giorno* par de puissants projecteurs. Une foule de badauds s'était massée derrière les barrières pour ne rien perdre du spectacle.

– Jo me fait signe qu'il est prêt. En avant donc pour le premier essai, glapit Couderc. La boule est lancée... elle s'élève dans les airs... À côté !

L'animateur marqua une pause, tapota l'épaule du champion pour l'encourager.

– Seconde tentative.

Une clameur de déception s'éleva du public.

– Ratée.

Troisième et quatrième boules... La cible est à peine frôlée.

Les signes de la compassion apparaissaient sur le visage de Couderc.

– Rien n'est encore joué. Concentrez-vous, Jo, comme vous le faites en championnat. Allez-y, cinquième tentative.

La boule s'écrasa dans le sable, à 5 centimètres de la cible.

À partir de la sixième boule, Jo Arama n'eut plus droit à l'erreur. L'angoisse gagna l'équipe du Champs-de-Mars. Igor Barrère, le réalisateur, commuta. La caméra installée dans le hall de l'Opéra de Paris montra mon air contrit et celui de Frankl.

– Nous ne pouvons que croiser les doigts, dis-je en désespoir de cause.

Roger annonça d'une voix sourde le tir décisif. La boule étincela une fraction de seconde sous les projecteurs. Et retomba sur le sol, produisant un son mat du plus triste effet. Arama se prit la tête dans les mains, comme un gosse sur le point d'éclater en sanglots. « La tête et les jambes », la séquence la plus attendue de « Télé Match », venait de s'achever sur un fiasco. Elle n'avait pas duré plus de cinq minutes !

Dans d'autres circonstances, la rusticité du matériel technique, en usage à l'époque, entraînait parfois des incidents mémorables. Ainsi, pour illustrer une séquence consacrée à l'histoire des chemins de fer, je réussis, à force de promesses et de persuasion, à convaincre le directeur du musée de la SNCF de me prêter pour quelques heures des maquettes de locomotives anciennes hors de prix. Afin de les présenter sous leur meilleur angle, Igor Barrère décida de les filmer en plongée. Ce choix impliquait de placer l'appareil de prise de vue à 2 mètres au-dessus du sol. Or les caméras, qui ressemblaient à de gros parallélépipèdes, n'étaient équipées que de viseurs fixes. Ce qui obligeait l'opérateur à se hisser sur un escabeau puis à se percher en équilibre instable. Alors que j'interrogeais le candidat, un fracas épouvantable ébranla le studio et des débris en tout genre volèrent autour de nous. Opérateur et caméra avaient basculé et pulvérisé les précieuses maquettes. Je n'avais pas d'autre choix que celui de faire en direct le reportage de la catastrophe. Après m'être assuré que le cameraman ne s'était pas sérieusement blessé, je repris le cours de l'émission. Avec toutefois l'appréhension de devoir bientôt rendre compte du désastre au directeur du musée.

Bien que doté d'une excellente mémoire, je suis en revanche incapable, la plupart du temps, de me souvenir des prénoms et des noms patronymiques de ceux que je rencontre. Même s'il s'agit de mes plus proches collaborateurs. Ce qui, dans cette émission, m'a joué des tours. Un jour, au terme d'un tournage, un technicien lança le générique de fin. Pour ce faire, un mécanisme électrique actionnait un rouleau de papier noir sur lequel étaient peints en lettres blanches les noms des participants. Mais le dispositif se grippa. Un assistant se précipita et me glissa subrepticement la liste des noms et des fonctions de chacun. Or, les prénoms ne figuraient pas sur la liste. Dans l'émotion, je fus incapable de me souvenir des prénoms des membres de mon équipe. C'est ainsi que je dus me contenter de dire : « Reportages extérieurs : Couderc et Rouland ; textes : Chiappe et Lux ; réalisation : Barrère. » Une fois les projecteurs éteints, mes camarades furent naturellement furieux de constater que j'avais oublié leurs prénoms. Mais c'est ainsi. Cette amnésie me poursuit toujours.

Le 23 avril 1956, Wladimir Porché, le directeur de la RTF, prit une décision qui vida en quelques semaines la grille des programmes d'une partie de ses vedettes. Il décréta que les animateurs travaillant au cachet pour la télévision devaient abandonner toutes leurs autres activités audiovisuelles. Je demandai à Jean d'Arcy ce que la RTF comptait nous donner en échange de cette exclusivité. Rien, me répondit-il. Dans l'esprit de Porché, l'honneur de travailler pour la télévision française était amplement suffisant. Nous fûmes quelques-uns à renoncer à cet honneur. Jacqueline Joubert quitta sa fonction de speakerine pour ne garder que son émission sur Radio-Luxembourg. Jean Nohain, en revanche, abandonna cette station pour rester à la télévision.

Pour inique qu'elle fût, cette clause d'exclusivité fut maintenue en vigueur pendant un an. Jusqu'à ce que Wladimir Porché soit démis de ses fonctions, et que Jean d'Arcy s'empresse de solliciter le retour de ses animateurs démissionnaires, m'offrant ainsi l'occasion de remettre à l'antenne une nouvelle formule de « Télé Match ».

Après une vingtaine d'épisodes diffusés, la notoriété de la séquence de « La tête et les jambes » avait largement franchi les frontières de l'Hexagone, des chaînes américaine, allemande et italienne ayant acheté les droits d'adaptation. L'hebdomadaire *Jours de France* salua, avec un lyrisme exagéré, ma célébrité naissante : « Le phénomène est un géant, un "fort des Halles". C'est un meneur de jeu de premier ordre, et c'est surtout un "homme à idées". C'est lui qui a mis au point la première émission de jeux de la TV, "La tête et les jambes", que les Américains se sont empressés de nous acheter. Il s'appelle Pierre Bellemare, et on se l'arrache dans le monde entier. »

Quoi qu'il en fût, de nouvelles aventures nous attendaient. Elles eurent pour cadre New York, Rome et Cologne. Et laissèrent gravés dans ma mémoire des souvenirs impérissables.

22 De Rome à New York

Puisque la RTF ne reconnaissait pas le statut d'auteur aux concepteurs de programmes, à charge de revanche, nous avions toute latitude pour les vendre à l'étranger, sans accord préalable ou partage de royalties. C'est ainsi qu'en 1957, la direction générale de la Radiotélévision italienne acheta à Idées-Radio, sur la recommandation de Jean d'Arcy, le concept et le contenu de « Télé Match ».

Au début de l'été, sous une chaleur accablante, Jacques Antoine et moi nous rendîmes à Rome pour prêter main-forte au producteur. Il avait été convenu que l'équipe italienne dupliquerait aussi fidèlement que possible l'émission originale, bien rodée après deux ans de présence sur les antennes françaises. Fort de son expérience, Igor Barrère se chargerait de la réalisation en direct. Dans une profession volontiers jalouse de ses prérogatives, confier cette responsabilité à un confrère étranger était une marque de confiance sans précédent. Mais Barrère était un garçon doté d'une personnalité et d'un talent exceptionnels. Pilote de chasse dans l'US Air Force pendant la guerre, il avait été l'un des premiers à franchir le mur du son à bord d'un jet. Après avoir décroché une licence de lettres, être devenu l'assistant d'Orson Welles et de René Clair, il avait pressenti le potentiel qu'offrait la télévision et abandonné le cinéma. Ayant rejoint l'équipe des pionniers de la rue Cognacq-Jay, Barrère réalisa, à partir de 1959, le magazine mythique « Cinq colonnes à la une » aux côtés des « trois Pierre », Desgraupes, Lazareff et Dumayet. Non content d'écumer la surface de la planète en multipliant les grands reportages, il se passionna pour la vulgarisation scientifique et créa « Les médicales » avec Étienne Lalou. Totalement investi dans cette nouvelle mission, Barrère s'aperçut rapidement qu'il ne possédait pas les connaissances suffisantes pour s'entretenir d'égal à égal avec les sommités du monde médical qu'il était amené à rencontrer. Qu'à cela ne tienne ! Cet infatigable curieux s'inscrivit à la faculté de Médecine de Paris et, tout en poursuivant ses activités télévisuelles, obtint brillamment son doctorat, après sept ans d'études.

Pour l'heure, à Rome, nous dirigeons les répétitions de « Télé Match » avec Enzo Tortora, le sympathique animateur italien. Le Foro Italico, le stade des Marbres, situé dans la banlieue nord de la capitale, avait été choisi pour accueillir l'épreuve sportive du « Bras et du cerveau », version italienne de « La tête et les jambes ». Construit par Mussolini à la fin des années 1920, le bâtiment ambitionnait de rivaliser avec le Colisée. C'était une pompeuse combinaison de références à l'Antiquité et de nouvelles technologies. Ainsi, les gradins en béton armé avaient-ils été recouverts de 12000 tonnes de marbre

de Carrare. Une statue du Duce, d'une hauteur de 18 mètres, pointait vers le ciel une flèche recouverte de 32 kilos d'or pur. De part et d'autre de l'entrée, les hauts faits de l'Italie fasciste avaient été gravés dans le marbre de stèles monumentales. La première inscription glorifiait la conquête de l'Abyssinie ; la seconde faisait l'apologie de l'assèchement des marais pontins. Toutes les autres étaient restées vierges d'exploits mémorables.

Sur les écrans de contrôle, le candidat sportif, lancé sur la cendrée du stade, était à bout de force. Allait-il s'effondrer ? Allait-il parvenir, au prix d'un effort surhumain, à franchir la ligne et à repêcher son coéquipier ? Dans la cabine technique, la tension était montée d'un cran. Soudain, Igor Barrère balbutia quelques mots et s'écroula sur le pupitre, se prenant la tête à deux mains. L'équipe italienne se figea de stupeur.

– Que lui arrive-t-il ? hurla, paniqué, le producteur, qui crut un instant que le réalisateur allait périr sous ses yeux, victime d'un arrêt cardiaque.

Je conservai mon calme.

– Ne vous inquiétez pas, tout va rentrer dans l'ordre.

En un éclair, Nicole, la script française, prit le contrôle de la régie. Elle choisit les plans, pianota sur les touches, actionna la barre du mélangeur avec dextérité. Une minute plus tard, Barrère reprit sa place comme si rien ne s'était passé.

– Igor souffre d'une maladie ophtalmologique, expliquai-je aux Italiens. En cas de fatigue visuelle, les images reçues sur la rétine de chaque œil se dissocient et disparaissent dans une sorte de trou noir. C'est pourquoi sa scripte, qui connaît bien son handicap, se tient toujours prête à intervenir.

Vers 22 heures, la diffusion se termina en apothéose. L'émission, qui s'était déroulée harmonieusement du début à la fin, avait enthousiasmé les membres de la RAI. Dans quelques jours, un contrat définitif portant sur une première tranche de quarante épisodes serait signé. Enzo Tortora me donna l'accolade. On rit, on se congratula. Les bouchons des bouteilles de champagne sautèrent. Dans la régie, il régnait une chaleur d'étuve. L'équipe était liquéfiée.

– *Vieni al mare ! Vieni al mare !* rugit Tortora, en esquissant quelques pas de danse endiablés.

Le temps pour les Français de passer en coup de vent à leur hôtel récupérer leurs maillots de bain, de s'entasser à six par voiture, de parcourir à toute vitesse les 30 kilomètres qui séparent Rome d'Ostia, la plage la plus proche, et la bande au grand complet se retrouva en train de barboter joyeusement sous la lune. Le souvenir de cette nuit magique symbolise pour moi mes années de jeunesse. Nous avions

tous moins de trente ans. Nous faisons un métier neuf, passionnant et aventureux. Nous étions heureux de vivre et confiants en l'avenir. J'ai retrouvé plus tard cette atmosphère de fête et de légèreté dans un film comme *La Dolce Vita* de Fellini.

Bien des années plus tard, j'appris avec consternation le drame qui avait brisé la vie de mon ami Enzo Tortora. Après avoir créé les concepts d'« Intervilles » et de « Jeux sans frontières », Tortora était devenu, à la fin des années 1970, la star incontestée de la télévision italienne, grâce notamment à son émission « Portobello », regardée chaque vendredi soir par 26 millions de spectateurs.

Le 6 juin 1983, accusé d'avoir participé à un trafic de cocaïne pour le compte de la Camorra, la mafia napolitaine, Tortora fut arrêté dans sa villa de la Côte d'Azur et incarcéré. Il eut beau crier son innocence, les juges instructeurs bouclèrent son dossier en quelques mois, le désignèrent comme « un cynique marchand de mort », et le condamnèrent à dix ans de réclusion. Deux éléments étaient à l'origine de son arrestation : son homonymie avec un mafieux célèbre, mais que la police n'était pas parvenue à photographier, et les témoignages de plusieurs malfrats repentis, dont le parrain napolitain Gianni Melluso, qui affirma sous serment « qu'Enzo Tortora est l'un des nôtres ». En septembre 1986, après avoir croupi plus de trois ans en prison, Tortora fut enfin blanchi, ses avocats ayant réussi à démontrer qu'il n'existait aucun lien entre lui et le narcotraffiquant qui portait son nom. Libéré, réhabilité, l'animateur fut aussitôt invité par la RAI à reprendre la place de vedette qu'il occupait avant le drame. Il était trop tard. Mon camarade était désormais un homme brisé. Il décéda d'un cancer deux ans plus tard, à l'âge de soixante ans. Francesca Scopelliti, sa veuve, sénatrice, poursuivit le combat pour éviter que se répètent de pareilles erreurs judiciaires. Après avoir participé à une commission d'enquête parlementaire auprès des repentis incarcérés, elle obtint les aveux de Melluso. « J'ai organisé cette machination pour détourner l'attention de la police d'Enzo Tortora, celui qui appartenait à notre organisation, avoua-t-il. J'ai compris ensuite que mon faux témoignage arrangeait les enquêteurs, car, à travers le personnage médiatique qu'ils avaient arrêté, ils bénéficiaient d'une formidable publicité en faveur de la lutte qu'ils menaient contre la Camorra. »

Triste épilogue.

Comme trois chiens fous ne sachant où donner de la tête, Igor Barrère, Jacques Antoine et moi allâmes à New York avec bonheur. Gerbes de néons débordant des façades ; camions de pompiers surdimensionnés ; snack-bars et cinémas lépreux où s'agglutinait une

humanité improbable et vacillante ; théâtres rutilants annonçant les comédies musicales dont tout le monde parlait, *West Side Story* ou *Wonderful Town*... les ressources qu'offrait Time Square étaient trop vastes et excitantes pour nous permettre de faire un choix. Dans cette incapacité, nous regagnâmes sagement nos chambres de l'hôtel Waldorf Astoria et déballâmes nos emplettes comme l'auraient fait des gamins au pied d'un sapin de Noël. À quatre pattes sur l'épaisse moquette, nous assemblâmes le train électrique miniature que nous avions acheté en pièces détachées chez Schwartz, le magasin de la Cinquième Avenue, qui proposait sur cinq étages les plus beaux jouets du monde.

Le 24 octobre 1958 fut à coup sûr un grand jour. La National Broadcasting Compagny, le network américain qui avait acquis les droits d'adaptation de « Télé Match », enregistra le premier épisode.

À la différence des grands pays européens ruinés par la guerre et dans lesquels le développement de la télévision s'était effectué graduellement et sous le contrôle d'une autorité de tutelle, aux États-Unis, l'expansion s'était faite de façon anarchique et exponentielle. En 1958, près de 550 stations maillaient déjà la totalité du territoire et offraient un vaste choix de programmes aux 30 millions de foyers dotés d'un récepteur. En dépit d'une loi antitrust, qui interdisait à une entreprise de posséder plus de sept stations, les régies publicitaires des networks et de leurs chaînes affiliées engrangeaient chaque année près d'un milliard et demi de dollars. Cette disparité de fonctionnement, alliée à une culture télévisuelle que ne possédaient pas encore les publics européens, expliquaient-elles l'accueil médiocre qui fut réservé aux premières diffusions de « Télé Match » ?

Plus prosaïquement, nous fûmes victimes du scandale des jeux d'argent qui venait d'entacher les chaînes américaines, et qui allait nous priver du même coup d'une manne qui aurait pu nous transformer en millionnaires. En effet, aux États-Unis, lorsqu'une émission enregistrait toujours une forte audience après plusieurs années de diffusion, il n'était pas rare qu'un financier propose aux producteurs de leur acheter les droits mondiaux de leur concept pour une somme qui, dans certains cas, pouvait atteindre plusieurs dizaines de millions de dollars.

Sponsorisé par le laboratoire pharmaceutique Geritol, le jeu de questions-réponses « Twenty-One », dont Robert Redford a retracé l'histoire dans son film *Quiz Show*, venait, en effet, de défrayer la chronique. Le scandale éclata le jour où un candidat, Charles Van Doren, jeune enseignant à l'université de Columbia, empocha la somme de 128000 dollars. Après avoir fait la couverture de *Time Magazine* et reçu cinq cents demandes en mariage, Van Doren fut rattrapé par la justice, l'animateur du jeu lui ayant communiqué en

secret les réponses aux questions avant chaque émission.

Le président de la chaîne CBS se défaussa de ses responsabilités sur le directeur de la société de production, qui se retourna à son tour contre l'annonceur, lui reprochant d'avoir exercé des pressions pour augmenter le taux d'écoute et par conséquent la vente de ses produits.

Durant notre séjour à New York, Jacques Antoine et moi avons veillé scrupuleusement à ce qu'aucun trucage ne vienne fausser le déroulement du jeu. Nous ne sûmes jamais si nous y étions parvenus...

De la version allemande de « Télé Match », produite à partir du 4 mai 1958 par ARD, la chaîne de Cologne, je ne conserve en mémoire qu'une anecdote, au demeurant fort agréable.

Les négociations avec nos collègues allemands s'étaient déroulées avec une extrême courtoisie. Après nous être accordés sur les questions artistiques et techniques, nous en étions naturellement venus à évoquer les royalties qu'ARD verserait à Idées-Radio.

– Quel est votre prix ? m'avait demandé mon interlocuteur.

– 1000 dollars par épisode, lui avais-je répondu.

Le producteur allemand avait eu soudain l'air contrarié. Puis, après m'avoir longuement regardé comme s'il n'osait pas m'annoncer une mauvaise nouvelle, il m'avait dit :

– Nous avons prévu de vous donner 1500 dollars. Cette somme est inscrite dans notre budget. Pourquoi la remettre en question ? Je vous l'offre bien volontiers.

23 Bonjour, l'Europe !

– Bonjour l'Europe ! claironna une voix féminine. Au nom de l'équipe d'Europe n° 1, je vous souhaite une bonne et heureuse année.

Ce 1^{er} janvier 1955, à 7 heures du matin, combien de fêtards, le foie et le cerveau légèrement brouillés par le réveillon, entendirent l'annonce de la comédienne Micheline Francey, rapidement interrompue par une chanson de Gilbert Bécaud ?

Quelques minutes plus tard, le téléphone sonna au 26 bis rue François I^{er}, à Paris.

– Cessez immédiatement d'émettre, ordonna un fonctionnaire du ministère de l'Intérieur, vous interférez sur la tour de contrôle de l'aéroport de Genève. Le trafic a été interrompu. Les avions ne peuvent plus décoller ni atterrir.

À peine balbutiante, la voix d'Europe n° 1 s'éteignit brutalement. L'existence de la nouvelle station n'avait duré qu'une dizaine de minutes.

Homme d'affaires de génie pour les uns, mégalomane et « redoutable procédurier » pour d'autres, Charles Michelson, sosie de l'acteur américain Edward G. Robinson, nourrissait depuis vingt ans le projet fou de briser le monopole d'État qui pesait sur l'audiovisuel. Il tenta une première expérience en 1936, en achetant à bas prix une petite station, Radio-Tanger, dans la zone internationale et déréglementée du Rif marocain. Lorsque la Seconde Guerre mondiale éclata, invoquant la sécurité maritime dans le détroit de Gibraltar, l'État français en interdit l'exploitation. À la Libération, au terme d'un procès marathon, Michelson obtint près de 100 millions de francs d'indemnité, auxquels s'ajoutèrent les concessions de Radio et de Télé Monte-Carlo. Fort de ce pactole, Michelson passa à la phase deux de son plan : créer une chaîne de télévision privée, émettant de la Sarre indépendante en direction de l'Hexagone.

Pour mener à bien son projet pharaonique, Michelson s'entoura de trois hommes emblématiques : Louis Merlin, le directeur des « Programmes de France » qui avait relancé Radio-Luxembourg, Henri de France, l'ingénieur qui avait mis au point la norme télévisée haute définition de 819 lignes, et Maurice Siegel, le rédacteur en chef du Populaire.

L'emplacement de la construction de l'émetteur fut choisi à Sarrelouis, sur le plateau du Felsberg, en Sarre. Merlin ne lésina pas sur les moyens. 800 millions furent engloutis dans l'édification, sur un sol argileux, d'un bâtiment large de 90 mètres, haut de 45, et flanqué de deux tours émettrices de 300 mètres chacune. Pour faire bonne mesure, Merlin coiffa sa « cathédrale de la télévision des temps modernes » d'une voûte en béton précontraint. Mauvais choix. La toiture se fissura de toutes parts, obligeant à la hâte la construction de cabanes en bois pour protéger de la pluie les pièces fragiles de l'émetteur en cours d'assemblage.

Tandis que Charles Michelson revoyait ses prétentions à la baisse et transformait le projet en station de radio privée, Henri de France cherchait fiévreusement une longueur d'ondes sur laquelle Europe n° 1 puisse émettre sans perturber les transmissions européennes. Après l'aéroport de Genève-Cointrin, ce fut à la station scandinave de Kalenborg de porter plainte, le 2 janvier 1955. Le lendemain, une dépêche parut dans la presse annonçant que le Danemark et la Norvège avaient envoyé des protestations diplomatiques. Ce fut ensuite au tour de Radio-Luxembourg de s'indigner d'être parasitée. Les essais tournaient à la farce. Pour des centaines d'auditeurs, chercher Europe n° 1 devint un jeu. La tempête s'apaisa enfin, lorsque, le 16 mars, Henri de France parvint à se caler sur 1 647 mètres grandes ondes, sans susciter de tollé général. Dans un premier temps, Michelson décida d'ouvrir l'antenne le 1^{er} avril. Puis il se ravisa de peur de ne pas être pris au sérieux et recula la date de deux jours.

Anciens studios de cinéma où Sacha Guitry avait tourné son dernier film, devenu à la Libération le siège de « La Voix de l'Amérique », la radio de propagande américaine, l'hôtel particulier choisi pour abriter l'équipe d'Europe n° 1 est situé non loin des Champs-Élysées, à une encablure de Radio-Luxembourg, la station rivale. Ouvrant sur la rue François 1^{er} par une porte cochère, l'immeuble offrait une surface de 2 500 m². La technique investit le rez-de-chaussée ; la rédaction s'installa au premier étage dans des pièces sans chauffage, et on bricola un studio de fortune au niveau supérieur.

Prenant le contre-pied des programmes de Radio-Luxembourg, qu'il avait pourtant conçus et qui faisaient se succéder tout au long de la journée des émissions courtes et disparates parrainées par des marques, Louis Merlin rythma l'antenne en sessions de deux heures qu'animaient des meneurs de jeux.

Confiée à Lucien Morisse, la programmation musicale fut la première grande réussite d'Europe n° 1. Transfuge de la discothèque de la Radiodiffusion nationale, cet albinos dégingandé était une prodigieuse encyclopédie vivante de la chanson. Eddie Barclay le disait capable de siffloter les mélodies des 50 000 disques qu'il avait mémorisés. Et, lorsque la RTF annonçait le contenu de ses émissions dix-huit semaines à l'avance, Lucien Morisse servait le dernier Django Reinhardt à peine sorti des presses. Puis il prit le risque insensé d'imposer à l'antenne le « matraquage », c'est-à-dire la reprise, toutes les heures, de la même chanson. Son égérie, Iolanda Cristina Gigliotti, une petite chanteuse cairote, bénéficiera de ce traitement de faveur sous le nom de Dalida, vendant plus de 125 millions de disques au cours d'une fulgurante carrière.

L'autre succès d'Europe n° 1 fut son journal parlé nouveau style. Enterrées les voix compassées des speakers, chargés de lire à l'antenne les

dépêches d'agences et les « papiers » des chroniqueurs. Maurice Siegel décida que chaque journaliste viendrait au micro défendre son article. Qu'elles fussent faubouriennes, de terroir, un peu snob, ou légèrement zézayantes, les voix des reporters et des éditorialistes devinrent leur signature. Chacun s'exprimait à sa guise sur le mode de la confiance, à la condition de ne pas déroger à une règle d'or : utiliser un langage simple et compréhensible de tous. « Un sujet, un verbe, un complément », exigeait Siegel. Si un doute subsistait, le texte litigieux était lu à un électricien qui travaillait au sous-sol. En cas d'incompréhension, ce dernier frappait du poing sur l'accoudoir de son fauteuil et le journaliste était prié de revoir sa copie.

« Vous voulez être riche, puissant et célèbre ? » demandait Charles Michelson à ceux que convoitait Siegel dans les rédactions des quotidiens ou de la RTF. « Rejoignez Europe n° 1, je triplerais votre salaire. » Répondant à l'appel des sirènes, des dizaines d'impétrants se soumirent aux tests, parfois loufoques, qu'imaginait le directeur de la rédaction Pierre Sabbagh pour les départager.

« Il est trois heures du matin, vous êtes dans une rue déserte de Carpentras. Il ne se passe rien. Racontez-moi la scène », leur demandait-il par exemple.

Sur 125 candidats, 8 seulement furent retenus. Léon Zitronne fit partie des recalés.

En 1955, le radioreporter classique était équipé d'un micro attaché à un fil qui le reliait à un car de diffusion. Ce fil le clouait sur place. Conscient de ce handicap, Sabbagh demanda à Stefan Kudelski, un ingénieur suisse de génie, de concevoir un magnétophone portatif, simple et robuste, que les journalistes pourraient utiliser n'importe où sans l'aide d'un technicien. Ainsi naquit le Nagra. Il allait révolutionner la radio et le cinéma. L'un des premiers reportages réalisé avec cette drôle de machine, qui se remontait encore à la manivelle, permit aux auditeurs d'Europe n° 1 de partager, dans un refuge de haute montagne, le récit pathétique des sauveteurs qui ramenaient la dépouille de l'alpiniste Louis Lachenal, l'un des vainqueurs de l'Annapurna, qui s'était tué dans le massif du Mont-Blanc.

Par dérision, les techniciens de la RTF baptisèrent « plombiers » ces journalistes new-look, qui portaient leur caisse à outils en bandoulière. Et qui les humiliaient en engrangeant les scoops.

Le 30 juin, l'un des plus gros actionnaires d'Europe n° 1 fit faillite. Dès lors, la curée s'organisa. Les pressions politiques s'exacerbèrent. Dans l'espoir d'étouffer dans l'œuf cette nouvelle station qui dérangeait le pouvoir, une commission de l'Assemblée nationale contraignit Charles Michelson à vendre l'ensemble des intérêts qu'il possédait dans sa société

Images et Son.

Pour recapitaliser d'urgence le projet prêt à capoter, Louis Merlin fit appel à Sylvain Floirat, un homme dont la réussite dans le monde des affaires pourrait inspirer des scénaristes hollywoodiens.

Rondouillard quinquagénaire, doté d'un accent périgourdin à couper au couteau, ce fils de facteur rural était entré en apprentissage à l'âge de treize ans chez un charron de Nailhac. Plus tard, installé à son compte à Saint-Denis, dans la banlieue parisienne, il créa un atelier de carrosserie et lança une chaîne de fabrication d'où sortirent bientôt 3000 autocars. En 1946, il fonda une compagnie aérienne, Aigle-Azur, et exploita des lignes en Afrique du Nord et en Indochine. Achetant aux surplus militaires américains une vingtaine de bimoteurs à hélice, il ne cessa de moderniser sa flotte, qu'il vendit aux Chargeurs réunis pour l'équivalent de 150 millions d'euros.

Son irrésistible ascension ne s'arrêta pas là. Épaulé par Henri Ziegler, ancien chef d'état-major des Forces françaises de l'intérieur, Floirat reprit les Avions Breguet, alors proches du dépôt de bilan. Au cours des années suivantes, l'ancien apprenti charron fonda Matra Engins, un fleuron de la technologie militaire, et devint administrateur du groupe Hachette.

La venue à la tête d'Europe n° 1 d'un homme auquel la République était redevable mit un terme provisoire à la cabale qui, quelques semaines plus tôt, avait juré sa perte.

Outre le cocktail musique-information qui caractérisait le style de la station de la rue François 1^{er}, la véritable révolution eut trait à la publicité. Après avoir créé sur Radio-Luxembourg les émissions sponsorisées par de grandes marques, Louis Merlin opéra une volte-face. « Les annonces hurlées mettent à vif les nerfs des auditeurs. Les ritournelles infantiles saturent l'atmosphère », déclara-t-il. Et il ajouta à l'adresse des responsables de sa régie publicitaire : « Je ne veux plus entendre de communiqués agressifs. Nous allons glisser des conseils utiles et confidentiels dans l'oreille des ménagères. »

Huit mois après le lancement de la station, le 15 août 1956, le jour de l'année où la majorité des Français était sur les routes ou se dorait sur les plages, une question simple fut posée aux auditeurs :

– Pourquoi nous écoutez-vous ?

Sur les 6 642 réponses reçues, 6 574 déclarèrent : « Vous nous avez délivrés du cauchemar de la publicité. »

Avec le succès remporté par « Télé Match », Pierre Bellemare s'était fait un petit nom à la télévision. Pour autant, son audience était restée limitée aux quelques centaines de milliers de privilégiés qui possédaient un récepteur. En rejoignant Europe n° 1 dès sa création, il allait contribuer à asseoir la popularité de la nouvelle station, à donner la pleine mesure de

son talent d'animateur, et à gagner une notoriété d'envergure nationale.

24 Vous êtes formidables !

Alors que la direction d'Europe n° 1 se débattait encore dans d'inextricables difficultés financières et techniques, Louis Merlin élaborait une première grille de programmes. Outre les messages publicitaires, les flashes d'informations et la diffusion quotidienne de plus de 200 chansons dont le choix était confié à Lucien Morisse, il convenait de mettre à l'antenne quelques émissions originales qui donneraient un ton neuf à la station et afficheraient ses ambitions. Le temps pressait. Merlin nous convoqua d'urgence, Jacques Antoine et moi.

– Trouvez-moi une idée qui s'apparente à « Monsieur B court toujours », mais qui ne risque pas de tourner à la catastrophe, en cas de débordement.

Jacques arpenta nerveusement le bureau directorial, dénoua son nœud de cravate, secoua sa pipe, cligna des yeux derrière ses lunettes embuées et débita d'un trait, sans reprendre son souffle :

– Imaginez qu'on ait tendu un câble place Vendôme, à 30 mètres au-dessus du sol, et qu'on ait demandé à un funambule de se risquer à la traverser. Après avoir décrit le dispositif, l'animateur met en garde les auditeurs. Il leur dit : « Le funambule n'est pas très aguerri. S'il tombe, il se tuera. Pour éviter ça, apportez-lui des matelas pour amortir sa chute éventuelle. » Je prends le pari qu'une demi-heure plus tard, la foule se pressera place Vendôme.

Le regard de Merlin s'alluma.

– C'est bien. Mais au lieu de mobiliser les auditeurs sur un événement ludique, pourquoi ne pas leur demander de s'impliquer dans une noble cause ? J'aimerais qu'Europe n° 1 joue un rôle social.

Jacques et moi revîmes comme dans un flash la foule des Parisiens chargés de cadeaux de Noël converger vers l'appartement de la famille démunie, dans l'émission « Monsieur B court toujours ».

– Vous avez raison, si la cause est juste, la générosité des Français peut être sans limites, dis-je.

– Cherchons un titre qui convienne à toutes les situations, s'enthousiasma Merlin.

– *Vous êtes formidables !*

La première émission fut lancée sur l'antenne d'Europe n° 1 le mardi 5 avril 1955, deux jours après l'ouverture officielle de la station. J'avais choisi la marche de *L'Amour des trois oranges* de Prokofiev comme musique de générique.

Cinq minutes avant le début de la diffusion, Jacques fit irruption dans le studio et me fourra une liasse de papiers entre les mains.

– Tiens, Pierrot, me dit-il, tout est là. Suis le « conducteur » et

démerde-toi !

Par je ne sais quel miracle, et bien que je jouais sans doute sur cette émission mon avenir d'animateur radio, je ne ressentis aucun trac. Juste une intense montée d'adrénaline. Une excitation d'autant plus forte que nous avions décidé d'inaugurer un procédé totalement nouveau pour l'époque. Il consistait à demander aux auditeurs de nous téléphoner pour participer à l'émission pendant sa diffusion en direct. Louis Merlin avait accueilli cette idée avec réticence.

– Et si vous avez affaire à un fou qui vous raconte n'importe quoi ou à un crétin qui vous insulte en termes orduriers, que ferez-vous ?

– J'essaierai de gérer la situation, avais-je répondu, ne sachant pas très bien à quoi m'attendre.

Nous fûmes ainsi les premiers à créer une interactivité en temps réel entre animateur et auditeurs. Cette technique est devenue aujourd'hui, on le sait, presque inhérente aux émissions radiophoniques. Mais, au milieu des années 1950, elle conféra à Europe n° 1 une image résolument moderne et contribua à son succès.

Le thème choisi pour la première émission répondait aux préoccupations de la station nouvellement créée.

– D'où nous appelez-vous ? demandais-je aux auditeurs, ignorant si je m'adressais à une poignée ou à des dizaines de milliers de personnes.

Les réponses parvenaient à un standard téléphonique. Jacques Antoine triait les appels et me transmettait à l'antenne ceux qui lui semblaient les plus pertinents. Ce filtrage ne nous mettait pas pour autant à l'abri des plaisantins ou des gens mal intentionnés.

Les techniciens de la rue François I^{er} eurent néanmoins confirmation que le signal émis de la Sarre était encore faible, voire inaudible dans bon nombre de départements situés au sud de la Loire. En revanche, ils furent heureux d'apprendre qu'Europe n° 1 pouvait être captée dans de bonnes conditions à Dakar ou sur un baleinier en chasse au nord du Groenland !

Je me souviens que, durant l'émission, Louis Merlin avait pris place à mes côtés dans le studio. Or, parmi le fouillis de notes que Jacques Antoine avait déposé devant moi, figurait cette question :

– Comment solutionner ce problème ?

Chaque fois que j'employais le verbe « solutionner », Merlin me soufflait à l'oreille : « Résoudre ». Emporté dans le feu de l'action, je ne tins pas compte de son avis. Jusqu'à ce que, agacé, Merlin sorte son stylo à plume et écrive en gros sur une feuille de papier, d'une belle écriture à l'encre bleu lagon : « Dites “résoudre” ! »

La semaine suivante, nous décidâmes d'éprouver le potentiel de

mobilisation des Parisiens.

– Comme vous l’avez constaté, chers amis, le soir, à l’heure du dîner, poussés par la nécessité, des dizaines de gamins déambulent encore dans les rues de Paris, une pile de journaux sous le bras, expliquai-je aux auditeurs. Ces gosses, vous vous en doutez, n’ont qu’une hâte : rentrer chez eux et se mettre à table avec leurs parents. Or, ils ne pourront le faire que lorsqu’ils auront vendu la totalité de leur stock. Je vous propose d’écouter tout de suite quelques témoignages.

Roger Couderc et Jean-Paul Rouland, campés à des carrefours parisiens, tendirent leurs micros à des petits vendeurs. Ces derniers décrivirent, avec l’accent faubourien des gavroches, la rigueur des intempéries, les rebuffades des passants, les réprimandes qu’ils subissaient lorsqu’ils ne parvenaient pas à écouler leur marchandise.

Je poursuivis :

– Je vous demande de sortir de chez vous, de quitter pendant quelques minutes la chaleur du foyer et d’acheter un journal au premier de ces gamins que vous rencontrerez. Si quelques milliers d’entre vous accomplissent le même geste au même moment, tous ces gosses rentreront chez eux.

Le succès fut fulgurant. En une demi-heure, il n’y eut plus un seul vendeur au coin des rues. Si Pierre Lazareff, le grand patron de *France-Soir*, dut se frotter les mains, les parlementaires s’émurent et promulguèrent, quelques mois plus tard, une loi qui réglementait le travail des enfants.

Au début du mois de janvier 1956, dans le but de diversifier les thèmes traités dans « Vous êtes formidables », nous organisâmes une course insolite et sollicitâmes le pronostic des auditeurs.

– Un avion à réaction, un coureur à pied, et une information de l’agence France-Presse vont prendre le départ ensemble dans quelques secondes. Dites-nous qui arrivera le premier, du coureur, de l’avion ou de la dépêche, demandai-je à l’antenne. L’avion de chasse, un Gloster-Météore, décollera de l’aérodrome militaire de Tours en direction de Bordeaux et devra couvrir une distance de 300 kilomètres. À la même seconde, Vasile Dimitru, champion roumain du 10000 mètres et recordman de l’heure, s’élancera de la Porte Maillot pour rallier celle de Saint-Cloud, couvrant ainsi 5,800 kilomètres. Au même instant, Maurice Muriani, opérateur de l’Agence France-Presse, lancera sur son téléscripneur une dépêche de dernière minute. Cette information partira de la place de la Bourse, siège de l’AFP. Elle sera transmise par radio au correspondant de Tokyo, qui l’enverra au bureau de San Francisco, puis de New York, avant qu’elle soit réexpédiée à Paris. Elle aura ainsi parcouru 40000 kilomètres, soit le tour de la Terre.

Je poursuivis ma démonstration :

– Dimitru est un champion, mais il devra respecter les règles de la circulation : arrêt à chaque feu rouge. Le Gloster-Météore vole à 900 km/h, mais le brouillard peut gêner son vol ou même lui interdire de décoller. La transmission des dépêches peut subir les perturbations atmosphériques qui règnent actuellement sur les côtes japonaises.

À 20h42, les trois concurrents prirent le départ. À l'entrée des boulevards extérieurs, Dimitru allongea sa foulée, escorté par des supporters enthousiastes. Le premier feu rouge stoppa net son élan. 17 minutes et 45 secondes après son départ, il franchit la ligne d'arrivée porte de Saint-Cloud où l'attendaient le radioreporter Claude Agnely, un commando de sportifs et le grog du réconfort.

Sur l'aérodrome de Tours, un tracteur tira le jet vers son hangar et le pilote regagna le mess des officiers. Dix minutes plus tôt, le verdict de la station météo était tombé : « Brouillard épais, visibilité nulle, interdiction de vol. »

À la seconde où Dimitru s'engageait sur le boulevard de l'amiral Bruix, où le pilote fermait le cockpit de son appareil, Muriani lança depuis la grande salle des téléscripteurs l'appel suivant : « Paris. Suite votre information annonçant que le Japon a l'intention de construire un pétrolier mû par l'énergie atomique, pouvez-vous nous donner quelques précisions sur ce projet ? »

La nouvelle traversa l'Europe, passa la mer Noire, sauta la mer Caspienne, enjamba le Turkestan, fila sur la Chine, évita une tempête sur la mer du Japon et vint s'inscrire sur le Téléx de M. Prou, directeur de l'AFP à Tokyo. Deux minutes plus tard, l'information complétée bondit au-dessus du Pacifique, s'arrêta 30 secondes à San Francisco et fonça à nouveau à travers le Nevada.

C'est une vilaine zone orageuse au-dessus du Kansas qui donna la victoire au coureur à pied. À 21h05, heure de Paris, René Fernier, chef du bureau de New York, reçut la dépêche de Tokyo. Quatre minutes plus tard, Jean Marin, directeur général de l'AFP, remit l'information à Roger Couderc. Dimitru avait battu l'AFP de 4 minutes 25 secondes, mais l'histoire du bateau atomique japonais avait parcouru 6 998 fois la distance Porte Maillot-Porte de Saint-Cloud.

Je pus annoncer à l'antenne que quarante auditeurs d'Europe n° 1 avaient établi, avant le départ de la course, le tiercé des gagnants dans l'ordre.

Dès le début de l'aventure, Eugène Schueller, le patron du groupe l'Oréal qui sponsorisait « Vous êtes formidables », nous fit partager, à Jacques Antoine et à moi, l'une de ses préoccupations :

– Lorsque vous lancez l'émission, vous n'avez aucune idée de la

manière dont elle se conclura, est-ce exact ?

– Exact.

– Elle peut s’achever par un dénouement heureux ou par un échec.

– Nous ne contrôlons pas, en effet, les réactions du public, dis-je, ne sachant pas où notre annonceur voulait en venir.

– Dans un cas comme dans l’autre, l’émission se terminera par une page publicitaire vantant les mérites du shampoing Dop, poursuivie énigmatiquement Schueller. Or, peut-être qu’une fois sur deux, le texte du message sera en décalage par rapport à la situation que vous aurez créée. Imaginez, par exemple, que vous sollicitiez une aide pour un enfant handicapé et que vous ne parveniez pas à l’obtenir, si le message publicitaire est joyeux et désinvolte, il choquera les auditeurs.

– Sans aucun doute. Que proposez-vous ?

– Pour pallier cette incertitude, j’ai décidé qu’un rédacteur de mon service publicitaire se tiendrait à vos côtés dans le studio, et qu’il modifierait le contenu du texte au fur et à mesure de l’évolution de la situation. Nous éviterons ainsi de provoquer un hiatus déplaisant et contre-productif pour mon produit.

C’est ainsi que, dès la diffusion de la première émission, nous fîmes la connaissance de Jean-François Chiappe. Vêtu avec une élégance anachronique – monocle et gants rouges d’archevêque –, ce brillant jeune homme avait fait ses humanités sous l’autorité des pères jésuites qui lui avaient appris à calligraphier ses devoirs en s’inspirant des caractères d’imprimerie. Accoudé au piano à queue qui trônait dans le studio, Jean-François ne cessait donc de peaufiner son texte en fonction des péripéties qui se déroulaient à l’antenne, et de me glisser sous les yeux, au moment opportun, quelques lignes parfaitement lisibles.

À ma connaissance, ce fut la seule fois dans l’histoire de la radio que cette technique périlleuse fut utilisée. Un message publicitaire modulé à la dernière seconde pour être en parfaite adéquation avec ce qui se disait au micro !

Sur la ligne de chemin de fer Paris-Charleville, il y avait une maisonnette de garde-barrière. Elle aurait été comme toutes les autres si, derrière la fenêtre, le regard triste d’Andrée Jamet, une fillette paralysée, ne se perdait sur des trains qui fuyaient sans jamais s’arrêter. Apprenant la présence de la petite infirme, un mécanicien, Robert Ferret, prit l’habitude de ralentir et d’actionner le sifflet de sa locomotive chaque fois qu’il passait devant chez elle. C’était peu de chose, mais c’était suffisant pour donner du sens aux journées d’Andrée, pleines d’attente et de solitude.

Dans une lettre poignante, Ferret nous racontait son histoire. Je la

racontai à mon tour aux auditeurs de « Vous êtes formidables » et leur demandai de se rendre, les bras chargés de cadeaux, à la gare de l'Est ou à celles de Lagny, Meaux, Esbly et La Ferté-Milon. La SNCF mit à la disposition de Ferret une motrice tractant deux tenders, le second, neuf, étant destiné à recueillir les centaines de jouets que les fidèles de l'émission apporteraient aux gares desservant la ligne.

Embusqué à proximité du passage à niveau, à l'abri du regard d'Andrée, Roger Couderc décrivit l'arrivée du train.

« Il approche. Il ralentit. Ferret actionne le sifflet, une fois, deux fois. Puis, contre toute attente, et dans un jet de vapeur, il stoppe son convoi devant la fenêtre derrière laquelle se tient la fillette, les yeux écarquillés. Ferret saute à terre, cueille dans le tender une pleine brassée de cadeaux, entre dans la maisonnette, et les dépose aux pieds de la petite recluse. »

De Couderc, Ferret, Andrée ou moi, il fut difficile de dire lequel de nous quatre fut le plus ému.

Les émissions de « Vous êtes formidables » n'étaient pas toutes émouvantes ou dramatiques. Je me souviens que l'une d'entre elles avait donné lieu à un fou rire irrépressible, qui m'avait obligé à quitter l'antenne pendant plusieurs minutes.

Un prêtre, le père Lafra, était l'un des bienfaiteurs de la ville de Troyes. Afin de l'encourager à poursuivre ses actions humanitaires, nous avons décidé d'organiser une collecte pour renflouer ses caisses vides. Roger Couderc, qui s'était rendu sur place, sélectionna les futurs intervenants. Une fois son choix fait, il me téléphona : « J'ai rencontré un paroissien qui pourrait dire la phrase suivante : "Si le père Lafra mourait, tous les Troyens seraient à son enterrement", qu'est-ce que tu en penses ? » Bien que peu enthousiasmé par la formule, je donnai mon aval. Lors de la diffusion de l'émission en direct, au moment convenu, Couderc intervint :

– J'ai à mes côtés quelqu'un qui voudrait témoigner de la générosité de son curé.

– Qu'a-t-il à nous dire ? demandai-je, feignant la surprise. Nous l'écoutons, tendez-lui votre micro.

L'homme hésita un instant, puis lança d'un trait :

– Si tous les Troyens mouraient, le père Lafra serait à leur enterrement !

Couderc gloussa le premier. Puis son rire, devenu tonitruant, me gagna. Je m'esclaffai à mon tour. Incapables de reprendre le fil de l'émission, nous hurlâmes de rire, chacun de notre côté. Jusqu'à ce qu'un technicien ne couvre nos débordements en passant en catastrophe à l'antenne une chanson de Mouloudji.

Durant la pause estivale, tandis que je naviguais en famille au large de la côte normande, je reçus un appel téléphonique affolé de Jacques Antoine.

– Rentre immédiatement à Paris, m'intima ce dernier. Une catastrophe minière vient de se produire en Belgique. Elle aurait fait plusieurs centaines de victimes. Nous allons lancer une opération spéciale dès demain et mobiliser le pays.

25 « Ce qu'il y a de plus beau dans l'homme »

Il faisait beau sur le bassin houiller de Charleroi, en Belgique, le mercredi 8 août 1956.

Le puits Saint-Charles des Charbonnages du bois du Cazier employait sept cents travailleurs de fond et de surface, dont la moitié était des Italiens.

À 8h10, l'un d'eux, Antonio Ianetta, commanda la remontée de wagonnets chargés de charbon vers la surface. Deux chariots, mal engagés, restèrent coincés dans une cage, à 975 mètres de profondeur. Cet incident, généralement sans gravité, déclencha la catastrophe. Les wagonnets arrachèrent une poutre qui sectionna deux câbles électriques à haute tension, le câble du téléphone, une conduite d'huile sous pression et une tuyauterie d'air comprimé. L'arc électrique enflamma 800 litres d'huile pulvérisée. Attisé par l'action d'un ventilateur, le feu se propagea aux boiseries. L'air vicié, chargé d'oxyde de carbone, se répandit comme un panache mortel dans toutes les galeries, en suivant le circuit d'aération. Le piège venait de se refermer sur deux cent soixante-dix mineurs.

À 8h25, Ianetta remonta par le puits de retour d'air et donna l'alerte. Au même moment, à 1 035 mètres sous terre, dans une fumée suffocante, sept hommes se réfugièrent dans une cage du puits 2, et sonnèrent les quatre coups réglementaires pour être hissés à la surface. Comme la manœuvre fut sans effet, Marceau Caillard prit le risque de sauter hors de la cage pour actionner le cordon de secours. La cage remonta sans lui.

À 9h10, le puits de l'extraction d'air était inutilisable. Sous l'effet de la chaleur, les câbles s'étant rompus, la communication fut interrompue entre les hommes du fond et les sauveteurs.

À 9h30, deux secouristes sans équipement tentèrent de se frayer un chemin dans un tunnel latéral. Quand le trou fut élargi, quatre heures plus tard, ils découvrirent des cadavres d'hommes et de chevaux.

À 15 heures, une expédition, équipée de masques Dräger, parvint à évacuer les trois derniers survivants.

L'espoir de sauver d'autres vies subsista pendant deux semaines. Le roi Baudouin se rendit sur place avec ministres et prélats. La presse accourut du monde entier. La télévision belge transmet images et commentaires en direct. Les familles des disparus, venues des quartiers des Haies, des Flandres et d'Italie, s'accrochèrent jour et nuit aux grilles du charbonnage.

Le 23 août, à 3 heures du matin, l'équipe des sauveteurs remonta de la côte moins 1 035 m.

– Tutti cadaveri ! Tous morts ! annonça l'un d'entre eux.

La plus importante catastrophe minière de Belgique avait fait deux cent soixante-deux victimes appartenant à douze nationalités. Cent trente-six Italiens périrent, plongeant dans le deuil toute la population de villages

calabrais. Au sein des charbonnages, un élan de solidarité spontané vint en aide aux familles. Car, tant que la victime n'était pas officiellement déclarée « décédée », elles ne percevaient ni salaire ni indemnité. Mais les sommes recueillies furent bien insuffisantes pour permettre aux veuves et aux orphelins de faire face très longtemps à la situation.

Le lundi 13 août, Louis Merlin, directeur des programmes d'Europe n° 1, reçut un appel téléphonique de Roger Nordmann, un journaliste à la Radio suisse-romande qui avait créé « La chaîne du bonheur », une association fédérant, sur des causes humanitaires, des sociétés radiophoniques européennes.

– Nous devons secourir d'urgence les familles des victimes de la catastrophe. Voulez-vous participer au mouvement ? demanda Nordmann. J'ai déjà accroché à « La chaîne » Rome, Vienne, Monte-Carlo, Cologne, Bruxelles et Luxembourg.

Merlin n'hésita pas.

– Comptez sur Europe n° 1. Le temps de convoquer l'équipe de « Vous êtes formidables », et nous lancerons une opération d'ampleur nationale.

Le 14, Jacques Antoine, nos reporters et moi étions mobilisés. Au terme d'un rapide remue-ménages, nous trouvâmes une idée, à la fois illégale et dangereuse. Le lendemain, à 20 heures, alors que la plupart des Français étaient en vacances et que les bureaux de poste venaient de fermer en prévision du « pont » du 15 août, les premières mesures de *L'Amour des trois oranges* retentirent sur les ondes. Puis je pris la parole :

– Chers amis, vous savez qu'à chaque fois que vous entendez cet indicatif, cela signifie que nous avons besoin de vous. Depuis une semaine, l'Europe entière se mobilise pour venir en aide aux sinistrés de Marcinelle. Nous devons, nous aussi, participer à cette immense chaîne du cœur. Chacun d'entre vous est actuellement loin de chez lui et demain est jour férié. Je demande donc à onze automobilistes bénévoles, un par grande ville du littoral de l'Atlantique, de renoncer à ses vacances et de foncer, dès demain matin, vers Marcinelle. Il y a 12 400 kilomètres à parcourir, 200 villes à traverser, 600 haltes à effectuer pour recueillir vos dons.

Par souci d'efficacité, nous avons volontairement restreint la zone géographique concernée, Europe n° 1 étant très peu écoutée dans le sud du pays. Je poursuivis :

– Y a-t-il onze Français formidables prêts à sacrifier une semaine de leurs vacances ? Y a-t-il onze Français prêts à prendre la route demain matin ? Nous attendons la réponse à cette question sur le standard de SVP.

En moins de cinq minutes, plus de deux cents volontaires

répondirent présent. La sélection fut délicate. Mais, deux heures plus tard, onze candidats étaient retenus. Je leur demandai de peindre à la chaux, sur la carrosserie de leur véhicule, les lettres *VEF* pour « Vous êtes formidables », et d'afficher sur leur pare-brise le télégramme que leur enverrait la station et qui les habiliterait à recueillir les dons. À 10 heures, le standard de SVP était bloqué par les appels des restaurateurs, des hôteliers et des gérants de stations-service qui se mettaient à la disposition des volontaires pour les abriter, les nourrir et les ravitailler gratuitement en carburant.

Le lendemain matin, 15 août, tandis que je me rendais à Cherbourg, Roger Duquesne donnait le départ aux voitures quêtesuses. Ensuite, pendant trois jours, les animateurs successifs indiquèrent, quart d'heure par quart d'heure, la position des collecteurs. À midi, Louis Merlin s'aperçut que, dans la précipitation, Paris avait été oublié. Une série d'appels rectifia l'erreur. Maurice Gardett, un meneur de jeux de la station, s'empara d'un sac postal, sauta dans une voiture, et sillonna les rues de la capitale, s'arrêtant devant les postes des vingt arrondissements pour amasser chèques et liquidités. Mille personnes l'attendaient place Clichy. Près du Champs-de-Mars, la foule était encore plus nombreuse, mais des policiers l'arrêtèrent pour « collecte sur la voie publique sans autorisation préfectorale ». Un coup de téléphone du préfet de police le libéra. Au Mans, la voiture d'un bénévole fut prise en chasse par des motards. Le conducteur se rangea sur le bas-côté et présenta ses papiers. Un des policiers lui tendit un paquet d'enveloppes.

– Des auditeurs vous ont manqué, à 15 kilomètres d'ici. Ils nous ont demandé de vous rattraper. Reprenez le volant, nous allons vous ouvrir la route jusqu'à l'étape suivante.

Jacques Paoli, place de Brouckère, à Bruxelles, abandonna sa voiture aux couleurs d'Europe n° 1 pour transmettre son reportage. Il la retrouva pleine de billets de banque et s'enquit aussitôt d'un huissier de justice pour en faire le compte.

À 20 heures, je me trouvais devant la poste centrale de Rouen. M. Bernard, le quêteur de la voiture n° 4 qui venait de Cherbourg, avait pris plus d'une heure de retard. Je grimpai sur le toit d'un autobus et, mégaphone en main, demandai à la foule de s'aligner sur une file afin de pouvoir rapidement déposer son argent dans le coffre du véhicule dès qu'il arriverait. L'opération se déroula avec une efficacité extraordinaire. J'étais ému aux larmes. Quand les Français donnent, ils peuvent faire preuve d'une discipline exemplaire. En revanche, lorsqu'ils reçoivent, ils sombrent facilement dans l'anarchie. Néanmoins, le plus stupéfiant dans cette affaire fut qu'aucune des

onze voitures ne fut attaquée par des malfrats, alors qu'elles roulaient bourrées d'argent sur les routes de France, sans la moindre protection.

Le jeudi 16 et le vendredi 17 août, les véhicules atteignirent Maubeuge. Le personnel d'une banque et vingt-trois volontaires passèrent deux nuits à compter l'argent récolté. Le 17, à 16 heures, les voitures passèrent la frontière, le contrôle douanier et celui des changes, habituellement très strict, fut levé. À Mons, au milieu d'une foule immense, le gouverneur du Hainaut reçut les dons. Ils s'élevaient à 37 millions de francs, auxquels s'ajouteraient 9 millions sous forme de chèques postaux. Soit la somme de plus de 9 millions d'euros actuels, recueillis en trois jours !

Le 8 août 2006, pour célébrer le cinquantenaire de la catastrophe, les descendants des victimes me demandèrent de me rendre à Marcinelle. Ils tenaient à me remercier d'avoir mené à bien l'opération cinquante ans plus tôt, et souhaitaient que j'évoque à l'intention des plus jeunes le déroulement de la tragédie. Le site minier, qui avait été laissé en friches, avait été restauré à l'identique en 2002.

Dès l'entrée dans l'ancienne salle des machines d'extraction, la chaleur fut étouffante. Un bruit sourd saturait l'espace, percé de grincements aigus. La « salle des pendus » était presque vide, à l'exception des trois ou quatre bleus de chauffe qui y étaient tristement accrochés. À droite, la reconstitution d'une galerie de mine montrait à quel point elles pouvaient être étroites. « Où la lampe passe, le mineur doit passer », disait-on. La chaleur, le bruit, la poussière. À l'époque, les mineurs s'enduisaient les yeux de beurre pour les protéger de la poussière mortelle qui encrassait leurs poumons et les tuait à petit feu. À l'étage, « l'espace du 8 août 1956 » retraçait la catastrophe minute par minute. Plus loin, vers la Drève de la mémoire, une cloche offerte par la Calabre, la province italienne d'où de nombreuses victimes étaient originaires, sonna deux cent soixante-deux coups. Tandis que je contenais difficilement mon émotion face au mur où étaient alignées les médailles des mineurs disparus, des voix neutres égrenèrent leurs noms.

Dans la bibliothèque de ma maison de Dordogne, je conserve précieusement la lampe d'un mineur décédé au fond, que ses enfants m'ont offerte à Marcinelle. Mon regard s'y attarde parfois. Je pense alors avec satisfaction qu'un certain nombre de nos émissions furent bien davantage que de simples divertissements...

Quelques mois plus tard, une autre cause internationale mobilisa à nouveau notre équipe.

En février 1956, durant le XX^e congrès du Parti communiste soviétique,

Nikita Khrouchtchev dénonça les crimes de Staline, mort trois ans plus tôt. Cette annonce, à laquelle personne ne s'attendait, lança une contestation politique qui se propagea dans les républiques du pacte de Varsovie. La Pologne ouvrit la voie. Elle fut suivie, le 23 octobre, par une manifestation qui réunit, à Budapest, plus de cent mille personnes. La statue de Staline fut déboulonnée et conspuée par une foule en liesse. Pour rétablir l'ordre, le parti des travailleurs hongrois, prosoviétique, demanda l'aide de Moscou. L'insurrection spontanée, qui avait réuni intellectuels, étudiants et ouvriers, unis par la haine du régime, fut réprimée dans une violence inouïe. Cent cinquante mille soldats soviétiques, appuyés par six mille chars, déferlèrent sur la Hongrie, sans que la réprobation internationale n'aille au-delà de discours indignés. Budapest se transforma en champ de bataille. Les sièges des Croix-Rouge de Genève, de Vienne et de Paris étaient en état d'alerte maximum. Les insurgés de Budapest manquaient de désinfectants, d'antibiotiques, de sérum, de lait et d'aliments pour les enfants.

Le 29 octobre, alors que les rues allaient se couvrir de trois mille morts et que vingt mille blessés allaient bientôt engorger les hôpitaux, Pierre Bellemare décida de lancer un appel en faveur des victimes.

Je me heurtai d'emblée à deux difficultés. La première concernait la nature des dons que je m'apprêtais à réclamer – pour l'essentiel des médicaments. Sans dire encore pourquoi, je demandai aux pharmaciens de maintenir leurs officines ouvertes une partie de la nuit. Ensuite, les produits étant pour la plupart périssables, les collectes devaient être acheminées à Budapest sans délai. Louis Merlin sollicita Sylvain Floirat, le président d'Europe n° 1, pour qu'il octroie à l'émission des crédits spéciaux afin d'affréter un DC4.

– Mais même bourré jusqu'à la gueule, un DC4 ne pourra jamais transporter plus de 7 tonnes de matériel, objecta l'ancien fondateur d'Aigle-Azur.

– J'en fais mon affaire, insista Merlin, en empochant un chèque.

De 16 à 21 heures, à travers une succession de flashes spéciaux, je suppliai les pharmaciens de vraiment rester ouverts le plus tard possible. Puis j'intervins sur l'antenne :

– Précipitez-vous chez votre pharmacien, implorai-je. Achetez tout ce que vous pourrez trouver dans la liste que je vais vous communiquer et apportez-le à la mairie de votre ville ou de votre village. Il faut que, dans chaque commune, un automobiliste volontaire se rende immédiatement à Orly avec les dons récoltés. Un DC4 les attend devant le hangar n° 1. Une fois chargé, l'avion d'Europe n° 1 décollera pour venir en aide aux blessés et aux sinistrés de Budapest. Nous ne pouvons pas les abandonner.

À 22 heures, Louis Merlin était inquiet. Cette opération, imaginée

dans l'urgence, n'allait-elle pas se solder par un échec ? Pour mesurer l'impact de mon annonce, il se rendit en voiture à Saint-Germain-en-Laye, sachant que cette ville bourgeoise de l'ouest parisien était peu réceptive aux mobilisations populaires. « Si ça marche à Saint-Germain, ça marchera partout », s'était-il dit. À son grand soulagement, les rues étaient noires de monde et des queues s'étaient formées devant les trois pharmacies restées ouvertes.

Plus loin, aux abords de l'aérodrome d'Orly, qui ne comportait à l'époque qu'un bâtiment modeste et des hangars en bois – l'aéroport international de Paris étant au Bourget –, Merlin se heurta à un embouteillage monstre. Il sauta de sa voiture, trouva un café ouvert, et téléphona à la préfecture, afin que des policiers viennent fluidifier le trafic. Puis il appela le directeur de l'aéroport afin qu'il débloque un deuxième entrepôt pour stocker les marchandises qui s'entassaient dans un chaos indescriptible. Car les voitures, débordantes de médicaments, ne cessaient d'arriver. Des étudiants en médecine et en pharmacie, accourus sur place, s'étaient pourtant chargés du tri et du conditionnement.

En studio, en liaison avec le standard de SVP, je donnai des informations en continu et tentai de rationaliser le flux des appels. À 23 heures, les annonceurs de la station prêtèrent main-forte. Aspro dépêcha à Budapest une ambulance remplie de 50000 boîtes d'aspirine. La Coopérative pharmaceutique de Rouen envoya 20 millions d'unités de pénicilline.

À 3 heures du matin, je me rendis à mon tour sur le terrain. Plus de 150 tonnes de médicaments, de matériel et d'aliments pour enfants s'entassaient maintenant dans trois hangars, soit le chargement de 22 avions. Soudain, alors qu'une giboulée glacée s'abattait sur les pistes, une camionnette de démonstration Mokarex se gara près de moi.

– Je n'apporte rien, m'avertit le chauffeur. Mais je vous ai écouté chez moi, à Orléans, et je me suis dit que vos gars allaient avoir un coup de pompe au milieu de la nuit, et qu'un petit café chaud leur ferait du bien.

Le lendemain, à 8h20, le DC 4 décolla avec ses 7 tonnes de fret. Tout le reste de la marchandise fut acheminé en Hongrie par trains et par camions.

Cette émission avait permis de révéler ce qu'il y a de plus beau dans l'homme. Rien que pour cela, elle justifiait tous nos efforts.

Des dizaines d'émissions de « Vous êtes formidables » se succédèrent sur l'antenne. Il m'est impossible de toutes les citer. Mais, dans une France rendue morose par l'instabilité du régime parlementaire de la IV^e République, les tensions internationales en Corée et en Europe de l'Est et le début de la guerre d'Algérie, les

auditeurs avaient le sentiment qu'une occasion leur était offerte de se surpasser le temps d'une soirée et, pour quelques-uns d'entre eux, de se transformer en héros anonymes de la vie quotidienne.

Bien que les thèmes choisis fussent généralement empreints de gravité, voire tragiques, l'humour, parfois involontaire, ne perdait pas ses droits. Je garde en mémoire la réception qui avait clôturé l'opération « Cœurs d'enfants » dans les locaux d'Europe n° 1. Nous avions sollicité la générosité publique afin d'équiper l'hôpital Broussais d'un bloc opératoire spécialement conçu pour pratiquer des interventions à cœur ouvert sur les enfants souffrant de malformation cardiaque. Dans le but d'appuyer notre démarche, nous avons fait appel à des dizaines de vedettes. Eddie Constantine, Gilbert Bécaud, Annie Cordy, Jean Marais et bien d'autres avaient répondu présents. Après avoir collecté près de 100 millions de francs, Sylvain Floirat avait invité les personnalités participantes à un somptueux buffet.

– À vous l'honneur, cher ami, avait-il dit à Jean Marais, en lui présentant un couteau à découper.

L'acteur approcha du buffet où trônait un énorme gâteau en forme de cœur, recouvert d'un coulis de framboise d'aspect sanguinolent.

Je vis le visage de Jean Marais blêmir. Sa main trembla. Puis il reposa le couteau précipitamment et fit un bond en arrière.

– Je ne peux pas faire une chose pareille, s'écria-t-il d'un air dégoûté. C'est comme si vous me demandiez de couper à vif le cœur d'un enfant !

26 Le facteur et le milliardaire

Au début de l'année 1957, après le fiasco de l'expédition franco-britannique sur les rives du canal de Suez et la gestion calamiteuse de la « crise algérienne », les relations entre la France et les États-Unis s'envenimèrent, ces derniers reprochant au président Coty de mener une politique « néocoloniale ». Ces critiques furent perçues en France comme une ingérence dans les affaires intérieures, d'autant que cent mille Américains, civils et militaires, stationnaient encore sur le territoire.

Dans ce contexte tendu, les journaux outre-Atlantique se déchaînèrent contre Paris. Il se produisit alors un phénomène extraordinaire, unique dans l'histoire de la presse. À l'emplacement de chaque article hostile, publié dans l'un des cent quotidiens les plus importants des États-Unis, répondaient, quelques jours plus tard, dans des encarts payants, des éditoriaux qui prenaient le contre-pied des propos critiques. « N'oubliez pas que la République des États-Unis a été baptisée par La Fayette avec du sang français », rappelait, par exemple, l'auteur des articles.

Qui était ce mystérieux défenseur de l'Hexagone, qui avait déjà investi plus d'1 milliard et demi de francs (environ 3 millions d'euros) dans ces campagnes de réhabilitation, et pourquoi faisait-il cela ? Ce chevalier blanc était un industriel américain. Il se nommait Abraham Spanel et présidait la Latex International Corporation, la firme leader mondiale du préservatif. Né à Odessa en 1901, Spanel était âgé de quatre ans lorsque, fuyant les pogroms antisémites, sa mère trouva refuge en France. Après y avoir séjourné trois ans sans être inquiétés, la femme et l'enfant émigrèrent aux États-Unis. Devenu chimiste dans les années 1920, Spanel s'intéressa à la transformation du latex sous toutes ses formes. Il déposa deux mille brevets, fonda la marque de soutien-gorge Playtex, construisit une douzaine d'usines à travers le monde, et amassa une immense fortune. Or, avant de mourir, sa mère lui avait fait jurer que, s'il devenait riche, il ne devrait jamais oublier la France, qui les avait si bien accueillis et protégés.

Vers la fin du mois de janvier 1957, Louis Merlin apprit d'un ami qui rentrait de New York l'existence d'Abraham Spanel et les actions qu'il menait en faveur de la France. Aussitôt, une idée germa dans son esprit : de quelle manière nos compatriotes pouvaient-ils le remercier ? Merlin nous convoqua d'urgence, Jacques Antoine et moi.

– Demandons aux auditeurs d'envoyer à Spanel une carte postale représentant leur ville ou leur village, suggéra Antoine.

– Même si nous collectons des milliers de cartes, nous n'aurons pas pour autant créé un événement, objectai-je.

– Sauf si un facteur français les lui apporte en mains propres.

– Un facteur emblématique.

– Oui, il pourrait s'appeler Lafrance ou Lefrançais, quelque chose

comme ça.

– Et pourquoi pas La Fayette !

Au terme d'une rapide enquête, il s'avéra qu'il existait en Haute-Loire un village de huit cents habitants nommé Chavaniac-Lafayette où naquit le maréchal-marquis, champion de l'indépendance américaine. Après m'être entretenu du projet avec un représentant du ministère des P.T.T. puis avoir obtenu son accord, je téléphonai au facteur du village, un certain Abel Charbonnier.

– Seriez-vous partant pour faire votre tournée aux États-Unis ? lui demandai-je.

– Si mes chefs et ma femme sont d'accord, je suis votre homme, répondit Charbonnier, sans s'émouvoir.

Le soir même, je lançai sur l'antenne d'Europe n° 1 un appel qui expliquait le déroulement de l'opération.

Le lendemain, le képi rejeté sur la nuque, sanglé dans une tunique neuve, portant sur le ventre une sacoche en cuir marquée P.T.T., Abel Charbonnier, qui ressemblait à Bourvil, fut accueilli gare d'Austerlitz par une armée de journalistes et de photographes. Son ministre lui décerna le titre honorifique de « premier facteur volant intercontinental », la préfecture de police lui délivra un passeport dans les 24 heures et l'ambassade américaine un visa en deux jours.

Le mardi suivant, 29 janvier, j'informai les auditeurs que 500000 cartes postales étaient déjà parvenues aux États-Unis et que des milliers d'autres ne cessaient d'arriver.

Le décollage du Super-Constellation, qui devait emmener Abel Charbonnier à New York, fut retardé de vingt minutes pour nous permettre de terminer l'émission. J'eus juste le temps de demander au facteur de Chavaniac-Lafayette de faire ses adieux à sa femme et à Arlette, sa fille âgée de deux ans et demi. Ensuite, sans perdre une seconde, nous fonçâmes vers l'aéroport d'Orly, escortés par des motards de la gendarmerie.

Dans l'avion, assis aux côtés de Charbonnier, je lui glissai une enveloppe contenant 30000 francs et 1000 dollars en espèces.

– Ceci devrait pouvoir couvrir vos petites dépenses à New York, lui dis-je.

– C'est que je ne veux pas vous mettre dans les frais, répliqua le facteur, en empochant timidement l'argent.

Deux heures plus tard, un steward annonça que l'avion ferait une escale en Islande plutôt qu'au Labrador, où la température avait chuté à moins 48 degrés centigrades.

– Pas de quoi en faire un plat, bougonna le facteur. Chez nous, à Chavaniac, l'an dernier, il a fait moins 30 et on n'en est pas mort.

Le lendemain, à 9h30, le quadrimoteur d'Air France atterrit à New York et alla s'immobiliser à côté de l'avion d'Ibn Séoud, le roi d'Arabie Saoudite venu participer à une assemblée générale de l'ONU au cours de laquelle il s'apprêtait à condamner la politique de la France, incapable, selon lui, de gérer le conflit algérien. La venue du roi avait mobilisé de nombreux reporters, cameramen et photographes. Plusieurs d'entre eux reconnurent Abraham Spanel, venu nous accueillir. Ils lui demandèrent la raison de sa présence sur le tarmac. Avec un sens instinctif de la publicité, Spanel leur raconta aussitôt l'histoire du facteur et des 500000 lettres de sympathie qu'il apportait. Puis, pour faire bonne mesure et détourner l'attention des médias d'un souverain hostile à la France, il rappela opportunément que l'esclavage n'avait toujours pas été aboli en Arabie. Les journalistes hésitèrent un instant. Allaient-ils se précipiter au-devant d'un roi esclavagiste ou au-devant d'un petit facteur français là pour célébrer l'amitié franco-américaine ? Estimant que l'information la plus spectaculaire penchait en faveur du facteur, ils effectuèrent une brusque volte-face et allèrent se masser au pied de notre avion, laissant le tapis rouge du roi Séoud désespérément vide. Cet heureux hasard valut à « Vous êtes formidables » une publicité considérable. La photo du milliardaire, serrant dans ses bras le facteur de Chavaniac, fut publiée dans 13000 journaux et magazines, totalisant quatre-vingt-dix millions de lecteurs. Et le récit filmé de son voyage fut projeté dans plus de 17000 salles de cinéma. Ainsi, à peine avait-il posé le pied à New York qu'Abel Charbonnier était déjà connu de sept Américains sur dix !

Spanel, l'œil bleu, la rosette de commandeur de la Légion d'honneur épinglée au revers de son manteau, s'adressa à une forêt de micros et de caméras : « Mon cœur bat plus vite quand je suis en France, déclara-t-il d'une voix émue, un bras enroulé autour des épaules de Charbonnier, le képi toujours vissé sur la tête. Il faudrait avoir un cœur de rocher pour ne pas être ému du geste que les Français nous adressent. Car les lettres qu'ils nous envoient sont avant tout destinées au peuple américain... »

Le ton était donné. Abel Charbonnier traversa la ville comme un chef d'État et salua de la main les agents de police figés au garde-à-vous. À l'hôtel Waldorf Astoria, il cira rapidement ses godillots et donna une conférence de presse devant cent cinquante journalistes. Intrigué par la multitude des flashes qui crépitaient autour de lui, il demanda :

– Dites donc, elle doit pas coûter bien cher, la pellicule, chez vous. À Chavaniac, on y va plutôt à l'économie quand on fait des photos !

S'ensuivit ensuite une extraordinaire randonnée : la statue de la Liberté, le square Washington, une visite au maître des Postes de New York, une réception dans la somptueuse demeure des Spanel où on nous abreuva d'infects cocktails de jus de légumes et, pour finir, la première de *Christophe Colomb*, que donnait au City Hall la compagnie Jean-Louis Barrault-Madeleine Renaud. Épuisés, la pièce de Claudel étant d'un grand ennui, nous étions obligés de nous pincer mutuellement pour ne pas nous endormir. Seul Charbonnier semblait apprécier le spectacle, qu'il regardait avec les yeux d'un enfant émerveillé.

Le lendemain matin, au Waldorf Astoria, je croisai une camériste qui sortait de la chambre du facteur, visiblement furieuse. Merlin, qui m'accompagnait, s'enquit de la raison de son courroux. « Cet hôtel est un palace, glapit la femme. L'un des meilleurs de New York. Et je déteste que les clients fassent leur lit eux-mêmes et menacent notre emploi. » Interrogé quelques minutes plus tard, Charbonnier eut réponse à tout : « Si les clients ne font pas un petit effort, comment voulez-vous que le personnel s'en sorte dans un hôtel de 2000 chambres ? »

Le marathon s'acheva par une visite du siège de l'ONU. L'équipe d'Europe n° 1 et le facteur s'engouffrèrent dans un ascenseur dans lequel se trouvait une déléguée française. Elle crut défaillir en apercevant le préposé des Postes en grand uniforme :

– Un facteur français ! Ce n'est pas possible ! Mais que faites-vous ici ? demanda-t-elle.

– Un petit tour, répondit Charbonnier, en agitant négligemment la main dans sa direction.

De retour en France, le résultat définitif de la campagne dépassait les plus folles espérances : 1361000 cartes postales avaient été envoyées aux États-Unis par les auditeurs, soit plus de 2 tonnes de fret. Abraham Spanel, bouleversé par ce résultat, décida de tirer 2 cartes au sort et d'inviter leurs auteurs à passer un mois aux États-Unis. C'est ainsi que M. et M^{me} Husson, marchands de porcs, réalisèrent le rêve de leur vie : visiter les abattoirs de Chicago !

Pour faire bonne mesure, dans mon émission du 12 février, j'invitai les Spanel à se rendre à Paris. Ils acceptèrent. Leur tournée fut triomphale. Encadré de policiers motocyclistes, un cortège de trois voitures quitta l'aéroport d'Orly pour se rendre rue François I^{er}, au siège d'Europe n° 1. Dans la voiture de tête, bleue, se trouvait l'équipe de « Vous êtes formidables ». Au milieu, dans la blanche, Abel Charbonnier. Et dans la rouge, qui fermait la marche, Peggy et Abraham Spanel. Une foule immense s'était massée sur les trottoirs. À

un feu rouge, un homme se précipita pour embrasser la main du bienfaiteur, tandis qu'une femme tendit à son épouse un bouquet d'anémones.

« J'affirme sur ce que j'ai de plus cher que je n'ai jamais vu, de la part des Parisiens, semblable réception pour un chef d'État, même pour la reine d'Angleterre », écrira plus tard Louis Merlin dans un livre de souvenirs.

Europe n° 1 affréta un autorail spécial afin que les Spanel puissent raccompagner Charbonnier à Chavaniac-Lafayette. Pour faciliter ses tournées, l'industriel lui offrit une moto Harley-Davidson dernier modèle. Durant le trajet, la foule envahit les gares et s'agglutina devant la motrice, l'empêchant de repartir. Le service d'ordre fut débordé.

Le lendemain, le président René Coty, président de la République, accorda une audience particulière au philanthrope. Dans la soirée, le couple invité assista, au Cirque d'Hiver, au gala de l'Union des artistes que présentait Maurice Chevalier dans le rôle de Monsieur Loyal.

Fort du succès de « Vous êtes formidables », la progression de l'audience d'Europe n° 1 fut fulgurante. En 1959, moins de quatre ans après son lancement, elle devint la station la plus écoutée de France. Avec 22% de parts de marché, elle devança de deux points Radio-Luxembourg, sa concurrente directe, et de huit points Paris-Inter, la plus écoutée des trois chaînes publiques.

Dans le même temps, la télévision connut un essor sans précédent. Alors que le parc des récepteurs en circulation ne dépassait pas 4000 unités en 1950, il frôlait les 2 millions dix ans plus tard.

Lorsqu'en 1957 Pierre Bellemare reçut le prix du meilleur animateur de radio aux « Triomphes de la radio et de la télévision », un critique enthousiaste écrivit de lui : « Cette voix, si virile, si “humaine”, n'est en rien celle d'un comédien qui feint à merveille et sur commande des sentiments qu'il n'éprouve pas. Ce que Pierre Bellemare a de si sympathique, c'est l'enthousiasme, l'élan, le cœur. Il est tout entier dans son effort du moment. Il est avec ceux qu'il veut convaincre, avec ceux qu'il veut sauver. Il s'émeut, sans vouloir le montrer, il s'entête, s'exalte, il ne veut jamais être vaincu. Et quand il faut venir au secours d'une grande détresse, individuelle ou collective, il se “dépense” avec une telle énergie que l'on se demande par quel miracle, enroué, exténué, épuisé, mais toujours vibrant, il peut “tenir le coup” ! [1] »

Comment Pierre Bellemare « tenait-il le coup » en effet ? Car, en plus de « Vous êtes formidables », il produisait et animait bien d'autres émissions hebdomadaires sur Europe n° 1 et Radio-Luxembourg, et préparait déjà son grand retour à la télévision.

En 1959, un malentendu, qui sera interprété par Louis Merlin comme un conflit d'intérêt, allait pourtant l'obliger à faire des choix...

27 Ainsi va le monde

En 1955, à la veille des fêtes de fin d'année, les salles de cinéma connurent une affluence record. À Versailles, Le Cyrano donnait *Les Diaboliques*, l'opus sulfureux d'Henri-Georges Clouzot. Au Ciné-Théâtre de Tourcoing, Martine Carol, envoûtante Lola Montès, offrait son meilleur rôle au dernier chef-d'œuvre de Max Ophüls. À l'Athénée de Saint-Nazaire, sous la direction d'Henri Verneuil, Daniel Gélin et Françoise Arnoul furent d'inoubliables Amants du Tage.

À 20h50, durant l'entracte, passé la distribution des esquimaux glacés, les directeurs de 225 salles, réparties à travers la France, s'adressèrent simultanément à leur public.

– Mesdames et messieurs, je vous demande un court moment d'attention, dit l'un d'eux. Dans quelques instants, nous allumerons une installation sonore qui vous permettra d'entendre par téléphone la station de radio Europe n° 1. Pierre Bellemare vous lancera un appel et vous demandera de répondre par oui ou par non à une question simple. Si vous votez oui, les femmes d'abord, les hommes ensuite, lèveront la main. Nous procéderons de la même manière pour les réponses négatives. Des hôtesse vont distribuer un crayon et un morceau de papier aux spectateurs qui se trouvent à l'extrémité de chaque rangée de sièges. Je leur demanderai de bien vouloir prendre note des résultats et de me les transmettre dès la fin du sondage.

Les spectateurs échangèrent des regards incrédules. On chuchota, on s'interrogea. Puis la voix de Pierre Bellemare jaillit derrière l'écran.

– Chers amis, bonsoir. Permettez-moi tout d'abord de vous souhaiter une bonne soirée. Dans quelques minutes, je vous laisserai apprécier pleinement le film qui vous sera projeté. Dans l'immédiat, voilà la question que j'aimerais vous poser : souhaitez-vous prendre vos vacances en deux temps, mi-partie en été et mi-partie en hiver ? Que les dames qui souscrivent à cette idée lèvent la main les premières.

Une fois le référendum achevé, le directeur de la salle comptabilisa les voix de chacun et transmit par téléphone le résultat au standard d'Europe n° 1. Dans l'attente d'une statistique d'ensemble, André Gillois animait un débat sur le thème des vacances fragmentées, auquel participaient quatre invités. Une demi-heure plus tard, Pierre Bellemare annonça à l'antenne les résultats portant sur l'ensemble du territoire.

– Sur très exactement 113 709 personnes interrogées, 62% se sont prononcées en faveur du partage de leurs congés payés.

Imaginée par Jacques Antoine, « Cent mille Français » était une photographie de l'opinion publique, saisie dans toutes les couches de la société. Ce fut le premier sondage instantané jamais réalisé en France sur grande échelle. Ce fut aussi un formidable outil de

connaissance d'un pays qui s'installait dans la modernité. Les questions posées aux auditeurs concernaient l'ensemble du champ d'activités et de préoccupations, des plus futiles aux plus fondamentales. À plus d'un demi-siècle de distance, les enquêtes expresses de « Cent mille Français » offrent aux sociologues d'aujourd'hui une mine d'informations inépuisable. Ainsi apprend-on par exemple qu'au mitan des années 1950, 72% des Français étaient contre la limitation de la vitesse sur les routes ; que 73% étaient défavorables aux poursuites engagées contre les guérisseurs ; que 63% s'étaient déclarés adversaires de la vente à crédit ; 61% ennemis du port du pantalon pour les femmes, et que 74% d'entre eux avaient voté contre le travail sans filet dans les spectacles de cirque !

Un jour, Jacques Antoine eut l'idée de sonder les Français sur le bien-fondé de la guerre d'Algérie. Grave erreur ! Maurice Siegel, le patron de la rédaction, le lui déconseilla avec fermeté. Même dans une station où la liberté de ton et de pensée était la signature, il y avait des limites à ne pas franchir !

Ai-je hérité de la fibre journalistique de mon aïeul, Jean-François Bellemare, le fondateur du *Grondeur* puis le directeur de *La Gazette de France* ? Je l'ignore, mais j'ai toujours été passionné par la marche du monde et les comportements de mes contemporains. C'est pourquoi j'ai produit et animé des émissions plus ou moins liées à l'actualité tout au long de ma carrière. Quitte, comme ce fut le cas au mitan des années 1950, à officier en parallèle sur les deux grandes stations de radio privées concurrentes.

Résolument orientée, dans l'immédiat après-guerre, vers la chanson populaire et le divertissement, Radio-Luxembourg avait réduit l'information à la portion congrue. Conscient de cette lacune, la station engagea en 1948 Jean Grandmougin, un journaliste de l'AFP, ancien correspondant en poste au Vatican, et Geneviève Tabouis, une chroniqueuse politique, épouse d'un administrateur de la station. M^{me} Tabouis, qui occupa son poste jusqu'à l'âge de quatre-vingt-huit ans, commençait toujours ses éditoriaux par une antienne devenue célèbre, « Attendez-vous à savoir... ».

Grandmougin grappillait ses informations dans les quotidiens. Il avait également souscrit un abonnement à l'agence américaine United Press et confectionnait ainsi, de bric et de broc, deux journaux quotidiens de sept minutes. Trois ans plus tard, deux reporters vinrent étoffer l'équipe, à laquelle la direction parisienne alloua une voiture d'enregistrement.

Le 1^{er} octobre 1956, je lançai donc avec Jacques Antoine « Dix

millions d'auditeurs », un magazine diffusé sept jours par semaine, de 19h35 à 19h50, sur les ondes... de la station du grand-duché, tout en gardant des interventions sur Europe 1.

– Vous êtes dix millions et nous sommes dix, expliquai-je en guise de préambule à la première émission. Partout où il se passe quelque chose, nous serons là. Vous avez vos travaux quotidiens qui absorbent tout votre temps. Notre tâche à nous, c'est d'être vos yeux et vos oreilles pour suivre attentivement les événements qui surviennent dans le monde et vous en rendre compte. Les sujets ne manquent pas. Va-t-il falloir attendre longtemps pour que chacun puisse se loger décemment ? La France va-t-elle construire les écoles qui lui manquent ? La délinquance juvénile va-t-elle augmenter ?

En association avec *France-Soir*, dont le tirage dépassait le million d'exemplaires, nous appliquâmes à l'information radiophonique le style que nous étions parvenus à imposer dans l'élaboration d'autres programmes : interactivité permanente avec les auditeurs grâce à l'emploi du téléphone, mise en exergue de faits de société ayant valeur universelle, dramatisation des situations.

Les conférences de rédaction se déroulaient chaque matin et en début d'après-midi dans nos bureaux du boulevard Haussmann. Armand Jammot, transfuge de *L'Aurore* et d'Europe n° 1, occupait le poste de rédacteur en chef. Jacques Antoine rédigeait les textes de présentation et de liaison. Quant à moi, je jonglais au téléphone avec les 29 correspondants à l'étranger et les 200 rédactions de province que comptait alors le quotidien de la rue Réaumur. Les reporters, Guy Lux, Yves Courrière et Jean-Pierre Farkas, sillonnaient la France, Nagra sur l'épaule. À partir d'un fait divers, que nous analysions sous tous ses angles et que nous commentions avec des spécialistes, nous menions des campagnes d'intérêt général. Ou nous demandions à un responsable de s'expliquer sur une anomalie qui heurtait la sensibilité du public, comme, par exemple, pourquoi fallait-il payer le prix excessif de 250 francs pour envoyer un colis d'un kilo à un soldat appelé en Algérie ?

Nous avions parfois l'impression de manipuler des bâtons d'explosif. Je me souviens qu'un jour, je demandai à un célèbre jockey de donner son sentiment sur les paris truqués. Comme il se tenait coi, je l'encourageai à se rafraîchir plus que de raison, en remplissant son verre d'anisette. Le champion, légèrement éméché, finit par baisser sa garde.

– C'est vrai, il arrive que, dans certaines courses, des chevaux ne disputent pas vraiment leurs chances, finit-il par avouer au micro. On dit alors qu'ils « cueillent les marguerites ».

Scandale. La France hippique fut en ébullition. D'autant que les

paris mutuels dominicains drainaient des fortunes dans les caisses de l'État. Deux jours après la diffusion du brûlot, le propriétaire d'une écurie et un entraîneur exigèrent un droit de réponse. Nous le leur accordâmes. Le débat fut houleux. Les protagonistes démentirent avec véhémence les allégations du jockey. Je ne cédaï pas pour autant. Jusqu'à ce que je reçusse une lettre anonyme, faite avec des lettres découpées dans un exemplaire de *France-Soir*. Elle disait à peu près ceci : « Si tu continues à dire des conneries sur les courses, nous te ferons la peau. » La menace fut suffisamment sérieuse pour que la direction de la station décide prudemment de clore le débat.

Il est difficile d'imaginer aujourd'hui qu'il était alors possible de produire et de présenter presque simultanément des émissions destinées à des stations directement concurrentes. Ainsi, il n'était pas rare que des responsables d'Europe n° 1 et de Radio-Luxembourg se croisent dans les couloirs de nos studios. Un *gentlemen's agreement* gérait nos relations avec les uns et les autres, car, à l'époque, nous n'étions pas tenus de signer des clauses d'exclusivité.

Pour autant, en avril 1958, un lapsus m'obligea à faire un choix. Alors que j'achevais sur une conclusion heureuse une émission d'actualité pour les « Dix millions d'auditeurs » de Radio-Luxembourg, je m'exclamai, emporté par l'enthousiasme :

– Oui, décidément, chers amis, vous êtes formidables !

Dès la fin de l'émission, Armand Jammot, qui se tenait à mes côtés, ricana :

– T'aurais peut-être pas dû dire ça, coco !

J'avais, en effet, employé par inadvertance le titre de notre émission fétiche d'Europe n° 1.

La sentence ne se fit pas attendre. Dès le lendemain, je reçus par porteur une lettre de Louis Merlin. Écrite à l'encre bleu lagon, elle disait ceci : « Cher Pierre Bellemare, ayant vous-même avoué aux auditeurs de Radio-Luxembourg notre cocuage, je vous demande de choisir entre Radio-Luxembourg et Europe n° 1. »

Ma décision fut simple à prendre. Europe n° 1 m'avait donné ma première chance d'animateur. Je choisis donc de lui rester fidèle. Ce choix fut lourd de conséquences. Je dus attendre... trente-sept ans avant de pouvoir me faire entendre à nouveau sur les ondes de Radio-Luxembourg, devenue RTL en 1967 !

28 Quand la télévision vidait les cinémas

On se souvient que, le 23 avril 1956, Wladimir Porché, le directeur de la Radiodiffusion-télévision française, avait exigé qu'animateurs et producteurs accordent à la chaîne d'État l'exclusivité de leurs programmes, sans contrepartie financière. Estimant cette clause abusive, d'autant que la modicité des cachets octroyés par la RTF ne me permettait pas d'en vivre, j'avais dû, comme la plupart de mes collègues, me retirer à contrecœur de la télévision, reportant la totalité de mes activités sur les stations de radio privées.

Huit mois plus tard, remercié par son ministre de tutelle, Porché céda son siège à Gabriel Delaunay. Jean d'Arcy, qui avait conservé la direction des programmes, me demanda de remettre rapidement « Télé Match » à l'antenne, les émissions de jeux ayant été exclues des programmes pendant un an en dépit des protestations virulentes des téléspectateurs.

La nouvelle mouture fut diffusée le 3 juin 1957. Trois des principaux jeux appartenaient à l'ancienne émission. Un seul était entièrement nouveau. Le premier, « L'objet mystérieux », était réalisé en duplex entre le théâtre de la porte Saint-Martin et une ville de province. Dans « Prouvez-le », une variante du poker, l'animateur payait au concurrent dix fois sa mise de base en cas de réussite. Le « 13 » voyait s'affronter deux candidats enfermés dans des cabines insonorisées. À travers un quiz de 13 questions portant sur 13 matières différentes, le gagnant était celui qui atteignait le plus rapidement 13 points. Dans « Rendez à César », les joueurs devaient deviner à quel personnage célèbre appartenaient les parties de deux visages découpés en puzzle. Le cinquième jeu, celui qui a laissé le plus vif souvenir dans la mémoire des spectateurs, « La tête et les jambes », demeurait inchangé.

En juin 1958, un an après son redémarrage, « Télé Match » nouvelle formule était plébiscitée par le public, l'émission venant en tête d'un sondage de satisfaction en obtenant la note de 9,2 sur 10. Tandis que le magazine américain Time écrivait « Tous les jeudis, la France oublie Françoise Sagan pour regarder "La tête et les jambes" », un hebdomadaire spécialisé titra sur deux pleines pages : « Vedette choc de la télévision, Pierre Bellemare fait baisser chaque jeudi les recettes des salles de cinéma, en débauchant trois millions de spectateurs[2]. »

Il est vrai que les jours de diffusion de « La tête et les jambes », dans certaines régions comme le nord de la France dont les toits des maisons s'étaient hérissés d'antennes, il pouvait y avoir environ 20%

de recettes en moins pour les exploitants de salles. Mais ce pourcentage de défection était beaucoup plus faible pour l'ensemble du territoire. Je pense d'ailleurs que la concurrence que la télévision fit au cinéma lui fut à terme bénéfique. Elle obligea ce dernier à davantage de créativité. À Hollywood, pour ne pas disparaître, le cinéma dut se renouveler et inventer de nouveaux procédés, comme le cinémascope ou le cinérama. Et aujourd'hui encore, 3D et effets spéciaux sont des armes efficaces pour remplir les salles et lutter contre la multiplication des chaînes câblées ou satellitaires.

Ce qui me frappe par ailleurs aujourd'hui encore, c'est la difficulté des questions auxquelles nous soumettions nos candidats, par comparaison avec les quiz qui émaillent la plupart des émissions de jeux actuelles. Concoctées par Jean-François Chiappe et Guy Lux, elles apparaissent d'une sidérante complexité. En consultant mes archives, j'ai retrouvé un florilège de quelques-unes d'entre elles.

- Combien de litres d'essence L'Oiseau blanc de Nungesser et Coli emportait-il ? (4025 litres.)

- Devant les efforts infructueux de Napoléon pour attraper un livre sur une étagère, un général s'empresse de l'aider en lui disant : « Permettez, sire, je suis plus grand que vous. » Quelle fut la réponse de l'empereur ? (« Dites plus long ! »)

- De qui est la musique des chœurs d'Esther et d'Athalie de Jean Racine ? (De Jean-Baptiste Moreau, organiste de Saint-Cyr.)

Véritables puits de science, épaulés dans l'épreuve sportive par des champions de niveau souvent international, les candidats de « La tête et les jambes » se transformaient, au fil des semaines victorieuses, en héros populaires auxquels le public s'identifiait. Si leur érudition attirait sympathie et admiration, leurs défaillances étaient parfois attribuées à ma sévérité ou à une règle du jeu inéquitable.

En novembre 1958, l'abandon du cycliste Roger Rivière, champion du monde de poursuite, vainqueur du Tour d'Europe et recordman du monde de l'heure des 5 et des 10 kilomètres, provoqua ainsi une réaction d'indignation dont la presse se fit amplement l'écho. Faisant équipe avec Rivière, le docteur Vassal concourait dans la catégorie « Histoire de la médecine ». Parvenus en dernière semaine, les concurrents jouèrent pour la somme de 2 millions de francs, soit environ 40000 euros. Dès le début du jeu, le Dr Vassal ignora les raisons qui incitèrent le duc de Savoie à refuser à Ambroise Paré le droit de franchir les lignes impériales vers Saint-Quentin. Roger Rivière se mit en selle sur la piste du Vélodrome d'Hiver. Son challenge pour repêcher son partenaire : parcourir 2 kilomètres en moins de 2'30".

– 2'28"45, annonça triomphalement Roger Couderc, qui assurait le reportage, tandis que j'interrogeais le candidat dans le studio 13 des Buttes-Chaumont.

Quatre minutes plus tard, le docteur chuta à nouveau, ignorant le nom de l'instrument avec lequel les chirurgiens de la Cour avaient opéré Louis XIV.

– À vous *les jambes*, à vous Roger Couderc, lançai-je, en me conformant au règlement du jeu.

Allongé dans un fauteuil au bord de la piste, une couverture sur les genoux, Rivière reprenait péniblement son souffle. La brutale défaillance du Dr Vassal avait surpris tout le monde. Dans le but de gagner du temps, Couderc s'égara dans une digression sur les déficiences de la mémoire. Je l'interrompis.

– Voulez-vous demander à Roger de grimper sur son vélo ?

– C'est impossible, bredouilla ce dernier avec l'accent chantant de Saint-Étienne. J'ai besoin d'un quart d'heure pour récupérer.

J'insistai. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, Rivière remonta son cuissard, ajusta son casque, gagna encore quelques secondes en changeant le boyau de sa roue arrière, et repartit, poussé par Couderc. Il passa le premier tour avec une vingtaine de mètres d'avance sur son temps et le profane put s'y tromper. Mais Robert Chapatte, qu'interrogeait Roger sur le bord de la piste, fit la moue.

– Il n'y arrivera pas.

Chapatte était certainement celui qui, à la télévision, connaissait le mieux les performances cyclistes pour avoir été autrefois coureur professionnel. Pourtant il se trompait. Après avoir terriblement baissé de cadence, Rivière termina l'épreuve à l'énergie : 2'29"25. La voix de Couderc s'étrangla.

À partir de ce moment, dans un million de foyers, on forma des vœux pour que le Dr Vassal retrouvât son aisance passée. Il n'en fut rien. Trois minutes ne s'étaient pas écoulées qu'il dut renoncer à donner le nom du pharmacien militaire qui vola l'opium de l'armée d'Égypte. Cet échec entraîna la catastrophe. Invité à se remettre en selle, Rivière refusa.

– Parcourir 2 kilomètres en 2'30" représente une performance internationale. Pour la réussir, il faut que je puisse avoir la possibilité de récupérer. Faute de quoi, je risque ou bien d'être battu injustement ou bien de m'exposer à un accident cardiaque.

Face à cet argument, je proposai de déroger au règlement.

– Tout ce que je peux faire, c'est accepter que vous ne couriez que dans une dizaine de minutes – à la fin de la manche – mais en 2'29". Si toutefois le Dr Vassal répond aux dernières questions de la série. Rivière, êtes-vous d'accord ?

Le champion haussa les épaules et n'eut d'autre choix que

d'accepter. Ce fut inutile. Le Dr Vassal s'inclina une dernière fois et fut battu par « abandon des jambes ».

La semaine suivante, lorsque Roger Rivière se fractura le bassin en prenant part aux Six Jours de Paris, la presse incrimina l'équipe de « Télé Match ». Si une poignée de journalistes prenait plaisir à fustiger les productions de Jacques Antoine et Pierre Bellemare au nom de critères culturels souvent contestables, François Mauriac, membre de l'Académie française et prix Nobel de littérature, émit un avis discordant dans les colonnes de L'Express : « Jamais on ne vit animateur plus animé qu'il ne l'est se prendre aussi simplement et naïvement à son propre jeu. Il aime de tout son cœur les deux champions. Il s'extasie sur leur science. Il n'en revient pas de ce qu'ils savent, pourquoi telle bête marche en s'aidant de sa queue. Pour un peu, il en prendrait un sur chacun de ses genoux. Il nous fait venir l'eau à la bouche, en nous annonçant que la prochaine fois, nous aurons affaire à des demoiselles. Enfin, j'ai passé une bonne soirée[3]. »

En dépit des sondages qui nous mettaient régulièrement en tête des programmes les plus appréciés du public, nous avions droit à notre lot de vacheries toutes les semaines. À la différence des chroniques théâtrales, qui concernent des pièces qui sont à l'affiche, les critiques de télévision étaient d'autant plus absurdes qu'elles se rapportaient à des émissions diffusées en direct et donc que plus personne ne pourrait revoir. C'est pourquoi je me suis désabonné de *L'Argus de la presse*, le service qui collectait les articles me concernant, et que je n'ai plus jamais lu quoi que ce soit de relatif à mes émissions.

La coupure de presse étant, dit-on, la blessure dont on cicatrise le plus vite, Pierre Bellemare, prompt à réagir, ne cessa de corriger les lacunes inhérentes à « Télé Match » en inventant sans cesse de nouveaux modules de jeux et en élargissant les épreuves sportives à des disciplines mal connues du grand public et moins contraignantes pour les candidats. Ainsi expérimenta-t-il avec succès des compétitions qui opposèrent des équipes sportives issues des pays francophones européens.

En 1960, avec « Tous pour un », le tandem érudit/sportif disparut au profit d'un unique concurrent intellectuel qui, en cas de difficulté, pouvait faire appel aux téléspectateurs par l'intermédiaire d'un standard téléphonique. La formule séduisit. Les rares candidats qui parvenaient à se hisser en sixième semaine et concouraient pour un gain de 64000 nouveaux francs (environ 9 200 euros) jouissaient d'une notoriété difficilement imaginable aujourd'hui. Devant les studios des Buttes-Chaumont, les rues étaient noires de monde. Si le candidat avait gagné, il était porté en triomphe et le lendemain, son

nom s'étalait en première page de la presse nationale. Sans l'avoir prémédité, nous nous étions ainsi transformés en apprentis sorciers, car les candidats n'étaient pas psychologiquement préparés à devenir des vedettes du jour au lendemain, puis à retomber tout aussi vite dans l'anonymat. Nous fûmes conscients du danger que représentait ce jeu de yo-yo quand nous nous aperçûmes qu'un certain nombre de candidats revenaient nous voir après avoir participé aux épreuves quelques mois plus tôt. Ils cherchaient, par concurrents interposés, à retrouver les sensations fortes qu'ils avaient éprouvées. Nous nous efforçâmes alors de mettre en garde les nouveaux postulants, de les préparer psychologiquement à affronter une situation qui pouvait être traumatisante.

Jean Baert fut sans doute le gagnant le plus emblématique de « Télé Match ». Étudiant de l'École des langues orientales, il était l'archétype du jeune homme modèle selon les critères en vigueur à la fin des années 1950. Pratiquant une demi-douzaine de langues, dont le russe et le chinois, vivant modestement dans une chambre de bonne pleine de livres et de revues, sillonnant l'Europe sur sa vieille Vespa, il était le fils d'une ménagère qui lui tricotait des pulls et d'un agent d'assurance à la retraite.

Il fournit les bonnes réponses à une série de 60 questions, couvrant la période 1765-1794, sans faire une seule fois appel à l'aide du public. Baert savait tout, par exemple, des favorites de Louis XV, des travaux de La Condamine en Amazonie, du siège de Prague, des distinctions attribuées aux descendants de Colbert, de l'influence d'une comédie de Lope de Vega sur Marivaux ou de la découverte des ruines d'Herculanum. Son pactole en poche, il offrit un voyage au Japon à ses parents et retourna discrètement à ses chères études.

L'émission était-elle à bout de souffle ? Si elle ne cessait de se renouveler au gré de séquences inédites, de situations et de décors sans cesse changeants, force était de constater que mon omniprésence, tant à la télévision que sur les ondes des deux grandes chaînes de radio privées, avait sans doute créé, au fil des ans, un phénomène de saturation. J'avais créé une overdose. C'est pourquoi, en 1961, je décidai d'arrêter « Télé Match ».

Ma popularité n'était pas celle de la vedette de cinéma, du monstre sacré, qui devait sans cesse protéger son incognito et se mettre à l'abri des curiosités de la foule. J'étais un animateur qui pénétrait chaque semaine dans l'intimité des foyers. À ce titre, on me disait bonjour dans la rue comme à quelqu'un qu'on connaît et avec qui on a dîné la veille. Il m'arrivait d'être au volant de ma voiture, arrêté à un feu rouge, et d'être interpellé familièrement par un automobiliste garé à

côté de moi. Il me donnait son avis sur ma dernière émission et je trouvais la chose très amusante. Mais si de pareils contacts étaient plus familiers et plus humains que ceux que rencontraient les vedettes du spectacle, ils étaient aussi plus éphémères.

Quatorze ans plus tard, à la demande insistante de Marcel Jullian, le directeur d'Antenne 2, je produisis une ultime version spectaculaire de « La tête et les jambes », ayant alors à ma disposition des moyens quasiment illimités. J'avais, en effet, un budget qui correspondait à celui des grands téléfilms en costumes qui se tournent de nos jours. Je me souviens, par exemple, d'une émission ayant pour thème l'histoire médiévale. Tandis que nous avions construit en studio un somptueux décor de salle de château fort, nous avions fait éclairer, de nuit, la Sainte Chapelle de l'extérieur afin de mettre en valeur ses célèbres vitraux. Puis, dans un camion blindé et sous la surveillance de dizaines de policiers, nous avons transféré de Notre-Dame de Paris les reliques du Christ rapportées de Terre Sainte par Saint Louis. Après cela, pour l'épreuve sportive, nous avons bouclé un tronçon de l'autoroute A 86 afin qu'une course cycliste puisse s'y dérouler. Déployer de tels moyens pour réaliser des séquences de cinq à six minutes est quelque chose de proprement inimaginable aujourd'hui.

29 Chronique d'une catastrophe

Au début de l'hiver 1959, des pluies torrentielles remplirent le nouveau barrage de Malpasset, construit en amont de Fréjus, dans le département du Var. Cet ouvrage, le plus mince d'Europe, devait constituer un immense réservoir d'eau permettant d'irriguer les cultures dans une région où sévissait la sécheresse. Dans la journée du 2 décembre, le niveau des eaux de retenue monta à la cote 98. André Ferro, le gardien, s'en inquiéta. D'autant que des témoins lui avaient signalé des fissures et des voies d'eau au pied de la voûte. À 18 heures, il ouvrit la vanne au maximum. Était-il déjà trop tard ? Le lac – d'une surface de 18 kilomètres sur 3 – ne désemplassait pas.

À 20h50, Ferro regagna sa maisonnette située à 2 kilomètres en aval du barrage. À 21h13, alors qu'il s'appêtait à remonter à son poste pour une nouvelle inspection, il entendit une sorte de grognement d'animal. Puis un bruit assourdissant, des déflagrations et des grincements. Le rocher avait sauté comme un bouchon. Le barrage avait cédé, libérant 50 millions de mètres cubes d'eau. Une première vague de 60 mètres de haut s'engouffra dans la vallée du Reyran. Elle atteignit la mer quinze minutes plus tard, balayant tout sur son passage. « J'étais chez moi au deuxième étage quand j'ai vu arriver une trombe d'eau qui me dominait de plusieurs dizaines de mètres, témoigna plus tard un paysan rescapé. Les murs ont tenu. Quelques secondes plus tard, elle était passée. La vague progressait à la vitesse d'un cheval au galop et je voyais sur la route les phares des voitures bousculées et traînées comme des fétus de paille. »

En quelques secondes, 53 maisons furent détruites et on dénombrait déjà cent vingt morts. Sept minutes plus tard, le torrent de boue envahit les quartiers ouest de Fréjus. Les curés sonnèrent le tocsin. Le préfet déclencha le plan ORSEC. Les militaires des bases locales portèrent secours aux survivants terrorisés. Des hélicoptères de l'armée américaine, stationnés à Toulon, prêterent main-forte.

La catastrophe, la plus meurtrière de ce genre que la France ait connue, fit quatre cent vingt-trois victimes et ravagea 3 200 hectares. 50 fermes et 155 immeubles furent détruits. Les sinistrés se comptèrent par milliers.

À 23 heures, à Europe n° 1, Jacques Paoli, rédacteur en chef, reçut un appel téléphonique de Jacques Médecin. Le futur député-maire de Nice était alors correspondant de la station sur la Côte d'Azur. Il signalait une agitation préoccupante dans son secteur. « Les hôpitaux sont en alerte. Les gendarmes, les pompiers et les services sanitaires sont mobilisés. »

Paoli lui ordonna de se rendre à Fréjus. Moins d'une heure plus tard, dans un flash spécial, Médecin transmit par téléphone un premier reportage : « Le barrage de Malpasset a cédé. Le spectacle est

hallucinant, non seulement par la vue de ces toits ravagés qui sont faiblement éclairés par la lueur des étoiles, mais surtout par les hurlements, les cris de détresse, les coups de fusil que tirent les sinistrés perdus sur leurs toits. »

Dans la nuit de mercredi à jeudi, la station de la RTF de Marseille dépêcha quatre opérateurs de prises de vue à Fréjus. Le lendemain, à l'aube, pendant que deux autres cameramen, deux camionnettes-relais et un camion de développement quittaient le centre technique d'Issy-les-Moulineaux pour renforcer le dispositif, Roger Couderc me réveilla.

– Tu es au courant ?

– De quoi ? maugréai-je.

– Le barrage de Fréjus s'est rompu. On dit qu'il y aurait des centaines de victimes.

Ma réaction fut immédiate :

– Impossible dans ces circonstances de présenter un jeu. On va annuler le « Télé Match » de ce soir.

Une heure plus tard, Albert Ollivier, le directeur de la télévision, me téléphona pour me proposer de faire une émission spéciale en faveur des victimes de la catastrophe. Puis ce fut Louis Merlin, le patron d'Europe n° 1, qui m'appela à son tour.

– Seriez-vous d'accord pour consacrer une émission de « Vous êtes formidables » aux sinistrés de Fréjus ?

– Je l'aurais fait bien volontiers n'importe quel autre jour de la semaine, répondis-je. Mais, comme vous le savez, je présente un programme tous les jeudis soir à la télévision. Même si « Télé Match » est annulé, je suis moralement tenu de rester à la disposition de la télévision.

Sans prendre la peine de m'en avertir, Louis Merlin, qui m'avait dit comprendre les raisons de mon refus, chargea Jean Gorini et Claude Terrien, deux journalistes de la rédaction, d'animer une émission spéciale de « Vous êtes formidables ».

Pour mon émission de jeu, je disposais du standard de SVP. Ainsi, avec mon équipe, il nous fut facile de construire rapidement un nouveau programme destiné à mobiliser le public. Durant toute la soirée, je plaidai la cause des milliers de sinistrés de la catastrophe. Pour ce faire, je demandai aux téléspectateurs de porter leurs dons sous enveloppes fermées dans les mairies.

À 21h20, Jacques Bénétin me lança un avertissement :

– On me signale au standard une chose extrêmement importante. Il y a des gens qui quêtent sur la voie publique. Quel crédit faut-il apporter à cette action ?

Cinq minutes plus tard, Roger Couderc, qui se trouvait à Fréjus,

réitéra la question. Craignant que des escrocs profitent de la crédulité du public en ces heures tragiques, je lançai cette mise en garde :

– Surtout ne donnez rien aux quêteurs. Ne donnez à personne d'autre qu'aux employés qui vous attendent dans les mairies.

Six minutes plus tard, l'émission de la RTF s'acheva tandis que sur Europe n° 1, les appels, lancés dès 20 heures, se poursuivirent jusqu'à minuit.

Puis Pierre Sabbagh prit le relais de mon émission pendant trois jours. La télévision parvint à collecter près de 2 milliards de francs, qui s'entassèrent dans les caisses des mairies partout en France. Lorsqu'on lance une opération humanitaire, il est impossible de prévoir l'ampleur que va atteindre la générosité du public. Dans le cas de la catastrophe de Malpasset, les téléspectateurs virent sur leurs écrans des images de désolation qui évoquèrent pour beaucoup les désastres de la guerre, encore présente dans les esprits.

André Léotard, conseiller à la Cour des comptes et maire de la ville à l'époque, distribua la manne sans compter. Mais les sommes restantes dépassèrent les besoins des sinistrés. Aussi les plaça-t'il sur des comptes bancaires rémunérés, dont le produit alimente toujours les œuvres sociales de la ville, plus de cinquante ans après le drame.

Six jours plus tard, le scandale éclata dans la plupart des quotidiens nationaux : « Bellemare suspendu d'Europe n° 1 ! » pouvait-on lire par exemple en première page de Paris-Jour.

Louis Merlin, opportunément malade ce jour-là, avait courageusement chargé le secrétaire général de sa station de s'expliquer à sa place sur les raisons de l'éviction de son animateur vedette. « Les choses se sont bien passées jusqu'au moment où M. Bellemare a demandé aux téléspectateurs de ne donner sous aucun prétexte aux quêteurs sur la voie publique. Or, M. Bellemare ne pouvait ignorer que nous avions des agents bénévoles qui allaient recueillir les dons pour Fréjus. Vous comprenez que dans ces conditions, il nous est difficile de ne pas réagir. »

Lucien Morisse, le directeur des programmes, donna lui aussi de la voix : « Nous avons très bien admis que Pierre Bellemare se plie aux exigences de la RTF. Mais que dire de son attitude pendant l'émission ? De quel droit a-t-il donné à des millions de gens l'ordre de repousser les quêteurs bénévoles ? »

Jean-Jacques Vital se défaussa de ses responsabilités : « C'est Europe n° 1 qui est le seul juge en la matière. Si j'ai signé la lettre recommandée mettant Bellemare à la porte, c'est que, après l'avoir vu et entendu à la télévision, M. Merlin m'a téléphoné pour me demander de lui faire savoir qu'il n'avait plus rien à faire dans l'émission "Vous êtes formidables" [4]. »

Afin de lever toute ambiguïté, j'organisai, deux jours plus tard, une

conférence de presse au cours de laquelle je projetai le kinescope de l'émission. Il apparut, preuve à l'appui, que je n'avais exprimé qu'une seule fois ma défiance à l'égard des quêteurs bénévoles, six minutes avant la fin d'une émission qui avait duré plus d'une heure et demie. « Comme vous pouvez le constater, expliquai-je aux journalistes, nous n'avons nullement cherché à faire du tort à Europe n° 1. C'est tout à la fin de l'émission que j'ai lancé cet appel. Croyez bien que si cette action avait été préméditée, nous nous y serions pris autrement. D'ailleurs, les gens qui regardent la télévision n'écoutent pas la radio. » Et Albert Ollivier, présent à mes côtés, crut bon d'ajouter : « Ce que nous voulons, c'est qu'il n'y ait – dans cette regrettable affaire – aucun doute sur la bonne foi de la RTF. Ce n'est tout de même pas notre faute si la catastrophe s'est produite à une date qui a fait se dérouler exceptionnellement “Vous êtes formidables” et “Télé Match” le même jour, à la même heure. »

La presse me soutint dans son ensemble, m'estimant injustement mis à l'écart.

Bien que conservant quelques émissions sur Europe n° 1 en qualité de producteur – « Le tiercé de la chanson », « Vous avez la parole » et « Le tournoi des jeunes » –, je fus dorénavant interdit d'antenne. Jean Amadou me remplaça durant quelques mois. Mais l'audience, tombée en chute libre, obligea Jean-Jacques Vital à arrêter la production de l'une des émissions-phares d'Idées-Radio.

Je dus patienter dix ans avant que le même Lucien Morisse, devenu directeur général, ne fasse à nouveau appel à moi pour tenter de freiner les scores vertigineux qu'enregistrait, en fin de matinée, Radio-Luxembourg, rebaptisée RTL. Je relevai le défi. À la fin des années 1960, « Déjeuner-Show » et « Les histoires extraordinaires » propulsèrent à nouveau Europe 1 en tête de l'ensemble des stations privées.

30 La vie à cent à l'heure

Lorsque je fêtai en famille mon trentième anniversaire, je fus pris d'un bref vertige. Accaparé par d'innombrables émissions, submergé de projets, éloigné de Paris deux ou trois jours par semaine, je n'avais pas vu le temps passer. Je n'avais surtout pas consacré aux miens toute l'attention qu'ils méritaient. Micheline, mon épouse, aspirait à une vie calme et sédentaire. Et ma célébrité, aussi rapide qu'inattendue, l'avait laissée désemparée. Je pense d'ailleurs qu'en son for intérieur, elle eût peut-être préféré que ma carrière fût plus discrète. Que ne m'étais-je contenté d'exercer une activité de producteur et de réalisateur de radio et de télévision ? Certes ma vie professionnelle n'en eût pas été moins trépidante, mais, au moins, n'aurais-je pas eu à affronter le feu des projecteurs. Car, sans l'avoir réellement souhaité, j'étais devenu un homme public dont la presse se faisait l'écho. Ainsi, après la diffusion de certaines émissions jugées polémiques, mon nom et ma photo figuraient dans la plupart des magazines spécialisés et s'étaient parfois à la une des quotidiens. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, Micheline s'employait néanmoins à maintenir la famille dans la normalité. Un fils, Pierre, nous était né en 1952. Et une fille, Françoise, nous avait aussi comblés de bonheur quatre ans plus tard.

Outre ma femme et mes enfants, je dois admettre avoir tout autant négligé mon père qui, veuf inconsolable, souffrait sans jamais se plaindre d'une pesante solitude.

Tandis que Micheline était enceinte de Pierre, sa mère décéda du cancer qui la taraudait depuis des années. Je me souviens que, durant la cérémonie des funérailles, un incident tragi-comique jeta un froid dans l'assemblée. L'office venait de s'achever. Marcel, Micheline et moi, assis dans l'église au premier rang, nous levâmes pour recevoir les condoléances des amis de la défunte. Installé quelques bancs plus loin, mon père eut un moment d'hésitation : en tant que membre de la famille, devait-il présenter ou recevoir les témoignages de sympathie ? Un garde suisse, qui faisait fonction de maître de cérémonie, s'aperçut de son embarras et s'approcha de lui.

– Puis-je vous être utile, monsieur ?

Mon père brassa l'air devant lui, me désigna vaguement parmi les autres et dit :

– C'est-à-dire que... je suis le père de mon fils.

À ces mots, je fus aussitôt pris d'un rire nerveux, que je dissimulai en me cachant le visage dans les mains. Mon père, doté d'une nature joyeuse, se mit à rire à son tour. Nous hoquetâmes tous deux dans l'église sous le regard réprobateur du prêtre et de ses ouailles, et

eûmes le plus grand mal à recouvrer une attitude plus conforme à la nature de l'événement.

Peu après, le père de Micheline insista pour que nous allions nous installer dans la coquette villa qu'il possédait à Sceaux, et qu'il jugeait dorénavant trop vaste pour lui seul. Afin de préserver notre intimité, il fit construire en rez-de-jardin un petit bâtiment, dans lequel il aménagea un confortable appartement. Durant mes absences, il prit l'habitude de franchir le couloir qui reliait sa chambre à la maison. De sporadiques, ses visites se firent quotidiennes. Marcel venait déjeuner avec sa fille, inventait toutes sortes d'engins merveilleux pour ses petits-enfants, et veillait affectueusement sur leur éducation. Chacun, semblait-il, y trouvait son compte, excepté moi. L'omniprésence de ce beau-père, au demeurant charmant, eut pour conséquence de m'éloigner davantage encore de la maison.

Lorsque je m'accordais une journée de repos, je consacrais toujours quelques heures à mettre en ordre mes collections de voitures miniatures et de maquettes de bateaux. Je me souviens avoir acheté, un jour, chez un antiquaire spécialisé, un beau modèle réduit du *Pourquoi Pas ?*, le trois-mâts légendaire du commandant Charcot, confectionné en mer par un membre de son équipage. Paul-Émile Victor l'avait repéré avant moi, mais il avait hésité à en faire l'acquisition. Lorsqu'il s'aperçut que je l'avais devancé, il n'eut de cesse de me supplier de le lui céder. J'avais également acheté à un téléspectateur une superbe reproduction d'un « 64 canons » de deuxième rang de l'époque Louis XV. Celui qui me l'avait vendu y avait consacré tout son temps de loisir pendant cinq ans. Quarante ans plus tard, ma collection comptera environ 160 maquettes, une centaine de tableaux de marine et plus de 200 objets évoquant la mer et la navigation. La plus belle pièce était sans doute le *London*, une maquette en ivoire commandée à des prisonniers français par leurs geôliers anglais. Je possédais également des petits Maric en terre, une armada de barques de pêche du monde entier réalisée par une Bretonne ; des broderies anciennes rappelant les campagnes en Extrême-Orient sous le Second Empire, et quantité de *scrimshaws*, ces ivoires gravés par les chasseurs de baleines américains. Lorsque je m'installai dans le Périgord, en l'an 2000, je vendis aux enchères la totalité de ma collection, ne conservant qu'un ou deux modèles réduits, quelques affiches et des tapisseries. Les commissaires-priseurs qui procédèrent à la vente, maîtres Poulain et Le Fur, s'étonnèrent de cette décision.

– Vous possédez sans doute la plus belle collection privée française d'objets de marine, êtes-vous sûr que vous ne la regretterez pas ? me

demandèrent-ils.

C'était mal me connaître. Je n'ai aucune nostalgie du passé. J'aime tourner des pages, faire table rase, et me lancer avec enthousiasme dans de nouveaux projets. Cette attitude vaut aussi bien pour mes activités professionnelles que pour mes hobbies. Après m'être délesté de ma collection, je me suis tourné vers la collecte des objets usuels, fabriqués durant les siècles passés. Des chenets mérovingiens aux boîtes à musique du XVIII^e siècle, des soufflets de forge aux outils de métiers aujourd'hui disparus, je m'émeus chaque fois que l'un de ces modestes chefs-d'œuvre tombe entre mes mains.

Les soirs de réveillon du premier de l'an, Micheline et moi réunissions à Sceaux l'équipe complète de mes amis et collaborateurs. Il y avait là Jacques Antoine à la verve intarissable ; Jean-Paul Rouland le farceur ; son frère Jacques, le génial inventeur des gags de « La caméra invisible » ; Jean-François Chiappe à la culture étourdissante ; Claude Olivier, le timide efficace ; Roger Couderc à la voix de stentor ; Jacques Bénétin, le diable facétieux du « Trésor de la fée Roja » ; et Guy Lux, ne sachant quoi inventer pour nous faire rire.

Pour corser ces joyeuses soirées, nous décidâmes, chacun à notre tour, d'organiser des rallyes, l'endroit où nous nous retrouvions, après avoir résolu des énigmes qui devaient nous permettre de nous orienter, constituant le but du réveillon. Une année, alors que nous avions prévu de festoyer à l'Alpe d'Huez, une tempête de neige nous immobilisa sur la route, et nous franchîmes le seuil de la nouvelle année en solitaires, perdus dans la nuit et frigorifiés. Une autre fois, nous franchîmes la Manche en nous embarquant avec nos voitures dans l'avion-cargo qui, à l'époque, effectuait la liaison entre le Touquet et les faubourgs de Londres. Arrivés tant bien que mal aux abords de Birmingham Palace, nous fûmes coincés dans un inextricable embouteillage. Une heure plus tard, abrutis par un concert de klaxons, nous n'avions pas avancé d'un mètre. Comme les douze coups de minuit allaient sonner à l'horloge de Big Ben, je sortis de ma voiture et m'ingéniai à régler la circulation. Ne parlant pas un mot d'anglais, j'en fus réduit à m'exprimer par gestes. Ma prestation chaplinesque fut accueillie avec le sourire par les automobilistes, qui, une fois n'est pas coutume, acceptèrent avec bonhomie qu'un *Frenchy* prenne une initiative. Ensuite, à charge de revanche, un Londonien compatissant nous servit de guide pour nous aider à trouver le chemin de l'hôtel.

L'autobiographie de Louis Renault, le pionnier de l'automobile, que j'avais lue au cours de mon adolescence, m'avait fait rêver. Dans son livre, Renault racontait comment, quittant chaque matin sa

maison de Normandie, il ralliait en yacht fluvial ses usines de l'île Seguin. Coïncidence curieuse : quelques années plus tard, le père de Roselyne, celle qui allait devenir ma seconde épouse, me révéla qu'il avait été ouvrier sur une chaîne d'assemblage automobile dès l'âge de onze ans, et que Louis Renault, l'ayant pris en affection, l'emmenait quelquefois à son bord passer le week-end en sa compagnie dans sa belle villa rouennaise. À la fin des années 1950, je fis le projet d'imiter l'industriel et de m'offrir à mon tour une descente de la Seine en bateau. Comme cette idée ne déplaisait pas à Micheline, je passai le permis élémentaire de navigation, qui ne m'autorisait cependant pas à m'éloigner à plus de 5 milles des côtes. J'appris aussi à cette occasion qu'il existe deux langages bien distincts, celui de la navigation fluviale et celui de la navigation maritime. Le premier exprime les distances en kilomètres, l'autre en milles marins. Le vocabulaire, les expressions codées et la langue des signaux sont également très différents d'un mode de transport à l'autre.

Mon brevet en poche, je me rendis au Salon nautique. Mon dévolu se porta sur l'*Ondine*, un canot à moteur de 8 mètres équipé de deux moteurs hors bord, et que construisaient les chantiers Jouët, à Sartrouville. En visitant les ateliers, j'appris que ce constructeur avait conçu l'un des bateaux d'Alain Gerbault, le premier navigateur à avoir réussi, en 1923, la traversée de l'Atlantique en solitaire, de Gibraltar à New York en 101 jours. Cet exploit, qui avait frappé mon imagination lorsque j'étais enfant, conforta mon choix.

La passion de la navigation rythma mes vacances pendant un demi-siècle. Et engloutit la majeure partie de mes économies ! Je reviendrai plus tard sur les cinq modèles de bateaux qui ont embelli mon existence, et sur les aventures souvent exaltantes qu'ils m'ont permis de vivre.

Pour l'heure, par un beau matin de juillet, après avoir calmé les enfants qui piaffaient d'impatience, nous quittâmes Paris à bord de l'*Ondine*. Je l'avais baptisée *Françoise* en référence à ma fille qui venait de fêter ses trois ans. Le passage des premières écluses fut assez périlleux. L'ouverture des vannes provoquait des courants complexes qui rendaient le bateau ingouvernable. J'eus droit aux quolibets des mariniers lorsque, bien qu'agrippé à la barre et le poignet crispé sur la manette des gaz, la proue du bateau se retrouvait pointer à contre-courant. Néanmoins, nous fûmes aussitôt grisés par un sentiment de liberté. Nous pouvions naviguer sans contrainte, à condition, bien sûr, de respecter les règles de la navigation et les horaires des écluses, ouvertes de 7 heures à 19 heures.

L'exiguïté de l'habitable ne nous permettant pas d'y coucher, je prévoyais chaque soir des haltes à l'hôtel en fonction de leur proximité

des écluses. Les conditions de sécurité étaient telles à l'époque que les bateaux, quelles que fussent leurs dimensions et leurs valeurs, étaient dépourvus de serrure, aucune porte ne fermant à clé. C'est pourquoi nous laissions sans crainte le bateau à quai, sous la seule protection des deux ou trois mariniers qui avaient amarré leurs péniches à proximité.

En passant à l'aplomb du pont de Tancarville, j'eus la chance de prendre de plein fouet le mascaret, cette grosse vague provoquée par la marée montante, et qui, en période d'équinoxes, remonte le fleuve jusqu'à Rouen. Depuis l'estuaire de la Seine, nous cabotâmes ensuite jusqu'au port de Courseulles-sur-Mer où nous mîmes le *Françoise* au mouillage avant de regagner Paris en train. Ce fut une première et merveilleuse croisière.

L'année suivante, après m'être perfectionné dans l'art de la navigation et avoir passé d'autres brevets, nous allâmes des côtes normandes à celle de Bretagne. Ma sœur s'était jointe à la famille. Puis, pour la troisième saison, je plaçai le canot sur une remorque que j'attelai à l'arrière de ma Buick et me lançai, à 80 km/h, sur la nationale n° 7 en direction d'Antibes. Ce trajet interminable et les rafales de vent qui ne cessaient de faire tanguer dangereusement mon convoi m'ont laissé des souvenirs mitigés !

À peine les vacances terminées, le travail reprenait ses droits. Nous vivions à cent à l'heure. Ainsi, par exemple, tous les mardis, pour Télé-Luxembourg nous quitions Paris très tôt le matin, Guy Lux, Jean-Paul Rouland et moi, pour nous rendre au Grand-Duché du Luxembourg. Comme l'autoroute n'existait pas, nous devions traverser les plaines orientales en empruntant des routes encombrées de camions. Nous avions 350 kilomètres à avaler, et il n'était pas question pour nous de faire des haltes. Je conduisais la Buick décapotable au maximum de sa vitesse. Jean-Paul était à mes côtés, tandis qu'à l'arrière, Guy essayait d'inventer à voix haute les sketches loufoques que nous jouerions le soir même en direct sur l'antenne de Télé-Luxembourg. Au bout de quelques heures de conduite, quand la fatigue me gagnait, j'avertissais Jean-Paul.

– Attention, tiens-toi prêt.

– Prêt, disait Rouland, en se glissant sur le tapis de sol et en rampant vers moi. Après s'être faufilé sous mes jambes, il se redressait lentement contre la portière, glissait un pied sur la pédale de l'accélérateur et la maintenait enfoncée. Quand il avait pris le relais, je pouvais riper sur le siège passager et me détendre. Le changement de conducteur, à 130 km/h, n'avait pris qu'une minute. Compte tenu de mon gabarit, il va sans dire que la manœuvre ne pouvait pas s'effectuer dans l'autre sens. Jean-Paul était dès lors condamné à nous

mener à bon port, sans autre changement d'équipage.

La frontière franchie, après avoir déjeuné sur le pouce, nous allions réserver nos chambres d'hôtel. À la réception, sur les fiches de renseignements, nous inscrivions invariablement « hallebardiers » dans la case réservée aux professions. Puis nous filions répéter tout l'après-midi en studio. La gageure que nous avions à relever consistait à faire rire, tout en vantant les mérites d'une marque de fromages, à travers un jeu. Pour confectionner costumes, décors et accessoires, nous disposions d'un budget de 10000 anciens francs. Autant dire que l'achat d'un rouleau de tulle et de trois tubes de colle absorbait déjà une bonne partie de nos ressources. Dans ces conditions, seules l'improvisation et la bonne humeur pouvaient encore sauver notre entreprise.

Je me souviens, qu'un soir, nous avions imaginé un sketch qui se déroulait dans un décor de café. Alors que Guy Lux interprétait le rôle du tenancier et Jean-Paul Rouland celui du client, timide et patient, je devais pour ma part incarner une brute vindicative. Jean-Paul était assis au comptoir sur l'unique tabouret de l'établissement. Je l'en délogeais brutalement, renversais son verre, et lui retirais sa cravate pour m'en servir de torchon. Rouland ne bronchant pas, je continuais de le persécuter.

– Monsieur a une tête qui ne me revient pas, disais-je, en lui versant un verre d'eau sur la tête.

Je cherchai ensuite désespérément autour de moi les accessoires que nous avions prévu d'utiliser : un œuf frais et un cornet de glace que je devais écraser sur le crâne de ma victime. Nous les avions oubliés dans les coulisses. Pris de fou rire, Guy Lux disparut sous le comptoir. Nous l'entendions glousser bruyamment. Ne sachant plus quoi faire, je pris un seau à glace, en coiffai Jean-Paul, et tambourinai dessus pour gagner du temps. Guy réapparut enfin et posa une tarte à la crème devant Jean-Paul.

– Après ce qu'il a subi, monsieur appréciera sans doute une part de gâteau, lui dit-il entre deux hoquets.

Les téléspectateurs s'attendaient, naturellement, à ce que le client martyrisé se venge de son tortionnaire en lui emplâtrant le visage. Il n'en fut rien. Trempé de la tête aux pieds, toujours coiffé du seau à glace, Jean-Paul commença à manger la tarte comme si de rien n'était. De toute évidence, il avait confondu la fin du sketch avec une autre ! Il faut dire que ces prestations sur Télé-Luxembourg tenaient souvent plus de l'attraction paroissiale que du music-hall !

Et puis, à cette époque, un événement aussi brutal qu'inattendu m'exclut de la vie réelle pendant 48 heures. Pendant deux jours et deux nuits, je ne fus, en effet, plus de ce monde, oubliant émissions et

rendez-vous.

– Juliette, une journaliste, veut t'interviewer, m'avait dit Pierre Hiegel au téléphone. Si tu as un moment à lui accorder, tu pourras nous retrouver chez Savi à l'heure du déjeuner.

Je me rendis au restaurant de la rue Bayard. Dans cet établissement tout en longueur, le bar se trouve à l'entrée. Quand je franchis le seuil, Pierre et Juliette s'y trouvaient accoudés, mon beau-frère tourné de dos et la journaliste inconnue me faisant face. Nos regards se croisèrent. Et ils ne se quittèrent plus. Nous fûmes mutuellement foudroyés. Juliette, qui ressemblait à Claudia Cardinale, possédait cette beauté éclatante des Méditerranéennes. Pierre comprit aussitôt que, dans cette singulière rencontre, il était devenu surnuméraire. Prétextant une urgence, il s'éclipsa discrètement. Je n'avais jamais éprouvé cette attraction incontrôlable capable, en un éclair, d'aimer deux inconnus. Un mutuel désir charnel, une harmonie instantanée, une parfaite communion s'exprimaient par le regard, sans que nous ayons à les édulcorer en employant un banal discours de séduction. Au bout de quelques minutes, nous quittâmes le café et ne fûmes rendus à la vie ordinaire que deux jours plus tard.

Ce coup de foudre – sans lendemain – a été l'une des expériences les plus sidérantes que j'eus la chance de vivre.

31 Plusieurs fers au feu

Évincé de l'antenne de Radio-Luxembourg en avril 1958, puis de celle d'Europe n° 1 à la fin de l'année suivante, je n'avais conservé la production que de quelques émissions, dont l'animation était confiée à d'autres. Dans cette position critique, ne me restaient plus que les prestations hebdomadaires que j'effectuais pour la télévision. Mais je l'ai dit, à la fin des années 1950, l'audience de l'unique chaîne de la RTF se limitait encore à quelques zones géographiques, et les cachets que le service public octroyait à ses collaborateurs occasionnels leur permettaient à peine de subsister.

Fort heureusement, dès ma mise à pied de la station du Grand-Duché, j'avais mesuré dans toute son ampleur la précarité de ma situation. Elle m'était apparue d'autant plus évidente qu'elle avait fait resurgir en moi les vieux fantômes qui avaient tourmenté mon père sa vie durant. Pourtant né avec une cuillère en argent dans la bouche, papa avait dû lutter âprement pour maintenir la famille à flot. La perspective de chuter à mon tour me hantait. Et, bien qu'elle n'ait plus de raison d'être aujourd'hui, cette peur viscérale de la pauvreté me poursuit toujours. Mais loin de me paralyser, elle me procure le ressort nécessaire pour me faire sans cesse rebondir.

Ainsi, pour donner de la lisibilité à mes projets et les pérenniser, je décidai de créer une société de production qui ne serait plus tributaire des décisions, parfois fantasques, des responsables des chaînes de radio et de télévision. Pour ce faire, il me fallait répertorier un certain nombre d'activités dans lesquelles mes compétences et celles de mes amis et collaborateurs pourraient pleinement s'exprimer. Car, me semblait-il, seuls la diversification et le cumul des prestations seraient à même de garantir à ma future structure autonomie et viabilité. Il me fallait donc mettre rapidement plusieurs fers au feu et élargir mes champs d'action. Je ne me suis jamais départi de cette stratégie. Aujourd'hui encore, alors que mon emploi du temps est déjà bien rempli, je ne cesse d'élaborer de nouveaux projets, comme si je cherchais à me mettre à l'abri d'une épée de Damoclès, très certainement imaginaire, suspendue au-dessus de ma tête.

Avec le retour aux affaires du général de Gaulle, la France entra de plain-pied dans la modernité. L'exode rural gonfla la population des villes. Les biens de grande consommation reléguèrent les cartes de rationnement dans le cauchemar des années d'Occupation. Les électrophones bon marché et les postes de radio à transistors contribuèrent à l'émancipation de la jeunesse. Et des prouesses technologiques – la locomotive électrique BB, détentrice du record du monde de vitesse, le biréacteur *Caravelle*, le paquebot *France*, et la

possession d'une bombe atomique –, flattèrent notre orgueil national. Dans ce contexte euphorique, il me semblait que la presse écrite, la publicité télévisuelle et l'apparition en France des premiers supermarchés nous offraient des perspectives pleines de promesses.

Je créai ma société, Técipress, (télévision, cinéma, presse) le 21 avril 1958. J'ouvris le capital social de 15000 francs à mes compagnons de route : Jacques Antoine, Jean-Paul et Jacques Rouland, Claude Olivier, Armand Jammot, Guy Lux, Raymond Marcillac, Roger Couderc, et Christian Quidet, qui dirigera plus tard le service des sports de l'ORTF.

Pour loger cette équipe, turbulente et créative, j'allai solliciter Jean Grunbaum, le fondateur du Poste-Parisien. Ses locaux se trouvaient situés au 116 bis avenue des Champs-Élysées, l'immeuble dans lequel j'avais été technicien du son pour la radio du service public quelques années plus tôt. À l'instar des autres stations de radio privées, le Poste-Parisien avait été fermé à la Libération. Grunbaum, résistant de la première heure, avait rapidement récupéré son bien. Mais il avait dû transformer ses anciens studios en salles de montage et de mixage pour le cinéma. Charles Chaplin, qu'il nous arrivait de croiser dans l'ascenseur, y mettait la touche finale à son dernier film, *La Comtesse de Hong-Kong*.

Jean consentit à me louer quatre bureaux, dont les deux plus vastes bénéficiaient d'une vue splendide sur la plus belle avenue du monde. Outre leur adresse prestigieuse, ces bureaux étaient équipés d'une demi-douzaine de lignes téléphoniques, luxe rarissime à l'époque, et dont la possession pouvait doubler la valeur locative.

Après un an d'activité, Técipress eut un sérieux problème de trésorerie. J'en informai mon bailleur.

– J'ai confiance en vous, me dit Grunbaum. Je vous accorde un crédit de six mois sans intérêt. Ne relâchez pas vos efforts, vous me rembourseriez plus tard.

Je n'ai jamais oublié cette marque de générosité, si inhabituelle dans le monde des affaires.

Jean ne fut pas payé de retour. Un groupe financier entreprit d'acheter sa société contre son gré. Il y parvint, après avoir usé de stratagèmes peu élégants, inaugurant ainsi des pratiques prédatrices qui, malheureusement, allaient bientôt se généraliser. Dépossédé de son outil de travail, démis de ses fonctions, Grunbaum perdit du jour au lendemain sa belle énergie. Il sombra dans la dépression et consulta un médecin. Après un examen complet de son état de santé, ce dernier le mit en garde.

– Vous avez le cœur malade, lui dit-il. Vous risquez un infarctus du myocarde. En attendant de vous faire opérer, je vous déconseille formellement de vous rendre en altitude et de pratiquer des sports

violents.

Quelques mois plus tard, Jean, passionné de montagne et skieur émérite, se rendit à Chamonix. Il prit le téléphérique de l'Aiguille du Midi, chaussa ses skis à 3 800 mètres d'altitude, et s'élança, tête baissée, sur la piste de la Vallée blanche. Des pisteurs retrouvèrent son corps sans vie au pied d'une crevasse. Grunbaum, en grand seigneur, avait choisi ce mode opératoire pour mettre fin à ses jours.

Trois femmes d'exception, qui m'accompagnèrent fidèlement tout au long de ma carrière, enrichirent l'équipe : Paulette Cannac devint ma secrétaire de direction ; Micheline Carron, directrice de production, sauva l'entreprise de la faillite à plusieurs reprises ; et Maryse Corson, collaboratrice artistique, deviendra ma partenaire pour la présentation du « Télé Achat », bien des années plus tard.

Lorsque les rôles dévolus à chacun d'entre nous furent vaguement définis, nous nous mîmes au travail.

Je me souviens que le premier appel téléphonique que je reçus vint de Catherine Langeais, la speakerine la plus célèbre de la télévision. Elle demandait à parler à François Mitterrand, auquel elle avait été fiancée de 1938 à 1942. En qualité de président de l'Union démocratique et socialiste de la Résistance, le futur président de la République avait en effet occupé précédemment mon bureau.

Outre un certain nombre de jeux et d'émissions que nous continuâmes de produire pour la radio et la télévision, comme « Les grandes heures des châteaux de France », écrites par Jean-François Chiappe et réalisées par Jacques Floran, nous orientâmes nos nouvelles activités dans trois directions : les jeux et concours destinés à la presse écrite ; la publicité institutionnelle, la seule alors autorisée à la télévision ; et la sonorisation des chaînes de magasins.

S'inspirant de la presse féminine américaine, Hélène Gordon-Lazareff avait fondé en 1945 le magazine *Elle* dont la devise était « Du sérieux dans la frivolité, de l'ironie dans le grave ». L'épouse du directeur de *France-Soir* fut la première à nous accorder sa confiance, en nous demandant de remplir de jeux une pleine page de son hebdomadaire.

Les responsables d'autres journaux lui emboîtèrent le pas. Je me rappelle que le premier jeu que nous avons conçu faisait référence au « Merle blanc », ces devinettes qui ornent traditionnellement le fond des assiettes de la faïence de Gien. À l'intérieur d'un dessin volontairement complexe se cache un personnage, un animal ou un objet. À l'observateur attentif de le démasquer.

Puis ce fut au tour du directeur de *Paris-Presse-L'Intransigeant*, un grand quotidien du soir, de nous offrir chaque samedi la dernière page de son journal. Le lectorat étant essentiellement parisien, nous ne nous

contentâmes pas de concevoir rébus, énigmes et devinettes. Certains dimanches, nous invitions les lecteurs à se déplacer à travers la capitale pour découvrir des indices et progresser vers un lieu tenu secret, à la manière des rallyes automobiles. Ces jeux de terrain, véritables révolutions pour l'époque, connurent un beau succès.

En octobre 1959, nous participâmes au lancement du journal *Pilote*, qui comptait parmi ses auteurs Albert Uderzo et René Goscinny, les pères d'*Astérix le Gaulois*. Tandis que Jean-Paul Rouland imaginait les *Enquêtes de l'inspecteur Robillard*, je me chargeai de la page *Le Club des joueurs*. Trois cent mille lecteurs en herbe s'arrachèrent le premier numéro.

Au bout de quelques années, la presque totalité des grands quotidiens de province s'était abonnée à nos services. Chaque semaine, des milliers de cartes postales, envoyées de toute la France, se déversaient dans nos locaux. Pour les trier et désigner les gagnants des concours, nous engageâmes des bataillons d'étudiants. Je suis heureux de penser aujourd'hui que nous avons modestement contribué à distraire les lecteurs. Et à permettre à bon nombre de jeunes gens méritants de poursuivre leurs études !

Sous l'expression barbare de « publicité compensée », la RTF ouvrit son antenne aux services publics et aux produits génériques, comme le beurre normand ou la chicorée. Nous nous mîmes aussitôt sur les rangs pour décrocher des commandes. Pour concevoir les messages et les mettre en images, nous pouvions puiser dans le réservoir des réalisateurs les plus talentueux de la télévision. Jean-Christophe Averty, Pierre Tchernia, Alexandre Tarta et Jean Chatel, pour n'en citer que quelques-uns, se prêtèrent au jeu avec bonne humeur, enchantés par ailleurs d'arrondir leurs fins de mois.

Nous commençâmes par produire une série de spots pour le compte de la Loterie nationale. Dans l'un d'eux, un parieur s'approchait d'un kiosque de rue et demandait :

– Elle n'est pas là, la dame, aujourd'hui ?

Une voix hors champ répondait :

– Non, c'est moi qui la remplace.

– Elle n'est pas malade, j'espère, s'inquiétait le parieur.

– Non, mais comme c'est le Grand Prix hippique de Paris, elle a trouvé plus logique que ce soit moi qui vende les billets.

– Évidemment, vous êtes mieux placé, approuvait le passant.

– On verra ça après le 24 juin, répondait le vendeur, que la caméra dévoilait pour la première fois. C'était un cheval de course.

Dans un autre message, Christian Marin interprétait le rôle du gagnant du gros lot. Exultant de bonheur dans le jardin d'une luxueuse villa, il sortait des liasses de billets de ses poches et les lançait en l'air.

Micheline Carron, la directrice de production, avait prévu de faire fabriquer de faux billets, mais le réalisateur s'y opposa farouchement, exigeant que la scène fût tournée avec d'authentiques coupures de 500 francs. En désespoir de cause, Micheline retira 1 million de la banque. Une fois la scène en boîte, elle se précipita pour récupérer les billets qui voletaient un peu partout. Le compte fait, il n'en manqua pas un.

À partir de 1968, afin de tenter d'équilibrer son budget déficitaire, la télévision accueillit les écrans publicitaires des annonceurs privés. Les Frères ennemis écrivirent pour nous un sketch à la gloire des cafés Maurice ; pour illustrer le slogan d'une marque de détergent pour la vaisselle, « Paic vous sort plus vite de votre cuisine ! », deux ménagères traversaient leurs appartements en lévitation ; ou encore, après avoir pris une photo des téléspectateurs, un borgne, bandeau sur l'œil, retirait l'appareil de son visage, tandis qu'une voix off déclarait : « Pour rater une photo avec un appareil Kodak Instamatic, il faut vraiment le faire exprès ! »

Pierre Tchernia réalisa pour sa part un spot de 20 secondes, tourné en décors naturels. Sur les six premiers plans, on pouvait admirer une splendide Jaguar Type E, qui roulait à tombeau ouvert sur les routes de France. Après avoir pris des virages à la corde et frôlé dangereusement des allées de platanes, le conducteur pilait net devant la terrasse d'un café de la Côte d'Azur. Une grand-mère, le chapeau légèrement de guingois, sortait de la voiture et se dirigeait vers le serveur, accouru à sa rencontre.

– Garçon, un Ricard ! ordonnait la vieille dame indigne.

Curieuse époque ! La télévision publique pouvait montrer une automobiliste qui enfrenait le code de la route. Et qui s'arrêtait en catastrophe pour boire un verre d'alcool !

Je me souviens aussi que les relations que nous entretenions avec clients et publicitaires étaient parfois tendues. Pour le compte d'une marque de briquets à gaz qui s'allumaient d'un doigt, Jean-Christophe Averty avait imaginé un clip, qu'il avait intitulé « Ballet ». Émoustillé à l'idée de rencontrer une escouade de jolies filles légèrement vêtues, le commanditaire insista pour assister au tournage. Quelle ne fut pas sa déception de constater que le ballet se réduisait à deux femmes d'une beauté quelconque, mais dont les jolies mains évoluaient sur un fond noir, dans un coin de bureau. Il fut affreusement déçu, mais dut reconnaître à contrecœur que le réalisateur des Raisins verts avait bien du talent !

Les projections que nous organisions pour présenter les pré-montages de nos clips me mettaient au supplice. Généralement, une

vingtaine de personnes prenaient place dans la salle, chacune bien décidée à donner son avis. Entre les responsables des services directoriaux, commerciaux et marketing, et ceux de l'agence de publicité chargée de la promotion du produit, vingt voix disparates se faisaient entendre, exigeant que nous repassions le film en boucle, et trouvant à chaque nouvelle projection matière à commentaires. Pour ne pas avoir à apporter d'incessantes modifications, nous étions obligés de déployer des trésors de diplomatie, tout en restant fermes sur nos choix artistiques.

Je me rappelle aussi qu'au cours d'une projection particulièrement stressante, deux jolies filles, rédactrices dans une agence de publicité, jacassaient derrière moi.

– Les homosexuels portent *toujours* leur montre au poignet droit, affirmait la première. Ça permet de les identifier au premier coup d'œil.

– Tu es sûre ? demandait l'autre, incrédule.

Pour mettre fin à ces inepties, je me tournai vers elles en agitant mes poignets.

– Vous avez tort, mesdemoiselles, leur dis-je. Je porte ma montre au poignet droit. Non pas pour afficher mes préférences sexuelles, mais parce que, pour une raison que j'ignore, elle s'arrête de fonctionner si je la porte à l'autre bras.

La troisième activité qui permit à Técipress de subsister fut la sonorisation des magasins, des hypermarchés de banlieue aux petits supermarchés de centre-ville.

Afin de rendre à César ce qui lui appartient, je dois dire que l'idée de départ en revient à Pierre-Arnaud de Chassy-Poulay. Ce singulier et sympathique personnage possédait d'innombrables cordes à son arc, puisqu'il avait été tour à tour ou simultanément comédien, pianiste de cabaret, compositeur, et metteur en ondes de célèbres feuilletons radiophoniques burlesques, tels que *Signé Furax*, avec Pierre Dac et Francis Blanche. Il fut, par ailleurs, le génial inventeur des spectacles son et lumière. Du château de Chenonceau à l'Acropole d'Athènes, en passant par Karnak et Persépolis, ses créations redonnèrent vie à quantité de lieux chargés d'histoire. Accaparé par ses multiples activités, Pierre-Arnaud s'était défait de la Diffusion magnétique sonore, la société qu'il avait créée pour doter magasins et bureaux d'ambiances sonores, en équipant notamment les ascenseurs. Au terme de péripéties qu'il serait fastidieux d'évoquer ici, je rachetai plus tard sa petite structure.

Pour l'heure, désirant œuvrer dans ce secteur, j'avais fait la connaissance d'un homme remarquable, l'ingénieur Sokolosky. Fou dans le meilleur sens du terme, il conçut un dispositif technique très

astucieux. Il consistait à coupler deux magnétophones tournant à des vitesses de défilement différentes. Le premier diffusait de la musique d'ambiance. Le second délivrait des messages publicitaires enregistrés. Lorsque ces derniers se déclenchaient automatiquement, toutes les cinq ou dix minutes, ils prenaient le pas sur la musique. Ce système séduisit les responsables de la grande distribution, puisque la location des espaces publicitaires couvrait en partie les coûts d'installation et les frais de fonctionnement du matériel que nous mettions à leur disposition. Les commandes affluèrent. Nous eûmes notamment pour clientes les deux directrices artistiques de Prisunic, dont l'une, dans une vie antérieure, avait été championne de patin à roulettes sportif aux États-Unis ! Le groupe Prisunic, émanation du Printemps, bouleversa le mode de vie d'après-guerre et la génération des baby-boomers. Relevant le défi de proposer un design neuf et bon marché aux produits de consommation courante, il participa grandement à la révolution sociétale des années 1960. Avec deux défilés de mode annuels, qui se tenaient dans les magasins, et des vitrines réduites à la taille d'un tableau pour présenter comme des œuvres d'art vêtements et objets, Prisunic rendit l'idée du luxe accessible à tous. Son succès fut tel que, durant plusieurs années, un nouveau magasin s'ouvrit chaque mois, le seuil de retour sur investissement n'étant alors que de trois ans. Mon équipe et moi participions autant que nous le pouvions aux inaugurations. À cette occasion, nous animions différentes attractions. L'une d'elles consistait à demander aux membres du personnel de traverser le magasin en remplissant un caddy, et de deviner le plus justement possible, lors de leur passage en caisse, le montant des emplettes qu'ils avaient effectuées.

En guise de pied de nez au conservatisme ambiant, les patrons de Prisunic avaient établi leur centrale d'achats rue de Provence, dans l'immeuble qui avait abrité autrefois le *One Two Two*, le plus célèbre bordel de Paris.

D'autres chaînes de magasins nous rejoignirent bientôt, Casino, Euromarché, Félix Potin...

Bientôt, près de 700 établissements furent abonnés à nos services. Ce qui nécessitait une organisation et des équipes de maintenance sur la brèche six jours par semaine. Paulette Cannac, chargée de ce secteur à l'époque, n'a pas oublié les énormes sacs postaux, bourrés de bandes magnétiques, qu'elle était obligée de se coltiner sur les Champs-Élysées pour se rendre à la Poste.

Quelque temps plus tard, grâce au Caméscope, nous ajoutâmes l'image aux ambiances musicales. Il s'agissait d'un projecteur 8 mm enfermé dans un caisson. Sur le modèle des « Scopitones », il permettait de projeter sur un écran intégré des films informatifs

concernant les produits présentés sur les têtes de gondole. Astuce innovante : des pinces latérales assuraient le défilement de la pellicule à la place des perforations, ce qui évitait son usure rapide.

Un jour, après d'âpres négociations, je réussis à arracher un contrat à Inno, une nouvelle chaîne de magasins de luxe, dont le premier ouvrit ses portes à Paris sur l'emplacement de la Belle Jardinière. Je fus invité à son inauguration. À 20 heures, après avoir sablé le champagne avec le staff directorial, je sautai dans ma voiture et rentrai chez moi. Par réflexe, j'allumai la radio, calée sur la fréquence d'Europe n° 1. J'eus alors la stupeur d'entendre la voix de l'animateur Jacques Solness.

– Toujours sans nouvelles de notre ami Pierre Bellemare, je vais donc, à mon corps défendant, vous présenter le « Tiercé de la chanson » à sa place.

Mon sang ne fit qu'un tour : dans l'euphorie, j'avais complètement oublié de me rendre au studio pour animer mon émission. À peine arrivé chez moi, je téléphonai à Solness pour m'excuser.

Une autre inauguration de magasin m'a laissé un souvenir cuisant. À Thionville, pour devancer une concurrence qui pouvait leur être fatale, les commerçants de détail du centre-ville avaient décidé de se regrouper en association et de créer le Géric, un hypermarché construit en périphérie. Le Géric, qui avait souscrit un abonnement à nos services, nous avait demandé d'organiser leur fête inaugurale. Pour ce faire, nous avons fait dresser un immense chapiteau sur le parking, sous lequel Johnny Hallyday donnerait un concert gratuit. Johnny jouissait alors d'une réputation sulfureuse. Craignant des débordements, police et gendarmerie étaient en état d'alerte. Par précaution, une ambulance et du personnel soignant avaient même été réquisitionnés. Une demi-heure avant le début du concert, tandis que le chanteur se préparait dans une caravane, j'effectuai une ultime inspection des lieux. La nuit était tombée et les projecteurs n'avaient pas encore été allumés. Je me pris malencontreusement les pieds dans un piquet d'amarrage du chapiteau et tombai lourdement sur le macadam, la tête la première. Par miracle, j'évitai de quelques centimètres de m'embrocher sur un autre pieu. Pour autant, je m'étais ouvert le crâne et un flot de sang me couvrait le visage. Mû par un réflexe idiot, je me préoccupai avant tout de l'état de mon costume. Puis je me précipitai à tâtons vers l'ambulance. Le médecin urgentiste cautérisa la plaie.

– Vous avez besoin d'une dizaine de points de suture. Je vous emmène à l'hôpital.

Sirènes hurlantes, nous arrivâmes au service des urgences. Un

infirmier bondit vers nous. Dès qu'il me vit, il donna l'alerte.

– Les premiers blessés du concert de Johnny Hallyday commencent à arriver, cria-t-il, afin de mobiliser l'ensemble du service.

La suite fut un cauchemar. Dans l'hôtel où j'avais pris une chambre se tenait un banquet auvergnat d'une centaine de couverts. Dans le fond de mon lit, bourré d'antalgiques, je ne pus fermer l'œil de la nuit, tant le flonflon des accordéons me déchirait la tête.

En dépit de la diversité et de l'intensité de nos activités, la viabilité de Técipress demeurait précaire. Bien que, sous la pression de Louis Merlin, j'eusse remis ma démission d'animateur de Radio-Luxembourg, je me rendis une nouvelle fois au Grand-Duché. J'y rencontrai le directeur général et lui proposai que la Compagnie luxembourgeoise de télédiffusion entre dans le capital de ma société. Il accepta, à condition de détenir 51% des parts.

Fort de ce soutien, je me lançai dans la réalisation d'un nouveau projet. Peu de temps auparavant, l'ingénieur Sokolosky avait imaginé utiliser le réseau électrique pour véhiculer des ondes sonores. Pourquoi ne pas s'appuyer sur ce principe pour diffuser des programmes radiophoniques à l'intérieur d'un grand ensemble d'appartements géré en copropriété ? Ce système présentait deux avantages. D'une part, il permettait d'échapper en toute légalité au monopole d'État, puisque la zone de réception des émissions serait confinée à un espace privé. Il offrait, d'autre part, la possibilité de créer une régie publicitaire ne fonctionnant qu'avec des annonceurs de proximité. Enthousiasmés par cette idée, nous nous mîmes à la recherche d'un groupe d'immeubles répondant à ces critères. Notre choix se porta sur les « Grandes Terres », à Marly-le-Roi, un ensemble qui comprenait 2000 appartements. Les premiers essais furent concluants. Il suffisait de brancher un émetteur sur le distributeur central d'électricité pour qu'il soit possible de capter des sons de bonne qualité dans chaque appartement au moyen d'un récepteur ordinaire. Durant une dizaine de jours, nous fîmes distribuer des tracts dans les boîtes aux lettres, annonçant aux occupants la venue prochaine de Radio-Grandes Terres et communiquant la longueur d'ondes sur laquelle il fallait régler son poste. Le jour J fut fixé le dimanche suivant, à 8 heures du matin. À l'intérieur d'un car de diffusion relié à l'immeuble, j'attendais avec anxiété de voir si notre idée n'avait été que pure chimère, ou si, au contraire, elle trouverait un écho. Si c'était le cas, nous avions déjà envisagé d'équiper de ce système 200 groupes d'immeubles analogues, dont nous avons établi la liste en région parisienne. Allions-nous créer la première station de radio libre de l'Hexagone, vingt ans avant la libéralisation des ondes par François Mitterrand ? Mon cœur se serrait au fur et à mesure que

s'égrenaient les secondes. À 8 heures précises, j'ouvris le micro et commençai mon annonce.

– Bonjour à toutes et à tous ! Ici Pierre Bellemare qui vous parle sur les ondes de Radio-Grandes Terres. Si vous m'écoutez, je vous demande d'ouvrir vos fenêtres qui donnent sur le parc. Vous m'y verrez dans une cabine technique.

Une première fenêtre s'ouvrit, suivie d'une deuxième, puis d'une autre encore. Ma voix se voila d'émotion.

– Vous répondez à mon appel. C'est magnifique ! Radio-Grandes Terres prend naissance sous vos yeux.

Bientôt, des centaines de reflets étincelèrent dans les vitres des fenêtres, que les gens ouvraient partout sur la façade. J'eus rarement l'occasion de vivre des moments d'une telle intensité. Je constatai, une fois encore, que les rêves les plus fous peuvent devenir réalité, à condition de déployer l'énergie suffisante pour leur donner une chance.

Cette belle aventure s'acheva tragiquement. Quelques mois plus tard, l'ingénieur Sokolosky partit en mer par gros temps, au large de Deauville. Son Zodiac fut retourné par une vague. Ne sachant pas nager, il périt noyé sous son embarcation. Peu après, le directeur général de la Compagnie luxembourgeoise de télédiffusion se tua à son tour dans un accident de voiture sur la Côte d'Azur. Non seulement son successeur refusa de poursuivre le projet, mais il exigea de me revendre les parts de capital que la CLT avait acquises dans Técipress.

– Comprenez-moi, Pierre, me dit-il, je ne peux pas me permettre de jouer avec le feu. Si je m'attire les foudres du gouvernement français, il lui suffira de couper le câble qui relie le Grand-Duché à Paris, et c'en sera fini de Radio-Luxembourg.

À la décharge de cet homme craintif, il faut dire qu'une coupure de ce genre avait effectivement été ordonnée pendant une heure et demie par Louis Terrenoire, le ministre de l'Information, après que la station eut diffusé durant dix-sept minutes une conférence de presse de Fehrat Abbas, le président du gouvernement provisoire de la République algérienne.

Quoi qu'il en fût, notre beau projet de radio libre était désormais tombé à l'eau.

Je rachetai les parts de Radio-Luxembourg et celles de la plupart de mes associés, conservant uniquement les miennes et celles que j'avais attribuées dès le début à Jean-Paul Rouland et à Claude Olivier. Et nous prîmes avec une équipe réduite un nouveau départ.

Après le décès de Jean Grunbaum, je n'avais plus envie de demeurer au 116 bis Champs-Élysées. Je cherchai donc de nouveaux bureaux. J'en trouvai de magnifiques, d'une surface de 300 mètres carrés, dans le bas de la rue de Miromesnil, dans un immeuble

bourgeois jouxtant le ministère de l'Intérieur. Je les achetai à crédit 175000 francs, une somme dérisoire.

En tant que chef d'entreprise, j'ai toujours considéré mes collaborateurs davantage comme les compagnons d'une troupe théâtrale que comme des employés. Même si, à certaines époques, ils furent nombreux, jamais une machine de pointage n'a été installée pour contrôler les allées et venues des uns et des autres. J'aime faire confiance à ceux avec lesquels je partage des projets. J'aime que chacun se responsabilise et donne le meilleur de lui-même, sans y être contraint d'une manière ou d'une autre. Hiérarchie et respect mutuels s'établissent spontanément, sans que j'aie à marquer mon territoire, ni faire preuve d'autorité. Ce principe, que d'aucuns pourraient qualifier de paternaliste, a néanmoins fait ses preuves. Aux dires de ceux qui m'ont accompagné pendant des décennies, il a régné au sein de Téciress une atmosphère joyeuse et enthousiaste, même dans les périodes de crise ou d'intense activité.

32 Le temps des regrets

Mon père souffrait atrocement. Corps et âme. À la détresse psychologique provoquée par le décès de sa femme, dont il ne s'était jamais remis, s'ajoutaient les maux physiques. Papa était perclus de rhumatismes, que seules des prises massives de cortisone parvenaient à apaiser. Puis un médecin diagnostiqua un cancer de la prostate. Mon père surmonta ces difficultés avec un courage admirable. Car, non seulement il ne se plaignait pas, mais il se faisait violence pour ne jamais se départir devant moi ou ses petits-enfants de sa gaieté naturelle. L'un des plus grands regrets de ma vie est de n'avoir pas su lui prêter davantage de temps et d'affection au moment où il en avait le plus besoin. Car, vampirisé par mon travail, je menais une vie parallèle à la sienne. Je lui téléphonais rarement. Je me détournais de son appartement de la butte Montmartre. Et au terme d'une soirée passée en famille à la maison, je trouvais encore le moyen de l'abandonner devant une station de métro plutôt que d'allonger la durée de mon trajet de quelques minutes afin de le déposer, en voiture, au pied de son immeuble. Lorsque j'appris plus tard de la bouche d'un de ses amis que la maladie dont il souffrait l'handicapait lourdement et qu'il devait fréquemment quitter le métro pour se ruer aux toilettes, mes regrets se transformèrent en remords. Qu'avais-je été confiné dans ma bulle pour ne rien remarquer ? Qu'avais-je été égoïste au point de n'avoir pas été à son écoute ?

Bien que jouissant d'une bonne réputation, le chirurgien qui opéra mon père de la prostate en 1964 était un homme en toute fin de carrière. Avait-il conservé l'énergie et la réactivité suffisantes pour être en mesure de parer aux imprévus ? Je l'ignore. Mais l'intervention se compliqua. Scanner et IRM n'existant pas, le chirurgien ne découvrit qu'au dernier moment la présence de calculs dans la vessie. Il persévéra néanmoins en dépit d'une importante hémorragie. Papa reçut deux litres de sang. Mais il ne supporta pas la transfusion et décéda, six jours plus tard, d'un arrêt cardiaque. Il était âgé de soixante-seize ans.

Ma réaction fut identique à celle que j'avais eue, dix-sept ans plus tôt, à la mort de ma mère. Sans verser de larmes, je regardai avec horreur le corps blafard, bardé de sondes et de tuyaux. Ce ne fut que quelques jours plus tard, en retrouvant une photo de lui, que mon cœur se brisa. Je pus enfin, dans les bras de ma sœur, donner libre cours à l'immense chagrin qui me submergeait.

Lorsque nous nous rendîmes rue Lamarck, Jacqueline et moi, pour vider l'appartement de son contenu, nous comprîmes dans toute son

ampleur l'infinie tristesse dans laquelle la perte de sa femme avait plongé papa. N'étant jamais parvenu à faire son deuil, il s'était confectionné une sorte de sanctuaire à la gloire de la défunte, un endroit sacré confiné dans le passé. Ainsi avait-il reconstitué à l'identique, mais à échelle réduite, la chambre conjugale du boulevard Saint-Jacques. Ici comme là-bas, des aquarelles peintes par Christiane, notre sœur décédée de la tuberculose à l'âge de quatorze ans, avaient été accrochées sur les murs. Et une demi-douzaine de photos de maman retraçait, sur la table de chevet, l'histoire de sa courte vie. La première la montrait à l'âge de dix-huit ans, à l'époque où papa l'avait rencontrée au bal du Magic City. Regard espiègle, large sourire, et chapeau-cloche posé sur le côté du crâne, la petite cousette qu'il avait tant aimée veillait depuis près de vingt ans sur ses nuits pleines d'angoisse et de souffrance.

En ouvrant les portes de l'armoire à glace de la chambre, nous découvrîmes que les vêtements de maman y étaient accrochés, comme s'ils étaient restés à sa disposition au fil des saisons. Plus troublant encore : papa avait continué de parfumer l'intérieur de l'armoire, en utilisant la fragrance préférée de sa défunte épouse.

Quiconque a dû répertorier et trier les effets personnels d'un parent décédé comprendra le malaise que nous ressentions.

– Regardons à l'intérieur du secrétaire, proposa ma sœur. Les papiers de famille doivent s'y trouver.

Dans le tiroir du fond, derrière des boîtes de médicaments, je découvris une liasse de pages manuscrites. La large et élégante écriture de papa était reconnaissable entre toutes. Je pris une feuille au hasard et commençai à lire à voix haute.

...Je vois tes cheveux blonds
Nimber ton beau sourire et vers la fleur secrète
M'égare en rêve au cœur parfumé des chiffons.
...Assise, tes genoux innocents ou coupables
Révèlent nonchalants un peu d'ombre adorable
Juste assez pour me faire infiniment souffrir.

J'interrompis ma lecture, la gorge nouée. Comme moi, ma sœur avait blêmi. Nous savions, naturellement, que papa écrivait, mais nous prîmes soudain conscience de violer un espace interdit. Ces poèmes, intimes, sensuels, ne nous étaient pas destinés. Papa les avait composés sous le feu de la passion. Et nous aurions commis un sacrilège en nous les appropriant.

– Il faut les brûler sans les lire, suggéra Jacqueline, bouleversée.

– Conservons-les précieusement. Mais sans les lire, tu as raison, proposai-je à mon tour.

– Personne ne doit en avoir connaissance, trancha Jacqueline. Ils célèbrent un amour plus grand que nous. C'est le secret de nos

parents.

Ainsi que je l'ai dit au début de ce livre, je me ralliai avec hésitation à ce point de vue. Pour ma part, j'aurais préféré attendre un peu, laisser l'émotion se décanter. Comme ma sœur insista, nous ne conservâmes que les textes les moins personnels. Ceux qui pouvaient être lus et transmis sans profaner le pacte amoureux que nos parents avaient scellé. Je pense toujours, aujourd'hui, que cet excès de pudeur était exagéré, et je regrette décidément notre décision. Car il me semble qu'en s'aventurant dans les zones les plus secrètes de leur cœur, poètes et artistes atteignent l'universel.

Quoi qu'il en soit, nous eûmes aussi confirmation du rôle primordial que le château de Pontécoulant et la petite vallée normande avaient joué dans la vie de notre père. Ainsi en témoigne ce poème nostalgique, daté de 1952.

À n'être qu'un tombeau désormais condamné
Près des bois, solitaire, un vieux château se dresse
Images d'autrefois et souvenirs fanés
Mon âme en vous cherche un refuge, en sa détresse
Vous évoquez toujours, pour moi, la même ivresse
Autour du vieux château mes rêves ont fleuri
Puis une femme y vint, celle que je chéris,
Déjà l'ayant rêvée, au temps de ma jeunesse.

Maintenant je suis seul et me monte à la tête
Ce passé radieux, comme un beau jour de fête,
Rempli de jeux d'enfant et d'espoirs éperdus...
Il semble que j'entende encore les voix chères
De ceux qui ne sont plus, et leurs ombres légères
Me dire le regret d'un paradis perdu...

Le propriétaire ne nous avait accordé qu'une semaine pour vider l'appartement avant l'arrivée des nouveaux locataires. Il nous fallait faire vite. Le tri et le partage se firent sans difficulté. Jacqueline emporta le fauteuil de cuir et le confessionnal italien, moi le brûle-parfum chinois et la bibliothèque Régence.

La villa de Sceaux étant encombrée, je transportai dans mes bureaux des Champs-Élysées les meubles et objets que j'avais choisis. Je ne m'en suis jamais départi. Ils ont constitué pendant quarante ans mon environnement professionnel. J'ai ainsi baigné au quotidien dans un décor qui m'était cher et familial. Mais qui me rappelait aussi comme un reproche ma coupable négligence à l'égard de mon père !

Ma sœur décida que je serais le dépositaire des papiers de famille. Ils se composaient notamment des titres nobiliaires, de l'arbre généalogique et des livres écrits par mes ancêtres, qu'avait précieusement conservés mon grand-oncle, le baron d'Hostel.

Tandis que nous mettions en caisses papiers, photos et bibelots, mon regard s'arrêta sur sept épais classeurs, recouverts de skaï couleur

bordeaux. J'ouvris le premier. C'était un press-book, une compilation des articles concernant ma carrière. Je fus sidéré par cette découverte, car jamais mon père n'avait mentionné leur existence. Publié dans la *Semaine radiophonique*, le premier papier, daté de janvier 1953, était consacré à l'équipe de Jacques Antoine à Radio-Service. Mon nom, à l'orthographe écorchée, figurait en petits caractères au milieu des autres. Le dernier article, collé dans le septième classeur, avait été découpé dans *Télé 7 Jours*. Il annonçait, le 29 avril 1961, la disparition de « Télé Match ».

En compulsant ces archives, les larmes aux yeux, je réalisai soudain quels efforts mon père malade avait dû déployer tout au long de ses dernières années. N'ayant pas les moyens de s'abonner à *L'Argus de la presse*, il avait sans doute dû collecter quotidiens et magazines dans les kiosques des gares, pour se procurer notamment les journaux de province. Plus étonnant et plus émouvant encore – je ne l'avais jamais su, ayant, ainsi que je l'ai déjà souligné, décidé de ne pas lire les articles parlant de moi – : mon père n'hésitait pas à prendre ma défense lorsqu'un critique éreintait l'une de mes émissions. Ainsi plaida-t-il en ma faveur à plusieurs reprises auprès de Jacques Chancel, l'un de mes plus fervents détracteurs. Dans un autre article, papa était interrogé par un reporter de *Télé-Magazine* :

– Comment jugez-vous votre fils ? demandait ce dernier.

– Par sa façon de convaincre le public, il me rappelle parfois mon jeune temps, répondait mon père. Le temps où je faisais du porte-à-porte pour convaincre mes clients d'acheter des livres. Pierre est très autoritaire et il peut donner l'impression d'être suffisant. Mais ce n'est pas le cas. Il est attentif aux autres, et je l'admire beaucoup. Son caractère ne s'est d'ailleurs pas modifié depuis le temps de ses culottes courtes.

Le journaliste demandait ensuite à papa si nous avions l'habitude de nous voir souvent.

– Pas assez à mon goût. Notre entrevue hebdomadaire du mercredi est si courte que je suis obligé de prévoir par écrit la liste des questions que je lui poserai. De plus, Pierre déteste qu'on l'interroge. Alors, je n'insiste pas, concluait papa. Pour être informé de ses projets, je questionne sa femme, quand je la vois parfois en tête à tête.

Durant ses années de jeunesse, mon père avait eu l'ambition d'être chanteur lyrique. Dans le camp où il avait été prisonnier, ses prestations aux côtés de Maurice Chevalier l'avaient conforté dans cette voie. Puis les contingences en avaient décidé autrement. Son centre d'intérêt s'était alors déplacé vers sa famille. Et, s'il avait ressenti amertume et désillusion de devoir renoncer à sa passion du chant, il s'était bien gardé de les manifester. Je me souviens

néanmoins que lorsque nous passions des vacances dans des pensions de famille, tous les prétextes lui étaient bons pour improviser des petits spectacles et donner à entendre sa jolie voix.

J'ose espérer aujourd'hui qu'à travers ma carrière de conteur et d'animateur, j'ai réalisé une partie de ses rêves. Mais cette piètre consolation n'oblitére qu'en partie les regrets que je nourrirai jusqu'à la fin à l'égard de mon père.

33 L'homme qui volait

En janvier 1962, avec l'aide de Claude Olivier, Jacques et Jean-Paul Rouland, je produisis pour la télévision « Le bon numéro ». Cette émission, diffusée un mercredi sur quatre à 20h35, était transmise en direct et en public depuis le théâtre de l'Alhambra. Mariant jeux et variétés, sollicitant les plus grandes vedettes de la chanson et du cinéma, elle était parrainée par la Loterie nationale, pour laquelle Técipress concevait par ailleurs des messages publicitaires. Son principe consistait à demander aux téléspectateurs de résoudre une dizaine de devinettes, disséminées à travers les séquences, variées et hétéroclites, qui composaient le programme. La solution apportée à chacune d'entre elles se traduisait par un chiffre, leur cumul formant un numéro. Pour gagner la somme d'un million de francs, il fallait, naturellement, trouver le *Bon Numéro*. L'émission faisait alterner sketches, chansons, énigmes policières, jeux et reportages insolites, filmés en extérieur. L'un d'eux pouvait, par exemple, montrer Jean-Paul Rouland, déguisé en explorateur, survolant une forêt vierge stylisée à bord d'une montgolfière. Feignant la panique, il s'adressait au public en ces termes :

– Je perds de l'altitude. Pour éviter de m'écraser dans une région hostile, je dois lâcher du lest. Je dispose d'un certain nombre d'objets utiles, numérotés de 1 à 9. Mais je ne peux en garder qu'un seul, le plus important en cas d'atterrissage forcé. Lesquels vais-je sacrifier ?

Le naufragé des airs montrait aux spectateurs un revolver, une boussole, une bonbonne d'eau potable, une fusée de détresse, de la bimbeloterie (pour amadouer les indigènes anthropophages), une trousse à pharmacie, une toile de tente et un sac de vivres. Dans notre logique, la bonne réponse portait le numéro 3, puisqu'il est impossible de survivre sans eau.

Dans « Le jeu des métiers », une demi-douzaine de personnages vêtus de smokings se présentait sur scène. Dans la vie réelle, ils étaient garagiste, teinturier, policier, facteur, cordonnier et moniteur de ski. Avec l'aide de Pierre Tchernia, qui n'avait le droit de poser qu'une seule question à chacun d'entre eux, les téléspectateurs devaient tenter de désigner le cordonnier.

Afin de participer au jeu, le public se rendait dans les bureaux de tabac pour s'y procurer gratuitement des cartes imprimées. Elles comportaient des cases portant des chiffres qui devaient être noircis selon ses choix. Expédiées dans les 24 heures, elles étaient ensuite triées automatiquement par une machine, ancêtre antédiluvien de nos ordinateurs. Bien que le mécanisme de ce divertissement fût totalement inédit, il obtint un franc succès. Au terme de la première émission, la Loterie nationale collecta 476000 bulletins-réponses.

Trois ans plus tard, la totalité des cartes validées dépassait les 5 millions !

Avec Henri Salvador pour vedette, nous inaugurâmes « Le bon numéro » le 17 janvier 1962. L'après-midi précédant la diffusion fut consacré à la répétition des sketches. Pour l'énigme policière, nous avions imaginé de montrer une scène de crime. Un écrivain travaillait paisiblement dans son bureau. La porte s'entrebâillait et laissait apparaître une main gantée, armée d'un pistolet. Un doigt pressait la détente. L'homme s'écroulait et l'obscurité envahissait la salle. Quand les projecteurs se rallumaient, l'inspecteur Roger Hanin interrogeait des suspects. Lequel des trois était coupable ?

Pour je ne sais quelle raison, en guise de pistolet, Lucien, l'accessoiriste, n'avait trouvé qu'un minuscule jouet en plastique.

– Personne n'y croira, avais-je maugréé. S'il te plaît, remplace ce machin ridicule par un flingue authentique.

Deux heures plus tard, Jean-Paul Rouland vérifia une dernière fois l'état des décors et des accessoires. Lucien sortit d'un coffret un Beretta 9mm flambant neuf.

– Tiens, j'ai trouvé ça dans une armurerie. J'espère que Bellemare sera content.

Rouland soupesa l'arme avec satisfaction. Puis il la pointa machinalement sur Jimmy Perrys, le comédien qui interprétait le rôle de la victime. Lucien bondit sur lui.

– Arrête ! hurla-t-il. Le Beretta est chargé à balles réelles.

Jean-Paul se débarrassa aussitôt du pistolet, comme s'il lui avait brûlé les mains.

– Si tu ne veux pas finir la tête sur l'échafaud, charge immédiatement ce truc avec des balles à blanc.

Le soir, depuis les coulisses, je commentai l'action en direct.

– Regardez bien cet homme, dans un instant, il sera mort.

La main gantée apparut comme prévu dans l'encoignure de la porte et un doigt s'acharna en vain à presser la gâchette. Quelques rires fusèrent dans la salle.

– Que se passe-t-il ? Fais quelque chose, vite, soufflai-je à Jean-Paul, qui se tenait à mes côtés.

L'accessoiriste essayait de débloquer le cran de sûreté. Les secondes s'égrenèrent. Pris de court, j'improvisai :

– Mesdames et messieurs, il semble que le destin accorde à ce pauvre homme un instant de répit. Imaginez-vous son calvaire, puisqu'il sait maintenant qu'il va mourir...

Rires et ricanements redoublèrent. Pétrifiés, Roger Hanin et les comédiens jouant le rôle des suspects regardaient Lucien, incapable de

venir à bout du Beretta.

– Laisse tomber, glapit Rouland. Retrouve le flingue en plastique, on s'en contentera.

Tandis que le public se tordait de rire, j'improvisai toujours :

– Je pense que, sachant ce qui l'attend, l'écrivain rédige en hâte son testament...

Lucien et Jean-Paul fouillaient frénétiquement dans des caisses d'accessoires. Ils me firent signe quand, enfin, ils trouvèrent le jouet.

– Je suis maintenant en mesure de vous annoncer que l'exécution va avoir lieu, annonçai-je solennellement. Je demande donc à l'orchestre de rejouer la musique prévue à cet effet.

Une nouvelle vague de rires secoua la salle lorsque, tenu d'une main tremblante, le petit pistolet apparut au coin de la porte, et qu'un pof exsangue libéra une volute de fumée.

En interprétant ensuite *Nos ancêtres les Gaulois*, son succès de l'époque, Henri Salvador maintint sans difficulté le public dans l'état de bonne humeur que la « scène de crime » avait involontairement installée.

Après chaque couplet, Henri disparaissait derrière un paravent où, en quelques secondes, des habilleuses modifiaient son apparence. Les téléspectateurs devaient noter le nombre de détails vestimentaires qui avaient changé.

Quand l'émission s'acheva, par curiosité, j'allai jeter un coup d'œil sur ce que Jimmy Perrys avait écrit, en attendant sa mort annoncée à retardement. Au-dessous de dessins grotesques représentant les membres de l'équipe, il avait griffonné d'une écriture rageuse *Quels cons, quels cons, quels cons !*

Un autre incident faillit compromettre la soirée consacrée à Marcel Amont. Il devait enregistrer *Pigalle*, la chanson de Georges Ulmer, dans un studio des Buttes-Chaumont. À 14 heures, le réalisateur, Roger Pradines, était sur le pied de guerre. Le décor représentant la célèbre place et son jet d'eau avait été dressé. L'habilleuse préparait les quatorze costumes dans lesquels Marcel devait tour à tour apparaître pour symboliser la faune cosmopolite qui fréquente ce quartier. Ne manquait plus que le piano. Pradines suggéra d'en faire construire un en contreplaqué. Mais, par respect pour les téléspectateurs, Amont refusa d'enregistrer en play-back. Du troisième assistant à l'accessoiriste, ce fut la panique. On découvrit alors qu'un piano était disponible dans un studio voisin. Il aurait suffi de mobiliser cinq ou six costauds durant quelques minutes pour le transporter et reprendre le tournage, mais le délégué syndical des machinistes s'y opposa.

– Si quelqu'un touche à ce piano, nous nous mettrons en grève. La convention, signée avec la direction, exige que ce soit à des

déménageurs extérieurs à la RTF de s'en charger.

Marcel Amont, furieux, quitta le studio avec la ferme intention de rentrer chez lui. Tandis qu'on faisait appel à une entreprise spécialisée pour déplacer l'instrument, je déployai des trésors de diplomatie afin de le convaincre de patienter encore.

Fort heureusement, les vingt-cinq émissions du « Bon Numéro », que nous produisîmes en trois ans ne se réduisirent pas à une collection d'incidents et de déconvenues. Nous eûmes droit à des moments magiques. Fernandel m'offrit le plus émouvant d'entre eux. Accaparée par le cinéma, l'inoubliable incarnation de *Don Camillo* avait dû, à son corps défendant, renoncer au music-hall. Après dix ans d'absence, il accepta de monter à nouveau sur les planches, le temps d'une soirée exceptionnelle.

Pour le sketch d'ouverture, Jacques Rouland imagina de confronter la vedette à deux Marseillais, l'un le brocardant et l'autre prenant sa défense. Cela donnait à peu près ceci :

– C'est lui Fernandel ? demandait Paul Préboist, le comédien qui faisait le méchant. Ben dis donc, il a pris un coup de vieux.

Une mimique pathétique de Fernandel déclencha le rire du public. Le gentil enchaînait :

– Moi je trouve qu'il a encore fière allure.

Grand sourire chevalin de Fernandel et tonnerre d'applaudissements.

– L'allure, ça va. Mais t'as vu sa gueule, on se croirait à Longchamp.

Visage renfrogné de Fernandel. Rires et protestations du public. Le gag dura près de cinq minutes. Sans prononcer un mot, en variant simplement ses expressions, Fernandel parvenait à faire vibrer la salle. Puis vint le moment pour lui d'interpréter une première chanson. Accompagné de danseurs, il choisit le célèbre *Tango corse* et obtint un triomphe. Je le retrouvai quelques instants plus tard en coulisses. Le visage radieux, bouleversé de mesurer son extraordinaire popularité, il retourna en scène d'une démarche aérienne. Je crus qu'il volait. Sa joie et celle de ses admirateurs étaient contagieuses. Quand il entonna *Félicie aussi*, la chanson qui clôturait habituellement ses spectacles, le public reprit d'une seule voix le refrain. Ce soir-là, nous débordâmes de plus d'une demi-heure le temps d'antenne qui nous était imparti.

Cette soirée marqua l'apothéose de ma brève carrière de producteur de variétés. D'autres vedettes relevèrent le défi, de Brigitte Bardot à Michèle Morgan ou de Gilbert Bécaud à Maurice Chevalier. Nous nous aperçûmes néanmoins que nous avions conçu « Le bon numéro » sur un principe contradictoire. Nous n'avions pas réalisé, en effet, que le public ne pouvait pas porter son attention à la fois sur les

prestations des artistes et sur les indices permettant de résoudre les devinettes. Le jeu parasitait le spectacle, les vedettes étant parfois réduites à jouer un rôle de faire-valoir. Elles en prirent conscience et refusèrent les unes après les autres de participer à l'émission. Au bout d'un an, je dus malheureusement renoncer aux têtes d'affiche, et puiser dans le réservoir des jeunes talents.

Un jour, le directeur de la RTF me téléphona.

– Pierre, la Loterie nationale vient de désigner la gagnante du « Bon Numéro ».

– Très bien. Où habite-t-elle ?

– À Sceaux.

Un signal d'alerte clignota dans mon cerveau.

– Avez-vous son adresse ?

– Quelle importance ?

J'insistai.

– Avenue Lulli. Il s'agit de M^{lle} Jeanne X.

– Je dois vous voir de toute urgence, parvins-je à bredouiller d'une voix angoissée.

– Que se passe-t-il ?

– Je serai dans votre bureau dans une demi-heure.

Je téléphonai aussitôt chez moi et j'eus confirmation de ce que je redoutais. Je me trouvais dans une situation invraisemblable : mon employée de maison avait participé au « Bon Numéro » sans m'en tenir informé. Et face à trois cent mille concurrents, elle avait gagné le gros lot !

Je n'eus pas à plaider ma cause auprès du directeur de la RTF, car il ne mit jamais en doute ma bonne foi dans cette affaire.

– Inutile de pénaliser votre employée en la privant de ses gains, me dit-il. Toutefois, pour éviter une suspicion de fraude, je préférerais que nous ne donnions pas son nom et son adresse à l'antenne.

La suite de l'histoire fut tout aussi extravagante. Avec une partie de l'argent gagné, Jeanne offrit une Dauphine Renault à son fiancé. Ce dernier, fou de joie et de reconnaissance, voulut l'essayer sans plus attendre. Profitant d'une ligne droite à la sortie de Paris, il prit de la vitesse, perdit le contrôle de la voiture, fit une embardée, et percuta un arbre. Il fut tué sur le coup, laissant la jeune femme inconsolable.

À cette époque, mon chauffeur se nommait Jean Billet. Compétent et dévoué, il s'était comporté en héros lors de la bataille de Narvik en 1940. Ce qui lui avait valu d'être élevé au grade de chevalier dans l'ordre de la Légion d'honneur. Estimant cette décoration sans valeur, puisque, à ses yeux, elle était distribuée sans discernement au plus grand nombre, il l'avait fait monter en porte-clés.

Avec la précision d'une montre suisse, Jean Billet venait me

chercher chaque matin à 9 heures pour m'emmener au bureau. En attendant que je sois prêt, il avait pris l'habitude de se rendre directement à la cuisine où il partageait une tasse de café et une conversation avec Jeanne, encore sous le choc du deuil qui l'avait frappée. Ses paroles de réconfort furent, je suppose, suffisamment convaincantes pour que quelques mois plus tard, le couple m'annonce son projet de mariage. Jeanne quitta la maison et devint la gouvernante des enfants de Joe Dassin. Des liens d'amitié se tissèrent bientôt entre les Billet et la famille Dassin.

Je me souviens qu'un jour, Joe m'invita à participer à l'une de ses émissions. Jean Billet me conduisit en voiture au studio des Buttes-Chaumont et m'accompagna sur le plateau. Dès qu'il nous vit, le chanteur se précipita pour nous accueillir. Je tendis la main dans sa direction. Dassin passa devant moi comme si j'étais transparent, et se jeta dans les bras de mon chauffeur. Cette scène, digne d'un gag de la « Caméra invisible », nous fit tous rire aux larmes.

Quelques années plus tard, avec « Pleins Feux », je fis une ultime expérience dans le domaine de la production d'émissions de variétés. Libérées de la contrainte du jeu, les stars de la scène purent, cette fois, donner la pleine mesure de leur talent.

À cette occasion, une bévue me revient en mémoire. Tandis que nous répétions avec Luis Mariano, les magnétoscopes Ampex, les premiers disponibles en France, ne cessaient de tomber en panne les uns après les autres. À peine sa chanson commencée, Luis devait s'interrompre, attendre qu'un technicien essaie de réparer la machine, et reprendre du début. Exaspéré, je finis par exploser :

– Mais enfin, qu'est-ce que ça veut dire ? Ce sont des magnétos à pédales que vous faites marcher ?

Luis blêmit et quitta le plateau sans un mot. Il regagna sa loge et s'y enferma. Je mis un temps à réaliser que le chanteur avait pris mon algarade à son compte. Il avait cru que je m'étais autorisé une allusion douteuse à sa sexualité, alors qu'en réalité je n'avais incriminé qu'une défaillance technique. Pour que Mariano accepte de reprendre le travail, je dus tambouriner longuement à sa porte. Et lui démontrer laborieusement que mon propos n'avait été en rien celui d'un homophobe...

34 « Combien de marins, combien de capitaines... »

Après trois escapades fluviales et maritimes, j'avais définitivement pris goût à la navigation. Dans les années 1960, le bateau offrait le dernier espace de liberté. Téléphones satellitaires et réseaux Internet appartenant encore à la science-fiction, une fois les amarres larguées, nous étions coupés du reste du monde. Il suffisait alors de tracer sa route au gré de sa fantaisie pour ne plus avoir de comptes à rendre à qui que ce fût. Nous pouvions mouiller librement l'ancre dans les plus belles baies de la Méditerranée et partager les paysages de rêve que se réservaient les occupants des villas de luxe. Mais à la différence de ces derniers, les nomades de la mer que nous étions pouvaient s'émerveiller chaque jour de nouvelles perspectives.

Des règles de courtoisie réglaient aussi, à l'époque, les relations entre navigateurs. Si nous décidions de jeter l'ancre dans une crique où d'autres bateaux étaient au mouillage, nous nous éloignions d'eux le plus possible pour ne pas empiéter sur leur intimité. Puis nous allions saluer nos voisins d'un jour, en nous déplaçant silencieusement à bord de l'annexe. Tout au long de ces années bénies, nous eûmes l'occasion de faire la connaissance de gens charmants et généreux. Ces usages sont malheureusement peu à peu tombés en désuétude. Trente ans plus tard, les vols se multiplièrent à bord des bateaux et, un jour, nous fûmes accueillis par des jets de pierre au large d'une plage italienne.

En 1960, je transportai le *Françoise II* par route dans le fond du bassin d'Arcachon. Au Pilat, je rencontrai Guy Couach, un fabricant de moteurs et de bateaux. Il l'examina d'un regard critique :

– Ce bateau ne vous convient plus. Il est trop petit et pas assez confortable. Il vous faut une vedette Arcoa, un 10,60 m avec quatre couchettes, un lavabo-douche, des toilettes et un coin cuisine.

Je me laissai tenter par la proposition et, quelques mois plus tard, le *Françoise III* me fut livré à Paris, sur les quais de la Seine. Jean-Paul Rouland, nos épouses et moi allâmes l'étréner dans les îles anglo-normandes. Quittant Cherbourg, nous eûmes à affronter le raz Blanchard et ses ridins, ces vagues creusées par les courants sous-marins qui nous clouèrent sur place.

L'année suivante, toujours en compagnie de Jean-Paul Rouland et de sa femme, nous quittâmes Courseulles-sur-Mer. Après avoir remonté les cours de la Seine et de l'Yonne, nous empruntâmes le canal de Bourgogne, puis cheminâmes sur la Saône et le Rhône jusqu'à la mer. Ce vagabondage, qui nous occupa une quinzaine de jours, fut

un enchantement. Naviguant au rythme des diligences, nous parcourions la campagne, loin des axes routiers. Envisagé sous le règne d'Henri IV et creusé vers la fin du XVIII^e siècle, le canal de Bourgogne, long de 242 kilomètres, franchit la ligne de partage des eaux entre l'Atlantique et la Méditerranée. Le passage des 189 écluses constituait, naturellement, notre principale activité de navigateurs fluviaux. La plupart du temps, coiffé d'une casquette de marin-pêcheur, Jean-Paul sautait à terre et actionnait au levier les lourdes portes métalliques. Un spectaculaire escalier d'écluses permettait au bateau de se hisser à l'altitude de 378 mètres, le point culminant du canal. Ensuite, attelé à un *toueur*, une sorte de remorqueur-tramway, il s'engageait sous la voûte de Pouilly-en-Auxois, tunnel long de plus de 3 kilomètres, dont l'étroitesse ne permettait pas à deux péniches de se croiser. Une légende affirmait que, lorsque les bagnards qui l'avaient percé s'entretenaient, ils emmuraient les corps de leurs victimes dans les flancs de l'ouvrage, sans autre forme de procès.

Le petit ravitaillement était assuré par les éclusières, généralement des veuves de marins. Contre quelques pièces, elles nous fournissaient en œufs, fromages fermiers et poulets frits. Elles disposaient aussi d'antiques téléphones qui leur permettaient d'annoncer notre venue en aval. Avant de regagner le bord, Jean-Paul, toujours à l'affût d'une nouvelle facétie, leur glissait à l'oreille :

– Le capitaine du bateau est le fils du maréchal Juin. Prévenez vos collègues de son arrivée. Il faut qu'il soit accueilli avec les honneurs dus à son rang.

Ayant encore une notoriété toute relative, j'étais stupéfait de découvrir les marques de sympathie et de déférence que les uns et les autres me témoignaient dès qu'ils m'apercevaient à la barre du bateau. Je ne compris la supercherie que lorsqu'une brave femme m'offrit un bouquet de violettes et me dit, des larmes d'émotion plein les yeux :

– Nous ne remercierons jamais assez votre père d'avoir sauvé la France !

Un jour, nous fûmes abordés dans une bourgade par un homme avenant.

– Pourquoi ne viendriez-vous pas, ce soir, prendre l'apéritif chez moi, proposa-t-il. J'habite une maisonnette sur la colline.

Tandis que nous hésitions, Jean-Paul et moi, l'inconnu titilla notre curiosité :

– Je vous ferai goûter quelque chose que vous n'aurez plus jamais l'occasion d'expérimenter. Quelque chose d'unique, d'interdit à la consommation depuis un demi-siècle.

Nous acceptâmes. Tandis que nos épouses déclinaient l'invitation au prétexte de garder le bateau, nous nous retrouvâmes dans le fond d'une cuisine. Sur la table, des verres à pied étaient coiffés d'une

cuillère percée sur laquelle était posé un morceau de sucre.

– Fabrication locale et illicite, annonça notre hôte, en versant deux doigts de liqueur verte dans le fond de nos verres.

– C'est de l'absinthe, l'alcool qui rend fou !

L'homme versa ensuite l'eau sur le sucre, et le liquide prit une teinte de lagon tahitien.

– À votre bonne santé !

Je portai le verre à mes lèvres. Avant d'avoir eu le temps de prononcer un mot, une fulgurance me zébra le cerveau. Mes yeux se brouillèrent et mon cœur bondit dans ma poitrine. Le regard brusquement halluciné de Jean-Paul m'indiqua que le breuvage produisait sur lui les mêmes effets. Nous reposâmes nos verres à moitié pleins, bien décidés à en rester là. En dégringolant la colline jusqu'au bateau, je ne sais lequel d'entre nous déclama quelques vers de Verlaine, le prince des poètes dont la fée verte avait grillé la tête...

Pour la descente du Rhône jusqu'à son embouchure, je pris un pilote. Cette précaution s'avéra superfétatoire. Afin de justifier ses émoluments, le pilote prenait néanmoins soin de signaler les dangers auxquels nous échappions grâce à lui, dont la plupart, j'en suis sûr, étaient imaginaires.

– Vous voyez ce haut-fond là-bas ? Un bateau s'y est échoué, il y a quelques semaines.

– L'obstacle est pourtant clairement indiqué sur la carte, objectait malicieusement Jean-Paul.

– Il a pris feu, continuait l'autre, imperturbable. Le capitaine s'est enflammé comme une torche et sa femme est tombée à l'eau. On a retrouvé son corps, en partie dévoré par les brochets...

Parvenus en Camargue, nous assistâmes à la lutte sourde que se livraient les eaux boueuses du fleuve avec celles venues de la mer, claires et impétueuses.

Durant deux jours, nous fûmes attaqués par des nuées de taons. Pour m'en débarrasser, Jean-Paul avait noué une serviette en boule. Il m'en matraquait le dos et les épaules avec une énergie que je soupçonnais exagérée.

L'entrée dans Marseille fut un émerveillement. Comme la plupart des ports, la cité phocéenne gagne en noblesse et en cohérence quand on l'aborde par la mer. Dans un caboulot de la Canebière, nous nous régâlâmes d'une bouillabaisse. Détaillant la facture que je trouvais salée, je découvris au bas, écrit à la main en petits caractères : « Si ça passe. » Je demandai une explication au patron de l'établissement. Il prit l'addition, l'allégea sans discuter d'au moins 20%, et me la rendit en soupirant :

– Eh bien, cette fois, ça ne passe pas !

Heureux Marseillais...

Nous filâmes ensuite en Corse. Pour éviter d'affronter la haute mer, nous cabotâmes le long des côtes françaises et italiennes. Mon beau-père et les enfants nous rejoignirent en avion à Ajaccio. Nous passâmes deux semaines de rêve dans une villa de location. Puis, avec Marcel pour seul passager, je gagnai Saint-Tropez. À mi-parcours, nous traversâmes une zone de calme plat. Comme dans une bulle magique, nous fûmes d'un coup submergés de lumière et de silence. Pas un souffle d'air, pas une vague, pas un bruit. Nous appreciâmes à leur juste prix ces moments de grâce, car nous savions d'instinct qu'ils ne dureraient pas. Nous savions qu'atteindre l'harmonie des sens est un privilège qu'offrent rarement le grand large ou la haute montagne.

L'entrée dans le port de Saint-Tropez se fit de nuit. N'étant pas un navigateur encore très aguerri, je dus concentrer toute mon attention pour mener à bien la manœuvre d'approche et d'accostage. Tout se déroula sans incident, bien que le bateau prît l'eau et que nous dûmes le faire mettre en cale sèche pour réparation. Cette croisière me conforta dans mes choix : un mois de navigation constituait sans aucun doute possible le meilleur antidote au stress de la vie parisienne.

L'année suivante, en demandant à Guy Couach de construire mon propre bateau dans les chantiers Cristal de Gujan-Mestras, dans le bassin d'Arcachon, je franchis une étape importante. Je me rendis sur place à plusieurs reprises pour vérifier l'avancée des travaux. Cette expérience m'a laissé des souvenirs impérissables. Voir les bois précieux s'ajuster au millimètre, les formes se profiler, les pièces d'accastillage et les éléments du moteur s'assembler procure une joie unique.

Après avoir baptisé au champagne le *Françoise IV*, un 13 mètres doté d'une cabine à l'arrière, deux à l'avant, d'une cuisine, de toilettes et d'une salle à manger, nous quittâmes le Banc d'Arguin avec l'aide d'un pilote. Cette réserve naturelle est constituée d'un banc de sable d'environ 4 kilomètres de long sur 2 de large, entre la dune du Pilat et la pointe du Cap-Ferret. Deux passes permettent de s'en échapper. Une fois la barre franchie, après avoir affronté une belle vague, nous remontâmes l'estuaire de la Gironde jusqu'à Bordeaux. Environnés par les vignobles de Blaye et du Médoc, nous énumérions, la glotte frémissante, la liste des grands crus dont nous pourrions déguster un verre, le soir à l'étape. Après la traversée de Bordeaux, qui ne ressemblait en rien à la ville magnifique qu'elle est devenue, nous remontâmes le fil de la Garonne, puis son canal latéral. À Toulouse, nous nous engageâmes dans le canal du Midi, ce chef-d'œuvre technologique construit sous le règne de Louis XIV, et qui permet de commercer entre Atlantique et Méditerranée sans avoir à contourner

l'Espagne. Une fois l'escalier des 9 écluses de Fonsérannes franchi, nous nous dirigeâmes vers Béziers. La croisière, jusque-là agréable, vira au cauchemar.

En effet, le canal s'ensable et s'envase. Et le dragage sporadique du fond ne permet pas de maintenir un tirant d'eau constant sans l'apport des eaux de retenue. Conséquence : le tirant d'air, c'est-à-dire l'espace disponible lors du passage des ponts, a tendance à diminuer. Nous constatâmes cette évidence à Béziers, lorsque le toit de la timonerie se planta dans la voûte d'un pont. À l'aide de gaffes, nous parvînmes non sans mal à dégager le bateau, légèrement endommagé. Pour autant, force fut de constater que notre belle croisière s'arrêtait là. J'alertai le chantier Cristal. Deux techniciens vinrent le lendemain démonter la timonerie et la déposer sur le pont. Cette opération, qui défigurait le bateau, n'y suffit pas. Pour passer, nous devons encore abaisser la structure de quelques centimètres. Des curieux qui, la veille, avaient assisté à la manœuvre, étaient revenus suivre du haut du pont un nouvel épisode du feuilleton. Je les interpellai.

– Vous ne voudriez pas venir nous donner un coup de main ?

Entre rires goguenards et quolibets, quelques voix plus encourageantes se firent entendre :

– Qu'est-ce qu'on doit faire ?

– Descendez faire du poids.

Trop heureux de bénéficier de l'aide d'une vingtaine de bénévoles, je n'eus pas le cœur de leur demander, en plus, de retirer leurs chaussures. Alors que même les espadrilles sont interdites sur les bois vernis des bateaux, je vis un déferlement de galoches envahir le pont. Je refrérai un haut-le-cœur et enclenchai le moteur à vitesse réduite. Nous passâmes avec succès le premier pont. Mais deux nouvelles questions s'imposèrent à moi. D'une part, la marge de manœuvre était trop réduite pour poursuivre notre progression sans danger. D'autre part, il me semblait difficile d'imposer à une vingtaine de Biterrois un voyage forcé jusqu'à Port-la-Nouvelle. Je fis donc descendre tout le monde, après moult remerciements. C'est alors qu'un homme du groupe vint à mon secours.

– En fait, vous cherchez du lest ?

– Oui, à vue de nez, j'ai besoin de 3 tonnes.

– J'ai bien un chargement que je dois livrer à Port-la-Nouvelle mais...

– Mais ?

– C'est du plâtre !

Décidant de boire le calice jusqu'à la lie, j'acceptai. Quelques heures plus tard, la *Françoise IV* s'était transformée en vaisseau fantôme. Avec les sacs empilés un peu partout, la timonerie décapitée et un nuage de poussière blanchâtre virevoltant autour de nous, nous

reprîmes comme un chemin de croix la descente du canal. Pas pour longtemps. Chaque franchissement de pont tenait du miracle. Il aurait suffi qu'une vague reflue à la fermeture d'une écluse pour que le niveau d'eau grimpe de quelques centimètres et nous immobilise à nouveau. Ne me restait plus qu'une solution. L'ultime. Celle qui hante les capitaines dans leurs nuits de cauchemar.

– Je vais couler le bateau, annonçai-je à la stupéfaction générale.

Pour couler une vedette, il suffit le dévisser le *nable*, ce bouchon vissé dans la coque qui permet habituellement d'évacuer l'eau des lavages. Lorsque la cale se remplit d'eau, la ligne de flottaison s'enfoncé. La manœuvre fonctionna comme je l'avais prévu. J'avais, par contre, sous-estimé l'inertie que le poids de l'eau pouvait entraîner. Le bateau était devenu ingouvernable. J'avais beau anticiper les virages et actionner la barre avec l'énergie du désespoir, la vedette filait droit devant elle. Voyant la catastrophe se profiler, Jean-Paul s'empara d'une gaffe et la pointa avant que la proue ne heurte la berge de plein fouet. Trop tard. Le bateau glissa sur la vase et s'arrêta quelques mètres plus loin, le nez au-delà du chemin de halage. Nous n'étions pas loin d'un champ de marguerites. Mon fils âgé d'une dizaine d'années et Patrick, celui de Jean-Paul, rejoignirent la berge pour constater les dégâts. Le *Françoise IV* s'était mise en travers du canal. Une péniche pouvait surgir d'une seconde à l'autre et, même poussés au maximum de leur puissance, les moteurs ne parvenaient pas à nous faire reculer. À cet instant, un enfant cria :

– Il y a un tracteur sur l'autre rive, au bout du champ !

Le brave homme accepta de nous dépanner.

Le calvaire se prolongea quatre jours durant. Chaque courbure du canal provoquait de l'appréhension, les virages plus serrés de l'angoisse. Armés de gaffes et de bouées, Jean-Paul, les femmes et les enfants scrutaient les berges, prêts à intervenir. Lorsque nous atteignîmes enfin Port-la-Nouvelle, nous avions tous les nerfs à vif. Nous nous délestâmes des sacs de plâtre et une équipe du chantier naval vint du Pilat réparer sommairement les dégâts. Tandis que Jean-Paul et sa famille regagnaient Paris, nous nous rendîmes aux Baléares puis en Corse et à Saint-Tropez.

Pour autant, cette fin de croisière agréable ne parvint pas à effacer les journées tragi-comiques que nous venions d'endurer. Quelques mois plus tard, j'avais déjà d'autres projets en tête. Des rêves de pleine mer. J'avais définitivement tiré un trait sur la navigation fluviale. Et sur les innombrables surprises qu'elle m'avait réservées !

35 La Dame de cœur

– Comment trouves-tu celle-ci ?

Pierre Bellemare jeta un coup d'œil distrait sur la photo que lui tendait Henri Lippens, le régisseur de Técipress. Après l'avoir reposée machinalement, il la reprit en main et l'observa plus attentivement. Un léger sifflement d'admiration s'échappa de ses lèvres.

– C'est une beauté. Incontestablement.

Lippens retourna le tirage et lut, au dos, la fiche signalétique de la figurante.

– Roselyne Bracchi, dix-huit ans, mannequin, danseuse dans le corps de ballet du Théâtre national populaire.

– Engage-la, souffla Bellemare.

Une épreuve de « Télé Match » consistait à demander à un candidat, spécialiste des mythologies, d'identifier des déesses grecques. Pour ce faire, nous avions fait bâtir un décor de jardin dans lequel des jeunes femmes joueraient le rôle de statues vivantes. Juchée sur un piédestal, affublée d'accessoires en carton-pâte, vêtue d'un drapé suggestif, Roselyne Bracchi était l'une d'elles. Si reconnaître Gaïa et Aphrodite ne posait pas de difficulté au concurrent, il en allait tout autrement pour nommer sans erreur Rhéa, Athéna ou Héra...

Au cours du tournage, mon regard, comme celui de la plupart des mâles de l'équipe, s'attarda naturellement sur la jeune figurante. Mais elle s'éclipsa dès la fin de sa prestation et nous n'entendîmes plus parler d'elle.

Quelques mois plus tard, en avril 1959, je fus accaparé par le tournage de *Match contre la mort*, un long-métrage de cinéma adapté de notre jeu « La tête et les jambes ». Tandis qu'Antonella Lualdi et Gérard Blain se partageaient les rôles principaux, Roger Couderc, Jean-Paul Rouland et moi interprétions à l'écran nos propres personnages.

Le tournage se déroulait dans les studios de Boulogne-Billancourt. Ayant un rôle mineur, je devais fréquemment patienter entre deux scènes. Pour tromper l'ennui, je me rendais au bar du studio prendre un café. Un jour, deux jeunes femmes, attablées près du comptoir, attirèrent mon attention. Vêtues de robes en haillons, le visage grimé en vert-de-gris, elles papotaient tout en déjeunant. Soudain l'une d'entre elles se retourna et je la reconnus aussitôt sous son maquillage. Il s'agissait de la figurante que j'avais engagée quelques mois plus tôt. La petite déesse grecque. La jolie fille qu'Henri Lippens m'avait recommandée. Mes lèvres tremblèrent légèrement sur les bords de ma tasse. Mais ma timidité m'interdisait d'aller la saluer. Ou même de lui

adresser un signe de sympathie. Je restai donc figé sur place, les yeux dans le vague et le cœur battant.

« À cette époque, je jouais le rôle d'une bohémienne dans Les Amants de Teruel, le film de Raymond Rouleau avec Ludmilla Tchérina, se souvient aujourd'hui Roselyne Bellemare. Pierre se tenait si près de notre table que je ne pouvais pas parler de lui à ma copine sans qu'il m'entende. Alors je griffonnai quelques mots sur la nappe en papier. "C'est Bellemare, un producteur de télévision, écrivis-je. C'est le genre de mec pour lequel je ferais des folies !" »

Les filles s'échangeaient des bouts de papier et gloussaient dans mon dos, ce qui, naturellement, augmentait mon malaise. Je réglai ma consommation, prêt à partir, quand Robert Dalban entra dans le bar. Acteur et voix française de Clark Gable, Dalban, que j'avais eu l'occasion de croiser dans les studios, me serra la main et s'assit à la table des filles. Tous trois eurent un bref conciliabule. Puis l'acteur m'interpella familièrement.

– Venez vous joindre à nous, Pierre, je vais vous présenter ces nymphettes. Mais, prenez garde, elles sortent tout droit d'une légende médiévale, et leur présence peut s'avérer maléfique.

En acceptant de m'asseoir à leur table, je scellai mon destin.

« Dès nos premières rencontres, Pierre ne me cacha rien de sa situation conjugale, poursuit Roselyne. Il m'avoua être marié depuis une quinzaine d'années et père de deux enfants. Il ne me fit aucune promesse concernant un avenir commun.

« Afin de nous voir le plus souvent possible, il créa néanmoins à mon intention un vague poste d'assistante de production sur l'émission hebdomadaire qu'il produisait pour Tél-Luxembourg. Aussi Jean Billet, son chauffeur, nous conduisait-il chaque semaine au Grand-Duché et nous ramenait à Paris deux jours plus tard. Ces virées amoureuses et professionnelles exigeaient un minimum de discrétion, car j'étais mineure et nous vivions une époque de grande pudibonderie. Quelques mois plus tard, pour faciliter nos retrouvailles, Pierre loua un studio à Neuilly, que j'occupais seule en son absence. »

« La première fois que j'ai parlé à Pierre au téléphone, je lui ai dit : "Ne jouez pas avec ma fille !" », confesse de son côté Lucienne Bracchi, une pétulante arrière-grand-mère de quatre-vingt-dix-huit ans. La liaison de Roselyne avec un homme marié, de douze ans son aîné me contrariait. Mais après l'avoir rencontré, je fus rassurée et lui accordai ma confiance. »

Les parents de Roselyne formaient un couple qui semblait indestructible. Fils d'un travailleur émigré italien, son père était entré

aux usines Renault dès l'âge de onze ans. Devenu metteur au point, il améliorait l'ordinaire de ses trois enfants en donnant, de 6 à 7 heures du matin, des cours de conduite automobile au personnel. Plus tard, il devint le responsable des voitures qui constituaient les cortèges officiels de la République. Lucienne, son épouse, d'origines italienne et espagnole, avait pris la direction d'une boutique de luxe proche de celle qu'avait créée, rue Cambon, Coco Chanel. Bénéficiant des conseils de la célébrisissime modiste, elle put donner libre cours à son talent de couturière. Puis, au début de la guerre, elle devint monteuse des bandes d'actualité à la Fox Movietone. Durant l'Occupation, la firme se replia à Biarritz où elle occupa le rez-de-chaussée du Grand Hôtel. Ma future belle-mère en assura la direction, ayant une petite centaine d'employés sous ses ordres.

Bien qu'âgée de dix-huit ans quand je la rencontrai, Roselyne avait déjà derrière elle un solide palmarès professionnel. Après avoir été quadrille et coryphée dans le corps de ballet de l'Opéra de Paris, elle avait rejoint le Grand Ballet du marquis de Cuevas puis celui du Théâtre national populaire que dirigeait Jean Vilar et dans la troupe duquel Gérard Philipe incarnait l'inoubliable *Prince de Hombourg*.

Durant les deux premières années qui suivirent notre rencontre, notre passion connut des hauts et des bas. Je traversais des périodes de doute et d'irritabilité. Devais-je essayer de sauver mon couple et ma famille pendant qu'il en était encore temps, ou foncer, tête baissée, dans ce nouvel amour ? Je tergiversais. Je repoussais à plus tard une décision qu'il m'était impossible de prendre de sang-froid.

– Quand les enfants seront en âge de comprendre, je partirai et nous vivrons ensemble, argumentais-je, sans accorder moi-même beaucoup de crédit à mes promesses.

Ainsi la vie, à bien des égards chaotique, suivait-elle son cours. Nous nous accordions des week-ends ici et là et des escapades amoureuses à bord de mon bateau. Le retour à la maison, après ces courtes périodes de bonheur, décuplait ma culpabilité. Micheline, qui ne douta jamais de ma fidélité, veillait sur l'éducation des enfants, la bonne marche de la maison, et la santé de son père. Fuyant les mondanités, elle appréciait le confort d'une vie sédentaire et la compagnie de ses amies, avec lesquelles elle jouait au tennis plusieurs fois par semaine.

Claquemuré dans ma double vie, ne trouvant pas d'échappatoire, j'attendais sans doute inconsciemment qu'un événement vienne bousculer mon existence et m'oblige à réagir. Il se produisit sous forme de drame, le 27 janvier 1961.

Ce jour maudit, Roselyne assistait à un match de hockey sur glace à la patinoire fédérale de Boulogne-Billancourt. Marika, sa sœur

cadette, championne de patinage artistique, avait donné le spectacle d'ouverture. À la fin de la compétition, une bagarre éclata entre spectateurs dans les premiers rangs du balcon qui surplombait la rangée de sièges où Roselyne avait pris place. Le pugilat s'amplifia. Un homme bascula par-dessus la balustrade et vint s'écraser de tout son poids sur Roselyne, 3 mètres plus bas. La partie droite du dos broyée, son pronostic vital fut engagé. Une fois son état stabilisé, quelques semaines plus tard, elle fut admise dans le service de traumatologie de l'hôpital Raymond Poincaré, à Garches. À peine âgée de vingt ans, la jeune fille que j'aimais gisait maintenant, bardée de plâtre et de tiges métalliques, sur un lit de souffrance. Et les médecins réservaient leur diagnostic. Si Roselyne voulait conserver une partie de sa mobilité, il lui faudrait réaliser des exercices quotidiens avec poids et poulies. Le professeur Robert Judet décida néanmoins de l'opérer. Pour réparer les parties lésées, il utilisa des greffes de tendons de cerf et de veau, une technique à haut risque. Contre toute attente, l'intervention fut une réussite. Pour autant, pendant deux ans, Roselyne ne cessa de subir de multiples interventions et d'effectuer des séjours de longue durée à l'hôpital. Certes, elle avait survécu, mais sa carrière de danseuse et de mannequin était irrémédiablement gâchée. J'allais la voir à Garches autant que mes activités à Técipress me le permettaient. Comme il m'était impossible la plupart du temps de respecter les horaires de visite, je soudoyais le personnel soignant, en distribuant sans compter fleurs et friandises.

Roselyne souffrait parfois atrocement, mais elle ne se départit jamais de la facétieuse bonne humeur qui la caractérise. Un dimanche matin, tandis que j'allais lui rendre visite, je la trouvai dans le hall de l'hôpital en compagnie de deux ou trois camarades d'infortune. Allongées sur des brancards, s'étant mutuellement maquillées en mortes-vivantes, elles mendiaient auprès des visiteurs qui passaient à leur portée.

– On n'a pas un sou pour se payer des cafés, me dit-elle en guise d'explication.

Une autre fois, je la réprimandai vertement, après l'avoir surprise en train de disputer avec d'autres malades une course de fauteuils roulants, à travers couloirs et escaliers.

Après d'interminables mois de rééducation, Roselyne put enfin quitter l'hôpital et reprendre une vie presque normale. Privée de danse, elle dut se contenter d'interpréter des petits rôles au cinéma, notamment dans *La Princesse de Clèves*, le beau film de Jean Delannoy. Ayant surmonté ensemble cette terrible épreuve, nos relations amoureuses s'étaient renforcées. Pour autant, je n'avais toujours pas pris de décision, et les années s'écoulaient au rythme de mes productions et de mes projets. C'est ainsi qu'il nous arrivait de ne pas

nous voir pendant plusieurs mois. Fallait-il qu'un nouvel événement m'ouvre enfin les yeux ?

« C'était un jour d'automne. Il pleuvait des cordes et, assise au volant de ma Fiat 500, j'avais du mal à distinguer les piétons qui traversaient les rues en dehors des clous, se souvient Roselyne Bellemare. Tout à coup, dans le quartier de la Madeleine, je vis un grand gaillard, abrité sous un parapluie, se jeter littéralement sous mes roues. J'écrasai le frein et baissai ma vitre pour lui dire de vive voix ma façon de penser. C'était Pierre. Nous ne nous étions pas vus depuis des mois.

– Gare-toi où tu peux et déjeunons ensemble, proposa-t-il.

J'acceptai, après avoir feint l'hésitation.

– Comment vas-tu ? lança-t-il, une fois que nous fûmes attablés au restaurant.

– Bien, répondis-je, tout sourire. Je me suis mariée en Espagne, le mois dernier. Avec un comédien beau comme un dieu.

Je vis un poids tomber sur les épaules de celui que j'aimais.

Je ne prolongeai pas la plaisanterie au-delà du raisonnable. Je lui dis qu'il n'en était rien et que, quoi qu'il puisse en penser, je l'attendais toujours. Cette saynète improvisée a sans doute produit sur Pierre un électrochoc. Nous nous revîmes régulièrement. Et quelques mois plus tard, je constatai avec bonheur que j'étais enceinte. »

Quand Maria Pia naquit, le 7 décembre 1970, je louai un grand appartement avenue de Breteuil pour y loger ma seconde famille. Devenu bigame, je jonglais avec les horaires pour tenter d'être présent dans mes deux foyers. J'achetai même une seconde voiture américaine, une Corvette, dont je ne me servais que pour mes déplacements dans Paris. Mais, comme on peut l'imaginer, cette double vie, loin de me satisfaire, m'enfermait dans un sentiment de culpabilité et de duplicité insupportable. Je n'avais dès lors d'autre choix que de clarifier la situation.

– Je viendrai m'installer avec toi et la petite le 12 janvier 1972, annonçai-je un jour à Roselyne.

Le matin en question, alors que je prenais le petit déjeuner en compagnie de Micheline dans la villa de Sceaux, je sautai le pas et lui avouai d'un trait la vérité. Si l'Himalaya l'avait écrasée de tout son poids, Micheline n'en aurait pas été plus anéantie. Pour être sûre de les avoir compris, elle dut me faire répéter à plusieurs reprises les mots terribles que je venais de prononcer. En vingt et un ans de mariage, jamais elle n'avait imaginé que je puisse la tromper. Il est vrai que la vie trépidante que je menais à l'époque et l'absence des moyens de communication dont on dispose aujourd'hui me fournissaient prétextes et alibis pour m'éloigner de la maison sans que

mon épouse puisse chercher à me localiser.

– Fais tes valises et pars, dit Micheline dans un sanglot.

« Vers onze heures du matin, Pierre se présenta avenue de Breteuil, des valises au bout des bras, se souvient Roselyne. Elles ne contenaient que du linge. Les traits défaits, en proie à une angoisse palpable, il accrocha en silence ses costumes dans l'armoire de la chambre et aligna au cordeau une cinquantaine de cravates. Un mauvais pressentiment me traversa l'esprit. Comment allions-nous cohabiter ? Pierre était d'une méticulosité pointilleuse, alors que j'étais d'une nature bohème. La pratique de la vie à deux gomme nos différences et une tolérance mutuelle nous permit de nous accorder rapidement sur l'essentiel. »

« Le départ de mon père de la maison ne changea pas grand-chose à la vie quotidienne, dit Pierre Dhostel, le fils de Bellemare, animateur à M6 depuis une vingtaine d'années. Enfants, ma sœur et moi étions souvent couchés quand il rentrait le soir et déjà à l'école quand il partait travailler le matin. En son absence, notre grand-père maternel assurait le rôle de père de substitution. Il nous construisait des voitures à pédales, nous racontait des histoires, et veillait sur nos devoirs scolaires. Par ailleurs, regardant rarement la télévision, nous ne mesurions pas réellement son niveau de célébrité. Pour maman, cette notoriété semblait d'ailleurs représenter davantage une pression qu'un motif de satisfaction. Elle s'intéressait peu à ses succès et ne nous parlait jamais de ses émissions en cours. Je pense qu'en son for intérieur, elle aurait préféré que son mari soit resté le metteur en ondes qu'il avait été à ses débuts.

« Seules les vacances nous réunissaient tous les quatre sur le bateau. Mon père était un excellent navigateur. Je pense d'ailleurs qu'il possédait les qualités requises pour être capitaine au long cours dans la marine marchande. Lorsque nous étions en mer, il planifiait nos déplacements en fonction de la météo et anticipait les étapes du voyage, ne laissant rien au hasard. Je me souviens que, vers l'âge de douze ou treize ans, je fus intronisé mousse, et chargé à ce titre de laver chaque soir le pont du bateau à l'eau douce. Cette corvée aurait été acceptable si la minutie de mon père n'avait pas confiné parfois à la monomanie. Il se tenait dans mon dos et veillait à ce qu'aucun grain de poussière ne m'échappe. Je me sentais soulagé d'un poids lorsque nous jetions l'ancre dans une crique dépourvue d'eau douce ! Quelques années plus tard, un marin me déchargea de ce travail ingrat.

« Lorsque j'eus dix-huit ans, j'obtins le permis de conduire. Peu après, je me rendis au volant de la voiture de ma mère dans le Pas-de-Calais où un copain m'avait invité à passer des vacances. Sans en avertir mes parents, nous prîmes le ferry et allâmes nous amuser quelques jours en Angleterre. Mon père apprit mon escapade en téléphonant à mes hôtes pour

prendre de mes nouvelles. Deux jours plus tard, je fus arrêté par la police anglaise, en sortant d'une boîte de nuit.

– Vous êtes en état d'arrestation, me dit le policier. Un mandat de recherche d'Interpol a été lancé contre vous par votre père, puisque vous êtes mineur.

« Après quelques heures passées en garde à vue, je fus aimablement reconduit à l'embarcadère de Folkestone. Le retour à la maison fut un calvaire, car je redoutais les foudres paternelles.

« J'appris la nouvelle de la séparation de nos parents alors que j'effectuais mon service militaire. Avant d'être affecté au service cinématographique des armées, je devais accomplir un stage de deux mois à Châteauroux. À ma grande surprise, mon père fit le voyage pour me présenter Roselyne. L'entrevue fut cordiale et nous sommes depuis restés en très bons termes. »

« La célébrité de mon père ne m'a pas toujours été facile à vivre, confesse pour sa part Françoise Bellemare, la fille aînée de Pierre, aujourd'hui avocate et professeur de droit. Quand j'étais à l'école primaire publique, par exemple, un instituteur m'avait mise au ban de la classe avec interdiction aux autres de m'adresser la parole, au seul prétexte que j'étais la fille d'une vedette de la télévision. Au lycée, personne ne me prit au sérieux quand je dis que je souhaitais, plus tard, devenir enseignante.

« De ces années de vie commune, je conserve néanmoins quelques bons souvenirs. Papa aimait prendre des décisions rapides. Certains vendredis soir, rarement, il lui arrivait de surgir dans le salon et d'annoncer à la cantonade :

– Préparez quelques affaires, nous partons à Deauville dans une demi-heure.

« Nous nous entassions alors dans l'énorme Buick et nous allions passer deux jours de rêve à l'hôtel Normandy.

« En fait, l'apparente froideur que papa nous témoignait était davantage due à la difficulté qu'il avait de communiquer avec les enfants qu'à un manque de tendresse. Ne sachant pas quel ton adopter, il avait tendance à s'enfermer dans sa bulle, à se plonger dans un livre ou à écouter de la musique classique à plein volume. Ma mère, qui lui vouait une admiration sans bornes, arrondissait les angles. Elle l'incitait par ailleurs à élargir son champ de connaissances en lui faisant notamment partager son amour de l'Italie.

« Lors de mes dernières années de lycée, sous l'influence de quelques professeurs, je devins pour un temps sympathisant communiste. Je me souviens alors de discussions orageuses avec mon père, qui se considérait, lui, comme un gaulliste de gauche ou un radical socialiste. Nous débattions à n'en plus finir, mais jamais papa ne se montra intolérant. Et jamais je ne l'ai entendu proférer de jugements à l'emporte-pièce. Il respecte les idées

des autres, même si dans les discussions il tient à avoir le dernier mot.

« La séparation de mes parents fut un tsunami. Mon frère somatisa et eut de fréquentes crises de tachycardie. Ma mère resta cloîtrée des mois dans sa chambre, plongée dans le noir. Nous eûmes parfois peur qu'elle n'attente à ses jours. Pour la ménager, je n'acceptai de rencontrer Roselyne et Maria Pia que bien des années plus tard. Pendant sept ans, pour voir mon père, je dus me contenter d'un déjeuner hebdomadaire au restaurant.

« Le départ de papa n'eut pas, heureusement, que des effets négatifs. La maison s'ouvrit à une foule de copains, et nous organisâmes quelques fêtes mémorables. »

Durant les années 1970, le divorce n'était pas une mince affaire. Pour l'obtenir, il fallait établir la preuve que l'un des conjoints avait commis une faute majeure. J'engageai une procédure, et, naturellement, je pris tous les torts à ma charge. Quand les choses furent réglées, en 1976, j'épousai Roselyne. La cérémonie se déroula dans la mairie d'un village de la région parisienne, à 8h30 du matin. Ayant opté pour la discrétion, nous ne fûmes accompagnés que de nos témoins. Par un hasard de circonstance, le soir même, Europe n° 1 donnait une somptueuse réception, qui réunissait plus de mille invités. Nous nous y rendîmes et, pour la première fois depuis plus de quinze ans, Roselyne et moi pûmes nous montrer ensemble, sans avoir à redouter paparazzi et commérages.

Je venais, non sans douleur, de tourner une nouvelle page essentielle de mon existence.

36 « La caméra invisible »

En 1947, le lieutenant Allen Funt, un marin démobilisé de l'US Navy, imagina une série de canulars radiophoniques. Pour inaugurer son programme, intitulé « *Candid Microphone* », il dissimula un micro dans le plafonnier d'un cabinet dentaire et enregistra les réactions des patients terrorisés par les gestes désordonnés d'un faux dentiste épileptique, incarné par un comédien. Fort d'un succès foudroyant aussi bien aux États-Unis qu'en Grande-Bretagne, Funt ajouta l'image au son l'année suivante, et créa « *Candid Camera* ». Ce programme, devenu emblématique, fut successivement diffusé jusqu'en 2001 par les trois grands networks américains.

Dans les années 1960, Jacques Sallebert, le correspondant de la RTF à New York, produisait une émission hebdomadaire d'entretiens télévisés intitulée « De vous à moi ». Un jour, son invité lui fit faux bond et il dut le faire remplacer au pied levé par Robert Dhéry. À cette époque, l'auteur-comédien triomphait avec *La Plume de ma tante*, un spectacle burlesque que sa troupe des Branquignols donnait sans relâche depuis deux ans à Broadway.

– Qu'avez-vous vu récemment en Amérique qui vous a le plus amusé ? lui demanda le journaliste.

– « *Candid Camera* » sur ABC, répondit Dhéry sans hésiter. C'est une émission de gags absolument désopilante.

– Donnez-nous un exemple.

– Eh bien, imaginez qu'un plaisantin ait dissimulé un boîtier sonore dans une banale boîte aux lettres, plantée quelque part au coin d'une rue. Quelques mètres plus loin, relié à elle par un émetteur-récepteur sans fil, un comédien surveille la scène dans une voiture en stationnement. Au bout d'un moment, un homme dépose une lettre dans la boîte. « Merci, monsieur, de nous faire confiance, lui dit cette dernière. Je suis l'employé de la Poste. Dites-moi, en quoi puis-je vous être utile ? » L'homme, sidéré, examine la boîte sous toutes ses coutures et finit par prendre ses jambes à son cou. Quelques minutes plus tard, deux enfants passent devant la boîte. « Bonne journée, les petits gars ! Est-ce que je peux vous aider ? » « Oui, monsieur, répond l'un des gosses, en se hissant sur la pointe des pieds pour atteindre la fente. Je voudrais dire au Père Noël que, cette année, j'aimerais recevoir une paire de patins à glace. » C'est ensuite au tour d'un monsieur très élégant de déposer son courrier. « Votre lettre parviendra à destination dans trois jours », l'informe la boîte aimablement. Le passant, qui n'en croit pas ses oreilles, cherche autour de lui un témoin pour lui faire partager cet événement extraordinaire. Il avise un ouvrier qui s'approche en sifflotant. « Je ne

suis pas fou, lui dit-il. Venez voir. Je vous assure que cette boîte postale vient de me parler. » Lorsque les deux hommes se campent devant la boîte, il ne se passe plus rien. Silence complet. Si vous aviez vu l'air gêné du monsieur élégant et le regard suspicieux du brave ouvrier, c'était à mourir de rire, poursuivait Robert Dhéry au micro de Jacques Sallebert.

Après avoir vu l'émission à la télévision, Jacques Rouland se précipita dans mon bureau pour me faire partager son enthousiasme.

– Pourquoi ne reprendrions-nous pas cette idée à notre compte ? me proposa-t-il.

Le concept irrésistible de « *Candid Microphone* » avait déjà été expérimenté en France par Jean Thévenot et Frédéric O'Brady dans leur émission « C'était pour rire ». Dans l'un des épisodes, par exemple, O'Brady convoquait un transporteur pour lui faire expédier un... cure-dents en Afrique du Sud ! Un peu plus tard, Jacques Antoine recycla à son tour l'idée américaine dans « L'homme des vœux Bartissol », un programme qu'animait Jean Francel sur Radio-Luxembourg. Par ailleurs, nous inspirant déjà de « *Candid Camera* », nous avons installé un gag dans chaque émission du « Bon Numéro ». On se souvient de la tête du pompiste quand il découvrait que la voiture que Jean-Paul Rouland avait amenée dans sa station-service n'avait pas de moteur !

Ainsi, bien que l'idée de gags radiophoniques ou télévisuels ne fût pas tout à fait nouvelle, nous allâmes la proposer, Jacques et moi, à Lucien Morisse, le directeur artistique d'Europe n° 1. Il fut immédiatement séduit et, sous le nom de « Gardez le sourire », décida de diffuser un module quotidien de cinq minutes.

– Comment comptez-vous résoudre les problèmes techniques liés à ce genre d'émission ? demanda-t-il.

– Nous avons fait des essais concluants, en utilisant des fréquences que se réservent les militaires, répondis-je.

– Comment ont-ils réagi ?

– En gardant le sourire.

– Bien. Quels sont les comédiens que vous avez pressentis pour intervenir dans la rue ?

– Jean Francel, Roger Paschel, Jacques Ary, Dominique Page, et quelques autres. Ils sont tous excellents.

– Assurément, reconnut Morisse. Je connais néanmoins un homme dont l'aspect passe-muraille conviendrait à merveille au personnage du gentil illuminé. À celui qui entraîne ses « victimes » dans des situations extravagantes. Il s'appelle Jacques Legras. Il fait partie de la troupe des Branquignols de Robert Dhéry, et, dans *La Plume de ma tante*, il était capable d'interpréter douze personnages différents.

Nous acceptâmes de rencontrer ce roi du transformisme. Un courant de sympathie passa aussitôt entre Rouland et Legras, et, au fil des mois, leur amitié devint indéfectible. Leurs talents étant complémentaires, ils formèrent un duo de choc et assurèrent pendant des décennies le succès de « Gardez le sourire », puis de « La caméra invisible » et de « La caméra cachée ». Jacques Rouland inventait les gags avec une prolixité ahurissante. Et, bien qu'il fût dans la vie d'une extrême timidité, Jacques Legras les interprétait à la perfection.

L'une des premières émissions de « Gardez le sourire » se déroula alors que les Américains venaient d'entrer en guerre au Viêt Nam. Ils bombardaient le nord tandis qu'au sud, les troupes d'Hô Chi Minh mettaient Saigon à feu et à sang. Dans ce contexte international tendu, Jacques Legras jouait le rôle d'un animateur de radio alpaguant les passants sur les Champs-Élysées pour les faire participer à un jeu. De fabuleux voyages étaient à gagner. Les questions posées étant sans difficulté, deux candidats furent rapidement déclarés vainqueurs.

– Madame, vous avez gagné le deuxième prix, annonça l'animateur à une concurrente. Vous passerez quinze jours de rêve à Rio de Janeiro.

Puis, se tournant vers le grand gagnant, il poursuivit :

– Quant à vous, monsieur, nous avons le plaisir de vous offrir un voyage inoubliable à... Saigon !

Le visage du vainqueur se décomposa. Puis il demanda d'une petite voix timide :

– Je ne pourrais pas avoir plutôt le deuxième prix ?

Dans une autre émission, Jacques Legras se rendait chez un disquaire pour acheter un grand succès du moment. Malheureusement, un trou de mémoire l'empêchait de se souvenir du titre de la chanson qu'il recherchait.

– Fredonnez-moi l'air si vous vous en souvenez, proposa gentiment le vendeur.

Jacques chanta terriblement faux n'importe quoi, ce qui laissa, naturellement, le disquaire perplexe.

– Je ne vois pas du tout ce que vous cherchez.

– C'est pourtant une chanson qui passe en boucle à la radio, insista le client. Écoutez bien.

Et Legras chanta tout aussi faux un air complètement différent. Devant la nouvelle incompréhension du vendeur, il haussa le ton :

– Écoutez, ce n'est tout de même pas à moi de vous apprendre votre métier. Vous devriez avoir de l'oreille dans votre profession !

– Mais puisque je vous dis que je ne reconnais aucune chanson célèbre dans ce que vous fredonnez, se défendait l'autre.

– Monsieur, quand on vend des disques, on doit se tenir au courant des nouveautés.

Feignant d'être vexé et d'avoir renoncé à son achat, Jacques s'apprêtait à quitter le magasin, quand tout à coup il s'arrêta sur le seuil.

– Ah j'y suis ! C'est *La Mamma* que je cherche. Ne me dites pas que vous ne connaissez pas *La Mamma* de Charles Aznavour. C'est le plus grand succès français de ces derniers mois.

– Si, monsieur, je connais *La Mamma*, s'insurgea le disquaire, furieux que l'on mette en doute ses compétences. Mais vous avez chanté n'importe quoi, et il m'était impossible de la reconnaître.

Et pour conclure ce gag qui avait duré une poignée de minutes, Jacques eut cette phrase magnifique :

– Monsieur, quand on connaît son métier, le client peut chanter faux, c'est au disquaire d'entendre juste !

Dans d'autres émissions, l'équipe de « Gardez le sourire » n'hésitait pas à faire déborder le sketch au-delà des limites prévues. Ainsi Legras devait-il convaincre une marchande de légumes de lui vendre ses économies à la moitié de leur valeur.

– Bientôt les anciens francs ne vaudront plus rien, argumentait-il. Je vous achète 25 francs vos billets de 50. C'est une occasion à saisir.

Dans le magasin, un homme qui écoutait la conversation tira une carte tricolore de sa poche.

– Commissaire de police. Je vous arrête pour tentative d'escroquerie, dit-il à Jacques, en lui présentant une paire de menottes.

Legras déboutonna aussitôt son pardessus et montra au policier le micro qui était dissimulé dans sa cravate.

– Je n'ai aucune mauvaise intention, monsieur le commissaire. Je travaille pour « Gardez le sourire », l'émission d'Europe n° 1. Pour preuve de ma bonne foi, je peux vous montrer la camionnette d'enregistrement. Elle est garée dans la rue, juste devant.

Quand Legras et le commissaire sortirent de la boutique, l'emplacement de la camionnette était vide.

– Je vous assure qu'elle était encore là il y a un instant, souffla Legras.

– N'insistez pas, je connais vos méthodes d'aigrefin, lui dit l'autre, en lui agrippant le bras.

Dès qu'ils avaient entendu le début de la discussion, Jacques Rouland et Michel Cluzeau, son ingénieur du son, avaient levé le camp subrepticement, trop heureux d'abandonner leur comparse pendant quelques minutes aux mains de la maréchaussée.

Prolonger les gags dans la vie réelle ou en inventer d'autres à la seule fin de distraire les copains fut l'une des traditions de cette émission. Ainsi, un jour, l'équipe s'était perdue en banlieue parisienne. Quand vint l'heure du déjeuner, elle se mit en quête d'un restaurant. N'en trouvant pas, Jacques Ary, l'un des animateurs, interpella dans la rue une jeune et jolie passante.

– Je connais une auberge sympathique, à 2 kilomètres d'ici, lui dit cette dernière. Je peux vous y emmener, à condition que quelqu'un me reconduise chez moi en voiture.

Tandis que les autres s'installaient à la terrasse du restaurant, Ary leur adressa un coup d'œil suggestif et leur dit :

– Ne vous inquiétez pas, les gars, c'est dans la poche !

Dix minutes plus tard, une fois de retour, Ary stoppa la voiture devant la terrasse pleine de consommateurs.

– C'est une fille du tonnerre, cria-t-il à ses camarades, en dressant devant lui un pouce triomphant. Ça a marché comme sur des roulettes !

Un murmure salua sa descente de voiture. Il était en slip et en chaussettes !

Chaque émission excluait a priori l'improvisation. Jacques Rouland scénarisait les gags, en anticipant les réactions probables des intervenants pris au hasard dans la rue. Pour varier les effets et obtenir la plus grande diversité de sketches, il multipliait aussi les ressorts comiques. L'un d'eux consistait à prendre des expressions au pied de la lettre, et à les soumettre aux réactions de braves gens prêts à tout pour rendre service. Ainsi quand sa femme rentra un jour à la maison en lui disant que, chez un commerçant, elle avait « piqué un fard », Jacques Legras se précipita chez le marchand d'accessoires auto de son quartier et demanda d'un air embarrassé :

– Vous n'avez pas remarqué la disparition d'une de vos pièces détachées par hasard ?

– Non, pourquoi ?

– Ma femme est kleptomane, répondit Legras. Et elle m'a avoué qu'elle avait piqué un phare dans votre magasin.

Une autre fois, ce fut à Jacques Ferry, le responsable de l'antenne d'Europe n° 1, de faire les frais de nos joyeux mystificateurs. Jacques Legras se rendit dans le hall d'accueil de la station et s'adressa à l'hôtesse.

– Bonjour mademoiselle, où dois-je me rendre pour parler à la radio ? demanda-t-il.

– Mais, monsieur, on ne peut pas parler comme ça à la radio sans y avoir été invité.

– Ça ne peut pas attendre, insista Jacques. J'ai un message important à délivrer à tous les Français. Et j'ai choisi Europe n° 1 parce que c'est un poste jeune et dynamique.

Comprenant qu'elle avait affaire à un fou, l'hôtesse composa le numéro de poste de Jacques Ferry et, à mots couverts, lui expliqua la situation. Puis elle s'adressa à Legras :

– Le chef d'antenne va venir vous parler.

Quand Ferry se trouva en présence de l'importun, le ton s'envenima rapidement.

– Non, monsieur, vous ne parlerez pas sur l'antenne d'Europe n° 1, dit Ferry en poussant Legras vers la sortie.

– Si, répondit ce dernier. Que vous le vouliez ou non, je parlerai au moins cinq minutes.

– Je vous prie de sortir ou j'appelle la police.

L'animateur abattit alors sa dernière carte face à celui qui ne l'avait toujours pas reconnu.

– Je m'appelle Jacques Legras et nous venons d'enregistrer une émission de « Gardez le sourire ». Elle sera diffusée demain sur votre antenne.

Ferry resta silencieux quelques secondes. Puis il poussa un hurlement plaintif :

– Quel con ! Je me suis fait piéger comme un gamin !

En 1963, un an avant que la RTF ne soit rebaptisée Office de Radiodiffusion-Télévision française, et tandis que la redevance comptabilisait 5 millions de récepteurs déclarés, une seconde chaîne, Antenne 2, fut créée à l'initiative du gouvernement. Jacques Rouland et moi allâmes proposer à Philippe Ragueneau, son nouveau directeur, la « Caméra invisible ». Ragueneau accepta d'emblée le concept et nous fournit l'ensemble des moyens techniques dont nous avions besoin, puisqu'à l'époque les sociétés audiovisuelles privées n'étaient pas encore autorisées à sous-traiter les productions.

Quand nous nous lançâmes dans l'aventure, la seconde chaîne n'émettait que quelques heures par jour et ne couvrait pas encore l'ensemble du territoire.

Si nous étions parvenus à résoudre les problèmes techniques que posait « Gardez le sourire » grâce à la miniaturisation des micros et des émetteurs-récepteurs, filmer clandestinement dans la rue, dans un magasin ou dans une voiture, soulevait des difficultés inédites. Igor Barrère, le réalisateur, et des techniciens du Centre de Joinville de l'ORTF trouvèrent néanmoins des solutions originales. Ils aménagèrent en studio mobile une camionnette banalisée et l'équipèrent de deux caméras 16 mm munies de magasins de 300 mètres, ce qui offrait une autonomie de 56 minutes de prise de vue. Des objectifs de 300 et 500

mm permettaient, par ailleurs, de faire des plans américains d'un personnage, à une distance de 50 mètres. De nouvelles émulsions ultrasensibles, fabriquées à l'intention des services secrets, rendaient aussi possibles des tournages en très basse lumière. Pour dissimuler la caméra dans les lieux clos, tous les stratagèmes furent employés : miroirs sans tain, faux carton d'emballage dressé dans un coin de magasin, porte-manteaux truqué, l'objectif passant à travers la manche d'un pardessus... Mais notre plus belle réussite fut sans conteste l'aménagement d'un faux taxi permettant de filmer à leur insu le ou les passagers assis à l'arrière. Une caméra miniature était logée dans la boîte à gants. Le tableau de bord, entièrement refait, permettait au chauffeur-comédien d'actionner des manettes pour déclencher l'appareil à distance et modifier les cadrages. Pour compléter le dispositif, le plafonnier et les sièges dissimulaient des micros reliés à un magnétophone placé dans la malle arrière.

Dès la mise en place de la nouvelle émission, dans le but de nous affranchir de toute influence, nous décidâmes de ne regarder aucun épisode de « *Candid Camera* ». Puis Jacques Rouland inventa quelques gags dignes du cinéma burlesque. Ainsi, deux comparses feignaient-ils de tendre un fil de part et d'autre d'un trottoir. Lorsque des piétons s'en approchaient, ils les mettaient en garde :

– Attention au fil !

Naturellement, les passants ne voyaient pas l'obstacle puisqu'il était imaginaire. Pour autant, ils poursuivaient leur marche avec précaution. En soulevant bien haut les pieds. L'effet était irrésistible.

Dans une autre émission, Jacques Legras jouait le rôle d'un touriste italien ayant un bras plâtré jusqu'au coude. Baragouinant un sabir incompréhensible, le malheureux interpellait les passants pour leur faire comprendre qu'il était à la recherche de son hôtel, dont il avait oublié le nom et l'adresse. Les gens s'arrêtaient pour l'aider.

– Opéra, Champs-Élysées, Montparnasse... Vous ne vous souvenez pas du quartier ? demandaient-ils, compatisants.

Sans s'apercevoir le moins du monde qu'en plus de sa main plâtrée, le touriste paniqué agitait ses deux mains valides dans leur direction.

Mais l'une des plus belles réussites dans le genre gag visuel demeure le sketch du banc. Dans un jardin public, Jacques Ary s'asseyait sur un banc fait en lattes de bois peintes en vert. Dans le dos de sa veste, nous avions préalablement peint des balafres de même couleur. Au bout d'un moment, lorsque deux ou trois autres personnes avaient pris place à ses côtés, Ary se faisait remarquer en repliant nerveusement son journal. Puis il s'en allait, en exposant son dos couvert de peinture. La réaction était immédiate. Les gens se levaient

précipitamment et essayaient de voir si la peinture du banc les avait tachés à leur tour. Les couples vérifiaient mutuellement. Mais la tâche était plus difficile dans le cas des personnes seules. Certaines tournaient sur elles-mêmes, avant que ne leur vienne l'idée d'enlever leur veste pour constater les éventuels dégâts.

Bien qu'apparemment simple à réaliser, ce type de sketch requérait un travail considérable. Combien de fois ai-je accueilli Jacques Rouland et son équipe, anéantis et démoralisés, de retour d'une journée infructueuse.

– C'est infernal. J'arrête tout, gémissait Jacques, en se laissant tomber dans un fauteuil.

Naturellement, dès le lendemain, il était à nouveau sur le terrain, plus déterminé que jamais à consigner une nouvelle situation drôle ou émouvante.

Dès son lancement, la « Caméra invisible » recueillit les suffrages des comédiens et des metteurs en scène. Beaucoup d'acteurs nous avouèrent s'inspirer des réactions des personnes piégées pour trouver une expression juste dans un rôle de composition. Et pendant des années, Henri Verneuil ne manqua pas un épisode.

La présentation de l'émission, brillamment assurée par Jean Poiret, contribua aussi à sa renommée. Avec un humour distancé et une élégance toute britannique, Poiret sut transmettre au public les principes sur lesquels nous avons bâti le programme : ne jamais placer nos intervenants involontaires dans une situation grotesque ou désobligeante ; ne jamais faire en sorte qu'ils prêtent à rire, les rôles négatifs devant toujours être assurés par les comédiens.

Ces règles déontologiques, sur lesquelles nous ne transigions pas, convainquirent quelques vedettes de se prêter au jeu. Ainsi en fut-il de Roger Couderc. Devenu l'un des journalistes sportifs les plus célèbres de France en commentant notamment avec une verve inégalée les matchs de rugby à la télévision, Couderc accepta de se transformer pendant une journée en poinçonneur du métro. Vêtu de l'uniforme de la RATP, juché sur un tabouret à l'entrée d'une station, il faisait des trous, des petits trous, dans les tickets que lui présentaient les passagers. Au début, bien que son visage fût connu de la plupart des gens, personne ne le reconnaissait. Les regards passaient à travers lui comme s'il eût été transparent. Pour attirer l'attention, Roger dut recourir à des subterfuges. Il laissait tomber sa pince ou était pris d'une quinte de toux. Quand enfin, il était identifié, la réaction des passagers traduisait une gamme complète de sentiments. De la stupeur à la compassion.

– Mais, monsieur Couderc, qu'est-ce que vous faites là ? demandaient les uns, pris de pitié.

Affectant l'accablement, Roger expliquait :

– Le patron de l'ORTF n'a pas apprécié le commentaire de mon dernier match. Il m'a licencié. Comme j'ai une femme et deux enfants à nourrir, j'ai pris cet emploi en attendant mieux !

À travers ce sketch, nous eûmes, une fois encore, l'occasion de constater l'extraordinaire empathie dont est capable l'homme de la rue.

Dans un autre registre, la célébrité dont jouissait Léon Zitrone fut utilisée pour donner matière à un gag désopilant. Zitrone joua le rôle d'un hypothétique touriste soviétique, égaré à Montmartre. S'adressant aux passants dans la langue de Tchekhov, il cherchait désespérément à se rendre au Moulin de la Galette. Cette fois, la plupart des gens le reconnaissaient dès le premier coup d'œil.

– Vous ne seriez pas Léon Zitrone ? s'exclamaient-ils.

– Citron ? Non, Galette, Moulin de la Galette, s'obstinait l'autre.

Tandis qu'un attroupement se formait autour de lui, le grand Léon demeurait imperturbable.

L'enregistrement de cette séquence inénarrable a, malheureusement, disparu des archives de la télévision.

Mais « La caméra invisible » acquit véritablement ses lettres de noblesse grâce à la participation exceptionnelle de Fernand Raynaud. Véritable génie de l'improvisation, Fernand transposa chez une fleuriste l'un de ses sketches les plus célèbres, les croissants ayant été remplacés par des camélias. Sept tentatives furent nécessaires avant de trouver une commerçante dont la patience dépassait l'entendement. De l'avis même de l'humoriste, l'effet comique de cette version dépassait en intensité celui obtenu lors de ses spectacles.

Quelque temps plus tard, Jacques Rouland organisa les grandes séquences de mystification dont tout le monde se souvient. De fulgurantes incursions dans la quatrième dimension. Ainsi, qui n'a pas gardé en mémoire le regard désemparé de la jeune employée qui s'aperçoit, de retour d'une course, que l'auto-école où elle travaille s'est transformée en teinturerie ?

Les séances hebdomadaires de projection des sketches donnaient lieu à d'innombrables fous rires. Pour autant, nous eûmes parfois les larmes aux yeux pour d'autres raisons.

Dans le rôle d'un chauffeur de taxi, Jacques Legras chargeait une jeune femme devant l'immeuble de l'Unesco, à Paris. Au bout d'un moment, l'air gêné, il s'adressait à sa passagère :

– Pourriez-vous me rendre un service ?

– De quoi s'agit-il ?

– Eh bien voilà, je viens de recevoir une lettre de ma femme qui est en vacances en Bretagne, et j'ai malencontreusement perdu mes

lunettes. Pourriez-vous m'en faire la lecture ?

La cliente, qui comprenait à demi-mot que le chauffeur était analphabète, acceptait de bon cœur. Avant que la séquence ne commence, nous avions préalablement lu à l'antenne le contenu de la lettre. C'était une horreur, l'épouse en question racontant par le menu, et en termes crus, les moments délicieux qu'elle passait en compagnie de son amant.

À la stupéfaction des membres de l'équipe, la passagère improvisa le texte d'une lettre imaginaire. L'amour s'était substitué à la haine et la tendresse à la provocation. Ainsi dans sa bouche, « ton cousin Roger est un étalon de premier ordre » se transformait en « j'ai hâte d'être dans tes bras, mon chéri ».

Nous assistâmes au déroulement de la séquence les larmes aux yeux. Cette inconnue faisait preuve d'une empathie extraordinaire à l'égard de l'homme, bafoué et vulnérable, qui la véhiculait à travers Paris.

La suite de l'histoire nous donna des sueurs froides. Car, quand Jacques Legras révéla son identité et la présence de la caméra cachée, sa passagère refusa de donner son accord pour que le sketch soit diffusé. Jacques Rouland la contacta ultérieurement et insista pour la convaincre d'assister à une projection. La femme s'y rendit en compagnie de son mari, qui s'employa à la faire changer d'avis. Après moult discussions, notre héroïne finit par accepter, mais à la condition qu'il n'y ait qu'une seule et unique diffusion de la séquence.

Au bout de quelques années, la notoriété de la « Caméra invisible » fut telle que les producteurs d'« Envoyé spécial », le grand magazine d'information, sollicitèrent Jacques Rouland pour qu'il réalise à leur intention un sketch qui illustrerait le « racisme ordinaire ». Pour ce faire, Jacques se rendit dans un cours d'art dramatique et demanda à deux élèves comédiens, un Noir et une Blanche, de jouer les amoureux. Puis, il organisa des rencontres avec les familles respectives des jeunes gens dans des cafés équipés de caméras cachées. La réaction des parents démontra qu'au mitan des années 1960, les préjugés raciaux étaient encore solidement ancrés dans la société.

Plus tard, pour une raison incompréhensible, Jean Cazeneuve, le nouveau directeur de la seconde chaîne, ne renouvela pas notre contrat. Pierre Sabbagh, qui dirigeait la première chaîne, accueillit le programme dans sa grille avec enthousiasme. Émission emblématique de la télévision, la « Caméra invisible » avait encore de beaux jours devant elle...

37 « Soyons réalistes, exigeons l'impossible »

En 1967, la planète se convulsa. Les gardes rouges de Mao Zedong exilèrent à la campagne les intellectuels récalcitrants ; les Américains écrasèrent le Viêtnam sous des tonnes de bombes ; au Proche-Orient, la guerre des Six Jours sonna le glas de la création d'un État palestinien ; et en Bolivie, Che Guevara tomba, les yeux ouverts, sous les balles des rangers du général Barrientos et de la CIA.

En France, en attendant les lendemains qui chantent, la jeunesse impatiente écoutait en boucle le « *crac boum hue* » de Jacques Dutronc, le « téléphone qui son » de Nino Ferrer ou le « *tagada tagada* » de Joe Dassin.

Tandis que les petits écrans prenaient de la couleur, je décidai d'effectuer mon retour à la télévision en qualité de producteur-animateur. Après des années d'effacement loin des micros et des projecteurs, je mis un point d'honneur à mettre à l'antenne un jeu de conception entièrement nouvelle. Basé sur l'érudition et la rapidité, « Pas une seconde à perdre » consistait à passer un contrat avec un candidat. Ayant choisi son thème de prédilection – les chants d'oiseaux, les monnaies du monde, les peintres de la Renaissance italienne –, ce dernier devait déterminer à l'avance le score qu'il serait capable de réaliser au terme d'une série de 9 questions posées en rafale. Il devait également décider du nombre de jokers qu'il utiliserait afin d'être repêché en cas d'échec. Sa stratégie consistait ensuite à privilégier la vitesse ou la réflexion, le temps global qui lui était imparti étant limité. Autre innovation : après la diffusion d'un sujet filmé qui faisait office de prologue, les questions se présentaient sous forme visuelle ou sonore. Le compétiteur avait-il choisi d'identifier des arbres que 6 photos de feuilles étaient projetées sur le fond du studio, en charge à lui de les différencier le plus vite possible. Les premières mesures d'une œuvre musicale se faisaient-elles entendre qu'il lui fallait en un temps record les attribuer aux compositeurs dont j'égrenais les noms. Ce mécanisme conférait à l'émission un rythme endiablé, très inhabituel à l'époque.

Mais pour rendre le jeu plus attrayant encore, il fallait que nos candidats fussent suffisamment érudits pour être capables de concourir plusieurs semaines d'affilée et mettre en jeu des sommes importantes. C'est pourquoi nous mîmes au point un système de sélection draconien. Pour ce faire, nous organisâmes des épreuves éliminatoires à Paris et dans sept centres régionaux de l'ORTF. Répartis en groupes de quatre-vingts, les concurrents étaient soumis à un flot de 54 questions auxquelles ils devaient répondre par écrit le plus rapidement possible. Après correction, les douze meilleurs subissaient une nouvelle série de questions plus difficiles encore. Seul

le gagnant, qui obtenait généralement un score de 90 bonnes réponses sur 108 questions, avait le droit de passer à l'antenne. En deux ans, trois mille candidats furent auditionnés et vingt-cinq seulement sélectionnés.

Forts de cette excellence, les concurrents qui franchissaient le seuil de la quatrième semaine de participation se transformaient en vedettes. Je me souviens, par exemple, de Claude Massebœuf, « le millionnaire de la télévision », accueilli à Toulouse à sa descente d'avion par les édiles locaux, une foule d'admirateurs, des représentants de la presse nationale, et sa famille en larmes...

Au bout de quelques mois, « Pas une seconde à perdre » fidélisa près de huit millions de téléspectateurs. Ce succès dissipa mes inquiétudes. Le public, que j'avais peut-être lassé par mon omniprésence quelques années plus tôt, avait semblait-il plaisir à me retrouver. Pour confirmer mon retour à l'antenne, Jacques-Bernard Dupont, le directeur général de l'ORTF, me proposa de produire et de présenter à partir de la mi-juin 1967 une autre émission sur la deuxième chaîne, « Votre fortune est faite ».

Pour ce programme hebdomadaire, le mot *fortune* était pris dans son sens étymologique de *bonne fortune*. Il s'agissait, en fait, de proposer au public trois inventions susceptibles d'améliorer la vie quotidienne. À travers un standard téléphonique, le public questionnait les candidats sur leur projet et votait en faveur de celui qui lui semblait le plus pertinent. Afin de constituer un spectacle complet, quatre séquences supplémentaires rythmaient la soirée. Dans « L'heure de la chance », Alain Decaux évoquait un personnage ayant fait fructifier une idée à laquelle personne ne croyait à l'origine. Pour les « Éminences grises », Janine Guyon et Jacqueline Cartier rendaient hommage aux intercesseurs anonymes qui avaient rendu possible un projet improbable. Ensuite, sous le titre des « Mondes parallèles », Jacques Floran mettait en exergue des hommes qui refusaient les contingences de leur époque, comme René Barjavel. Enfin les réalisateurs Jean-Claude Bringuier et Hubert Knapp s'attachaient dans « Croquis » à présenter des métiers hors du commun.

Agréable à présenter, cette émission nous permit de croiser quantité de doux rêveurs et de personnages atypiques. L'un d'eux, le dessinateur François Lejeune dit Jean Effel, m'a laissé un excellent souvenir. Fils d'un commerçant et d'une professeure d'allemand, Effel s'était orienté vers le dessin de presse poétique, après avoir échoué en tant que peintre et auteur dramatique. Militant communiste, il travailla sa vie durant notamment pour *L'Humanité* et les publications du parti auquel il était affilié. Pour autant, il sut se montrer magnanime et joignit sa voix en 1945 à celle des intellectuels pour

demander la grâce de Robert Brasillach, condamné à mort par les tribunaux de la Résistance.

Le projet que présenta Effel à « Votre fortune est faite » consistait en la création d'un langage universel fondé sur les symboles visuels. L'idée lui en était venue alors qu'il séjournait à Pékin à l'invitation du gouvernement chinois. Un jour, s'étant perdu en ville, il fut incapable de s'orienter. Après avoir avisé un policier, il avait tiré un carnet et un crayon de sa poche et avait griffonné des dessins. L'autre comprit suffisamment leur signification pour être capable de le raccompagner à son hôtel. Fort de cette expérience, s'inspirant des panneaux routiers, des hiéroglyphes égyptiens, des figures du tarot, de la signalétique urbaine et de toutes sortes de codes visuels compréhensibles par le plus grand nombre, Effel parvint à élaborer une sorte d'espéranto idéographique. Cette idée rafraîchissante et utile fut plébiscitée par les téléspectateurs. Malheureusement, elle resta lettre morte et ne quitta pas les cartons de son astucieux concepteur. Elle fit néanmoins son chemin. Aujourd'hui, un manuel américain propose *Un traducteur international par l'image* riche de 720 pictogrammes.

Au printemps 1967, les étudiants de la nouvelle université de Nanterre, dans l'ouest de Paris, réclamèrent bruyamment la libre circulation des filles dans les résidences des garçons. Crime de lèse-majesté dans une France pudibonde, qui ne connaissait pas encore les lycées mixtes ! Quelques jets de grenades lacrymogènes remirent un semblant d'ordre dans les rangs des trublions. Anticipant la fièvre estudiantine à venir, Pierre Viansson-Ponté écrivit le 15 mars 1968 à la une du Monde : « Ce qui caractérise actuellement notre vie publique, c'est l'ennui. Les Français s'ennuient, ils ne participent ni de près, ni de loin aux grandes convulsions qui secouent le monde. [...] On ne construit rien sans enthousiasme. Le vrai but de la politique n'est pas d'administrer le moins mal possible le bien commun [...] il est de conduire un peuple, de susciter des élans [...] même s'il doit y avoir un peu de bousculade. »

De la bousculade, il y en eut et même beaucoup, quelques jours plus tard, dans les rues de Paris. Des militants du Comité Viêtnam national attaquèrent la banque American Express. Des étudiants de Nanterre furent arrêtés ; d'autres occupèrent la salle du conseil de l'université et rédigèrent le manifeste du « Mouvement du 22 mars ». Devant la menace de violences, l'université fut fermée. Chassée de ses murs, Nanterre en colère se déplaça à la Sorbonne où un meeting ininterrompu se tint le jour même dans la cour. Le ministre de l'Intérieur Christian Fouchet ordonna l'évacuation par la force. Dès lors, ce fut l'émeute et les premiers pavés se mirent à voler. Le 10 mai, près de dix mille personnes convergèrent vers la prison de la Santé pour réclamer la libération des étudiants arrêtés. Face

au service d'ordre, la manifestation reflua vers le Quartier latin. Vers 22 heures, des barricades furent érigées pour barrer les rues aux CRS. La situation prit une allure insurrectionnelle. À 2h15, ordre fut donné aux forces de police de démanteler les barricades et de disperser les manifestants. Des combats extrêmement violents se déroulèrent. Barricades et voitures furent incendiées. Jusqu'à 4 heures du matin, tout le secteur de la rue Gay-Lussac ressembla à un champ de bataille. Vers 5h30, Dany Cohn-Bendit lança sur Europe n° 1 un appel à la dispersion. Paris se réveilla stupéfait et les yeux rougis. Miraculeusement, il n'y eut pas de morts à déplorer. Seulement un millier de blessés...

Le samedi 11 mai, dans le courant de la matinée, je reçus un appel téléphonique de Pierre Lazareff, patron de *France-Soir* et producteur associé du magazine « Cinq colonnes à la une ».

– Pierre, me dit-il, André Harris et Alain de Sédouy, les responsables du magazine « Zoom », viennent de m'informer que le reportage tourné la nuit dernière par Michel Honorin sur les événements du Quartier latin va être censuré. C'est inacceptable. Nous avons décidé de nous réunir entre producteurs de télévision pour adresser une note solennelle de protestation à la direction de l'ORTF. Êtes-vous des nôtres ?

Je n'hésitai pas.

– Où et quand nous retrouverons-nous ?

– Dans deux heures. J'ai loué un salon à l'hôtel George V.

Bien que mes cheveux se dressassent sur ma tête, je n'osai pas faire répéter à mon interlocuteur le lieu où se tiendrait la réunion. Alors que des rues de Paris témoignaient encore du chaos et de la violence des affrontements, que des centaines d'étudiants avaient été jetés en prison ou transportés à l'hôpital, que l'ordre et peut-être le maintien de la République étaient menacés, une poignée de producteurs dont je faisais partie s'apprêtait à débattre de la liberté d'expression dans l'un des endroits les plus luxueux de la capitale !

Nous nous retrouvâmes donc sous les lambris du palace parisien, Pierre Lazareff, Pierre Desgraupes, Denise Glaser, Max-Pol Fouchet, André Harris, Alain de Sédouy, Pierre Tchernia, Armand Jammot, Jean Nohain et quelques autres. Nous nous accordâmes rapidement sur l'essentiel. Après avoir constitué un syndicat des producteurs, nous rédigeâmes le communiqué suivant : « Nous nous indignons de la scandaleuse carence d'information du public dont a fait preuve depuis le début des manifestations des étudiants l'ORTF. Nous nous engageons solidairement à suspendre l'ensemble de nos émissions au cas où nous serions empêchés de nous exprimer librement. »

Sans avoir délibérément cherché à devancer les syndicats de réalisateurs et de techniciens, fortement structurés et proches du Parti

communiste, nous venions pour la première fois de mettre en question la légitimité de la tutelle gouvernementale sur les outils d'information du service public. Pris de cours, nos camarades de la CGT s'empressèrent de nous rejoindre et, face au silence de la direction de l'ORTF, un défilé fut organisé de la place de la République à celle de Denfert-Rochereau.

Le 16 mai, les grèves et les occupations d'usine gagnèrent du terrain. Quatre jours plus tard, dix millions de grévistes étaient recensés sur l'ensemble du territoire. En réponse à Georges Pompidou, Premier ministre, qui annonça que « face au désordre, le gouvernement fera son devoir », Max-Pol Fouchet, le président de notre syndicat, lança un appel à une grève illimitée. Peu après, d'importantes forces de police interdirent l'accès du centre de la télévision, rue Cognacq-Jay, et de la Maison de la Radio. Tandis que les radioreporters d'Europe n° 1 (rebaptisée par les étudiants « Radio-barricades ») rendaient compte des événements avec une bienveillante sympathie, cent vingt-huit journalistes de l'ORTF se mirent en grève et un journal télévisé minimum fut assuré par du personnel resté fidèle à la direction, son contenu s'apparentant la plupart du temps à celui d'un film touristique.

Dans ce contexte explosif, je proposai à mes confrères de nous réunir dans mes locaux de TéciPress, qui, ironie du sort, jouxtaient le ministère de l'Intérieur. Ainsi, de la fenêtre d'une chambre de bonne utilisée pour stocker des archives avions-nous une vue imprenable sur le bureau du ministre, que nous pouvions apercevoir, suspendu au téléphone pendant des heures !

Ces réunions, qui pouvaient se prolonger jusque tard dans la nuit, m'ont laissé des souvenirs exaltants. Nous avions le sentiment d'appartenir à des comités révolutionnaires, prêts à sacrifier nos carrières pour le triomphe de nos idéaux. Dans une profession faite d'individualités fortes et de prés carrés, nous apprenions à nous connaître. Nous échangeions, nous brassions des idées. Nous jetions les bases d'une télévision nouvelle libérée du joug des instances politiques. Cet état d'effervescence et de créativité ne s'est jamais reproduit depuis.

À TéciPress, naturellement, toutes nos activités s'étaient brusquement arrêtées. Pour autant, il ne me vint jamais à l'idée de réduire le personnel ou de lui imposer un quelconque chômage technique. Je n'ignorai pas, néanmoins, que la trésorerie de la société fondait de jour en jour. Et que, si la situation devait se prolonger, nous risquions de déposer le bilan.

Lorsque Paris fut paralysée par la grève des transports et privée de carburant, chacun dut se rendre au travail par ses propres moyens.

Micheline Carron, la directrice de production, s'acheta un vélo. Et pour ma part, je dus quelques fois me plier en quatre pour prendre place à l'avant de la Fiat 500 que conduisait Paulette Cannac, ma secrétaire de direction.

Nous vécûmes ces journées fiévreuses en nous déplaçant au gré des événements. Certains d'entre nous, comme Roger Couderc, se rendirent à la Sorbonne et au théâtre de l'Odéon pour exposer aux étudiants nos prises de position, d'autres participèrent à « l'opération Jéricho ». Elle consistait à tourner en rond pacifiquement autour de la Maison de la Radio afin de faire tomber symboliquement le mur de l'intransigeance gouvernementale. Je me souviens qu'à cette occasion, le peintre Georges Mathieu accrocha un crêpe noir au coin de *Paris, capitale des arts*, l'immense fresque qu'il avait réalisée dans le hall du bâtiment. Quarante-trois ans plus tard, et bien que plus personne ne s'en souvienne, cette marque de deuil est toujours présente sur le tableau.

Une autre fois, lors d'une réunion de l'intersyndicale, Léon Zitrone prit la parole. Tandis qu'il feignait de défendre les idées contestataires – personne n'ignorait ses sympathies gaullistes –, Claude Darget, un ancien présentateur du journal télévisé, se glissa dans son dos et, très lentement, retourna sa veste et l'enfila à l'envers sous un déluge d'applaudissements !

Le 30 mai, à 16h30, je me trouvai dans mon bureau en compagnie d'une demi-douzaine de confrères. Nous écoutions sur les ondes d'Europe n° 1 le discours, pugnace et incisif, du général de Gaulle. Il annonça qu'il ne se retirerait pas, ne changerait pas de Premier ministre, mais qu'il dissoudrait l'Assemblée nationale. Peu après l'allocution, un appel de diverses organisations gaullistes invita les Parisiens à défiler de la Concorde à l'Étoile afin de témoigner leur soutien au chef de l'État. Julien Besançon, un grand reporter d'Europe n° 1, se précipita sur les lieux pour rendre compte de l'événement.

– L'appel des gaullistes n'est pas suivi d'effet, annonça-t-il. Seules quelques centaines de participants se sont regroupés place de la Concorde.

Ce jugement hâtif eut de graves répercussions sur le devenir de la station de la rue François I^{er}. Et sur ma propre carrière. La rue de Miromesnil où se trouvaient mes bureaux n'étant qu'à une encablure des Champs-Élysées, nous décidâmes de constater par nous-mêmes l'échec de la contre-manifestation. À peine étions-nous arrivés avenue Matignon que nous vîmes se déverser des grappes humaines sortant des bouches du métro. La foule enfla à une vitesse vertigineuse. Bientôt des dizaines, des centaines de milliers de personnes envahirent tout le bas de l'avenue. Le lendemain, on parla d'un million de participants. Un million et demi, assurèrent même certains gaullistes.

Cet épisode marqua le reflux du mouvement de Mai 1968 et la reprise en main de la situation par le pouvoir. Les événements ne se terminèrent pas ce jour-là, mais la contestation s'infléchit. Dans les entreprises en grève, on reprit les discussions sur la base des négociations de Grenelle. Obtenant satisfaction, les salariés cessèrent progressivement la grève et, vers le 20 juin, la reprise du travail était pratiquement générale à travers le pays.

Le conflit avait eu beau se prolonger, l'intersyndicale de l'ORTF n'avait obtenu aucune avancée substantielle. Les journalistes de télévision, isolés mais déterminés, poursuivirent leur mouvement jusqu'au 12 juillet. Les sanctions frappèrent alors un journaliste sur trois, avec près d'une centaine de licenciements ou de mutations arbitraires. La radiotélévision fut ainsi le seul service public à avoir subi une épuration au lendemain de Mai 1968.

Notre action eut malgré tout des conséquences heureuses, mais à retardement. Lorsque Pierre Desgraupes, sans doute l'homme le plus intelligent qu'il me fût donné de rencontrer, accéda à la direction générale de la deuxième chaîne, il mit en application une partie des revendications que nous avions exigées. Et ce fut la seule fois où l'audience de la deuxième chaîne supplanta celle de la première !

38 Il y a sûrement quelque chose à faire

À l'instar de la plupart de mes collègues producteurs, dès la fin du mouvement des grèves de Mai 1968, je fus exclu des programmes de l'ORTF. Fort heureusement, ayant pour principe de maintenir plusieurs fers au feu, je bénéficiai d'un répit, Técipress ayant engrangé la commande d'une trentaine de spots publicitaires. Néanmoins, les quelques mois d'activité que ces tournages garantissaient à la société ne nous permettaient pas d'envisager sereinement l'avenir. Sans un retour rapide à des productions audiovisuelles pérennes, nous allions devoir mettre la clé sous la porte.

Vers la mi-juillet, en compagnie de Micheline et des enfants, je me rendis à Beaulieu où était amarré mon nouveau bateau, le *Françoise V*, une vedette italienne de 16 mètres. J'en avais fait l'acquisition par hasard l'année précédente en me rendant au salon nautique de Gênes où un inconnu m'avait abordé.

– Que venez-vous chercher ici, monsieur Bellemare ? m'avait-il demandé.

– Un 12 mètres des chantiers de Pise, avais-je répondu, intrigué par cette soudaine intrusion.

– J'ai mieux pour vous, avait poursuivi le Français. Pour le même prix, je vous propose une vedette modèle Ischia des chantiers Baglietto. Une merveille en excellent état. Allez la voir. Elle est ancrée non loin d'ici, à Portofino.

L'homme était sympathique et son offre alléchante. Je suivis son conseil et tombai aussitôt amoureux du superbe bateau qui m'attendait dans le port de la Riviera. Cette vedette offrait un triple bordage, c'est-à-dire que les lames en acajou blond du Honduras avaient été entrecroisées et assemblées ensemble à l'aide de rivets en cuivre. Deux moteurs de 490 CV lui assuraient une vitesse de croisière de 23 nœuds, bien supérieure à celle du *Françoise IV* à bord duquel j'avais eu l'impression de lambiner, trois ans plus tôt, en effectuant une croisière entre les Baléares et la Corse. Enfin, quatre cabines, dont deux avec salles de bains, permettaient aux passagers de s'isoler confortablement.

À mon corps défendant, je dus me contenter d'effectuer de brèves sorties en mer, ne voulant pas m'éloigner trop longtemps du port et d'un téléphone. Car une énigme me trottait dans la tête : privées de producteurs, avec quels programmes les chaînes de télévision allaient-elles remplir leurs grilles de rentrée ? Mon intuition se confirma le 5 août quand je reçus un appel de la direction de l'ORTF.

– Pierre, seriez-vous prêt à mettre une émission à l'antenne pour le

18 septembre ?

– Suis-je réhabilité ?

– Les producteurs qui n'ont pas débattu à la Sorbonne et au théâtre de l'Odéon peuvent nous soumettre des projets, me répondit assez piteusement mon interlocuteur. Les autres sont exclus du service public.

Rasséréné et amusé, j'attendais la suite.

– Les noms et les concepts des émissions doivent néanmoins être différents de celles que vous produisiez avant Mai 1968.

Je disposais donc de trois semaines pour concevoir un nouveau programme. Sans plus attendre, je sonnai le rappel de mes troupes, disséminées à travers la France. Puis je sautai dans le premier avion à destination de Paris.

Le temps pressait. Fallait-il tout remettre à plat et trouver des idées inédites pour satisfaire aux exigences de dirigeants aux abois ? Ou recycler en les améliorant des concepts qui avaient déjà recueilli l'adhésion du public, mais qui n'avaient pas eu le temps d'épuiser leur potentiel ? En fusionnant le mécanisme de « La tête et les jambes » avec celui de « Pas une seconde à perdre », Jacques Antoine et moi optâmes pour la seconde solution.

Nous créâmes « Cavalier seul » : un unique candidat répondrait à des questions de culture et de sagacité et tenterait de se repêcher en accomplissant un exploit sportif d'autant plus difficile que ses erreurs au premier jeu auraient été nombreuses.

Ce principe de jeu fonctionna au-delà de nos espérances. On se souvient peut-être qu'un certain Laurent Fabius s'y distingua. Âgé de vingt-trois ans, normalien et futur agrégé, celui qui deviendrait un Premier ministre de François Mitterrand effectuait son service militaire dans la marine nationale. Après avoir brillamment répondu aux questions ayant trait aux poètes médiévaux, cavalier émérite, il boucla dans le temps qui lui était imparti un parcours de sauts d'obstacles. Ayant empoché une somme conséquente et regagné son porte-avions ancré dans la baie de Toulon, Laurent Fabius fut félicité par téléphone par le président Pompidou.

Malheureusement, une ombre vint légèrement ternir le plaisir que me procurait ce jeu. Le journaliste et académicien André Frossard me chercha querelle au prétexte qu'il signait chaque jour une chronique dans *Le Figaro* intitulée, elle aussi, « Cavalier seul ». Me menaçant de poursuites, Frossard me mettait en demeure de changer le titre de mon émission. Afin de trouver une parade, je demandai à mon ami Alain Decaux d'entreprendre des recherches susceptibles de démontrer que l'expression appartenait au langage commun. En se plongeant dans des livres d'histoire de la littérature, Alain parvint à argumenter en ma faveur et les choses en restèrent là.

J'ai déjà raconté comment, à la fin de l'année 1959, j'avais été évincé de l'antenne d'Europe n° 1. Dix ans plus tard, rebaptisée simplement Europe 1, la station payait l'implication d'une partie de sa rédaction aux côtés des étudiants insurgés de la rue Gay-Lussac. À travers la SOFIRAD, 51% de son capital avait été acquis par l'État français. Cette mise sous tutelle n'empêchait pas une nouvelle génération de journalistes de perpétuer la tradition de franc-parler qui avait caractérisé les pères fondateurs de la station. Pour autant, plus consensuelle et conservatrice, Radio-Luxembourg continuait de caracoler en tête des sondages. Dans ce contexte, Maurice Siegel, le directeur général d'Europe 1, et Lucien Morisse, son directeur des programmes, cherchaient des solutions pour doper l'audience, surtout sur la tranche clairsemée de fin de matinée. Un jour, Lucien Morisse me téléphona.

– Pierre, j'ai trouvé un titre d'émission sensationnel, « Déjeuner Show », mais je n'ai aucune idée de son contenu. Voudriez-vous y réfléchir avec Jacques Antoine ?

Nous nous mîmes rapidement au travail et concoctâmes un florilège de jeux simples et joyeusement rythmés. Après dix ans de relégation loin des antennes, j'éprouvai un réel bonheur à me retrouver derrière un micro aux côtés de mes compagnons, Jacques et Jean-Paul Rouland, Claude Olivier, Grégory Franck ou Jean-Marc Épinoux.

Dans le studio où nous avions rendez-vous six jours par semaine avec le public, notre bonne humeur fut contagieuse. Au point de trouver tout de suite un ton qui nous fut propre et qui se perpétua avec succès pendant... dix-sept ans !

De « J'ai un secret », « Autre son de cloche », « Le téléphone en or », « À chacun sa vérité » à « Trouvez mon truc »... nos jeux se renouvelaient en permanence, en moyenne tous les deux ans.

Pour « 10 millions cash », par exemple, des érudits locaux proposaient à notre équipe de résoudre, en un quart d'heure, une énigme concernant la ville de province où ils résidaient.

Le « Ni oui ni non », sans doute le plus simple de nos jeux, consistait à poser des questions en rafales à un candidat, qui devait répondre instantanément sans employer les deux mots bannis. Pierre Fresnay, qui nous fit l'honneur de participer, s'y montra imbattable.

Un certain nombre de vedettes devinrent d'ailleurs de fidèles auditeurs de « Déjeuner Show ». Et certaines d'entre elles, comme Bernard Blier, y collaborèrent spontanément à de nombreuses reprises. Ainsi m'arrivait-il de lui téléphoner chez lui pour qu'il vienne en aide à un candidat en difficulté. Entouré de dictionnaires et d'encyclopédies, Bernard se prêtait au jeu, et ses fréquentes

interventions contribuèrent aussi à conforter la notoriété de l'émission.

Beaucoup plus tard, en 1989, le hasard voulut que nous nous retrouvâmes, Bernard Blier et moi, voisins de chambres dans une clinique de Maison-Laffitte. Tandis qu'il affrontait courageusement les derniers jours que lui accordait sa maladie, je me rétablissais d'un triple pontage coronarien. Peu avant sa mort, bien que très affaibli, Bernard trouva encore la force de faire quelques pas en ma compagnie dans le jardin de la clinique, généreux et drôle jusqu'à son dernier souffle.

Dans « L'énigme quotidienne », trois candidats étaient en compétition pour tenter de résoudre la devinette que je leur posais.

– Un homme retire son chapeau de sa tête, le jette au loin, et se trouve en danger de mort. Pourquoi ?

Les concurrents avaient trois minutes pour poser des questions, auxquelles je répondais par oui ou par non. S'ils ne la trouvaient pas, je leur donnais la réponse :

– Il s'agit d'un matador qui entre dans l'arène.

Le « Sisco » fut le premier jeu radiophonique mêlant hasard et réflexion, et grâce auquel, pour la première fois également, les candidats pouvaient gagner un million de francs.

Le déroulement de ce jeu machiavélique donnait à peu près ceci. Nous commencions l'épreuve par une affirmation :

– L'altitude du mont Fiji est de 3 776 mètres. Vrai ou faux ?

Si le candidat répondait par l'affirmative, nous poursuivions :

– C'est exact. Une main innocente, prise dans le public, va lancer un dé. S'il s'arrête sur le 6, vous nous quitterez. S'il s'arrête sur n'importe quel autre chiffre, vous resterez en lice.

Si le hasard permettait au concurrent de continuer à jouer, nous lui propositions une seconde affirmation.

– Lorsqu'un scorpion est entouré de flammes, il choisit de se donner la mort, en se piquant le dos. Vrai ou faux ?

Si le candidat répondait à tort que l'affirmation était exacte, un nouveau tirage de dé était effectué dans le public. Cette fois, les chiffres 1, 2 ou 3 étaient éliminatoires ; les chiffres 4 et 5 offraient la possibilité de poursuivre le jeu ; et le chiffre 6 permettait d'empocher les gains. Ainsi, quelles que fussent ses réponses – bonnes ou erronées –, le candidat devait-il toujours s'en remettre au hasard pour savoir quel sort allait lui être réservé.

Au début de « Déjeuner Show », la direction d'Europe 1 s'inquiéta de l'importance des sommes mises en jeu.

– Un million de francs ! Vous n'y pensez pas, Pierre, me dit Maurice Siegel. Vous voulez ruiner la station ?

Pour rasséréner nos employeurs, nous demandâmes à des statisticiens d'effectuer des calculs de probabilité. Ils conclurent que la somme d'un million et celle de 500000 francs ne seraient gagnées qu'une fois par an. Quand leur prédiction s'avéra exacte, les comptables et les actionnaires d'Europe 1 reprirent des couleurs !

Je me souviens que la première gagnante du million fut une Grenobloise. Dès la fin du jeu, je la félicitai à nouveau hors antenne.

– Encore bravo, chère madame, que comptez-vous faire de votre argent ?

– C'est-à-dire que..., balbutia la candidate, soudain embarrassée.

– Y a-t-il quelque chose qui vous chagrine ?

– Eh bien voilà : pourriez-vous garder l'argent et ne me le donner que dans six mois ? Je suis en instance de divorce, et je n'ai aucune envie d'en faire profiter mon mari !

Moins de deux ans après son lancement, « Déjeuner Show » était parvenu à doubler l'audience d'origine pour atteindre trois millions d'auditeurs, supplantant pour la première fois Radio-Luxembourg sur cette tranche horaire réputée difficile. Conséquence de ce succès : Europe 1 me demanda d'étoffer la session, en adjoignant au jeu une émission de service et de médiation. Ce fut « Il y a sûrement quelque chose à faire », qui devint une émission phare et donna lieu à d'innombrables adaptations au cours des décennies suivantes, tant radiophoniques que télévisuelles.

À 12h30, le grand air de *Carmina Burana* ouvrait ce nouveau programme d'une demi-heure. Avec le lyrisme qui lui était coutumier, Jacques Antoine avait concocté mon texte de présentation : « Quand un mur de difficultés se dresse devant vous ; quand vous avez l'impression d'être le pot de terre contre le pot de fer, sachez que vous n'êtes plus seul. Désormais Europe 1 est là avec l'équipe d'"Il y a sûrement quelque chose à faire" ! »

Dix-huit ans après « Vous êtes formidables », qui s'était donné pour tâche de mobiliser collectivement les auditeurs pour une cause humanitaire, « Il y a sûrement quelque chose à faire » offrait une antenne compassionnelle à l'examen de cas individuels de personnes en difficulté. Et jouait un rôle d'intercesseur entre le citoyen et l'administration dans des cas litigieux non réglés. Très vite, environ 250 lettres et appels téléphoniques nous parvinrent chaque jour. Autant en huit jours que n'en recevait en un an Antoine Pinay, le médiateur officiel du gouvernement ! Les requêtes les plus variées étaient triées et étudiées par Jacques Antoine, Marie-Thérèse Cuny, Jean-Paul Rouland et Claude Olivier, mon fils Pierre Dhostel et Jacques Solness étant les enquêteurs de terrain.

Un industriel était-il sans commande pour faire tourner son usine ;

une vieille dame avait-elle sa maison sinistrée suite à un glissement de terrain ; les habitants de tout un quartier étaient-ils incommodés par les odeurs d'un abattoir ; une petite fille cherchait-elle à marier sa maman ; un artisan était-il menacé d'expulsion par une administration tatillonne : tous faisaient appel à nous afin de trouver une solution. Chaque jour, un problème différent se présentait, quelquefois courtelinesque, le plus souvent dramatique. La première partie de l'émission était consacrée à l'exposé du cas. À coups d'appels téléphoniques, de reportages et de contre-enquêtes, la seconde partie, le plus souvent houleuse, tentait de faire rendre justice au pot de terre contre le pot de fer.

Je garde en mémoire un cas parmi tant d'autres. Un jour, un auditeur nous écrivit : « Abandonné par mes parents dès ma naissance, j'ai été recueilli par l'Assistance publique. Durant la Seconde Guerre mondiale, j'ai combattu en Alsace et été fait prisonnier en Allemagne. Ensuite, pendant trente-cinq ans, j'ai occupé un poste de jardinier municipal. Pour autant, mes droits à la retraite m'ont été refusés. Que dois-je faire pour les obtenir ? »

Après une courte enquête, il s'avéra que notre correspondant, né de parents belges, avait été abandonné et recueilli par la DASS de Lille. Aux yeux de l'administration, il n'avait pas acquis la nationalité française. Je dus remuer ciel et terre pour que le brave homme obtienne gain de cause. Aussitôt après, une multitude de cas similaires nous furent signalés partout en France. Ils donnèrent lieu à des procès, certains auditeurs estimant à tort que l'affaire que nous avions traitée faisait jurisprudence.

Un autre cas dramatique me bouleversa et continue, aujourd'hui encore, de me perturber. Une année, pendant la semaine précédant Noël, un litige opposa un colonel en retraite à un voisin exploitant une porcherie familiale. Le retraité exigeait la fermeture de la porcherie. Son propriétaire s'y opposait, arguant que le plaignant avait accepté sa promiscuité en connaissance de cause, puisqu'elle fonctionnait déjà avant son arrivée. Le dilemme s'envenimant, le fermier, soutenu par le maire du village, avait fait appel à la médiation de notre équipe. Comme à l'ordinaire dans ce genre de dossier délicat, j'organisai une confrontation générale des protagonistes. Elle devait avoir lieu sur place et en direct, Pierre Dhostel étant chargé de se rendre chez le colonel pour recueillir son point de vue. Or, il trouva porte close. Du fait de son absence, et bien que j'essaye de temporiser, le débat se transforma en procès à charge. Vers la fin de l'émission, excédé, le maire du village conclut par ces mots :

– Le colonel s'est dégonflé !

Peu après, le jour de Noël, ce dernier se tira une balle dans la tête. Il laissa derrière lui une lettre dans laquelle il me rendait responsable

de sa mort, ainsi que le maire et le porcher. Son neveu déposa plainte contre nous. Interrogé par le juge d'instruction, le frère du colonel présenta une lettre, écrite un an plus tôt, dans laquelle il lui faisait part de son état dépressif et de son intention de se suicider le jour de Noël. Le juge conclut à un non-lieu. La suite, qui dura trois ans, fut une interminable succession d'appels, de renvois, et de relaxations.

Je garde un souvenir douloureux de cet épisode qui donna du grain à moudre à nos détracteurs. En effet, dès les premières émissions d'« Il y a sûrement quelque chose à faire », l'administration n'eut de cesse de dénoncer le harcèlement dont elle estimait être la cible. Deux attitudes en tous points différentes nous furent d'ailleurs opposées. Sous la présidence de Georges Pompidou, les fonctionnaires refusèrent pour la plupart de participer aux médiations tandis que sous celle de Valéry Giscard d'Estaing, nous fûmes littéralement submergés d'experts ministériels qui essayaient d'asphyxier les débats.

Quoi qu'il en fût, la majorité du capital d'Europe 1 appartenant à l'État et les pressions se faisant fortes, nous fûmes contraints d'interrompre l'émission en 1973. Pour autant, la session de jeux continuait de recueillir les suffrages de millions d'auditeurs.

Un jour, pour nous témoigner sa satisfaction, Maurice Siegel nous convoqua, Jacques Antoine et moi, dans son bureau.

– Je voudrais vous être agréable, nous dit-il. Je dispose de la tranche 13h30-14 heures. Elle n'a jamais marché. Je vous la donne bien volontiers. Faites-moi une proposition de programme.

Nous n'hésitâmes pas.

– Nous aimerions raconter des histoires...

Siegel fit la moue mais accepta.

Un pan nouveau et passionnant de ma carrière s'ouvrait devant moi.

39 La voix

J'ai évoqué plus haut le choc émotionnel que nous procura, à Jacques Antoine et à moi, l'écoute de la magnifique interprétation de *La Passion* de Charles Péguy qu'en fit sur disques 78 tours mon beau-frère Pierre Hiegel. Jacques s'inspira de la prose incantatoire et répétitive du poète pour écrire les premiers textes de présentation de mes émissions. Quant à moi, je pense que le lyrisme flamboyant de Péguy m'affranchit du ton sec et compassé, en vigueur à la radio dans les années 1950. Ainsi, par exemple, dans les prologues de « Vous êtes formidables », pour prendre la défense d'une communauté ou d'un groupe d'individus frappés par le malheur, n'hésitais-je pas à recourir à un « lyrisme compassionnel » afin de frapper les esprits. Cette verve me fut parfois reprochée. Des critiques me qualifièrent de bateleur, de « saint Bellemare » ou de « Saint Louis des ondes ». Qu'importe ! Pour Antoine et moi, la fin justifiait les moyens. Parvenir, en une heure, à mobiliser le public et à l'associer à une cause généreuse était une récompense qui justifiait nos choix. Obtenir la construction d'un bloc opératoire pour sauver des enfants atteints de malformation cardiaque, porter secours aux familles de mineurs décédés, redonner goût à la vie à une petite infirme valait bien l'emploi de quelques effets rhétoriques. D'autant que le public vibrait à notre diapason et qu'il nous soutenait dans nos actions. Nous avions trouvé un ton neuf et percutant et, quoi que pouvaient en penser les grincheux, il devint notre signature.

Dans ces conditions, pourquoi aurions-nous limité nos interventions à des textes de présentation et de liaison ? En 1957, nous inaugurâmes « Histoires vraies » sur les ondes de Radio-Luxembourg. Tirées de faits-divers réels, diffusées le dimanche à 20h30, ces émissions étaient un défi aux usages radiophoniques de l'époque, qui privilégiaient humour, chansons et musique. Certaines d'entre elles, particulièrement réussies, furent adaptées au cinéma, comme « La Vache et le Prisonnier », « Un Taxi pour Tobrouk » ou « Les Yeux de l'amour ». *A contrario*, « Histoires vraies » mobilisait toute l'attention des auditeurs pendant une demi-heure. Notre mérite fut néanmoins relatif car, à cette heure de grande écoute, la concurrence de la télévision était encore quasiment inexistante.

À la fin de la première saison de diffusion, Jacques Antoine fut contacté par l'écrivain Roger Nimier, qui dirigeait une collection aux éditions Gallimard.

– Pourquoi ne pas regrouper quelques histoires sous forme de livres bon marché, et les diffuser dans les kiosques des gares ? lui proposa l'auteur du Hussard bleu.

Jacques ne fit pas d'objection à ce que ses récits fussent adaptés en

« romans de gare » ; Gaston Gallimard et Joseph Kessel n'avaient-ils pas créé, quelques années plus tôt, le magazine *Déetective* ? Il y mit cependant une condition.

– Seriez-vous prêt à publier un livre par mois ?

– Oui, si la pagination est suffisamment réduite pour qu'un voyageur puisse lire dans un train l'intégralité de l'ouvrage, en se rendant par exemple de Paris à Nantes.

Affaire conclue. Douze volumes furent publiés en 1958. Sans doute trop en avance sur les habitudes de lecture de l'époque, cette expérience fut un échec et donc rapidement abandonnée.

Pour autant, comme l'émission de Radio-Luxembourg était parvenue à fidéliser un vaste public, Jacques Antoine, Igor Barrère et moi-même proposâmes à la RTF une déclinaison du concept, enrichie de reportages filmés et de documents d'archives. Intitulée « Le miracle d'Ourasie », la première émission de cette série racontait l'épouvantable destin de Michel Lou Van Gan. Ce Vietnamien, qui avait perdu ses jambes au combat durant la guerre d'Indochine, avait été recueilli par un commandant de l'armée française à la retraite dans le château berrichon d'Ourasie. Suicidaire, nanti d'une pension misérable, ne pouvant pas retourner dans son pays d'origine sans encourir la vengeance de ses ennemis, le malheureux avait pourtant retrouvé goût à la vie en partageant l'existence et les activités d'une trentaine d'autres anciens combattants invalides ou psychologiquement handicapés.

Nous réalisâmes cette émission en novembre 1957. Elle fut immédiatement censurée et interdite d'antenne par le ministère des Anciens Combattants et Victimes de Guerre, qui la jugeait indécente et provocatrice. Ainsi tourna court la première expérience qui consistait à raconter des histoires contemporaines sous une forme spécifiquement télévisuelle.

Deux décennies plus tard, tandis que nos « Histoires vraies » avaient disparu des grilles de programmes, des inconnus m'interpellaient toujours dans la rue pour m'expliquer combien certaines histoires que j'avais dites à l'antenne les avaient captivés. Ce souvenir persistant nous incita, Jacques Antoine et moi, à récidiver dans ce registre. C'est pourquoi en 1972, nous proposâmes à Maurice Siegel d'occuper, par une histoire dont je serais le conteur, la tranche d'Europe 1 de 13h30 à 14 heures. Contre toute attente, cette fois encore, les auditeurs furent au rendez-vous.

Ne pouvant plus écrire seul la totalité des textes, Jacques Antoine constitua un staff d'une dizaine d'auteurs. Appuyés par des documentalistes chevronnées, ils épluchaient la presse française et internationale à la recherche des meilleurs faits-divers. Connaissant

mes goûts en la matière, ils privilégiaient les situations pathétiques et émouvantes au détriment des histoires sordides, dont étaient pourtant friands tabloïds et hebdomadaires de l'époque. Fonctionnant à la manière d'un atelier d'écriture permanent, cette équipe produisait près de 350 textes par an, que j'enregistrais au fur et à mesure dans un studio de TéciPress.

Ainsi, des « *Dossiers extraordinaires* » aux « *Aventuriers* » en passant par « *Les dossiers d'Interpol* » ou « *L'année criminelle* », près de 5000 histoires sortirent des plumes fécondes de mes compagnons.

Je ne me suis jamais lassé de raconter des histoires. Je pense d'ailleurs que ma voix éraillée, voilée par une laryngite chronique, contribua à personnaliser l'atmosphère particulière et la tension propre à chacune d'entre elles. Et, au fil du courrier que m'adressèrent des auditeurs pendant plus de vingt ans, je fus bien souvent touché par des témoignages de sympathie et de fidélité.

« Je vous écoute tous les jours à bord de ma voiture, garée sur le parking de mon entreprise », me disait l'un d'eux.

« Pour ne pas rater les "Dossiers extraordinaires", nous nous sommes cotisés avec des copains afin d'acheter un petit transistor, que nous allumons dans l'atelier pendant la pause déjeuner », m'écrivirent des ouvriers.

« J'écoute vos histoires dans la cuisine avec mes enfants, avant qu'ils ne filent à l'école », me confie un jour, dans la rue, une mère de famille.

« À l'hôpital, avec mes collègues infirmières, nous ne manquerions sous aucun prétexte les faits-divers que vous racontez sur Europe 1 », m'avoua gentiment une autre auditrice.

En 1974, après deux ans de succès et plus de 600 émissions diffusées, Jean Frydman, le directeur de la régie d'Europe 1, eut à nouveau l'idée de rassembler dans un livre un florilège d'histoires. Mais les éditeurs auxquels il s'adressa eurent tous la même réponse :

– C'est absurde. Les gens connaissent les histoires pour les avoir écoutées à la radio, pourquoi voudriez-vous qu'ils achètent un livre ?

Loin d'être découragé par cet argument, Frydman persévéra et parvint à convaincre le patron des éditions Fayard de nous publier. Ce dernier accepta de se lancer dans l'entreprise à condition que Frydman partage les risques avec lui. Le succès obtenu par le premier volume des *Dossiers extraordinaires* lui donna amplement raison. 250000 exemplaires s'arrachèrent en quelques mois. Ce score, aussi spectaculaire qu'inattendu, nous fit entrer du jour au lendemain dans le cercle fermé des auteurs auxquels s'intéressait la critique littéraire. Je fus invité par Bernard Pivot sur le plateau d'« Apostrophes ». Le

Monde et *L'Express* consacrèrent au livre des articles plutôt élogieux. Et nous vîmes avec amusement refluer vers nous la plupart des éditeurs qui s'étaient dérobés quelques mois plus tôt.

Après la sortie et les bonnes ventes d'un second tome des *Dossiers extraordinaires*, Jean-Luc Lagardère, patron d'Europe 1 et P-DG de Matra, comprit tout l'intérêt qu'il pouvait tirer de la situation. Pour publier *Les Aventuriers*, il contacta Jacques Marchandise, le président d'Hachette, et lui proposa de créer les Éditions n° 1 dont Bernard Fixot serait le directeur. La station de la rue François I^{er} orchestrerait une campagne publicitaire à prix cassés en faveur du livre et recevrait en contrepartie 4% sur les ventes de chaque ouvrage, puis 6% lorsqu'elles dépasseraient les 30000 exemplaires. Cet échange de bons procédés, que n'avaient pas jugé utile de faire les éditions Gallimard avec Radio-Luxembourg lors de la sortie des livres de Jacques Antoine, contribua à doper durablement les ventes. Peu à peu Jean-Luc Lagardère grignota le capital des éditions Hachette-Filipacchi et devint, en l'espace de quelques années, le plus important éditeur français. Il est plaisant de penser aujourd'hui que l'édification de cet empire de presse et d'édition prit naissance grâce à une modeste émission de radio à laquelle personne n'avait cru !

Dès lors, tandis que nous poursuivions nos productions télévisuelles avec des séries telles que « Au-delà de l'horizon », dans laquelle Alain Bombard racontait la vie des navigateurs et des aventuriers de la mer, ou « Les Français du bout du monde » que réalisèrent Pierre Dhostel et Jérôme Équer, la session quotidienne que nous offrait Europe 1 assurait à Técipress des revenus confortables et réguliers, et l'avenir de l'équipe se présentait sous les meilleurs auspices.

Un jour, Robert Maxwell, le magnat de la presse britannique, me contacta.

– Seriez-vous intéressé à développer vos activités éditoriales à l'international ? me demanda-t-il au téléphone, dans un excellent français.

– Assurément.

– Alors, venez donc me voir à Oxford avec Bernard Fixot.

Nous nous rendîmes quelques semaines plus tard dans le manoir de cet homme singulier. Né en Ukraine en 1923, Maxwell avait été le seul de sa famille à avoir échappé à la Shoah. Puis, après avoir pris la citoyenneté britannique, il était parvenu en 1964 à se faire élire député à la Chambre des Communes. Lorsque nous le rencontrâmes, il s'apprêtait à acheter la British Printing Company pour en faire le groupe Maxwell Communications Corporation, une société de dimension mondiale.

– Pour transposer « Les dossiers extraordinaires » dans les pays anglo-saxons, il nous faut trouver un conteur qui ne soit pas comédien, nous dit Maxwell. Que diriez-vous de proposer ce travail à Pierre Salinger ?

L'idée était originale. Après avoir été responsable de presse de la campagne de John Kennedy puis porte-parole de la Maison-Blanche, ce conseiller en communication né d'une mère française dirigeait les bureaux de Londres de la chaîne de télévision américaine ABC. Maxwell le contacta mais, surchargé de travail, Salinger déclina notre offre.

À charge de revanche, j'invitai Maxwell à venir dîner chez moi, à Paris, pour finaliser le projet. Quelle ne fut pas ma déception de découvrir alors une tout autre facette du personnage ! Considérant mon épouse davantage comme une domestique que comme la maîtresse de maison qui l'accueillait chaleureusement, l'homme d'affaires se montra grossier et suffisant. Et je fus soulagé de refermer la porte derrière lui quand il quitta enfin notre appartement en fin de soirée.

Peu après, une idée me vint à l'esprit : pourquoi ne pas demander à Peter Ustinov d'endosser mon rôle de conteur dans un certain nombre de pays, puisque cet auteur, comédien et metteur en scène de grand talent parlait couramment une demi-douzaine de langues ? Contacté par l'intermédiaire de son agent artistique, Ustinov accueillit ma proposition avec enthousiasme et exprima le souhait de me rencontrer le plus vite possible. Mais une difficulté de taille surgit instantanément : Ustinov jouait dans un théâtre de Sanford, au Canada, non loin des chutes du Niagara, et son seul jour de relâche était le samedi. J'officialisais pour ma part à Europe 1 du lundi au samedi. Après avoir étudié la question sous tous ses angles, j'en vins à organiser un voyage éclair. Si Phileas Fogg avait utilisé le paquebot, le train et l'éléphant pour boucler son tour du monde en quatre-vingts jours, je sauterais quant à moi dans un Concorde à destination de New York dès ma sortie des studios, le samedi en fin de matinée. Après 3h45 de vol, j'aurais gagné du temps, puisque le Concorde était le seul avion commercial capable d'arriver à destination en avance sur son heure de départ. De New York, je rallierais Toronto en avion où m'attendrait, en guise de Passepartout, Armand, un assistant de production bilingue. Après avoir loué du matériel professionnel pour qu'Ustinov puisse visionner des épisodes de « C'est arrivé un jour », une émission quotidienne de télévision dans laquelle je racontais des histoires, nous filerions, mon cornac et moi, à Sanford en voiture de location. Nous rencontrerions le célèbre comédien pendant quelques heures, puis nous repartirions d'où nous étions venus afin que je puisse attraper le dernier vol vers New York. Il me suffirait ensuite de

reprendre le Concorde pour rentrer à Paris tard le dimanche soir.

Cette course contre la montre se déroula en tous points comme je l'avais prévue. J'eus néanmoins la surprise de découvrir à Toronto qu'Armand, mon assistant canadien, était un homosexuel extraverti. Sympathique et efficace, il mena sa mission tambour battant. Mais Peter Ustinov ne put réfréner un fou rire gargantuesque quand il me vit débarquer chez lui flanqué d'un personnage digne de *La Cage aux folles*. Armand ne s'en formalisa pas. Ustinov et sa charmante épouse française nous invitèrent ensuite à dîner dans une église désacralisée, transformée en restaurant. Nous disposâmes de quelques heures pour échafauder notre projet. Ustinov raconterait nos faits-divers sur les ondes de plusieurs radios anglo-saxonnes, traduits et adaptés par ses soins. Les meilleurs d'entre eux donneraient plus tard matière à une collection de livres.

Malheureusement, les activités qui nous accaparaient, Peter et moi, ne nous permirent pas de mener à bien cette entreprise. Le projet s'enlisa et vint vite au second plan de nos préoccupations. Je conserve néanmoins un excellent souvenir de cette rencontre. Ustinov était un compagnon charmant, truculent, et doté d'une culture étourdissante. En un mot, il était l'homme dont on rêvait d'être l'ami. J'appris plus tard avec bonheur qu'il avait été nommé ambassadeur de l'UNICEF et qu'à ce titre, il avait expliqué, dans un film tourné en cinq langues, les droits des enfants aux gouvernements des 140 pays membres de cette organisation.

En 1980, sur une idée originale de Jacques Rouland, je déclinai une nouvelle façon de raconter des histoires. Détournant le concept de roman-photo, nous confiâmes à quatre réalisateurs et à autant de photographes le soin d'illustrer des situations dramatiques, en mettant en scène des comédiens dans des décors naturels. Mon récit, agrémenté de ponctuations musicales, constituait l'ossature des émissions. À la différence des séries policières traditionnelles, ce procédé stimulait l'imagination des spectateurs, puisque les images fixes, les ellipses et les hors-champ ne restituaient l'action que par fragments.

Intitulé « Suspens » et diffusé sur TF1 avant le journal de 20 heures, ce programme aligna 72 épisodes de treize minutes. Tandis que je prenais plaisir à m'exprimer sur ce nouveau support, les réalisateurs s'arrachèrent les cheveux. En effet, les techniques de montage vidéo étant encore balbutiantes au début des années 1980, assembler, rythmer et synchroniser une sélection de 250 photos par émission s'apparentait à un tour de force. La recherche de 350 décors, le casting de près de 800 comédiens, le choix d'autant de costumes et d'accessoires furent par ailleurs nécessaires pour couvrir les besoins

d'une série dont le tournage dura dix mois.

En 1986, l'une des premières décisions que prit Franck Ténot en accédant à la direction générale d'Europe 1 fut, au prétexte de rajeunir la station, de supprimer ma session quotidienne de fin de matinée. L'associé de Daniel Filipacchi regretta-t-il ce choix, qui permit à Radio-Luxembourg, devenu RTL, de repasser avec quatre points d'avance en tête des sondages ? Je l'ignore, mais j'aurai l'occasion de revenir sur cet épisode.

Une dizaine d'années plus tard, nos récits furent accueillis pendant quatre saisons sur l'antenne de Radio-Nostalgie. Puis, à l'occasion du cinquantième anniversaire de sa création, Europe 1 m'invita à nouveau à raconter une série de quatre-vingts histoires. Je récidivai en 2009, le dimanche matin, sur les ondes d'RTL.

Afin de pouvoir prêter ma voix à quelques grands textes de la littérature du XIX^e siècle, j'enregistrai aussi aux éditions Frémeaux une demi-douzaine de CD-audio. Ces prestations, qui me procurèrent une énorme satisfaction, me permirent d'exhumer quelques belles pages de Dumas, Hugo, Stendhal, Dickens, Mérimée, Tchekhov, Péguy et Andersen.

Quand je fais aujourd'hui le bilan de ma carrière de conteur, dont environ quatre-vingt livres publiés portent témoignage, j'aime penser avoir contribué à amener à la lecture nombre d'auditeurs qui, peut-être, sans mes émissions, n'auraient pas connu la joie indicible de se plonger cœur et âme dans un texte.

Enfin, pour clore ce chapitre essentiel de ma vie, je garde en mémoire le moment de bonheur absolu qui fut le mien lorsque simple visiteur, j'eus l'occasion de réciter un poème de Mallarmé dans le temple grec d'Épidaure, face à une centaine de touristes médusés...

40 « Pièces à conviction »

Dès que l'ORTF autorisa les sociétés audiovisuelles privées à lui livrer des émissions clé en main, je produisis pour Técipress, entre 1972 et 1974, une collection de 26 émissions intitulée « Témoins ». Chacune d'entre elles présentait un personnage, la plupart du temps né à la fin du XIX^e siècle, qui avait vécu ou avait été l'observateur d'événements ou d'un mode de vie à jamais révolus.

Le duc de Brissac évoqua, par exemple, le quotidien de la haute aristocratie au lendemain de la guerre de 1914. Jean Nohain la naissance de la radio dans les années 1930. Le père jésuite Lefeuvre l'entrée victorieuse des troupes révolutionnaires de Mao Zedong dans Pékin. Otto Skorzeny, commandant de la Waffen SS, l'évasion rocambolesque de Benito Mussolini, emprisonné dans une citadelle du Gran Sasso. Dieudonné Costes, l'as de l'aviation, la première traversée de l'Atlantique Nord d'est en ouest en 37 heures. Ces témoignages et bien d'autres encore constituèrent, par touches impressionnistes, une inestimable « petite histoire de la première moitié du XX^e siècle ».

Conscient de la valeur documentaire de ces entretiens, je réfléchis au moyen de les pérenniser. M'inspirant des « Heures chaudes de Montparnasse », la série que venait de tourner Jean-Marie Drot, j'optai pour le 35 mm couleur, le format du cinéma. Mauvais choix. La caméra Mitchell que nous utilisâmes pour enregistrer le premier témoignage chauffa au bout de dix minutes. Au point que nous dûmes interrompre la prise de vue dès la fin du premier magasin de 300 mètres afin de lui laisser le temps de refroidir, ce qui, naturellement, déstabilisa l'intervenant. Pour pallier cet inconvénient que ne rencontraient pas les réalisateurs de cinéma qui, eux, tournaient seulement de courtes scènes de quelques minutes, nous troquâmes l'énorme caméra américaine contre deux appareils 16 mm, le format qu'utilisait la télévision avant la vidéo.

Plus que d'autres, certains témoignages m'ont profondément marqué. Celui de Maurice Genevoix en particulier. Poète, romancier, secrétaire perpétuel de l'Académie française, cet homme sympathique s'exprimait dans une langue claire et précise d'une rare élégance. Modeste et pudique, Genevoix répugnait à évoquer ses actes de bravoure lors de la Grande Guerre. Pour « Témoins », il fit une exception. Voici la transcription d'un court extrait de l'émission : « Le 24 septembre 1914, dans les bois de Saint-Rémy, j'ai reçu en plein ventre, et tirée d'assez près, une balle de Mauser. Et cette balle a eu le bon esprit de frapper sur un de ces gros boutons de cuivre bombé de ma capote d'officier. Ce bouton était l'un des deux sous lesquels je calais mon ceinturon pour l'empêcher de remonter. Sous le ceinturon, il y avait l'ourlet droit de ma capote et l'ourlet gauche qui venait

croiser par-dessus. Il y avait sous ma capote ma vareuse et la ceinture de mon pantalon. Tout cela faisait un gros matelas de cuivre d'abord, de cuir ensuite et de drap de laine enfin. Si bien que la balle, qui était intelligente, a consenti à ricocher. Et j'ai vu très bien un trait jaune et brillant qui filait dans le soleil devant mes yeux. Mais cela s'est traduit pour moi dans l'instant par cette sensation d'abord d'un énorme choc au creux de l'estomac, qui m'a coupé le souffle, et aussitôt cela a déclenché un processus intellectuel et psychique. Je me suis dit : je suis perdu. Le processus a continué et j'ai revu toute ma vie défiler : le jardin de ma grand-mère, mes petits camarades de la communale... Tout ça passait avec une vitesse vertigineuse et, pendant ce temps-là, je marchais vers un abri avec l'étonnement d'être toujours debout, de ne pas sentir mes jambes vaciller. J'attendais l'effondrement. Et alors, je me suis assis. J'ai trouvé le trou, le deuxième, le troisième. J'ai trouvé la peau de mon ventre sur laquelle perlait une rosée de sang, mais il n'y avait pas de plaie. C'est à ce moment-là que j'ai revu le trait jaune et brillant, et que j'ai compris que le bouton m'avait sauvé la vie. »

Dans un registre bien différent, M^e Maurice Rheims évoqua devant nos caméras l'une des expériences les plus sidérantes de sa longue carrière de commissaire-priseur. Je la restitue ici telle qu'il me l'avait racontée. « Il y a des années, un homme m'a écrit pour me dire qu'il possédait une collection tout à fait remarquable de maîtres impressionnistes, Van Gogh, Cézanne, Renoir. Et que sa collection ne s'arrêtait pas là, qu'il était remonté plus haut dans le temps et qu'il avait aussi des Ingres et des Delacroix. Face au danger atomique, mon correspondant avait décidé de me donner à vendre l'ensemble de ses œuvres, afin que le produit soit versé à une fondation caritative suisse, qui financerait la construction d'abris antiatomiques. L'auteur de la lettre me donnait une adresse qui ne me fit pas bonne impression. Tandis que les grands collectionneurs habitaient généralement des quartiers huppés, celui qui m'écrivait logeait près de la porte Saint-Denis. Je lui demandai donc de m'envoyer des photographies de ses tableaux. Je reçus une réponse assez sévère me disant que, si je n'étais pas intéressé à voir ses œuvres, il s'adresserait à quelqu'un d'autre. Le réflexe et la curiosité ont joué et je lui ai adressé une lettre pour fixer rendez-vous. Quelques jours plus tard, je grimpai au septième étage d'un immeuble vétuste. Le personnage habitait ce que l'on appelait autrefois "une chambre de bonne". Je sonnai. La porte s'ouvrit. Un homme me pria d'entrer. Je fis quelques pas à l'intérieur d'une pièce mansardée. Je regardai sur les murs et restai abasourdi. Ça ne m'était jamais arrivé. J'étais stupéfié. Mon hôte me dit :

– Alors, qu'en pensez-vous ?

Je lui réponds :

– Les bras m’en tombent.

Il me dit :

– Vous ne trouvez pas que ça valait le dérangement ?

– Si, réponds-je.

J’allais, parcourant les murs, quand il me dit :

– Il y en a d’autres dans la pièce voisine.

Effectivement, les murs étaient couverts d’Ingres, de Corot, de Delacroix, de Van Gogh. Des reproductions, évidemment. De pauvres reproductions en noir et blanc, découpées maladroitement dans des journaux jaunis, et punaisées sur les murs. J’étais consterné. Il y avait là des centaines de mauvaises photos et cet homme attendait mon verdict. Cet homme qui faisait le sacrifice immense de remettre cette collection qu’il avait constituée pendant toute sa vie. Je l’ai félicité. Je lui ai dit que c’était trop beau pour être vendu. Que je lui conseillais de tout garder, que le danger atomique, ce n’était pas avec de l’argent qu’on arriverait à le surmonter. Et je suis parti, gêné. Je lui ai dit de continuer. Que dire d’autre ? »

Cette série ne fut jamais rediffusée. Quelques années plus tard, j’en fis cadeau à l’Institut national de l’audiovisuel, espérant qu’au moins une chaîne thématique consentirait à la donner à nouveau à voir aux téléspectateurs. Il n’en fut rien. Elle dort toujours quelque part dans les mémoires numériques des archives inexploitées...

Lorsqu’en 1974, l’ORTF éclata en six sociétés autonomes, que la deuxième chaîne fut rebaptisée Antenne 2 et que Marcel Jullian en prit la présidence, je reçus un coup de téléphone de sa secrétaire.

– Monsieur Bellemare, êtes-vous passé à La Belle Jardinière prendre votre uniforme ?, me demanda-t-elle.

Stupéfait, je parvins à bredouiller :

– Mais, de quel uniforme parlez-vous ?

– Du costume bleu marine. De l’uniforme d’Antenne 2. Il est actuellement disponible.

En vingt ans de pratique de la télévision, je n’avais encore jamais entendu cela. Comme les speakers officiels d’un état dictatorial ou d’une république bananière, les animateurs d’Antenne 2 allaient-ils devoir travailler en uniforme ? J’eus, quelques heures plus tard, l’explication de ce malentendu. Pour je ne sais quelle raison saugrenue, la secrétaire de Jullian m’avait confondu, sur une liste du personnel, avec un autre Bellemare, un jeune Martiniquais celui-là, qui venait d’être engagé comme chauffeur au service de la chaîne !

Ce fut donc vêtu d’un costume, d’une paire de bretelles et d’une cravate de mon choix que je présentai « Pièces à conviction » sur Antenne 2. De toutes les séries d’émissions que j’eus l’occasion de

produire, ce fut celle qui me procura le plus grand plaisir. Car, pour une fois, elle ne me plaçait pas dans une position de juge-arbitre, mais m'associait au candidat.

Pour ce programme, Jean-Paul Rouland, Jean-Marc Épinoux et Claude Olivier concoctaient le texte d'une lettre qui relatait une anecdote historique volontairement obscure. Le concurrent et moi devions découvrir qui en étaient l'auteur et le destinataire. Travaillant à mes côtés depuis une vingtaine d'années, Jean-Paul n'ignorait pas les domaines dans lesquels je possédais des connaissances. N'ignorant pas davantage mes lacunes, il s'efforçait de choisir époques et personnages susceptibles de me mettre en difficulté. Afin de nous fournir quelques indices supplémentaires, un faussaire apportait le plus grand soin à la confection matérielle de la lettre. Si son auteur présumé avait été, par exemple, un familier de la cour de Louis XIV, il se procurait une feuille de papier en usage au XVII^e siècle ou, à défaut, la reproduisait à l'identique. Puis il imitait l'écriture du mystérieux correspondant, en calquant sa graphie, exécutée à la plume d'oie, dans des documents d'archives. Ratures, taches d'encre et fautes d'orthographe ajoutaient encore à l'illusion de se trouver en présence d'une lettre authentique.

Jacqueline Hiegel, ma nièce documentaliste, nous fournissait par ailleurs des objets significatifs qui avaient ou auraient pu avoir appartenu à l'auteur du message. Collectés chez des antiquaires ou prêtés par des musées ou des collectionneurs, ils étaient censés éclairer notre quête. Nous eûmes ainsi entre les mains les bijoux de M^{lle} de La Vallière, les pistolets d'Alexandre Dumas ou les couteaux que Van Gogh avait achetés à Londres. Lettre et objets nous étaient remis, au candidat et à moi, une demi-heure avant le début de l'émission. Ce délai nous permettait d'échanger nos connaissances et d'échafauder ensemble de premières hypothèses.

Lorsque le jeu était lancé, nous bénéficions de l'assistance des téléspectateurs. Au standard de SVP, Jean-Paul Rouland recevait environ 2000 appels qu'il triait et sélectionnait en fonction de leur pertinence. Nos correspondants faisaient des offres :

– Je suis professeur d'histoire au lycée Turgot. Pour 300 francs, je vous propose telle information, nous disait un téléspectateur.

Chaque élément fourni par le public grignotait ainsi une cagnotte de 5000 francs. Si nous parvenions à résoudre l'énigme, le candidat empochait le restant de la somme. Dans tous les cas, au terme de l'émission, Claude Dauphin livrait intégralement la solution.

Je me souviens que, dans une émission, nous eûmes à identifier une lettre d'Henri Rochefort adressée à Jules Verne. Dans cette missive, le pamphlétaire évadé du bagne de Nouvelle-Calédonie où il avait été déporté à titre de communard avec Louise Michel, rappelait à l'écrivain qu'il avait « royalement payé cent francs » à la Vierge rouge

non seulement le sujet mais tout un premier traitement de *Vingt Mille Lieues sous les mers*, lesquelles lui en avaient rapporté ultérieurement plus de 20000 – 1 franc par lieue !

« Pièces à conviction » bénéficia d'un article fort élogieux de Maurice Clavel, publié dans *Le Nouvel Observateur*. Et, avant que ne soient créés « Les Sept d'or », l'émission fut plébiscitée par la presse audiovisuelle comme ayant été la meilleure de la saison 1974-1975. Pour autant, certains journalistes mal intentionnés suspectèrent ma probité, laissant entendre que mon équipe me communiquait les solutions aux problèmes avant mon entrée sur le plateau. Invité dans une émission d'Armand Jammot, je relevai le défi.

– Si un journal veut me soumettre une énigme dont ni moi ni mes collaborateurs ne sauront rien, dont nous découvrirons les indices en même temps que le candidat, j'accepte.

La rédaction de *Télé 7 Jours* entra dans le jeu. Je lui accordai un mois pour se préparer. Le rédacteur en chef, deux rédacteurs et un photographe du magazine imaginèrent une énigme dans le plus grand secret. Le comte et la comtesse Louis de Bourmont furent contactés. Ils acceptèrent de prêter au journal les trésors qui leur appartenaient : la selle du dey d'Alger, son sabre, et les clés de la ville algérienne. Ces pièces n'avaient jamais été exposées en France. Elles étaient encore telles que le dey Hussein, vaincu après de rudes combats, les avait remises, le 5 juillet 1830, à son vainqueur, l'arrière-grand-père du comte, le maréchal de Bourmont. Cela posa un premier problème : si ces objets n'avaient guère de valeur marchande, ils en avaient une inestimable du point de vue historique. Il fallait donc les assurer. Mais comment éviter une fuite de la part des services d'une compagnie d'assurance ? *Télé 7 Jours* s'adressa à un assureur d'Angers qui ignorait tout du jeu. Il exigea une garantie de 500000 francs. Les documents photographiques nécessaires à l'émission furent d'autre part donnés à trois laboratoires différents, tous étrangers au magazine. Ensuite la rédaction de la lettre fut confiée au célèbre chroniqueur judiciaire Frédéric Pottecher. Il reçut une documentation complète sur le maréchal de Bourmont et ses rapports avec Balzac. Enfin, le samedi dans l'après-midi, à l'heure où les documents devaient être remis au studio et où les techniciens devaient connaître le fil de l'histoire, le réalisateur Jean-Pierre Spiero, son assistante et sa scripte furent étroitement surveillés par des collaborateurs de *Télé 7 Jours*. Il en fut de même depuis le plateau des speakerines jusqu'au standard de SVP pour Jean-Paul Rouland et Jean-Marc Épinoux. Aucun de mes complices habituels ne put, ce jour-là, entrer en contact avec moi.

Inutiles précautions : la lettre adressée par le maréchal de Bourmont à Balzac nous parut limpide, au candidat et à moi, dès sa

première lecture. Car, naturellement, à la différence de Jean-Paul Rouland, la rédaction de *Télé 7 Jours* ignorait que Balzac est l'un de mes écrivains préférés, et que la conquête de l'Algérie est une page de l'histoire de France que je connais bien puisque mon arrière-grand-père, Alexandre Bellemare, y avait joué un rôle non négligeable, en étant notamment l'interprète d'Abd el-Kader. Conséquence paradoxale de ce défi : pour éviter que le jeu ne tourne court, je fus contraint de feindre ignorer pendant trente-cinq minutes le nom de l'auteur de la lettre et celui de son destinataire. Ironie du sort : cette émission, qui devait établir la preuve de ma bonne foi ou de ma culpabilité devant quatre millions de téléspectateurs m'obligea à tricher pour la première fois ! Elle me fut pénible à présenter. Comment, en effet, simuler l'excitation que procure la recherche d'une énigme quand on a découvert la bonne réponse dès le début ?

Un incident mit néanmoins un peu de piquant à cette mascarade : au cours du direct, je vis soudain apparaître mes pieds sur l'écran de contrôle. Comme l'image tardait à disparaître, je signalai publiquement le fait au réalisateur :

– Si vous voulez bien cadrer autre chose que mes pieds, j'en serais ravi, dis-je d'une voix tonitruante à l'adresse de la régie.

Jean-Pierre Spiero hurla aussitôt quelque chose dans le micro d'ordres. Le cameraman fautif, profondément endormi dans un coin du studio, sursauta et daigna réajuster son appareil sur une partie plus télégénique de mon anatomie !

À ma grande déception, Marcel Jullian interrompit « Pièces à conviction » en plein succès et priva le public d'un divertissement de qualité dont nous étions loin d'avoir épuisé toutes les ressources. Il préféra remettre à l'antenne une nouvelle mouture de « La tête et les jambes », émission qu'il vénérât. Certes, pour ressusciter ce jeu qui accusait son âge, le président d'Antenne 2 nous accorda un budget conséquent et des moyens techniques quasiment illimités.

Fort heureusement, « De mémoire d'homme », une émission trimestrielle de 2 heures 30, basée elle aussi sur une énigme historique, vint l'année suivante combler le vide. Il s'agissait cette fois d'évoquer une grande affaire devenue historique, et qui n'avait jamais été tout à fait élucidée. Quand le sujet était défini – le cas Seznec par exemple –, nous demandions aux téléspectateurs, trois mois à l'avance, de nous communiquer témoignages et documents le concernant. À charge pour nous de leur garantir confidentialité et discrétion. Tandis que des membres de l'équipe épluchaient le courrier et triaient les renseignements des affabulations, un réalisateur mettait en scène l'affaire telle qu'elle était connue avant que nous n'enquêtions. Cette *dramatique*, tournée avec des comédiens dans les rôles des

protagonistes, ouvrait la première partie de la soirée. Ensuite, durant l'heure et demie dévolue à l'enquête, des intervenants issus du public nous communiquaient les informations qu'ils possédaient, soit en direct sur le plateau, soit par téléphone.

Coproduites par Jacques Floran, écrites par Marie-Thérèse Cuny, réalisées par des hommes de talent comme Jacques Ertaud, ces *dramatiques* me faisaient intervenir au milieu des scènes comme si j'eusse été un témoin et un récitant intemporels. Ainsi, pour la reconstitution de l'affaire Laetitia Toureaux qui s'était déroulée en 1937, voyait-on une jeune femme monter dans un wagon à la station de métro Porte de Vincennes. Les portes se refermaient sur elle. Une fois la rame partie, j'apparaissais dans le fond du compartiment et, durant les 45 secondes que durait le trajet jusqu'à la station suivante, j'expliquais aux spectateurs que Laetitia Toureaux était seule dans le wagon, qu'elle allait être assassinée d'un coup de poinçon dans le cou, et qu'on la retrouverait morte à l'arrivée. On voyait ensuite le métro entrer dans la station de la Porte Dorée. Des gens montaient à bord, puis refluait sur le quai, affolés. On appelait le chef de gare. On transportait le corps pantelant de la jeune femme et on le déposait près de moi sur un banc. J'ouvrais son sac et j'expliquais aux spectateurs que j'y trouvais une carte d'identité et un trousseau de clefs. Bien que je sois au cœur de l'action, aucun passager ne semblait remarquer ma présence. Ce mélange de récit et de reconstitution, tournée en noir et blanc, fonctionnait bien. À telle enseigne que lorsque la comédienne interprétant le rôle de Laetitia Toureaux marchait dans la rue, vêtue d'une robe des années 1930, aucun téléspectateur n'avoua avoir été gêné par la présence des passants, des voitures et des panneaux urbains que nous n'avions pas pris la peine de reconstituer. Des éléments des années 1930 et 1970 se télescopaient sans cesse dans le même plan, sans que ces anachronismes ne soient perturbants.

Si à travers « De mémoire d'homme », nous ne résolûmes pas à proprement parler d'énigmes, nous apportâmes néanmoins des éléments inédits qui n'avaient pas été révélés par les enquêtes policières ou au cours des procès. Dans l'affaire Petiot, par exemple, nous mîmes en relief le fait que le médecin satanique s'était toujours affilié aux partis politiques au pouvoir. Radical-socialiste avant la guerre, il était devenu pétainiste pendant l'Occupation et avait rejoint le Parti communiste à la Libération. Cet opportunisme politique n'avait jamais été évoqué jusque-là par les historiens du crime.

Dans l'affaire Seznec, nous parvînmes à établir que la machine à écrire dont aurait pu se servir l'accusé pour taper la lettre qui l'accablait du meurtre de Pierre Quéménéur ne fut découverte que lors

d'une quatrième perquisition, effectuée à son domicile par l'inspecteur Bony, un policier réputé pour falsifier les preuves. Ce détail important accréditait la thèse de la machination et, d'une certaine manière, innocentait Sez nec.

Parmi les six émissions qui constituèrent cette collection, je me souviens que l'une d'elles avait commencé par une catastrophe. Un réalisateur, célèbre pour ses programmes de variétés, souhaitait la mettre en scène. Lui ayant accordé ma confiance, je ne m'étais plus soucié du bon déroulement du tournage. Comme les retards s'accumulaient, je le pressai d'organiser une projection. Le film qu'il me montra me parut indiffusable tant il était brouillon et mal construit. J'allai expliquer la situation à Armand Jammot, alors directeur des programmes d'Antenne 2. Il vit à son tour la reconstitution et partagea mon point de vue.

– Que comptes-tu faire pour rattraper le coup ? me demanda-t-il, consterné.

– Je pourrais reprendre à mon compte les faits et les informations contenues dans la *dramatique*.

– Raconter seul une histoire pendant une heure, et en direct, tu n'y penses pas ? s'exclama Jammot.

– Fais-moi confiance, je pense pouvoir y arriver.

Afin de disposer d'un peu de matériel visuel, je demandai à Jacqueline Hiegel de rassembler le maximum de photos sur le sujet. Puis je filai voir mon ami Alain Decaux pour qu'il me vienne en aide. De « La caméra explore le temps » à « Alain Decaux raconte », en vingt-cinq ans, Alain avait acquis une expérience inestimable dans cet exercice de haute voltige qui consiste à raconter une histoire en direct, sans notes ni téléprompteur. Il me confia avec générosité les petits trucs secrets qu'il avait eu le temps de mettre au point. Grâce à cela, je vins à bout de l'épreuve sans me couvrir de ridicule. Mais vidé de toutes mes forces. Comme si j'avais couru un marathon !

41 La vie dangereuse

L'obscurité et la fraîcheur avaient agréablement envahi le grand appartement de l'avenue de Breteuil. Tandis que Roselyne et moi échangeions quelques mots dans la salle de bains, Maria Pia, notre fille âgée de six ans, dormait paisiblement dans sa chambre. C'était une belle nuit de printemps. Un jeudi, en 1976. Il était presque minuit.

– Peut-être auras-tu un moment, demain, pour que nous déjeunions ensemble ? me demanda ma compagne, en se démaquillant au-dessus du lavabo

– Je le prendrai, dis-je, assis en équilibre sur le bord de la baignoire.

Roselyne effaçait de ses yeux une ombre de mascara quand, soudain, une explosion déchira le silence. Nous nous figeâmes.

– On dirait que le chauffe-eau de la cuisine vient d'exploser, dis-je, le souffle court. Je vais aller voir.

Quand j'ouvris la porte, une fumée âcre nous prit instantanément à la gorge et nous piqua les yeux. Nous nous précipitâmes hors de la salle de bains. Tandis qu'hébété, j'avançais à tâtons dans un couloir, Roselyne se ruait vers la chambre de Maria Pia. Parvenu sur le seuil de la porte d'entrée, je n'en crus pas mes yeux. La porte blindée à double battant s'était volatilisée. Sur le palier encombré de gravats, je vis que le fer forgé de la cage d'ascenseur avait été noirci et distordu par la chaleur. Je levai les yeux. Telle une fusée, la cabine avait en partie traversé le plafond du septième étage. La sonnette de la porte d'entrée se balançait au bout d'un fil électrique dénudé, bleu et rouge.

– Maria Pia va bien. Elle est indemne. Elle ne s'est même pas réveillée, souffla Roselyne à mon oreille.

Rassuré, je rebroussai chemin. Les poumons en feu, je fis quelques pas chancelants dans l'appartement transformé en champ de ruines. Au milieu des volutes de poussière, j'aperçus des cloisons qui semblaient ne plus tenir debout que par la tapisserie. Les placards étaient disloqués, des meubles éventrés. Et des pièces du mécanisme de l'horloge étaient allées se planter dans des lambeaux de murs. En titubant sur du bois cassé et des éclats de verre, je traversai la salle à manger et le salon. Je vis alors l'inconcevable : la porte d'entrée blindée était en équilibre instable au-dessus du balcon qui donnait sur l'avenue. À n'en pas douter, si nous nous étions tenus dans l'une de ces pièces quelques minutes plus tôt, nous aurions été tués ou grièvement blessés.

Tandis que des sirènes hurlaient à l'extérieur, un groupe de pompiers surgit dans le chaos.

– Retournez vous réfugier dans la salle de bains, hurla l'un d'eux. Une seconde bombe peut exploser d'un instant à l'autre.

– Une bombe ? Quelle bombe ? demandai-je.

– Un engin infernal a explosé sur le palier du quatrième étage, devant l'appartement de M. Marcellin.

Me frayant un passage au milieu des débris, je retournai dans la chambre de Maria Pia. Elle dormait toujours comme un ange. Des pompiers s'affairaient autour d'elle, et empilaient délicatement des gravats dans un coin de la pièce.

– Laissez-la dormir, me dit un lieutenant. Il sera toujours temps de la réveiller.

Comme les rescapés d'un séisme ou d'un bombardement, nous nous regroupâmes spontanément entre voisins. Au soulagement de tous, apparemment aucun occupant de l'immeuble n'avait été blessé. Une tasse de café en main, chacun raconta son histoire aux autres.

– Je m'étais couchée tôt, dit à la cantonade la voisine du troisième étage. Ma fille m'avait confié son bébé. Je l'avais couché à côté de moi dans le lit et je le berçais quand la bombe a sauté. L'armoire de la chambre a basculé sur nous et les panneaux nous ont miraculeusement protégés des gravats qui dégringolaient en pluie du plafond.

– J'étais, moi aussi, dans ma chambre, raconta à son tour Raymond Marcellin, quand le souffle de l'explosion m'a suffoqué. Remis du choc, je me suis aperçu que mon chien avait disparu. Je l'ai cherché partout dans les décombres et la fumée. Il était allé se réfugier, terrorisé, sous la table de la cuisine.

Des policiers vinrent ensuite nous donner des éléments d'explication.

– Une bombe artisanale a été placée par des terroristes sur le palier de M. Marcellin, nous dit l'un d'eux. Il s'agissait vraisemblablement d'un paquet bourré de dynamite et relié à un détonateur par un cordon bigle Ford. Selon nos spécialistes, ce mode opératoire est la signature des activistes du Front de libération de la Bretagne. La déflagration a exercé une poussée de près de 300 tonnes sur les murs.

Le policier s'adressa à l'occupant de l'appartement du quatrième étage.

– De toute évidence, monsieur, vos agresseurs cherchaient à vous tuer.

Succédant à Christian Fouchet, Raymond Marcellin avait été ministre de l'Intérieur du 31 mai 1968 jusqu'au début de l'année 1974. Lorsque le général de Gaulle l'avait nommé à ce poste, il avait salué son arrivée en ces termes : « Enfin Fouché, le vrai ! », en référence au très autoritaire ministre de la police de Napoléon.

Après avoir géré la sortie de crise de Mai 1968, le ministre avait simultanément dissous douze mouvements révolutionnaires de gauche et deux organisations d'extrême droite. Puis il s'en était pris aux

indépendantistes bretons, dont les branches armées multipliaient les attentats contre les symboles du capitalisme français qui « colonisait » la Bretagne. Arrestations, procès, condamnations à des peines de trois à quinze ans de réclusion avaient progressivement mis un terme à la violence. La bombe qui lui était destinée cette nuit-là constituait-elle un baroud d'honneur ?

Le lendemain matin, le propriétaire de l'immeuble fit appel aux charpentiers de Paris pour doter nos appartements de portes provisoires. Puis chacun s'employa à déblayer son champ de ruines. Dans la cour, les poubelles débordaient de débris. Dans l'une d'elles, Roselyne découvrit un joli petit meuble en marqueterie qu'avait jeté Raymond Marcellin parce que ses pieds avaient été cassés par l'explosion. S'estimant capable de le remettre en état, ma femme l'avait extirpé des ordures, après avoir obtenu l'autorisation de son propriétaire. Lorsque les experts en assurances le découvrirent chez nous, ils évaluèrent le coût des réparations et ajoutèrent la somme aux indemnités qu'ils s'apprêtaient à nous verser. Roselyne en tint aussitôt informé Marcellin.

– Gardez-le ainsi que l'argent de la restauration. Je vous le donne avec plaisir, lui avait répondu l'ancien ministre.

Ce petit meuble fait toujours partie du mobilier de notre maison du Périgord. Lorsque nos regards se posent sur lui, cette nuit de cauchemar nous revient aussitôt en mémoire.

Ascenseur et escalier principal étant inutilisables, nous devions grimper au cinquième étage par l'escalier de service. Souffrant déjà sans doute de l'insuffisance cardio-vasculaire qui me vaudra un triple pontage coronarien une dizaine d'années plus tard, je peinais à gravir les marches et j'étais obligé de faire des pauses fréquentes. Lors de l'une d'elles, je me souviens avoir dit à Roselyne :

– Nous ne pourrons plus jamais vivre ici. Cherchons tout de suite autre chose.

Nous jetâmes notre dévolu sur un bel appartement situé de l'autre côté de l'avenue. Mais nous hésitâmes à en faire l'acquisition, car la cour ouverte ne nous semblait pas suffisamment sécurisée. Bien nous en prit. De retour de vacances, nous constatâmes que des traces noirâtres maculaient la façade et que toutes les vitres avaient été soufflées. Nous nous renseignâmes sur la cause de ce sinistre auprès des gens du quartier.

– Une partie de l'immeuble a sauté pendant votre absence, nous dit-on. Une charge explosive. Posée par des indépendantistes corses !

Nous trouvâmes notre bonheur rue Auguste Vacquerie, une rue tranquille située près du haut des Champs-Élysées. Un bel espace de

350 m2 que nous aménageâmes à notre goût. Mes collections de maquettes et d'objets de marine occupèrent dans le grand salon une place de choix. Quelques mois plus tard, une nouvelle explosion nous tira hors du lit en pleine nuit. Après les Bretons et les Corses, c'était cette fois aux Basques de l'ETA d'exprimer leurs revendications à coups de bombes. Ils s'en étaient pris par erreur à la succursale du Crédit lyonnais de l'avenue d'Iéna, la confondant dans leur précipitation avec une banque espagnole.

Après cela, nous commençâmes à nous interroger, ma femme et moi : pour quelle obscure raison les indépendantistes de tous bords visaient-ils notre immeuble ou notre quartier ? À la manière des paratonnerres, avions-nous le don d'attirer la foudre ?

Ainsi lorsque quelques années plus tard, je croisai Michel Droit dans le hall de notre immeuble et qu'il m'expliqua convoiter un appartement proche du nôtre, je m'efforçai de l'en dissuader.

– Surtout ne faites pas cela, Michel, lui dis-je, suppliant. Cet immeuble ne vaut rien. Nous allons d'ailleurs le quitter incessamment.

Journaliste politique, proche du général de Gaulle, Michel Droit avait eu le temps de s'attirer bien des inimitiés au cours de sa longue carrière de polémiste. Et tandis que l'Union de la gauche s'appêtait à accéder au pouvoir, je ne souhaitais en aucun cas l'avoir pour voisin !

Peu après, en octobre 1984, de retour d'une tournée triomphante à travers le monde, Yves Montand décida de donner une série de concerts exceptionnels au théâtre de l'Olympia. Roselyne et moi eûmes la chance de compter au nombre de ses invités.

« À cette époque, je sortais à peine de l'hôpital, nous dit Roselyne Bellemare. Victime d'une embolie cérébrale, je me rétablissais lentement. Mais pour rien au monde, je n'aurais voulu manquer la première de Montand. La veille de la soirée, j'étais passée voir une amie qui tenait une bijouterie rue du faubourg Saint-Honoré.

– Comment trouves-tu ce bijou ? me demanda-t-elle en me montrant une célèbre bague Van Cleef & Arpels, dont le gros diamant central, de taille navette, étincelait entre deux pierres plus petites.

– Magnifique, mais hors de portée de ma bourse, répondis-je.

– Tu t'es fait avoir, ma grande, répliqua l'autre en riant. Cette bague est un faux, une imitation. Les diamants sont en cristal de roche.

J'empochai le bijou fantaisie pour quelques centaines de francs et le passai à mon doigt pour me rendre à la soirée. Il y avait foule devant l'Olympia. Tout ce que comptait le show-biz s'était massé sur le trottoir et nous fûmes assaillis par les photographes. Le tour de chant de Montand fut un régal et, vers une heure du matin, Robert, le chauffeur de Pierre, nous ramena à l'appartement de la rue Auguste Vacquerie. Tandis que nous roulions rue de La Boétie, Robert se retourna vers nous.

– Je crois qu’une voiture nous suit depuis un moment, dit-il.

– Pour quelle raison nous suivrait-on ? répliqua Pierre. Vous lisez trop de romans policiers, mon vieux. Ou vous écoutez trop mes histoires à la radio !

Le lendemain, je préparais la réception que je comptais donner le soir même à la maison pour fêter l’anniversaire de mon mari. C’est pourquoi je ne fus pas surprise quand, vers midi, mon employée de maison vint me prévenir qu’un livreur attendait derrière la porte, un immense bouquet de fleurs dans les bras.

– Allez ouvrir, Huguette, ce doit être un invité qui fait livrer une gerbe pour ce soir.

Assise dans mon atelier, je repris où je l’avais laissée la conversation téléphonique que j’avais avec ma mère. Quelques instants plus tard, quatre hommes cagoulés firent irruption dans la pièce, pistolets braqués sur moi.

– Raccroche ce téléphone et file-nous ta bague si tu tiens à la vie, hurla l’un d’eux à mon oreille.

– La bague ? Quelle bague ? bafouillai-je, tremblante de peur, en reposant le combiné.

– Celle que tu portais hier soir à l’Olympia. La Van Cleef & Arpels.

– Elle... elle se trouve dans la salle de bains, près de la chambre, au fond du couloir, réussis-je à articuler tandis qu’un homme arrachait le fil du téléphone et que les deux autres m’enchaînaient brutalement à mon siège.

Le premier malfrat revint, triomphant, avec la bague un instant plus tard. Il avait également fait main basse sur mes autres bijoux, les vrais, ceux que Pierre m’avait offerts au fil des ans et auxquels je tenais tant. Avant de quitter les lieux, mes agresseurs me scellèrent les lèvres avec du chatterton. J’étais maintenant seule, terrorisée, saucissonnée dans mon fauteuil, et le souffle court. Au prix de contorsions, je basculai sur le côté. Puis je rampai vers un second téléphone, posé à même le sol et branché sur une autre ligne. Après être parvenue à décoller légèrement un coin de l’adhésif, je réussis, du bout d’un doigt, à composer le 17.

– Vous avez appelé Police-Secours, me dit la voix d’une standardiste. Que puis-je pour vous ?

– Hum... hum...

– Parlez plus fort, je ne vous entends pas.

– Je... m’dame... Belle... mare...

– Ne quittez pas, je vous passe l’officier de permanence.

– J’écoute, rugit l’autre.

– Belle... mare... rue... Au... auguste... Vac... Vacquerie.

– Articulez ou je raccroche, menaça le policier.

– Merde ! finis-je par murmurer, exaspérée.

Je ne connaissais que deux ou trois numéros de téléphone par cœur, dont celui d’Europe 1 où travaillait Pierre en ce moment. Je réussis à le

composer et, par chance, tombai sur Micky, une collaboratrice de mon mari qui me connaissait bien. Elle identifia mes premières intonations et, sachant que j'avais été gravement malade quelques jours plus tôt, devina que j'avais besoin d'aide.

– Ne quittez pas, madame Bellemare. Je cours chercher Pierre. Il enregistre en studio. Je le préviendrai dès que possible. Dès la prochaine pause publicitaire.

Je fermai les yeux et ravalai mes larmes. »

Quand Micky vint me prévenir que ma femme était au bout du fil et qu'elle pouvait à peine parler, j'étais en train d'interviewer Jean Vallée, un sympathique chanteur belge qui faisait ses débuts. J'allais me précipiter vers le téléphone lorsqu'un jeune journaliste du desk se rua dans le studio, une dépêche AFP à la main.

– Pierre, ça vient de tomber. Des gangsters affirment avoir commis un hold-up à main armée chez vous.

– Prévenez la police. Dites-lui de se rendre au 5 rue Auguste Vacquerie.

– Ma voiture est garée juste à côté. Je vous y emmène, dit Jean Vallée en bondissant sur ses pieds.

– J'appelle un agent de la sécurité d'Europe 1. Il vous accompagnera, on ne sait jamais, dit Micky à son tour.

Lorsque nous arrivâmes chez moi, la police était déjà sur place. Nous libérâmes de leurs liens Roselyne et Huguette, l'employée de maison. Toutes deux tremblaient de tous leurs membres. Un inspecteur recueillit leurs témoignages. Nous apprîmes, quelques heures plus tard, qu'Eddie Barclay, qui se trouvait lui aussi à la première d'Yves Montand, avait été agressé et frappé à la tête. De toute évidence, les aigrefins avaient repéré les personnalités présentes à l'Olympia et les avaient suivies jusque chez elles dans le but de revenir les dévaliser le lendemain.

Par mesure de sécurité et pour éviter d'éventuelles représailles, nous n'avouâmes jamais publiquement que la bague qu'avaient subtilisée les gangsters n'avait aucune valeur marchande. Je pense qu'ils s'en aperçurent bien assez vite.

Conséquence du choc psychologique qu'elle avait subi, Huguette développa un zona à un œil et dut être traitée par un neurochirurgien. Elle ne tarda pas à nous donner sa démission. Quant à ma femme, elle ne se rétablit jamais tout à fait des conséquences post-traumatiques de l'agression. Sa santé s'altéra et elle porte, aujourd'hui encore, les stigmates de ce cauchemar. En conséquence, nous décidâmes, une fois encore, de déménager. Roselyne ne voulait plus entendre parler de Paris. Même si elle adorait notre appartement parisien, elle ne rêva plus dès lors que d'une vie paisible à la campagne. Alors que nous

cherchions mollement à vendre l'appartement, un nouvel incident précipita notre décision...

Un soir, tandis que je faisais mes ablutions dans la salle de bains, une balle siffla à mes oreilles. Je me retournai vers la fenêtre et vis l'impact du projectile dans le verre opaque de la vitre. Instinctivement, je me jetai à terre. Je rampai vers la porte quand un second coup de feu claqua au-dessus de ma tête. J'entrai à plat ventre dans la chambre à coucher sous le regard ébahi de mon épouse.

– Qu'est-ce qui t'arrive ?

– On me tire dessus. Saute vite hors du lit et couche-toi par terre.

Je me saisis du téléphone et appelai la police. Deux hommes jeunes, en jeans et vestes de cuir, nous rejoignirent dans la salle de bains. Puis l'un d'eux roula une carte de visite et la glissa dans l'un des impacts. Il regarda à travers afin de déterminer la direction des tirs.

– Ça vient d'en face. De l'autre côté de la cour. Troisième étage.

Les policiers vérifièrent leurs armes et dévalèrent les escaliers.

Il s'avéra que les tirs ne provenaient pas d'une arme à feu. C'était des plombs de gros calibre, envoyés à l'aide d'une fronde. Deux garçons étaient suspectés. Un adolescent et son frère qui venait d'atteindre la majorité. Leur mère, séparée de son mari, vivait seule avec eux. Elle chargea le plus jeune de l'agression, estimant qu'il serait le moins lourdement puni. Les policiers organisèrent une confrontation et me demandèrent si je comptais porter plainte. Ignorant le plus jeune des garçons, je m'adressai directement à l'aîné.

– Je sais que c'est toi qui as fait ça, lui dis-je. Tu t'es comporté en parfait imbécile. Tu aurais pu me blesser. Je n'ai nulle envie de t'attirer des ennuis. Mais fais-moi le plaisir de ranger ta fronde dans le fond d'un placard et de l'oublier définitivement.

Bien des années plus tard, pour les besoins d'une émission, je demandai à un assistant de contacter un juge pour enfants. Celui qui accepta de participer était un jeune homme sympathique et compétent, et son intervention s'avéra riche d'enseignements. À la fin de l'enregistrement, tandis que nous nous serrions chaleureusement la main, le juge baissa les yeux et me dit timidement.

– Vous savez, monsieur Bellemare, le petit con qui vous avait tiré dessus dans votre salle de bains, eh bien, c'était moi !

Ces agressions à répétition nous empoisonnèrent la vie. Contraints et forcés, nous dûmes prendre des mesures pour garantir notre sécurité et celle de Maria Pia. Nous avons reçu des menaces d'enlèvements et à plusieurs reprises, j'avais dû me dégager du groupe d'excités qui m'avait encerclé, en sautant dans ma voiture garée devant chez moi. Par ailleurs, chaque matin, mon chauffeur devait

conduire notre fille à l'école du quartier, la directrice se chargeant de la raccompagner en voiture le soir jusque devant la porte de l'immeuble.

« Je crois que mes parents n'ont jamais vraiment réalisé combien ma vie était devenue pesante à la maison, nous dit Maria Pia, devenue sous le nom patronymique de sa mère une comédienne et metteur en scène de grand talent. Je n'avais pas le droit de sortir ni de recevoir des amies. Cloîtrée dans le fond de ma chambre, je me morfondais, seule et abandonnée. Papa travaillait comme un forcené, si bien que le dimanche, il traînassait en robe de chambre dans l'appartement la plus grande partie de la journée, écoutait de la musique ou mettait de l'ordre dans ses collections. Il lui arrivait, naturellement, de recevoir des amis à dîner. Mais dans ce cas, si j'étais conviée au repas, j'étais reléguée en bout de table, sans avoir le droit de prendre part à la conversation. Je pense qu'il ne lui serait jamais venu à l'esprit de m'emmener visiter un musée, découvrir le théâtre ou l'opéra, ou assister à un spectacle de cirque. Et les promenades en forêt étaient un plaisir qui ne semblait réservé qu'aux familles normales. Nous, nous vivions en vase clos, hors du temps et du monde. Et quand je voyais dans les rues de Paris le portrait de papa, étalé sur les affiches géantes d'Europe 1, je ressentais de l'amertume. Avoir un père célèbre signifiait pour moi être enfermée dans une prison dorée. »

42 L'habit ne fait pas le moine

En 1976, en acceptant le poste de directeur général adjoint d'Europe 1, je commis la plus grave erreur de ma carrière. Flatté sans doute que Jacques Abergel, le directeur de la régie publicitaire, me recommande auprès de Jean-Luc Lagardère, le président, j'acceptai cette offre alors que Pierre Sabbagh et Jacques Sallebert étaient sur les rangs. Ironie du sort, *Le Quotidien de Paris* annonça ma nomination le 24 mai, le jour de la disparition de Louis Merlin, l'homme qui avait créé le concept de la station vingt et un ans plus tôt et qui m'avait donné ma chance en mettant à l'antenne « Vous êtes formidables » et en m'en confiant l'animation.

Sans y avoir été réellement préparé, je me retrouvai donc du jour en lendemain à la tête de l'un des plus puissants médias de France. Certes, mes prérogatives ne s'étendaient pas à la rédaction. Jalouse de son indépendance, elle comptait dans ses rangs des journalistes de haute volée que certains qualifiaient d'incontrôlables. J'avais pour autant la charge de superviser l'ensemble des programmes et de veiller au bon fonctionnement d'une entreprise forte de quatre cents collaborateurs dont la plupart m'étaient inconnus.

Habitué avec TéciPress à coraquer une équipe réduite et polyvalente, composée davantage de compagnons que d'employés, j'avais brusquement changé d'échelle. Mais avais-je bien pris la mesure de la complexité de la tâche qui m'attendait ? Car, cogérée par l'État à travers la SOFIRAD et par Jean-Luc Lagardère, le puissant dirigeant d'une firme d'armement, Europe 1 était une machine délicate dans laquelle les enjeux financiers et politiques avaient un rôle majeur. Et je compris rapidement que les décisions importantes concernant la station se prenaient davantage à la corbeille de la Bourse, dans les agences de publicité et dans les antichambres des ministères que dans mon bureau.

Quelques années plus tôt, dans *Le Canard enchaîné*, un journaliste avait ironisé en affirmant que l'ORTF était dirigé en sous-main par le Parti communiste, les socialistes et un clan d'homosexuels. Et que, n'appartenant à aucune de ces catégories, je pouvais revendiquer fièrement mon indépendance !

Dirigeant Europe 1, je n'étais pas davantage assujetti à un parti politique, à une communauté ou à un groupe de pression, mais j'avais néanmoins le sentiment de n'avoir pas les coudées franches. Les orientations économiques de la station se décidaient sans moi et, dans une profession où les egos sont volontiers surdimensionnés, les rivalités entre animateurs empoisonnaient l'atmosphère.

Dans l'impossibilité déontologique de diriger la station et de poursuivre en parallèle l'animation de ma tranche de jeu matinale

rebaptisée « La grande corbeille », je la cédai à quelques fidèles de mon équipe, ne conservant à la télévision que la présentation trimestrielle de « Pièces à conviction ».

Très vite, je tournai en rond dans mon bureau directorial avec l'impression d'avoir été exilé loin de ceux qui constituaient ma véritable famille professionnelle. Quelques années plus tôt, pour nous agrandir, j'avais transféré les bureaux de Técipress de la rue de Miromesnil à la rue d'Astorg, à deux pas de la place Saint-Augustin. Et en mon absence, j'en avais confié la direction à Jean-Paul Rouland. Je n'en continuais pas moins à veiller à la bonne marche de nos projets. Dès lors, tiraillé entre Europe 1 et Técipress, il me fallait choisir. Trois mois après ma nomination, j'en avisai Jean-Luc Lagardère.

– Je me suis trompé. Je ne suis absolument pas fait pour ce poste. Je souhaite le quitter.

– Restez au moins un an, me dit le président. Si vous démissionnez maintenant, nous nous couvrirons de ridicule.

Ainsi, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, je tentai de gérer bon gré mal gré une station dont j'avais eu la naïveté de croire connaître tous les rouages.

Fort heureusement, mon passage par la rue François I^{er} n'eut pas que des inconvénients. J'y rencontrai des hommes remarquables avec lesquels j'eus la chance de mener à terme des projets d'envergure. Jean Serge fut l'un d'eux. Né à Rouen, homme de théâtre, de radio et de cinéma, époux de la comédienne Jacqueline Morane, Jean Serge était au sein d'Europe 1 le président de la société Promotion et Spectacles. Fourmillant d'idées, sympathique et cultivé, il comptait au nombre de ses amis une impressionnante brochette de talents, parmi lesquels Édith Piaf, Simone Signoret, Jeanne Moreau, Juliette Gréco, Jacques Brel, Georges Brassens, mais aussi Francis Carco, Louis Jouvet et Joseph Kessel...

Un jour, il fit irruption dans mon bureau et me demanda tout à trac :

– Si je vous dis « Carnaval de Paris », Pierre, que me répondez-vous ?

Je réfléchis un instant.

– Je vous répondrais cortège du Bœuf Gras et Fête des Blanchisseuses.

– Exact. *La Fête du Bœuf Gras* est mentionnée dans les annales dès la fin du XIII^e siècle et elle prit une ampleur gigantesque au XIX^e siècle, devenant *de facto* la Fête de Paris.

J'éclatai de rire.

– Où voulez-vous en venir ?

– Le Carnaval de Paris a progressivement disparu sous le Second

Empire, poursuivit l'autre sans s'émouvoir. Sans doute chassé des rues populaires par les grands travaux entrepris par le baron Haussmann.

– Allez droit au but, Jean.

– J'aimerais que nous réhabilitions, grâce à Europe 1, un grand carnaval. Les Parisiens s'ennuient.

– Bonne idée. Comment voyez-vous la chose ?

– Pour éviter d'encombrer les grands axes de la capitale, nous pourrions utiliser la Seine. En guise de chars, un train de bateaux remonterait le fleuve jusqu'à la hauteur de l'Hôtel de Ville. Sur chacun d'entre eux se produiraient des troupes venues du monde entier. Le public assisterait au spectacle depuis les quais.

– Avec danse, musique et confettis.

– Avec lumières et feux d'artifice, renchérit Jean Serge, heureux de me voir enthousiaste.

Nous nous mîmes au travail. Tandis que le directeur en charge des opérations spéciales d'Europe 1 prenait contact, de la Belgique au Brésil, avec des confréries carnavalesques, j'allai rencontrer Jacques Chirac, alors maire de Paris, pour l'entretenir du projet.

– Je suis partant, mon cher Bellemare, me dit le futur président de la République. Mais...

– Mais ?

– Si vous voulez utiliser la Seine comme terrain de jeu, il vous faudra aller voir Jean Bruel, le patron des Bateaux-Mouches. Vous le trouverez à bord du *Corbillard*, son navire-amiral amarré près du Pont-Neuf. Lui seul peut vous accorder l'autorisation d'organiser votre carnaval.

Comme je restais abasourdi, Chirac eut un geste désinvolte de la main, comme s'il chassait un obstacle invisible.

– Drôle de bonhomme, ce Jean Bruel ! On le dit même dangereux.

Et le maire de Paris ajouta :

– Alors, de deux choses l'une : soit vous sympathisez, et Bruel se mettra en quatre pour vous être agréable...

– Soit ?

– Soit, si ça ne colle pas entre vous, Chérif, son garde du corps, un ancien catcheur, vous jettera à la baille !

Quelques jours plus tard, je franchis la passerelle du *Corbillard*. Une statue en bronze avait été érigée sur le pont. Elle représentait le colonel Bastien-Thiry qui avait été exécuté après l'attentat raté contre de Gaulle au Petit-Clamart. Cette vision fugitive me glaça le sang. Je dégringolai une volée de marches et me retrouvai dans une vaste pièce lambrissée où un homme massif m'accueillit. Il m'offrit un siège. Mon regard erra un instant sur les murs. Sur une photographie en noir et

blanc, je reconnus le portrait de Bouvier de la Chapelle, l'assassin de l'amiral Darlan. Puis mes yeux se portèrent sur le bureau du directeur de la Société parisienne de navigation touristique. Un pistolet de gros calibre était posé en bonne place à portée de sa main. Le ton de la conversation était donné.

– Avant de vous entendre, je vais vous raconter en deux mots mon histoire, me dit mon interlocuteur, en se carrant dans son fauteuil. Je suis petit-fils de charpentier et fils de tanneur. Résistant de la première heure, para-commando, je me suis fait trouer la peau pour libérer la France. À la fin de la guerre, les gaullistes m'ont déçu. Je suis parti au Mexique. J'ai acheté une hacienda et j'ai eu l'idée d'inséminer des vaches zébu avec des taureaux charolais. Je rapportai de Bourgogne leur semence dans des bouteilles Thermos. Un jour, en 1948, je suis allé voir un film à l'Alliance française de Mexico. C'était *Le Diable au corps* d'Autant-Lara, avec Micheline Presle et Gérard Philipe dans les rôles principaux. À un moment donné, les amants se retrouvent sur le pont d'un bateau-mouche qui descend la Seine. Mon sang n'a fait qu'un tour. Ce bateau, *Le Corbillard*, que vous honorez à l'instant même de votre présence, était à moi. Ma famille me l'avait acheté avant-guerre, avant qu'il ne soit réquisitionné par les Allemands. Je suis immédiatement rentré à Paris pour le récupérer. Ce ne fut pas chose facile, mais j'y suis parvenu. Je suis ensuite allé en Hollande faire construire d'autres bateaux pour augmenter ma flotte. J'en ai quinze aujourd'hui. Ils transportent dix mille touristes par jour. Mais les débuts ont été difficiles. J'ai fait plusieurs fois faillite. Sans l'aide de ma femme, Nicole de Buron qui, comme vous le savez sans doute, est l'auteur de romans et de la série télévisée *Les Saintes chéries*, je n'en serais pas là.

J'avais écouté Bruel sans l'interrompre. Bien que vraisemblablement lié à l'extrême droite, ce personnage ne m'était pas entièrement antipathique. C'était un aventurier, une tête brûlée. Je lui racontai à mon tour le projet du « Carnaval des Carnavals ».

– Vos bateaux-mouches, qui resteront à quai, constitueront les meilleurs emplacements pour assister à la fête. Libre à vous, naturellement, de pratiquer auprès des passagers les tarifs que vous souhaitez.

Jean Bruel comprit l'intérêt qu'il pouvait tirer de la situation. Il me donna son accord. Inutile d'établir de contrat avec ce genre de personne. Nous nous serrâmes la main et l'affaire fut conclue.

Bien des années plus tard, en juillet 2003, j'appris par la presse la mort mystérieuse de Jean Bruel. Âgé de quatre-vingt-six ans, il avait apparemment succombé à un arrêt cardiaque au volant de sa Mercedes 600 garée sur le parking de la gare de Chilly-Mazarin. Mais une enquête avait été ouverte par la police judiciaire, car le directeur

des Bateaux-Mouches avait signalé par téléphone, quelques minutes auparavant, avoir été pris en chasse et agressé par les occupants d'une BMW. Ils l'auraient délesté d'une mallette contenant des documents confidentiels et une forte somme.

Après six mois d'organisation et d'intenses préparatifs, le « Carnaval des Carnavals » se déroula au mois de juin 1977 devant un public de plus d'un million de spectateurs. Durant la journée, des groupes carnavalesques défilèrent dans les rues de Paris, notamment l'école de samba Beija-Flor de Rio de Janeiro, les Gilles de Binche, et la reine du Carnaval de Valence ; le soir, vingt troupes du monde entier assurèrent le spectacle à bord de barges défilant sur la Seine.

Nous récidivâmes en juin 1978. Cette fois, douze troupes se produisirent de la place de la Concorde à l'Hôtel de Ville : le Brésil et la Hollande, la Pologne et le Maroc, la Suisse et le Portugal, la Grèce et la Guadeloupe. Deux millions de Parisiens et de touristes se pressèrent le long d'un itinéraire jalonné de panneaux d'Europe 1. Le soir, pour célébrer l'anniversaire de Tino Rossi, deux barges remontèrent la Seine. La première rassemblait les plus grandes vedettes de la chanson, celle qui suivait à une encablure étant réservée aux artificiers. Les bateaux firent quatre arrêts d'une demi-heure pour offrir des concerts au public massé sur les berges du fleuve. Chaque séquence musicale était ponctuée de magnifiques feux d'artifice tirés depuis la seconde péniche. Je commentai le spectacle en direct sur l'antenne d'Europe 1. Aux dires de mes proches, pris dans le feu de l'action et mon épaisse chevelure dispersée aux quatre vents, je ressemblais vaguement à Beethoven ! Pour clore cette soirée mémorable, Tino Rossi donna un minirécital sur la place de l'Hôtel de Ville pleine à craquer.

De 1977 à 1979, Jean Serge organisa également les Olympiades d'Europe 1. La première du nom se tint au Club Med de Marrakech et réunit pendant quatre jours et quatre nuits les cinquante stars inscrites au hit-parade de la chanson française. En fait, au prétexte de participer à de pseudo-compétitions sportives, les vedettes « renvoyaient l'ascenseur » à la station qui remplissait ses programmes de leurs tubes et assurait leur promotion. Je n'ai jamais beaucoup apprécié ces rassemblements festifs qui mêlent show-biz, mondanités et divertissements de patronage. Mais, compte tenu de mes nouvelles fonctions, je ne pouvais pas m'y soustraire.

Dans ce domaine, un souvenir cocasse me revient cependant en mémoire. En 1980, nous avons été invités Roselyne et moi à participer à Dakar à la remise des « Kangourous d'or » de *Télé-Poche*, récompenses télévisuelles qui s'inspiraient des « Sept d'or » du

magazine concurrent. Le matin du second jour, nous décidâmes d'aller visiter l'île de Gorée en compagnie d'Henri Salvador et d'Eddie Barclay. Après avoir pris la chaloupe, nous débarquâmes dans ce haut lieu de la mémoire africaine, puisque ce fut dans les geôles du fort qu'aux XVII^e et XVIII^e siècles furent entassés dans des conditions épouvantables les esclaves destinés aux Amériques. Au détour d'un lacy de ruelles ombragées, nous vîmes deux matelots de la marine française disputer une partie de pétanque. Salvador les interpella avec sa verve coutumière :

– Eh ben, qu'est-ce que vous faites là, les p'tits gars ?

Les marins expliquèrent que la marine nationale possédait une garnison sur l'île et qu'ils y effectuaient leur service militaire.

– Et ça marche, les boules ? demanda l'humoriste, en saisissant le bras d'Eddie Barclay.

Il était admis, de Saint-Tropez à Ramatuelle, que les deux compères étaient les rois du cochonnet.

Les garçons haussèrent modestement les épaules.

– Ça vous dirait qu'on se joigne à vous ?

Intimidés par notre présence, les matelots ne surent que dire. Henri poussa l'avantage.

– On intéresserait la partie à, disons, 100 francs.

Les marins acquiescèrent et distribuèrent les boules.

Salvador et Barclay se lancèrent dans la compétition, bien décidés à infliger une correction à ceux qu'ils prenaient pour des néophytes. Mal leur en a pris. Les matelots étaient des champions et, en moins d'une heure, ils avaient vidé les poches de leurs adversaires. De retour vers Dakar, secoués de fous rires, ma femme et moi entendions maugréer Henri Salvador à l'arrière de la chaloupe.

– Des pioupious ! Vous vous rendez compte, nous nous sommes fait proprement rétamé par des gamins de vingt ans ! Surtout, ne le dites à personne !

Le lendemain, on nous annonça l'arrivée impromptue d'Alain Delon. Sa réputation le précédant, je redoutais un peu de faire sa connaissance. Il s'avéra pourtant charmant. Le soir même, il devait regagner Paris à bord du Concorde en provenance de Rio. Sur cet itinéraire, Dakar n'était qu'une escale technique, mais exceptionnellement Air France avait accepté de prendre la vedette à son bord. Au fil de la conversation, je dus dire à Delon que j'étais attendu d'urgence à Paris. Il intercédait en ma faveur et nous rentrâmes ensemble dans le supersonique, invités dans la cabine de pilotage. Le commandant de bord chercha-t-il à nous impressionner ? Il battit le record de vitesse entre Dakar et Paris.

– Vous rendez-vous compte, messieurs, que nous volons à plus de Mach 2.2 et que nous sommes vêtus de simples chemisettes ? nous dit-

il. Dans les avions de chasse volant à cette vitesse, les pilotes sont engoncés dans des combinaisons pressurisées.

Nous fûmes également très impressionnés par le travail du mécanicien de bord qui ne cessa d'actionner des manettes placées sous un énorme tableau débordant de cadrans.

– Je répartis les charges, nous expliqua-t-il. Le poids du carburant s'équilibre entre les réservoirs, de telle sorte que le centrage de l'appareil s'adapte à sa vitesse.

Une réflexion de Gabriel Voisin, le pionnier de l'aviation que j'avais interviewé dans mon émission « Témoins » peu avant sa mort, me revint en mémoire.

– Le Concorde sera le premier avion qui ne sera pas un Blériot, m'avait-il dit énigmatiquement.

– Que voulez-vous dire ? avais-je demandé.

– Il sera le premier aéronef qui n'aura pas été conçu en fonction d'un centrage fixe.

En regardant le mécanicien s'activer sur ses vannes et pistons, et tandis que nous filions dans un ciel d'encre à 2 400 km/h, je compris ce que Gabriel Voisin avait voulu dire.

Je dois à Francis Morane, le fils de Jean Serge, l'un des moments les plus émouvants de ma vie. Pour se distinguer de son père pour lequel il assurait la mise en scène des spectacles, Francis avait pris le nom patronymique de sa mère. Garçon d'une extrême gentillesse et d'une foi fervente, Francis Morane avait été chargé d'organiser, en 1977, la première compétition handisport jamais disputée en France. Et il m'avait demandé de la commenter en direct pour Europe 1. Nous nous rendîmes à Saint-Étienne et nous installâmes sur les gradins du stade Geoffroy-Guichard. En mon absence, Francis avait organisé les répétitions afin que tout fût prêt quand j'arriverais.

– Nous commencerons par la cérémonie d'ouverture, me dit-il. Les athlètes se présenteront en cortège. Ils feront le tour du stade et sortiront sous les tribunes.

Francis me tendit une feuille dactylographiée.

– Voici la liste des compétiteurs.

Je pris contact avec le studio de Paris pour caler le début de l'émission et fis des essais de voix avec mes techniciens. À l'heure prévue, les premiers sportifs entrèrent dans le stade et je restai précisément... sans voix. Une cinquantaine d'hommes et de femmes avançaient sur la cendrée. Les uns actionnaient des fauteuils roulants, d'autres, unijambistes, boîtaient sur des béquilles ou des cannes anglaises. Les aveugles et les malvoyants se laissaient guider par des camarades affectés par d'autres handicaps. Loin d'être triste et pitoyable, cette petite troupe manifestait une authentique gaieté. Les

athlètes semblaient fiers de prendre part à des compétitions dont ils avaient été jusque-là exclus. Ma gorge se serra. Des larmes me montèrent aux yeux. Ma voix se brisa net. Incapable de prononcer un mot, je tendis par réflexe le micro devant moi pour qu'au moins, les auditeurs puissent entendre la rumeur joyeuse qui montait du stade. Je dus faire un effort considérable pour ne pas éclater en sanglots tant le spectacle me bouleversait. J'avais devant moi un échantillon d'humanité d'une poignante beauté. Une force intacte. Un optimisme triomphant. Au bout d'une minute, qui me parut une éternité, je pus enfin articuler mes premiers mots.

Francis Morane poursuivit sa brillante carrière en mettant notamment en scène des comédies musicales comme *Mayflower* ou la première version de *Starmania*. Il réalisa également *La Nuit des merveilles* avec cinq cents acteurs sur le parvis de Notre-Dame de Paris et *La Symphonie historique du château de Bidache*, avec neuf cents comédiens, dans les Pyrénées-Atlantiques. Il décéda prématurément en 2002 à l'âge de soixante-deux ans. J'en fus bien attristé.

Comme j'en avais convenu avec Jean-Luc Lagardère, un an après ma prise de fonction, je démissionnai de mon poste de directeur général adjoint d'Europe 1. Je retrouvai ma liberté avec la joie qu'éprouve un collégien lorsqu'il quitte la pension où il a été enfermé pendant des mois. Après de longues vacances passées en mer avec les miens, je comptais bien mettre en chantier une moisson de nouveaux projets.

43 Un marin à terre

Un bateau m'avait toujours fait rêver : le Minorca des chantiers navals italiens Baglietto où avait été construit l'Ischia, le beau 16 mètres que j'avais la chance de piloter depuis quelques années. Le Minorca avait été une redoutable vedette lance-torpilles qui s'était illustrée dans la Marine italienne durant la Seconde Guerre mondiale. Désarmé, désormais construit en version civile, ce yacht mythique de 20 mètres était couvert d'acajou et filait à 35 nœuds. La puissance de ses deux moteurs 18 cylindres de 1 050 CV chacun était d'ailleurs en partie responsable de sa rareté. Car, manœuvrés par des capitaines trop impulsifs, nombre d'entre eux étaient allés s'écraser sur des récifs. Il en restait peu d'exemplaires en circulation. Et ceux qui étaient encore disponibles se vendaient à des prix astronomiques. N'étant pas roi de l'acier ou prince saoudien, la possession d'un tel bateau faisait donc partie de mes chimères. Pourtant, à la manière des amoureux qui ne peuvent s'empêcher de parler de leur belle, je ne manquais pas une occasion de me renseigner auprès de mes connaissances dans les ports où nous faisons escale.

– Vous ne connaissiez pas un Minorca à vendre d'occasion, par hasard ? demandais-je à qui voulait m'entendre.

Un jour, en septembre 1980, dans le port de Portofino, mon cœur s'accéléra lorsqu'un capitaine italien prononça enfin les mots magiques :

– Vous cherchez un Minorca, je crois ? J'en connais un à vendre dans le port militaire de La Spezia, me dit-il.

Puis, dans le but sans doute de devancer ma déception, il ajouta aussitôt :

– Son prix est abordable, paraît-il. Il appartenait à Henri Théodore Pigozzi, le fondateur de la firme Simca. M. Pigozzi est décédé et sa famille veut s'en défaire.

– Pour quelle raison ?

– Sa veuve et ses enfants ont vécu trop de moments délicieux à son bord. Maintenant que le patriarche n'est plus, ils veulent tourner la page.

Je pris aussitôt contact avec les vendeurs, demandai au directeur des chantiers Baglietto de m'accompagner et nous filâmes à La Spezia expertiser la perle rare. Je fus comblé au-delà de mes espérances. Car non seulement le Minorca était en parfait état puisqu'il avait été entretenu en cale sèche par deux marins, mais l'offre de vente, effectivement très raisonnable, incluait l'ensemble de l'accastillage. Ainsi, en achetant le bateau, j'acquerrais du même coup la vaisselle, le linge de table et de cabine, et les objets signés par les plus grandes maisons françaises et italiennes de décoration. Le prix relativement

modique s'expliquait par le fait que les *vingtages*, les vieux bateaux en bois précieux, étaient passés de mode, les plaisanciers leur préférant désormais les yachts en matières synthétiques plus faciles à entretenir.

– Il vous faudra néanmoins faire quelques menues réparations, me prévint le directeur des chantiers Baglietto. Certaines pièces mécaniques ont séché.

Quelques semaines plus tard, une fois l'affaire conclue et les moteurs restaurés, nous fîmes une courte croisière en Corse. Par souci de sécurité, je pris à bord mon marin et un mécanicien. Puis, rebaptisé du nom de ma fille cadette, le bateau fut confié aux bons soins du chantier pour un toilettage complet, comprenant réfection des peintures et vernis.

L'été suivant, j'allai le récupérer dans le port de Lavagna. J'engageai un second marin à l'année et nous prîmes la mer en direction de Nice où je voulais m'acquitter rapidement des formalités douanières pour être en règle avec les affaires maritimes. Nous étions au mois de juillet 1981 et je n'étais pas au bout de mes surprises...

– Vous voulez *vraiment* importer un Minorca ? insista le douanier, s'adressant à moi comme à un fou.

– Oui, absolument.

– Mais, monsieur Bellemare, en France, les choses ont changé. Ce n'est plus pareil. Les socialistes sont au pouvoir. D'ailleurs, M. Deferre a lui-même vendu son yacht. Vous ne voulez pas plutôt immatriculer votre bateau à Monaco ? Après tout, c'est la porte à côté.

Cette conversation m'amusait follement. Les douaniers de la République imaginaient-ils les hommes du gouvernement un couteau entre les dents, prêts à dépecer les contribuables qui auraient l'outrecuidance d'afficher des signes extérieurs de richesse ? Je maintins ma position. Je n'avais rien à cacher. Et je voulais que mon bateau fût enregistré en France.

– Comme vous voudrez, me dit le douanier en désespoir de cause. Après tout, c'est votre affaire si vous voulez vous faire matraquer par le fisc !

À la barre du *Maria Pia*, je goûtai des journées de pur bonheur. Filant comme une flèche, le bateau nous permettait de rallier Saint-Tropez à la Corse en moins de quatre heures. Et lorsque nous naviguions au large des côtes italiennes, il n'était pas rare que les bateaux que nous croisions fassent brusquement demi-tour pour permettre à ceux qui étaient à bord d'admirer de plus près le Minorca, comme s'il faisait partie de leur patrimoine national au même titre qu'une fresque de Piero della Francesca ou qu'une Ferrari millésimée.

Au cours des années suivantes, nous allongeâmes nos trajets. Nous

allâmes musarder dans l'archipel des Kornati sur la côte dalmate, lorsque la Yougoslavie n'avait pas encore été mise à feu et à sang par les guerres successives. Au nombre de plusieurs dizaines, certains minuscules, ces chapelets d'îles arides avaient été classés réserve naturelle. Pour assurer leur protection, des étudiants écologistes patrouillaient bénévolement en Zodiac. Ils accostaient les bateaux et expliquaient gentiment aux plaisanciers les règles de bonne conduite et, moyennant un peu d'argent, leur délivraient un permis de mouillage. Un jour, je fus intrigué de constater que la surface de certaines de ces îles était couverte de murets de pierres sèches et de maisons en ruines. À ma demande, les étudiants me fournirent l'explication. Bien des années plus tôt, un incendie s'était déclaré, brûlant tout sur son passage. Des flammèches s'étaient propagées du nord au sud, d'îlot en îlot, et avaient ravagé des villages de pêcheurs et d'éleveurs de moutons. Ce lieu devenu maudit était resté inhabité. Accueillant flore et faune sauvages, il s'était peu à peu transformé en sanctuaire paradisiaque.

Un autre été, nous poussâmes le bateau jusqu'à la pointe nord-ouest de la Sardaigne. Alors que nous avions mouillé devant l'île d'Asinara, je vis sur une route côtière une camionnette de carabinieri foncer droit vers nous. Elle freina des quatre roues dans un nuage de poussière. Quatre hommes en jaillirent. Ils pointèrent leurs armes dans notre direction et firent feu sans sommation. Des balles sifflèrent au-dessus de nos têtes. Dans la confusion qui régna un instant sur le bateau, *Maria Pia* tomba à l'eau. Tandis que ma femme s'employait à la repêcher, je remontai l'ancre en catastrophe et poussai les moteurs à fond pour prendre le large. Notre départ fut salué par une nouvelle salve, qui ricocha sur l'eau tout autour du bateau. Je compris plus tard la raison de cet accueil réfrigérant : l'île d'Asinara abritait une prison de haute sécurité dans laquelle étaient détenus des membres de la mafia et des Brigades rouges. Or, si les cartes maritimes italiennes mentionnaient sans ambiguïté que toute approche du secteur était interdite, les cartes françaises que j'utilisais ce jour-là ne le signalaient pas.

Une autre mésaventure analogue nous surprit l'année suivante dans le golfe de Tarente, dans la cambrure de la botte italienne. Par étourderie, le marin de quart avait mouillé l'ancre dans une zone de manœuvres de la marine transalpine. Une nouvelle fois, nous déguerpîmes en catastrophe sous les déflagrations.

Plus tard encore, nous secourûmes un bateau en perdition dans une mer déchaînée. Moteur en panne, des bourrasques de vent le poussaient vers des rochers. Nous l'amarrâmes au nôtre et le remorquâmes jusqu'au port de Gênes.

Ces vacances de rêve à bord du *Maria Pia* s'achevèrent brutalement en 1989 lorsque l'un des moteurs cassa. Le faire remplacer aurait été plus onéreux que ce que m'avait coûté le bateau à l'achat neuf ans plus tôt. Issus de technologies militaires, usinés en alliages spéciaux ultralégers, dotés de carters secs, ces moteurs sophistiqués valaient leur pesant d'or. Consommant 250 litres de gazole et 30 litres d'huile à l'heure, le *Minorca* s'était révélé un gouffre financier, les frais d'entretien annuels représentant à eux seuls l'équivalent de 10% de sa valeur. Mais dans ma conception traditionnelle de la marine, un yacht quel qu'il fût ne méritait pas de ressembler à une épave. Et pour qu'il demeurât impeccable, encore fallait-il qu'il fût remis à neuf tous les ans.

Je me suis amusé à calculer un jour, qu'au cours de ma vie, j'ai sans doute englouti dans les sept bateaux que j'ai possédés des sommes équivalentes à celles qui m'auraient permis d'acheter deux châteaux en France. Avec jardins et dépendances !

Après avoir trouvé acquéreur pour le *Maria Pia* auprès de l'un des leaders du Parti socialiste italien, qui d'ailleurs fut emprisonné peu après pour corruption, je m'associai à un avocat milanais pour acheter à parts égales le 19 mètres personnel du patron des chantiers Baglietto, qui venait de mourir. C'est ainsi que nous nous partageâmes en bonne intelligence pendant huit ans *L'Emelmar*. Chaque année, nous décidions ensemble du lieu de la passation. Nous confierions-nous la barre dans un port français, italien, grec ou turc ?

Le souvenir le plus mémorable que je conserve de ce bateau fut le passage du canal de Corinthe. Cette voie d'eau artificielle relie le golfe éponyme au golfe de Salonique, dans la mer Égée. Long de plus de 6 kilomètres mais large de 21 mètres seulement, il permet d'éviter aux navires de moins de 10000 tonnes un détour de 400 kilomètres autour de la péninsule. La première tentative de percement fut attribuée à l'empereur Néron qui, pour ce faire, réquisitionna en l'an 67 dix mille prisonniers juifs. En vain. La tâche s'avéra insurmontable. Seul Hercule sans doute aurait pu en venir à bout, en ajoutant ce chantier à la liste des douze travaux fabuleux qu'il avait accomplis ! Il fallut attendre plus de mille huit cents ans pour que, sur une initiative française, le canal soit enfin creusé et inauguré en 1893.

Compte tenu de l'extrême étroitesse du chenal, les navires forment convoi en sens alterné. Celui de plus fort tonnage navigue en tête, tracté par un remorqueur. À la barre de *L'Emelmar*, je fermai la marche. S'engouffrer dans ce canyon aux parois vertigineuses nous procura une sensation extraordinaire. Ce fut comme si nous avions brusquement changé d'échelle. Comme si le monde s'était refermé sur nous. Nous progressions lentement à travers les échos que renvoyait la roche avec pour tout horizon une mince bande de ciel bleu au-dessus

de nos têtes.

En 1996, je mis un terme à mes activités de chef d'entreprise en vendant ma société Técipress et ses filiales à M6. Je profitai de cette liquidation pour céder à mon associé ma part du bateau. Pour autant, ma femme et moi ne renonçâmes pas tout à fait aux joies de la navigation. Pendant quelques années encore, nous louâmes de beaux voiliers avec équipage en Turquie et dans les Caraïbes. Puis nous y renonçâmes définitivement en nous installant dans notre maison du Périgord. Ma santé s'était altérée après les deux interventions cardiovasculaires que j'avais subies, et je ne me sentais plus la force de faire face à toutes les situations quand la mer durcissait. D'autre part, les règles de courtoisie qui avaient prévalu pendant des années entre navigateurs appartenaient maintenant à un temps révolu. Les vols de bateaux se multipliaient et, au mouillage, il n'était pas rare de devoir supporter la présence de voisins désobligeants.

Je décidai donc sans nostalgie de tourner la page. Pour faire table rase de cette période, je vendis par la même occasion ma collection de maquettes et d'objets de marine. Je m'accordai néanmoins une ultime folie : je fis réaliser, à Nantes, la réplique du *Maria Pia* par des modélistes navals œuvrant en temps ordinaire pour le compte de la marine nationale. Cette magnifique maquette d'environ 2 mètres, qui nécessita plus d'un an de travail, trône aujourd'hui dans une aile de notre maison périgourdine. Les soirs d'hiver, quand les champs sont couverts de neige et qu'ânes et chèvres sont frileusement blottis dans leurs étables, je la contemple dans ses moindres détails. Et le ciel azuré de la Méditerranée, les paquets d'embruns, les rires des jours heureux me reviennent en mémoire. Comme des rafales de mistral qui me feraient tourner la tête...

L'ombre d'un regret vient parfois m'attrister : pourquoi n'ai-je jamais pris le temps de franchir le cap Horn ?

44 Au nom de l'amour

Avec « Pièces à conviction », j'avais imaginé m'associer à un candidat pour jouer contre mon équipe, troquant ainsi en partie mon rôle d'animateur contre celui de compétiteur. Cette formule convenant bien à mon tempérament ludique, je récidivai de 1980 à 1982 avec « Les paris de TF1 ». Cette tranche de jeux quotidienne de treize minutes précédait la diffusion du journal du soir. Imaginé par Jean-Paul Rouland, Claude Olivier, le réalisateur Georges Folgoas et moi, ce divertissement bon enfant connut tout de suite un immense succès.

Dans un premier temps, un invité vedette prétendait posséder un savoir-faire particulier, un don inhabituel, une botte secrète. Ainsi voyait-on, par exemple, Daniel Prévost déguisé en Guillaume Tell affirmer devant la caméra appartenir à la compagnie des arbalétriers de Ville-d'Avray. Tandis que le comédien plaçait un carreau sur son engin et actionnait le mécanisme pour bander la corde, Jean-Paul Rouland, une pomme sur la tête, se tenait peureusement, le dos contre une cible, quelques mètres plus loin. Puis Jean-Paul se retirait précipitamment. La pomme restait en place. Prévost décochait la flèche. Venait ensuite, filmé en contre-champ, un gros plan du trait transperçant la pomme. Daniel Prévost était-il l'auteur du tir ? Ou s'agissait-il d'une supercherie, le découpage technique du film permettant tous les trucages. Le candidat et moi avions une minute pour interroger l'auteur de l'exploit présumé, notre but étant naturellement de le pousser à s'embrouiller dans ses explications. Si un doute subsistait dans nos esprits, nous demandions aux cent personnes présentes dans le studio de voter pour ou contre l'authenticité de la démonstration. Un tableau électronique comptabilisait les réponses. Fort de cette indication, le candidat et moi faisions notre choix, qui pouvait d'ailleurs être différent. Enfin, une courte séquence filmée, réalisée cette fois sans trucage, révélait la vérité. Une cagnotte de 750 francs était empochée chaque jour par le candidat victorieux ou remise en jeu en cas d'échec.

En 1981, après l'élection de François Mitterrand, un vent de panique souffla sur la télévision. Si les journalistes sympathisants du régime précédent furent les premiers visés, l'épuration s'étendit rapidement aux autres secteurs. C'est ainsi que Catherine Anglade, Maritie et Gilbert Carpentier, entre autres producteurs, furent mis à pied sans ménagement.

Bien que réprouvant cette chasse aux sorcières, je ne me sentais pas concerné. Mon passé de gréviste de la première heure en Mai 1968 me valait même de bénéficier d'une sorte d'immunité. Par ailleurs, après avoir été licencié de l'ORTF, lorsque André Harris et Alain de

Sédouy réalisèrent *Français si vous saviez*, un remarquable documentaire sur les années d'Occupation, je les avais soutenus sur l'antenne d'Europe 1. C'est l'une des raisons qui expliqua sans doute que Harris, devenu le nouveau président de TF1, me contacta dès sa prise de fonction.

– Pierre, nous faisons table rase du passé, m'annonça-t-il. À partir de la rentrée, nous ne mettrons à l'antenne que de nouvelles émissions. Réfléchissez à un concept pour remplacer « Les paris de TF1 ».

Je plaidai ma cause avec véhémence.

– Mais André, il s'agit d'une émission de pur divertissement, sollicitée par le public. Elle ne contient absolument rien de politique. Pourquoi vouloir la supprimer ?

Le nouveau patron de TF1 se montra inflexible. Cependant, pour faire bonne mesure, il m'offrit en prime la tranche du dimanche après-midi. Je la découpai en trois longues séquences. M'en réservant une pour accueillir de nouveaux conteurs, j'offris les autres aux Carpentier et à Catherine Anglade. Puis, associé à Jean Bardin, je remplaçai à contrecœur « Les paris de TF1 » par « Vous pouvez compter sur nous », une émission quotidienne au service des citoyens et des consommateurs. Querelles de voisinage, tracas administratifs, sauvegarde du patrimoine national, cas sociaux litigieux... en un an nous traitâmes plus de 200 affaires à travers reportages et enquêtes. À l'instar de ce que j'avais fait quelques années plus tôt sur Europe 1, mon rôle dans cette émission s'apparentait à celui d'un médiateur prenant la défense des sans-voix et, en cas de conflit, sollicitant la compréhension mutuelle des protagonistes.

En 1984, Serge Moati, le directeur général de France 3, me contacta à son tour.

– J'aimerais faire une grande émission, le samedi après-midi, sur le thème de l'amour, me dit-il. Auriez-vous des idées ?

– Nous en trouverons, affirmai-je, en mettant aussitôt mon équipe au travail.

De toute ma carrière, ce fut la première et unique fois qu'un directeur de chaîne m'offrit une tranche de programme sans que je fusse obligé de monter au créneau pour offrir mes services.

À la rentrée de septembre, le concept d'« Au nom de l'amour » voyait le jour. À l'origine il s'agissait de demander aux téléspectateurs de nous raconter par écrit une belle histoire d'amour qui s'était achevée par une séparation brutale due à la disparition inexpliquée de l'un des amants. Pour paraphraser *Le Tourbillon de la vie*, la chanson magnifiquement interprétée par Jeanne Moreau, « des hommes et des femmes s'étaient connus, s'étaient reconnus, et s'étaient perdus de

vue ». Notre équipe d'enquêtrices et de reporters avait la lourde charge de retrouver la trace d'ex-amoureux qui, dans la majorité des cas, s'étaient volatilisés depuis des décennies.

Si aujourd'hui Internet offre la possibilité de localiser à peu près n'importe qui sur la surface de la planète, au milieu des années 1980 nous n'avions à notre disposition que l'antique Minitel des PTT. Cet appareil, néanmoins révolutionnaire pour l'époque, permettait notamment d'accéder aux annuaires téléphoniques de la plupart des pays. Outil précieux voire indispensable lorsqu'il s'agissait d'obtenir le numéro de téléphone d'un habitant de New York ou de Buenos Aires.

Nos premiers résultats furent mitigés. Parfois la personne recherchée s'avérait être décédée, et je devais annoncer avec toute la délicatesse dont j'étais capable la triste nouvelle à son amant ou à sa maîtresse d'autrefois. Dans d'autres cas, la fuite du temps avait sublimé les souvenirs, un flirt à peine ébauché se transformant, des années plus tard, en passion dévorante. Je me souviens par exemple qu'une correspondante nous avait raconté, dans une lettre pleine de charme, son premier amour. Âgée alors d'une quinzaine d'années, Irène vivait dans les faubourgs de Tunis pendant la Seconde Guerre mondiale. À l'occasion d'une vente de charité, elle avait fait la connaissance d'Henry de Sousa, un jeune pilote américain. Depuis leur rencontre, la jeune fille attendait chaque soir d'apercevoir l'avion de son amoureux frôler la terrasse de sa maison en battant des ailes. À la fin de la guerre, Henry s'envola définitivement vers les États-Unis, laissant Irène inconsolable.

L'histoire nous parut suffisamment émouvante pour que nous entreprenions des recherches auprès des archives de l'US Air Force. Nous localisâmes l'ancien pilote à Mamaroneck, dans la grande banlieue de New York. L'un de nos reporters se rendit sur place pour le rencontrer. Henry de Sousa n'avait conservé aucun souvenir de la jeune fille. Alléché par la perspective de se voir offrir un séjour à Paris, il accepta néanmoins notre invitation à la condition que sa femme l'accompagnât. Les retrouvailles furent un fiasco. Face à une quinquagénaire encore énamourée, le grand-père new-yorkais fut incapable de manifester la moindre émotion à son égard !

Au bout de quelques semaines, la nature des demandes émanant des téléspectateurs s'étendit à d'autres domaines. Nous reçûmes un courrier considérable de parents à la recherche de leurs enfants disparus.

Ainsi, dans l'espoir de retrouver deux autostoppeuses belges de vingt-deux ans, Marie-Agnès Cordonnier et Françoise Bruyère, disparues dans la région mâconnaise, nous mobilisâmes forces de gendarmerie et bénévoles. Une immense battue fut organisée pour

ratissier toute la zone entre Mâcon et Pont d'Ain, passage obligé vers les Alpes où voulaient se rendre les jeunes filles. Les routiers furent mis à contribution. Vingt-cinq mille affiches furent placardées ou distribuées. Plus de cent radiesthésistes prêtèrent leur concours. Dans le but d'éveiller des souvenirs et de recueillir des témoignages, des comédiennes, vêtues à l'identique des disparues, refirent devant nos caméras le trajet exact qu'elles avaient emprunté. Malheureusement, tous les efforts déployés ne nous permirent pas de fournir d'indices à la police et aux familles.

Dans cette catégorie d'émissions, celle qui est restée dans les annales comme ayant été l'une des plus émouvantes jamais diffusées à la télévision me valut également la plus grande peur de ma vie. Nous reçûmes un jour une lettre pathétique d'un certain Nicolas Schmidt. Il nous disait avoir été envoyé de force en Allemagne au début de la Seconde Guerre mondiale, dans le cadre du Service du travail obligatoire. Peu après son arrivée dans l'usine d'armement où il avait été affecté dans la banlieue de Berlin, il fit la connaissance de Denise, une jeune ouvrière réquisitionnée elle aussi. Lorsque cette dernière fut enceinte de ses œuvres, ils regagnèrent tous deux la Belgique et Denise accoucha d'un garçon. La famille de Nicolas s'opposa à cette union et, un jour, la jeune femme disparut avec son enfant et ne donna plus jamais signe de vie. Depuis quarante ans, Nicolas Schmidt vivait toujours dans l'obsession de connaître son fils. Au point même d'aménager une chambre dans les maisons qu'il habitait, afin de pouvoir l'accueillir le jour où il serait enfin parvenu à le retrouver. Nous menâmes une longue enquête et, du Mans à Paris, parvînmes à retrouver la trace de l'ombre de Denise. Car, au terme d'une existence qui avait ressemblé à une descente aux enfers, la jeune femme était prématurément décédée en 1956, abandonnant son garçon aux bons soins d'une famille d'accueil. Trente ans plus tard, devenu photographe et père de famille, ce dernier vivait à Berlin. Et par une coïncidence extraordinaire, non loin de l'endroit où il avait été conçu.

Lorsque j'appris, sur le plateau d'« Au nom de l'amour », la bonne nouvelle à Nicolas Schmidt, je le vis se prendre la tête dans les mains et pousser une sorte de râle. Peu après, son fils fit son apparition. La ressemblance entre les deux hommes était hallucinante : même taille, même implantation et longueur de barbe, même regard, même démarche. Cette fois encore, Nicolas Schmidt poussa un cri plaintif, l'émotion s'étranglant dans sa gorge. Pendant quelques minutes, je crus qu'il allait être victime d'un infarctus. Je crus qu'il allait tomber foudroyé, en direct, aux pieds de son fils. Tandis que plusieurs membres de l'équipe assistaient à la scène dans les coulisses, incapables de retenir leurs larmes, je me figeai, pétrifié de peur, sur mon siège. La suite des retrouvailles se déroula, fort heureusement,

sans incident.

Depuis vingt-cinq ans, des extraits de cette émission apparaissent régulièrement dans les florilèges consacrés à l'histoire de la télévision.

Des demandes de recherches de personnes disparues à la défense de grandes causes philanthropiques, il n'y eut qu'un pas que les téléspectateurs franchirent au cours des mois suivants. C'est ainsi, qu'en juin 1985, nous fûmes mobilisés à la suite du courrier que nous adressèrent les pensionnaires du château de Martot, une maison de retraite du Pont-de-l'Arche dans l'Eure. « L'un d'entre nous s'est donné la mort, il y a un an, en se jetant par la fenêtre du quatrième étage, écrivaient-ils. Son état de santé ne lui permettait plus de monter et de descendre les escaliers pour se rendre au réfectoire ou dans le jardin, notre établissement étant dépourvu d'ascenseur. Quatre autres personnes sont aujourd'hui dans ce cas et menacent de se suicider. Elles devront quitter le château de Martot dans les jours qui viennent pour être transférées dans une autre maison de retraite qui, elle, ressemble à un mouiroir. Si vous pouviez recueillir des fonds pour doter le château d'un ascenseur, vous les sauveriez et illumineriez les années qui nous restent à vivre. »

Ce cas tragique nous toucha au cœur de plein fouet. Je contactai la société Otis. Pour équiper le château de Martot d'un ascenseur, elle établit un devis de 300000 francs, qu'elle ramena à 230000 francs en renonçant à sa marge. Je calculai qu'il nous faudrait donc parvenir à convaincre dix mille téléspectateurs à verser chacun 23 francs pour que le projet puisse se concrétiser. Pour éviter toute ambiguïté, nous confiâmes à la Caisse d'Épargne le soin de gérer financièrement l'opération. Après avoir diffusé un émouvant reportage sur les conditions de vie qui prévalaient au château et l'angoisse qu'éprouvaient les pensionnaires à l'idée de devoir le quitter, je lançai un appel à l'antenne, Jean-Paul Rouland, Claude Olivier et Maryse Corson se chargeant de trier les appels et de comptabiliser les promesses de dons. À mon grand étonnement, l'opération démarra mollement, la plupart des quarante lignes du standard d'Europe 1 – notre partenaire radio – demeurant inoccupées. Au bout d'un quart d'heure, nous n'avions recueilli que 16000 francs. Vingt minutes plus tard, la somme ne s'élevait qu'à 41000 francs, répartie à parts égales entre Paris et la province. Si nous continuions à ce rythme nous courrions au désastre. Déployant toute l'énergie et la force de persuasion dont j'étais capable, je suppliai les spectateurs de rédiger un chèque et de nous l'envoyer. Alors que l'émission allait s'achever dans dix-sept minutes, 180000 francs manquaient encore. Profitant d'un moment où les caméras étaient braquées sur le standard, je téléphonai à Serge Moati pour lui demander de prolonger l'émission

de trente minutes, après la diffusion du magazine de RFO. Il m'accorda ce délai exceptionnel, qui bousculait les programmes de fin de soirée. Je repartis au combat plus déterminé que jamais. Au bout de cinquante minutes, nous n'avions réuni que la moitié de la somme requise. Au terme de la prolongation, tandis que l'émission touchait, cette fois, définitivement à sa fin, il manquait encore 6000 francs. Je jetai mes dernières forces dans la bataille et terminai sur le fil, épuisé. Nous avons réussi notre pari d'extrême justesse.

Quelques jours plus tard, je reçus un appel urgent du directeur de la Caisse d'Épargne.

– Monsieur Bellemare, nous avons un problème, me dit-il au bout du fil.

– Que se passe-t-il, les promesses de dons ne vous parviennent pas ?

– Non, c'est tout le contraire. Nous croulons sous les chèques. Sous des tonnes de chèques. La Poste n'arrête pas d'en déverser de pleins sacs dans nos bureaux, et je manque de personnel pour en faire le compte.

Une semaine plus tard, jour de la fête des Mères, nous fûmes sidérés d'apprendre que la générosité du public avait dépassé toutes nos espérances. La Caisse d'Épargne avait engrangé plus de 70000 chèques pour une somme globale de 6,5 millions de francs. Nous avons recueilli trente fois l'argent nécessaire à la construction de l'ascenseur !

Considérant l'importance de la somme, nous décidâmes de doter d'ascenseurs une vingtaine d'autres maisons de retraite qui en étaient dépourvues, réparties à travers la France. Le reliquat fut consacré à la rénovation complète du château de Martot et, bien entendu, à l'installation d'un ascenseur ultramoderne.

Fort de ce succès inespéré, nous décidâmes l'année suivante de modifier le contenu d'« Au nom de l'amour ». Abandonnant la périodicité hebdomadaire et le traitement de cas particuliers, nous consacraâmes dix émissions mensuelles à la défense de grandes causes d'intérêt général. C'est ainsi que nous parlâmes entre autres choses de la sclérose en plaques, d'Amnesty International, de la solitude des personnes âgées, des victimes des attentats terroristes et des malades du sida dont on commençait seulement à parler à mots couverts.

À l'instar de son amie Elizabeth Taylor qui venait de créer une fondation aux États-Unis, Line Renaud cherchait à mobiliser opinion et pouvoirs publics pour tenter de combattre les ravages que causait cette maladie, notamment dans le monde du spectacle, grâce au financement d'une recherche médicale accélérée. Au mitan des années 1980, le sida n'avait pas bonne presse. Présenté alors comme

une maladie honteuse frappant exclusivement les toxicomanes et les homosexuels, il faisait l'objet des rumeurs les plus irrationnelles. Il nous fallait donc faire œuvre pédagogique pour expliquer l'origine présumée de la pandémie et ses modes de transmission, et susciter en même temps de l'empathie afin d'inciter le public à se mobiliser. Nous bénéficiâmes de l'aide inconditionnelle de quelques sommités de la médecine. Le professeur Escoffier-Lambiotte expliqua la notion de fléau, insistant sur le fait qu'aucun pays au monde ne serait épargné. Les professeurs Rozenbaum et Coulaud et leur équipe de la Pitié-Salpêtrière dirent que chacun d'entre nous était menacé par le virus, puisque contrairement à l'idée reçue, il ne s'attaquait pas qu'à des populations ciblées. Le professeur Tubiana eut la bonne idée de lier sida et cancer, démontrant que leurs thérapies pouvaient être complémentaires.

Forts de ces indispensables cautions médicales, nous reçûmes ensuite l'appui d'innombrables personnalités du monde du spectacle. De François Périer à Jean Rochefort, de Dalida à Nana Mouskouri, de Johnny Hallyday à Thierry Le Luron, tout ce que la scène et les écrans comptaient de vedettes participa à cette émission exceptionnelle. Elle nous permit de réunir près de 10 millions de francs qui furent intégralement reversés à la recherche. Elle nous permit aussi de débarrasser cette terrible maladie d'une partie des oripeaux diaboliques dont la presse et l'opinion publique l'avaient injustement affublée.

Ce fut seulement quelques années plus tard que nous nous aperçûmes que, dans sa première version, « Au nom de l'amour » avait jeté les bases d'un nouveau genre télévisuel. Il fera florès sous le nom de téléréalité. Avions-nous ouvert la boîte de Pandore ? Si de notre côté, nous nous étions toujours efforcés de respecter la personne et la vie privée de ceux nous accordant leur confiance, les producteurs qui reprirent et développèrent le concept n'eurent pas toujours nos exigences. Dérives, outrances et dérapages se succèdent depuis sur les écrans de certaines chaînes privées. Et atteignent parfois des sommets d'indignité qui, je pense, déshonorent notre profession.

45 Des objets par millions

À la fin du mois de juin 1986, le monde s'écroula autour de moi. Une angoisse sourde me paralysa. Le spectre de la ruine, qui avait frappé mon père au lendemain de la Grande Guerre, me revint en mémoire. Étais-je entré à mon tour dans un cycle maudit ? Mes collaborateurs et moi allions-nous nous retrouver privés d'activités et de ressources ?

À quelques jours d'intervalle, les portes d'Europe 1 et de France 3 s'étaient sèchement refermées sur moi. Au prétexte de rajeunir son équipe, Franck Ténôt, le nouveau directeur général de la station, avait supprimé sans préavis la session quotidienne que j'occupais avec succès en fin de matinée depuis dix-sept saisons. Et Janine Langlois-Glandier, la présidente de France 3, m'avait annoncé sans ménagement qu'« Au nom de l'amour » ne serait pas reconduit et que sa grille de programmes de la rentrée était d'ores et déjà bouclée. Bien qu'aguerri par près de quarante ans de production, la versatilité des décideurs me sidérait toujours autant. Je ne m'étais jamais habitué à leurs brusques changements d'humeur. Prêts un jour à dérouler le tapis rouge, à vous couvrir d'éloges, ils n'hésitaient pas, le lendemain, à vous vouer aux gémonies sans raison apparente. Qu'avais-je fait pour mériter pareil traitement ? J'en cherchai la raison. Payais-je au prix fort ma participation à la manifestation qui s'était tenue à Versailles en faveur de l'école libre deux ans plus tôt ? En m'associant publiquement le 4 mars 1984 aux six cent mille parents d'élèves qui avaient protesté pacifiquement contre la décision d'Alain Savary, ministre de l'Éducation nationale, de « mettre en place un grand service public unifié et laïc » qui supprimerait l'enseignement religieux, avais-je déplu au pouvoir mitterrandien au point de figurer désormais sur une liste noire ? Je l'ignorais et je l'ignore toujours, vingt-cinq ans plus tard.

Quoi qu'il en fût, en désespoir de cause, j'allai voir mon comptable.

– Combien de temps tiendrons-nous ?

– Pas plus de six mois, avait répondu ce dernier d'une voix qui laissait présager l'imminence de la chute.

Pour différer le licenciement de la quinzaine de salariés qui m'était restée fidèle depuis des années, j'étais prêt à injecter dans l'entreprise une partie de la plus-value que j'avais réalisée en vendant quelques mois plus tôt notre appartement de la rue Auguste Vacquerie. Mais même réduit à cette extrémité, n'allais-je pas poser un cautère sur une jambe de bois ? Dans le souci de préserver mon outil de travail et celui de mes compagnons, n'allais-je pas accélérer ma ruine ? J'étais au bord du gouffre.

Roselyne ne supportait plus de vivre à Paris. Les agressions dont elle avait été victime et auxquelles elle avait échappé de justesse avaient altéré sa santé. Elle ne rêvait plus désormais que de calme et de campagne. Nous avons vendu notre appartement parisien à l'un des fils de Serge Dassault. Il l'avait acheté mais n'y mit jamais les pieds. Plusieurs années plus tard, les copropriétaires de l'immeuble se plaignirent de l'état de délabrement dans lequel il se trouvait et prièrent le nouveau propriétaire d'entretenir au moins les parties communes. À ma connaissance, jusqu'à ce jour l'appartement est demeuré inoccupé. Si j'avais l'occasion de le visiter aujourd'hui, peut-être aurais-je la surprise de le retrouver tel que nous l'avions laissé.

Afin de nous éloigner de la capitale, nous louâmes pour trois ans, ma femme et moi, une agréable villa à Mareil-Marly, une banlieue rurale située à 12 kilomètres à l'ouest de Paris.

Bien que broyant des idées noires, il me fallait rebondir. Je cessai de tourner en rond et pris un avion pour Nice où j'allais retrouver ma famille qui se trouvait déjà à bord du bateau. Dans l'avion, mon voisin se présenta.

– Heureux de faire votre connaissance, monsieur Bellemare. Je m'appelle Kaufman. Je suis Français mais je vis à Chicago où je fais des affaires.

Nous devisâmes agréablement un bon quart d'heure. Puis Kaufman me demanda abruptement :

– Connaissez-vous « *Home Shopping Network* », aux États-Unis ?

– Cela ne me dit rien.

– Il s'agit d'une chaîne de télévision entièrement consacrée au téléachat. Elle a commencé à émettre localement en 1982, puis elle est passée sur le réseau national deux ans plus tard.

– Connaît-elle le succès ? demandai-je sans bien comprendre encore où voulait en venir mon interlocuteur.

– Son chiffre d'affaires est fulgurant. Il a augmenté de plusieurs centaines de pourcent en quelques années. Ce résultat s'explique par la combinaison des deux grandes passions des Américains : le shopping et la télévision. Pouvoir acheter des objets utiles sans avoir à bouger de chez soi, tout en regardant un petit écran, n'est-ce pas le rêve de millions de ménagères ?

Je commençai à entr'apercevoir le sens de la conversation dans laquelle m'entraînait mon voisin. Comme nous étions à mi-parcours, Kaufman alla droit au but.

– En France, après la création des radios libres, on évoque aujourd'hui de façon persistante la fin du monopole d'État sur la télévision.

– Vous avez raison, TF1 sera sans doute privatisée dans les mois qui viennent. Les groupes Bouygues et Lagardère sont déjà sur les rangs.

– C'est précisément là où je veux en venir. Lorsque TF1 sera privatisée et que d'autres chaînes auront été créées, rien n'interdira d'inclure des séquences de télé-achat dans leurs grilles de programmes.

– J'ignore si la Commission nationale de la communication et des libertés, qui doit être créée en septembre prochain, prévoira des modalités à cet égard.

– C'est exact, approuva Kaufman, on ne peut présager de rien dans un pays aussi réglementé que le nôtre. Mais imaginez que la chose soit possible. Vous seriez alors le mieux placé pour animer des programmes de ce genre.

– Connaissez-vous bien le mode de fonctionnement de « *Home Shopping Network* » ? demandai-je.

– Je peux réaliser pour vous une étude détaillée. Le choix des produits qui marchent le mieux, les techniques de vente, la gestion des stocks, les méthodes de promotion.

– Faites-moi une proposition par écrit et je vous promets de réagir rapidement.

Sans que je le sache encore, le destin venait de mettre sur ma route un homme providentiel. Notre brève rencontre allait déterminer mes activités durant les dix prochaines années. Et s'avérer lourde de conséquences sur mon existence, bien au-delà de la décennie.

Comme une bonne surprise arrive rarement seule, à peine avais-je posé le pied sur le pont de mon bateau que je reçus un appel téléphonique d'Hervé Bourges, le président de TF1 depuis 1983.

– Pierre, j'ai appris avec consternation votre éviction de France 3, me dit-il. Je n'en comprends pas les raisons. Mais peu importe, j'ai une proposition à vous faire. Vous n'êtes pas sans ignorer que ma chaîne sera vendue à un groupe privé dès la rentrée. Pour la valoriser, je souhaite installer des émissions sur les tranches actuellement vides de la matinée, et gonfler ainsi les recettes publicitaires. Si vous êtes intéressé, j'aimerais que vous vous en chargiez, avec d'autres producteurs. Les nouvelles émissions devront être à l'antenne au plus tard le 1^{er} janvier 1987. Vous avez donc quatre mois pour tout mettre en place.

Le vent avait tourné. Alors que le projet de Kaufman me trottait dans la tête, je devais, une fois encore, battre le rappel de mon équipe et concevoir dans la hâte une tranche de jeux et de divertissements. En mémoire de mon cher beau-frère, Pierre Hiegel, disparu en 1980 au terme d'une longue maladie, je repris pour la session du matin, avec

l'accord de ma sœur et de mes nièces, le titre de l'une de ses émissions les plus célèbres, « Puisque vous êtes chez vous ».

Alors qu'il s'annonçait morne et désespéré quelques semaines plus tôt, l'été 1986 fut fébrile. Nous travaillâmes sur le concept d'un nouveau jeu, « Parcours d'enfer », réservé aux lycéens âgés de quinze à dix-sept ans. Pour progresser sur un damier géant, les concurrents devraient trouver des mots commençant par les lettres figurant sur des cases disposées en quinconce. Puis, un peu à la manière du jeu de go, ils devaient progresser l'un vers l'autre dans le but de s'encercler et de se neutraliser. Le gagnant disputait ensuite une seconde partie, seul, cette fois, contre le chronomètre. Au terme de la saison, les vainqueurs furent réunis sur le paquebot *Le Mermoz* et participèrent à une croisière de rêve qui les emmena, en vingt et un jours, des Caraïbes aux côtes africaines.

Dans le même temps, au terme de débats houleux à l'Assemblée nationale, TF1 fut vendue au secteur privé. Alors que le groupe Lagardère semblait le mieux placé pour l'emporter, Francis Bouygues décrocha l'affaire à la surprise générale. Je pris aussitôt rendez-vous avec Patrick Le Lay, le nouveau directeur général, pour lui proposer le principe du « télé-achat à la française » tel que je l'avais conçu. Le Lay fut séduit. Il me conseilla néanmoins de m'en entretenir au préalable avec Daisy de Galard, qui venait d'être nommée membre de la CNCL.

– Aucune loi n'interdit pour l'instant de vendre des objets sur une chaîne de télévision privée, m'expliqua l'ex-productrice de « Dim Dam Dom ». Cependant, « Téléshopping », le titre que vous avez choisi, me semble un peu agressif. D'autant qu'il traduit mal le contenu de votre projet d'émission qui consiste à présenter de belles choses, des nouveautés, des inventions, les ventes d'objets proprement dites se limitant à deux courtes séquences.

– Que diriez-vous alors du « Magazine de l'objet » ?

– Cela me convient mieux.

Fort de cet aval provisoire, je retournai rapidement auprès de Patrick Le Lay et d'Étienne Mougeotte, le directeur d'antenne. Après avoir soutenu Jean-Luc Lagardère, Mougeotte avait fait volte-face et s'était rallié au magnat du bâtiment et des travaux publics.

– Constituons une société pour gérer ensemble le « Téléshopping », me dirent les deux hommes. Le temps presse. Il faut que nous démarrions dans deux mois et tout reste à créer.

À Técipress, mon équipe était mobilisée pour se lancer dans cette singulière aventure. Seuls Jean-Paul Rouland et Claude Olivier se montrèrent réticents. Ils venaient d'écrire ensemble une pièce de théâtre, *Reviens dormir à l'Élysée*, qui connaissait un beau succès, et ils s'étaient déjà attelés à la rédaction de *La Chienlit*, une nouvelle

comédie. Leurs préoccupations étaient ailleurs. Je cherchai donc quelqu'un d'autre avec qui m'associer. Un nom me vint à l'esprit : Roland Kluger. J'avais fait la connaissance de cet éditeur musical et producteur de disques quelques années plus tôt à Europe 1. Pour bénéficier à son tour de la mode de l'aérobic lancée par Véronique et Davina sur Antenne 2 dans leur émission dominicale « Gym Tonic », Roland cherchait une jeune femme qui eût suffisamment de prestance et de talent pour assurer la promotion des musiques qu'il voulait éditer.

– Pourquoi ne pas vous adresser à Marie-Christine Debourse ? lui avais-je dit. C'est une jeune femme belle et sympathique, six fois championne de France de saut en hauteur et de pentathlon. Elle vient de participer à une émission de « La tête et les jambes », durant laquelle elle a d'ailleurs battu son record personnel.

Roland Kluger suivit mon conseil et édita avec la championne un disque qui trouva son public. À ma grande surprise, un an plus tard, Kluger m'envoya un chèque. Son montant correspondait à la commission qu'il entendait me verser au titre « d'agent » de Marie-Christine Debourse ! Ce geste, élégant et inhabituel dans notre profession, m'incita à lui faire confiance. Kluger accepta mon offre et nous nous associâmes à TF1, la chaîne de Francis Bouygues détenant 85% des parts de capital, Kluger et moi nous partageant le reste.

Nous fûmes ensuite écrasés sous la charge du travail qu'il nous restait à accomplir : constituer des équipes spécialisées, trouver des acheteurs pour nous fournir en objets originaux, mettre au point un système de vente efficace, louer des entrepôts, prendre en charge les retours et les remboursements...

Comme TF1 venait de racheter les *Trois Quartiers*, les magasins de la place de la Madeleine, nous débauchâmes deux de leurs acheteurs.

Avant de nous lancer définitivement dans l'aventure, je définis « la bible » à laquelle il nous faudrait sans cesse nous référer si nous ne voulions pas que le « Magazine de l'objet » subisse de rapides dérives. Chaque objet serait choisi en fonction de ses qualités esthétiques et pratiques et non exclusivement en fonction de son potentiel commercial. Et je ne vendrais à l'antenne que ce que j'avais envie de vendre, c'est-à-dire des objets à travers lesquels je pourrais raconter une histoire. Il y avait par ailleurs des domaines que je m'interdisais d'explorer, comme celui des cosmétiques, car je n'ignorais pas que la plupart des crèmes amincissantes ou antirides n'étaient que poudres de perlimpinpin ne produisant aucun effet. Enfin, je tenais à tester chaque produit personnellement avant de le proposer aux téléspectateurs.

Nous démarrâmes à l'antenne le 5 octobre 1987 avec trois

produits : un œuf d'autruche – symbole de fécondité – monté sur un petit socle en bois noir ; un service de couteaux Laguiole ; et une lampe à pétrole conçue par un artisan-verrier américain.

Depuis l'apparition d'élevages d'autruches en France, le prix des œufs décoratifs avait largement chuté, et nous pouvions en vendre quelques centaines d'exemplaires à des prix abordables.

Les couteaux Laguiole, qui se caractérisent par leur fine et courbe silhouette, étaient utilisés à l'origine par les paysans de l'Aubrac pour remédier à la météorisation des brebis. Après avoir ruminé de l'herbe grasse et humide, les animaux avaient la panse gonflée, et le couteau Laguiole permettait à l'éleveur de libérer les gaz de fermentation. Par ailleurs, une légende affirmait que l'arrêt de la lame représenté par une abeille était une référence à Napoléon, qui avait octroyé aux habitants de Laguiole le droit d'utiliser ce symbole impérial en récompense de leur bravoure au combat.

Enfin, les lampes américaines, remplies de pétrole coloré, étaient dotées d'une mèche en fibre de verre inusable. Ce bel objet décoratif combinait ainsi savoir-faire artisanal et nouvelle technologie.

L'émission et les ventes se faisaient en direct. Au début, quatre standardistes se tenaient dans un coin du studio et enregistraient les commandes au fur et à mesure qu'elles arrivaient. Lorsque les lignes étaient saturées, nous conseillions aux spectateurs qui en étaient pourvus d'utiliser le Minitel.

Le succès fut à ce point convaincant qu'en trois mois, nous avons obtenu un retour sur investissement. Dans ces conditions, pourquoi s'arrêter en si bon chemin ? Roland Kluger et moi prîmes contact avec des opérateurs belges et avec les investisseurs qui avaient l'intention de créer deux nouvelles chaînes généralistes en France : la Lyonnaise des eaux et le groupe Hersant pour M6, Sergio Berlusconi pour La Cinq. Tandis que des négociations étaient déjà bien avancées, je reçus un appel alarmant d'Étienne Mougeotte.

– Pierre, il faut arrêter le « Télésopping », me dit-il. Nous subissons des pressions politiques. Et de toute façon, l'Assemblée nationale, qui va statuer sur son sort, va sans doute l'interdire en fin d'année.

Si, à l'époque, le groupe Bouygues avait peu d'influence politique, Robert Hersant qui convoitait M6 bénéficiait de larges appuis dans les rangs de l'opposition. Conscient que le télé-achat pourrait contribuer à équilibrer les comptes de sa future chaîne, il entreprit de développer en sa faveur un lobbying actif auprès des députés.

Le 24 décembre, je fus informé que l'Assemblée nationale s'apprêtait à émettre un vote favorable. Je laissai passer Noël pour en avertir Étienne Mougeotte. Une loi fut promulguée le 9 janvier autorisant, sur l'ensemble des chaînes privées, « les opérations de télé-

promotion avec offre de vente ». La CNCL établit ensuite « un projet de décision fixant les règles de programmation des émissions dites de télé-achat ». Il entra en vigueur un mois plus tard. Curieusement, les nouvelles dispositions légales favorisèrent le développement du télé-achat au lieu d'essayer d'en restreindre la portée. Certes, la CNCL établit des horaires fixes, tôt le matin, et en limita la durée quotidienne à une demi-heure, mais elle exigea que les sessions de vente soient clairement dissociées des autres programmes. Cela revenait à officialiser un espace mercantile au sein des chaînes privées. Cela eut également pour effet de nous protéger provisoirement des puissants acteurs de la vente par correspondance qui, naturellement, lorgnaient sur ce secteur.

Dès la mise en place des équipes, je m'interrogeai sur le choix d'une co-présentatrice. Qui allais-je choisir ? Il me fallait trouver une partenaire faisant preuve d'une bonne humeur inoxydable et qui incarnât le bon sens, sans pour autant faire peur aux ménagères qui représentaient 80% de notre clientèle. Les midinettes et les vamps étaient à exclure. Grégory Franck, qui travaillait à mes côtés, me suggéra de faire un essai avec Maryse Corson. Secrétaire de Jean-Paul Rouland et collaboratrice artistique sur quantité d'émissions depuis vingt ans, Maryse était une pièce importante du dispositif de Técipress.

« Si je m'étais rongé les ongles, je n'aurais pas été prise, nous dit Maryse aujourd'hui, en éclatant d'un rire contagieux. C'est la première chose que Pierre a regardée. Nous avons fait un essai. Je me suis dit : "Ça va durer deux jours, et puis ça sera fini. Qu'est-ce que je risque après tout ?" Pierre m'a gardée. Et pendant près de dix ans nous avons vendu ensemble des millions d'objets. Il y a eu quantité de moments mémorables. Je me souviens qu'un jour, en direct, j'avais des problèmes de sinus. Je toussais. Et, pour me rincer la gorge de temps en temps, j'avais dissimulé des verres d'eau un peu partout dans le décor. Tandis que les caméras étaient braquées sur moi, Pierre s'absenta pour se rendre aux toilettes. À peine était-il parti que je fus prise d'une quinte de toux irrépressible. Un caméraman me fit des signes désespérés. Puis il bloqua sa caméra sur son pied et courut chercher Pierre qui revint au pas de charge. Quand je le vis entrer sur le plateau, je ne pus m'empêcher de crier : "Et Zorro est arrivé !" Avec le sang-froid qui le caractérise, Pierre prit ma place et improvisa une démonstration époustouflante, alors qu'il ne connaissait pas bien le mode d'emploi du four que j'étais en train de vendre.

« À force de nous voir travailler ensemble, certains spectateurs s'imaginèrent que nous étions mari et femme. Aussi, un jour, tandis que Pierre faisait des courses en compagnie de Roselyne, un inconnu s'approcha de lui et lui dit discrètement à l'oreille :

– Monsieur Bellemare, ce n'est vraiment pas beau de tromper sa femme ! »

Nous nous conformâmes, bien évidemment, aux dispositions édictées par la CNCL, en séparant clairement programmes et ventes d'objets.

Pour la partie magazine de l'émission, nous fîmes notamment appel à un commissaire-priseur, Me Morand. Il fut chargé d'estimer la valeur de certains objets d'art que possédaient les téléspectateurs. Après sélection par courrier, nous en invitions quelques-uns à présenter leurs trésors en studio. Je me souviens qu'un jour, une spectatrice cherchait à se défaire d'émaux qu'elle avait achetés 1000 francs dans une salle des ventes, et dont elle ignorait l'origine. Sur ce point, Me Morand la rassura au-delà de ses espérances :

– J'ai une excellente nouvelle à vous annoncer, chère madame, lui dit-il. Vos émaux datent de l'époque dite préhistorique. C'est-à-dire qu'ils ont été fabriqués avant que les émailleurs ne soient répertoriés à travers l'Europe. J'estime leur valeur à 500000 francs.

La dame, ravie, s'empressa de les mettre en vente. Et en obtint le prix de l'évaluation.

Pour la session télé-achat, nous n'hésitâmes pas à proposer à la vente des objets tout à fait insolites, comme des diamants, des voitures de collection, ou des manteaux de vison. Parvenant à obtenir des discounts de l'ordre de 15 à 30% sur les prix moyens pratiqués par les commerçants traditionnels, nous démocratisâmes certains produits de luxe, alors inaccessibles au grand public.

Après un an d'expérience, nous vendions plus de 2000 objets par émission. Nous avions réalisé un chiffre d'affaires de plus de 100 millions de francs. Et près de 400000 adresses figuraient déjà dans notre fichier. Le « Télésopping » était devenu la filiale la plus rentable du groupe TF1. Néanmoins, une ombre vint ternir les bonnes relations que nous entretenions avec les hommes de Francis Bouygues. Notre récent savoir-faire nous avait permis, en effet, de créer avec succès d'autres sociétés pour installer des séquences de télé-achat sur les antennes de M6, Télé-Monte-Carlo, La Cinq, et RTL-TVI, en Belgique. TF1 en prit ombrage et insista pour obtenir des parts de capital dans ces nouvelles structures. Les conditions qui nous furent proposées nous parurent inacceptables et nous déclinâmes les offres. Dès lors, TF1 n'eut de cesse de nous mettre hors jeu pour accaparer la totalité du « Télésopping ». Certes, Roland Kluger et moi avons développé les mécanismes de production, mais en entrant dans des logiques industrielles, nous ne lui étions plus devenus indispensables. Et l'aurions-nous souhaité, nous n'étions plus dès lors de taille à

résister aux convoitises de groupes d'envergure internationale.

Au terme de nombreuses péripéties qu'il serait fastidieux d'évoquer ici, Kluger et moi cédâmes à TF1 les parts que nous détenions dans le « Télésourcing ». Puis, en 1996, nous vendîmes à M6 « *Home Shopping Service* » et Téciress qui comprenait alors studios, décors et outils de production.

Ainsi, grâce au télé-achat, avais-je réussi à valoriser ma société, créée trente-huit ans plus tôt, et qui sans ma présence, le talent et le savoir-faire de mes collaborateurs, se présentait dorénavant comme une coquille vide.

Mon fils, Pierre Dhostel, a choisi de me succéder dans cette voie. Il poursuit avec enthousiasme, à M6, des prestations convaincantes d'animateur.

Cet épisode, qui n'aura duré qu'une dizaine d'années, a profondément marqué ma carrière. J'ai été gentiment brocardé par de nombreux humoristes. Et dans la mémoire collective des téléspectateurs, je demeure celui qui raconte des histoires, qui a produit et animé des jeux, et qui a introduit le télé-achat en France. Cette dernière activité m'a valu la réprobation d'un certain nombre de mes confrères, qui m'accusèrent de m'être dévoyé. Jusqu'à ce qu'un article publié en 1988 dans les colonnes du *Monde* remette en perspective cette technique de vente, adoptée aujourd'hui par la plupart des pays développés. Je ne retire de cette expérience ni honte ni fierté. Elle s'inscrit dans le souci constant que j'ai eu de sortir des sentiers battus, de tenter de nouveaux challenges. De prendre plaisir à m'imposer des défis et à déployer l'énergie nécessaire pour les surmonter.

46 Du côté de chez Proust

Interrogé au fil des ans par des journalistes de divers magazines de télévision, Pierre Bellemare se prêta de bonne grâce à ce qui s'inspirait vaguement du questionnaire de Proust. Voilà un court florilège de ses réponses.

Votre principal trait de caractère ?

La fidélité.

La qualité que vous préférez chez les femmes ?

La fidélité aussi.

Votre principal défaut ?

Je hausse facilement la voix.

Votre principale qualité ?

Je suis quelqu'un d'authentique.

Le bonheur pour vous c'est quoi ?

Je l'ai trouvé. C'est être sur un territoire suffisamment vaste pour être totalement isolé des autres et suffisamment proche des autres pour pouvoir les rencontrer quand je le désire. Parce que je suis un solitaire qui a absolument besoin de compagnie.

Quel serait pour vous votre plus grand malheur ?

Perdre un de mes proches.

Que voudriez-vous être ?

Lorsque j'étais enfant, je voulais être un bâtisseur.

Où voudriez-vous vivre ?

Je vis à la campagne, dans le sud de la Dordogne, et j'y suis très heureux.

La couleur que vous préférez ?

Le bleu.

Si vous étiez une fleur ?

Une impatience.

Un animal ?

Un chevreuil.

Quels sont vos auteurs préférés ?

Maurice Genevoix, Guy de Maupassant, Victor Hugo, Honoré de Balzac, Edgar Poe, Patrick Modiano, Yann Queffélec.

Les artistes que vous affectionnez ?

Raymond Devos, Philippe Noiret, Jean Rochefort, Jean-Pierre Marielle, Robert Dhéry, Colette Brosset, Pierre Tchernia.

Les personnages qui vous séduisent ?

Émile Zola et Georges Clemenceau.

Le sport que vous pratiquez ?

Je marche beaucoup.

Le plat et la boisson que vous dégustez ?

J'adore le vin et j'aime découvrir des vins nouveaux. Ma femme cuisine très bien et j'aime tout ce qu'elle prépare. Un foie gras avec un sauternes est extraordinaire, un rognon de veau avec un côtes-du-rhône, c'est aussi très bon ; les cèpes de mon jardin sont merveilleux également. Je suis un grand mangeur de fromages, sauf l'époisses.

Ce que vous détestez par-dessus tout ?

Les gens qui ne respectent pas cette phrase que m'a apprise mon père et qui est un principe essentiel pour vivre en société : « Ma liberté s'arrête où commence celle des autres » ! Je constate que peu de gens respectent cela aujourd'hui.

Quelle est votre plus grande fierté ?

Lorsqu'une personne m'aborde et me dit que c'est grâce aux livres que j'ai publiés que ses enfants ont découvert la lecture, j'éprouve, effectivement, un sentiment de fierté. M'étant moi-même plongé dans la littérature en lisant des nouvelles de Maupassant, je comprends que les livres composés d'histoires courtes soient plus faciles à aborder pour les jeunes que d'épais romans.

Quel genre de père êtes-vous ?

J'ai été très absent. Je considère que, dans ce domaine, je n'ai pas bien fait mon boulot. Par ailleurs, je n'ai pas naturellement un contact facile avec les très jeunes enfants.

Quel est votre plus grand regret ?

Pour avoir des regrets il faut être davantage tourné vers le passé que vers l'avenir. Or, ce n'est pas mon cas. Pour moi, « le bonheur est pour demain ». Néanmoins si je cherche bien, je dirais que j'ai toujours envié mon ami Harold Kay. Il était présentateur à Europe 1 et avait un incroyable don des langues. Il pouvait, par exemple, faire le tour du monde sans avoir de difficultés de communication avec qui que ce soit. Pour ma part, je suis incapable de prononcer un mot dans une langue autre que la mienne. Par ailleurs, j'aurais adoré être acteur. Un homme comme Philippe Noiret a longtemps été l'un de mes modèles.

Quelle est votre devise ?

« Ma liberté s'arrête où commence celle des autres » !

47 Une maison au bout du chemin

En janvier 1989, je cédai ma place d'animateur de télé-achat à un confrère de France 3, le temps de subir un triple pontage coronarien. Mon ami Alain Decaux, qui avait enduré cette intervention quelques années plus tôt, m'avait rassuré :

– Attends-toi à passer vingt-quatre heures pénibles au service des soins intensifs, au sortir de l'opération, m'avait-il dit. Ensuite, tout ira bien. La zone thoracique étant peu innervée, la convalescence est indolore.

Alain avait dit vrai. Je me rétablis rapidement et profitai de ce répit pour aider Roselyne à régler nos affaires courantes. Comme nous en étions convenus avec le propriétaire de la maison que nous louions à Mareil-Marly, après trois ans d'occupation, nous avions prévu d'en faire l'acquisition. Or, pour une raison qui lui appartenait, le propriétaire fixa un prix astronomique, bien différent des promesses qu'il nous avait faites. Nous déclinâmes la proposition et cherchâmes une autre maison. Quelque temps plus tard, nous apprîmes avec tristesse la fin tragique des propriétaires. Résidant à Brazzaville, le couple avait pour habitude de regagner la France deux ou trois fois par an à bord d'avions différents. Or, le 19 septembre, il dérogea exceptionnellement à la règle qu'il s'était fixée. Le jour où le DC10 d'UTA, saboté par un terroriste libyen, explosa au-dessus du désert du Ténéré, le couple périt dans la catastrophe, au milieu des cent soixante-huit autres passagers du vol 772, abandonnant derrière lui deux adolescentes.

Nous trouvâmes notre bonheur à Montainville, une commune rurale située à 27 kilomètres à l'ouest de Versailles. Vaste et agréable, dotée d'un beau jardin, la villa que nous achetâmes offrait aussi de nombreuses possibilités de décors pour répondre aux exigences des tournages du télé-achat. C'est pourquoi, durant quelques mois, nous eûmes parfois l'impression de vivre dans une maison factice, au milieu des projecteurs et des caméras. Habitué à ne jamais vraiment dissocier vie privée et vie professionnelle, cet amalgame ne me dérangeait pas. Mais Roselyne se lassa vite d'avoir à enjamber des câbles électriques pour accéder à la cuisine ou à la salle de bains. Aussi, après avoir occupé un studio à Levallois-Perret, nous louâmes, Kluger et moi, des maisons à Vaucresson puis à Saint-Germain-en-Laye, que nous aménagâmes en plateaux de tournage.

Peu après notre aménagement à Montainville, nous fîmes la connaissance d'un couple charmant qui habitait de l'autre côté de la rue. Fromagers à la retraite, ces gens avaient fait construire la maison que nous avions achetée. Lorsque le mari décéda, nous nous

rapprochâmes davantage de sa veuve, Raymonde, avec laquelle nous devînmes rapidement amis intimes. Débordante d'énergie, dotée d'une joie de vivre communicative, cette dame qui aurait pu être notre grand-mère partagea bientôt le meilleur de notre existence. Elle nous accompagna en croisière en Méditerranée. Nous passions ensemble fêtes et anniversaires. Et nous veillions sur elle avec affection.

Une dizaine d'années plus tard, lorsque prit fin l'expérience du télé-achat, nous décidâmes, Roselyne et moi, de chercher une maison dans le Sud-Ouest. À chacun de nos déplacements, Raymonde était du voyage. Ces joyeuses escapades étaient prétexte à associer visites culturelles et plaisirs gastronomiques. Un jour, nous visitâmes un domaine à vendre dans les environs de Monpazier, dans le sud de la Dordogne. Au débouché d'une route étroite qui serpentait à travers une forêt de chênes, la vue s'élargissait d'un coup sur une colline dégagée sur laquelle était perchée une vieille demeure périgourdine.

– Je pense que vous venez de trouver l'endroit qui vous convient, nous dit Raymonde. Installez-vous ici, vous y serez heureux.

Le paysage s'étendait à perte de vue sur des bois et des prés vallonnés. En contrebas, au pied de trembles gigantesques, un étang ombragé accueillait grenouilles et oiseaux migrateurs. Nous étions arrivés au bout de la route. Nous avions enfin découvert le sanctuaire où nous comptions passer des jours heureux. Tandis que j'échafaudais déjà des projets d'aménagements, je vis une ombre de tristesse passer sur le visage de Raymonde. Elle n'ignorait pas que, bientôt, 600 kilomètres d'autoroute allaient nous séparer.

Durant l'été 1999, pour conserver un pied-à-terre en région parisienne, nous achetâmes provisoirement une petite maison de village au pied de l'église de Montainville et vendîmes la villa. Ayant mis un point d'honneur à la laisser à nos repreneurs dans le meilleur état possible, j'effectuai de menus travaux.

Un jour, j'avais enfilé un maillot de bain tant la chaleur était caniculaire et le ciel chargé d'orages. Peu après, une pluie drue s'abattit sur les Yvelines. Je n'y pris pas garde et continuai de m'activer pour désengorger une gouttière. Soudain, un torrent boueux dévala la pente du jardin en direction de la maison. Je parvins à me dégager difficilement du flot et me ruai dans la bibliothèque. L'eau s'était engouffrée sous la porte et atteignait déjà une vingtaine de centimètres. Je sauvai en catastrophe les livres qui se trouvaient à ma portée. Puis je me précipitai dans une pièce en contrebas qui nous servait de débarras. L'eau m'arrivait presque à la taille. La malle où nous entreposions nos photos avait été submergée. Vingt-cinq ans de souvenirs flottaient comme de fragiles esquifs au milieu des objets détrempés. Tirages et négatifs étaient irrémédiablement perdus. Ce sinistre avait effacé les traces matérielles de nos années passées. Il

était temps de prendre un nouveau départ. Au printemps de l'an 2000, nous allâmes nous installer dans le Périgord.

Raymonde vécut douloureusement cette séparation. C'est pourquoi nous nous efforcions de lui rendre visite dès qu'une occasion se présentait. Un jour, la trouvant faible et amaigrie, ma femme l'emmena consulter un médecin. Le résultat des examens fut sans appel : notre amie souffrait d'une leucémie foudroyante. Le temps qui lui restait à vivre se comptait désormais en semaines. Nous fûmes terriblement affectés par sa disparition et nous ne pûmes nous défaire d'un sentiment de culpabilité. Notre départ avait-il précipité le développement de la maladie ? Si nous étions restés à ses côtés, notre amie aurait-elle vécu quelques années supplémentaires ? Nous n'eûmes, naturellement, aucune réponse à ces questions.

Ce deuil fit suite, à quelques années d'intervalle, au décès de ma sœur. Jacqueline nous quitta en novembre 1995, à l'âge de soixante-seize ans. L'annonce de sa mort me foudroya. Avec elle disparaissaient les derniers liens qui me rattachaient encore à mon enfance. En m'effondrant dans les bras de mes nièces, une tempête de souvenirs me submergea. Je vis défiler en un éclair les mille événements à jamais révolus qui avaient patiemment tissé nos annales familiales. Les étés enchantés d'avant-guerre où plages et bocages normands offraient à nos jeunes vies avides d'expériences d'inépuisables terres d'aventure. Le château de Pontécoulant et ses trésors qui agissaient sur nous comme des machines à remonter le temps. Les randonnées estivales, papa ouvrant la marche, frappant joyeusement le sentier de sa canne, et mêlant ses chants à l'écho des montagnes. La présence pudique de maman, rayonnante et attentionnée au milieu des siens. Puis, comme des voiles de brume, chargées de froid et de privations, les années noires de l'Occupation se superposaient aux souvenirs heureux. Je revis en fugitif cauchemar le désarroi de mon père et les effets de la maladie désagréger progressivement le corps de ma mère. Enfin, je mesurai une fois encore la chance qui m'avait été donnée d'avoir eu Pierre Hiegel pour beau-frère. Il m'avait ouvert le cœur à la musique et à la poésie et avait donné de l'épaisseur à mes aspirations. Avec le décès de ma sœur, il me fallait dorénavant remiser mes souvenirs impartageables dans un coin solitaire et blessé de mon âme.

En 1992, alors que j'animais encore des sessions de télé-achat sur plusieurs chaînes, un événement apparemment anodin allait bizarrement relancer ma carrière. J'avais été invité par Guillaume Durand à participer à l'une de ses émissions en direct. Outre son goût avoué de la provocation, Durand est sans doute l'un des journalistes qui prépare le mieux ses interviews. Au bout de quelques minutes, il

donna la parole à une femme d'âge moyen, assise dans le public.

– Madame, lui dit-il, je crois savoir que vous avez un grief à adresser à mon invité.

La femme se leva.

– Monsieur Bellemare, je ne suis pas contente, m'apostropha-t-elle, sans néanmoins manifester d'agressivité. J'ai acheté au télé-achat un petit radiateur. Et il ne parvient pas à chauffer correctement la pièce dans laquelle je l'ai placé.

Sentant le piège se refermer, j'eus l'intuition de prendre le contrepied de l'attitude que l'on attendait de moi.

– Chère madame, s'agissait-il du « Compagnon chaleureux » ? Du « Radiateur Grand Nord » ou du « Super Céramique » ? demandai-je, affectant le ton de quelqu'un qui se préoccupe soudain du sort de l'humanité. Car, voyez-vous, il existe de grandes différences entre ces appareils.

Lorsque j'entendis avec soulagement le public s'esclaffer autour de moi, je compris que j'avais gagné la partie. Je continuai donc sur ma lancée.

– Avez-vous renvoyé le petit radiateur ou avez-vous fini par le prendre en affection ? demandai-je à la dame.

– J'en ai fait cadeau à mes enfants, mais ils n'en ont pas voulu, avoua tristement la téléspectatrice.

Pour reprendre le cours de l'émission, Guillaume Durand dut interrompre les rires qui crépitaient à travers le plateau. La séquence fut sélectionnée dans le zapping de Canal +. Philippe Bouvard la remarqua et me téléphona aussitôt.

– Le comique te va bien, mon cher Pierre, me dit-il.

Philippe m'invita à me joindre à la joyeuse équipe des « Grosses Têtes ». Elle officiait le samedi soir sur TF1 et réunissait régulièrement plus de onze millions de téléspectateurs. Le principe était le même que celui de l'émission de RTL, mais agrémenté de nombreux sketches dans lesquels excellaient notamment Sim et Francis Perrin. Mes compagnons se nommaient alors Guy Montagné, Stéphane Bern, Amanda Lear, Carlos ou Evelyne Leclercq.

À la rentrée 2000, Stéphane Duhamel, le nouveau patron de RTL, jugea utile, après vingt-trois ans de bons et loyaux services, de remercier Philippe Bouvard au prétexte qu'il venait de dépasser l'âge de soixante-dix ans. Cette décision, prise au nom d'un « jeunisme » qui était déjà dans l'air du temps, me remit cruellement en mémoire la mise à l'écart dont j'avais moi-même fait l'objet à Europe 1 en 1986. Mais il est vrai que je n'étais âgé, à l'époque, que de cinquante-sept ans ! La réaction du public ne se fit pas attendre : en trois mois, 600000 auditeurs désertèrent la station et se reportèrent sur les

antennes concurrentes. Pour enrayer l'hémorragie, RTL fit amende honorable et rétablit Bouvard dans ses fonctions quelques mois plus tard.

Mes nouveaux habits d'amuseur n'ayant pas remplacé ceux du conteur, je fus sollicité par Christophe Dechavanne pour raconter les arnaques les plus spectaculaires de l'Histoire dans « Faut pas pousser », le magazine mensuel qu'il animait sur TF1. Puis, dans « Coucou, c'est nous ! », il m'apprit à m'amuser sans retenue. En compagnie de mes acolytes Patrice Carmouze, Sophie Favier et le duo Charly et Lulu, je repoussai dans ses ultimes retranchements les reliquats de ma timidité. Je me prêtai à des pitreries bon enfant, parfois outrées, sans peur du ridicule. Je me souviens qu'un jour, Dechavanne m'enferma dans une sphère mobile qu'il fit tourner dans tous les sens. Je me retrouvai la tête en bas, un flot de sang me martelant le crâne. Comprenant soudain le risque auquel il exposait un homme ayant subi un triple pontage coronarien, Christophe interrompit précipitamment mon supplice. Et évita peut-être d'offrir à plusieurs millions de téléspectateurs le spectacle de ma mort en direct !

Plus tard, constatant qu'il avait atteint la meilleure audience qu'il pût espérer, Philippe Bouvard décida d'interrompre en plein succès la diffusion de ses « Grosses têtes » sur TF1, ne la conservant plus que sur RTL.

Nagui prit la relève avec « Tutti Frutti », un divertissement mêlant anecdotes et histoires drôles. Jean Yanne et Patrick Bosso furent mes partenaires dans cette aventure. Près de quarante ans après « La Caméra invisible » dans laquelle Jean Yanne intervenait parfois, j'eus le bonheur de constater que son génie comique n'avait rien perdu de sa vigueur.

J'ajoutai dès lors des prestations d'amuseur à mes activités et je fus invité dans bon nombre d'émissions. J'eus, une fois encore, l'occasion de constater avec plaisir que, dans le métier que j'avais choisi, les limites entre travail et loisir avaient tendance à s'estomper.

En 2004, je fis la connaissance de Julien Courbet. Après avoir participé à « Ainsi font, font, font » de Jacques Martin, à « Sacrée soirée » et animé des jeux sur RTL, il avait pris la défense du consommateur en créant sur TF1, en 1994, le magazine « Sans aucun doute ». Un bon choix, puisque l'émission fut suivie chaque semaine par quelque deux millions de téléspectateurs, tard le vendredi soir. Dans une émission spéciale, Julien m'invita à participer à un quiz, ma mission consistant à rendre ludique un contenu juridique plutôt aride. Cinq ans plus tard, il me demanda de jouer le rôle de juge-arbitre dans

Ces multiples activités ont contribué à ne jamais m'éloigner du public, et je continue d'être souvent sollicité pour défendre une cause ou une association. C'est pourquoi je ne fus pas surpris de recevoir en 2007 un coup de téléphone énigmatique d'un membre du Conseil économique et social.

– Seriez-vous libre à déjeuner la semaine prochaine ? me demanda-t-il. J'aimerais vous entretenir d'une chose de la plus haute importance.

L'homme ne m'était pas inconnu. J'avais eu l'occasion, bien des années plus tôt, de produire pour lui des campagnes publicitaires. Intrigué, j'acceptai l'invitation. Il me reçut dans une petite salle à manger privée et engagea la conversation sur un ton primesautier. Je l'écoutai, ne comprenant toujours pas la raison de ma présence dans ce haut lieu de la République. Lorsqu'un plat de poisson nous fut présenté et que le maître d'hôtel se fut retiré, mon interlocuteur en vint brusquement aux faits.

– Monsieur Bellemare, me dit-il, dans six mois aura lieu l'élection présidentielle. Vous n'ignorez pas que le Conseil économique et social représente les forces vives de la nation. Et, à ce titre, nous souhaiterions présenter un candidat emblématique. Un homme capable, par exemple, d'exprimer les aspirations qui émanent des associations de retraités. Bien sûr, cet homme n'aura aucune chance d'accéder à la charge suprême, mais il fera campagne et bénéficiera d'un temps de parole appréciable sur les grands médias pour s'exprimer et défendre nos causes.

Mes yeux durent s'écarquiller, puisque mon interlocuteur interrompit son préambule.

– Voulez-vous être cet homme, monsieur Bellemare ? Voulez-vous vous porter candidat à la présidence de la République ?

N'ayant pas gardé le souvenir que l'homme qui m'invitait à déjeuner eût des dons comiques particuliers, je me contentai de balbutier :

– Mais pourquoi moi ?

– Parce que des sondages non publiés révèlent que vous êtes l'un des hommes les plus populaires de France. Votre âge, votre notoriété, les innombrables campagnes que vous avez menées ici et là pour défendre de grandes causes vous désignent à nos yeux comme le candidat idéal.

Pris de cours, je tergiversai et demandai un délai de réflexion. Huit jours me furent accordés. Il allait sans dire que ce qui m'était demandé outrepassait mes capacités. Comment, en effet, aurais-je pu organiser un programme cohérent et une campagne nationale en quelques

mois ? D'autre part, bien que la cause que j'aurais eue à défendre ne fût pas ouvertement partisane, j'avais toujours mis un point d'honneur à ne pas afficher publiquement mes opinions politiques. Deux semaines s'écoulèrent sans que je donne signe de vie. Le membre du Conseil me rappela peu après et me demanda sur un ton à peine aimable si j'avais pris ma décision. Quand je déclinai l'offre, je sentis dans sa voix une pointe d'amertume. La République devrait se passer de mes services !

48 Les feux de la rampe

En 2004, je réalisai l'un de mes rêves les plus chers : monter sur scène pour y défendre un texte. Le théâtre m'avait toujours attiré, sans avoir eu jusque-là l'opportunité de m'y essayer. Pour mon baptême du feu, je choisis le rôle d'Alphonse Marjavel dans *Le Plus Heureux des trois*, la comédie d'Eugène Labiche. L'histoire, inénarrable, dépasse celle de la plupart des vaudevilles de la fin du XIX^e siècle. Il n'y a pas, comme on pourrait le croire, la femme, le mari et l'amant. Mais des femmes, des maris, des amants, des ex-femmes, des ex-amants, une nièce enjouée, un oncle neurasthénique, un couple improbable d'Alsaciens, un cocher maître chanteur... et un nombre incalculable de quiproquos loufoques. Marion Game me donna la réplique ainsi que Luq Hamet, qui assura aussi la mise en scène.

Cette première expérience m'a fait découvrir la complexité des règles et des conventions théâtrales. Car au théâtre, tout est faux. Mais tout doit paraître le plus vrai possible aux yeux des spectateurs. Cela commence par la manière qu'ont les comédiens de se tenir en scène. S'adressent-ils à leurs partenaires ou au public ? Aux deux à la fois. Ils sont en porte-à-faux, en équilibre instable. Ils jouent de biais. Leur point d'ancrage est-il trop intériorisé, et les spectateurs auront le sentiment d'être exclus d'une fête à laquelle ils n'auraient pas été conviés. Leur gestuelle et leur élocution sont-elles extraverties, et le public aura l'impression déplaisante d'intercéder dans les relations que nouent les personnages entre eux et de fausser les cartes. Sur ce fil ténu, tendu entre réalité et fiction théâtrale, la marge de manœuvre des comédiens est millimétrée, et le moindre faux pas peut tout faire basculer. Je compris rapidement que, dans ce dispositif d'une grande subtilité, il faut offrir au public le trou d'une serrure qui lui permettra d'entrer dans un univers à la fois confidentiel et sans limites.

J'appris également que les comédiens d'une troupe constituent les ingrédients d'un ciment fragile. La mémoire se cale sur les répliques des partenaires. Si on oublie un mot, si on omet un geste, on grippe la mécanique, on dérègle l'harmonie générale. Et il sera presque impossible de rectifier ensuite ce faux rythme avant la fin du spectacle. Les comédiens sont solidaires et interdépendants. Est-ce ce besoin de cohésion, ce désir de fraternité, qui expliquent que la plupart d'entre eux affichent leurs sympathies pour des valeurs de gauche ?

Une autre de mes interrogations consistait à essayer de comprendre pourquoi des répliques qui déclenchaient habituellement le rire pouvaient, certains soirs, tomber à plat. Certes, nous n'étions sans doute pas tous en même temps au meilleur de nos formes. Certes, le public était sans cesse changeant. Il existe de *bonnes* et de *mauvaises*

salles, comme nous aimons à le dire dans notre jargon de saltimbanques. Mais ces arguments n'expliquaient pas tout. Et je pense que le succès d'une représentation est essentiellement affaire de rythme. Comme lors d'un concert, un tempo juste provoque au théâtre rires et émotion. S'il est trop lent ou trop rapide, les spectateurs s'en aperçoivent inconsciemment et réagissent en conséquence.

Après avoir joué *Le Plus Heureux des trois* en banlieue parisienne, nous entreprîmes une tournée à travers la France. Je conserve un souvenir ému de ces vagabondages. Les déplacements en minibus, les haltes dans les hôtels improbables, les dîners partagés avec les membres de la troupe, le foisonnement des anecdotes que chacun racontait avec jubilation, la découverte de nouvelles salles dans lesquelles nous accueillait un public souvent vierge d'expérience théâtrale furent des moments forts et inoubliables. Je me rappelle à ce propos avoir invité une dizaine de voisins périgourdins à assister à la représentation que nous avions donnée dans un théâtre de la région. Au terme du spectacle, j'allai me joindre à eux pour recueillir leurs sentiments. De petites étincelles brillaient dans leurs yeux.

– Aviez-vous vu des pièces de Labiche auparavant ? leur demandai-je.

Aux réponses évasives des uns et des autres, je compris que mes amis venaient pour la première fois de se rendre au théâtre. Comme des enfants découvrent la mer, ils avaient entrevu d'un coup l'existence d'un monde insoupçonné et ils en avaient éprouvé une joie immense. Avoir pu modestement contribuer à leur procurer ce bonheur était pour moi la plus belle des récompenses.

En 2009, je récidivai en montant avec le comédien Laurent Mothe *15 Histoires à se tordre* d'Alphonse Allais, ma fille Maria Pia Bracchi assurant avec brio la mise en scène. Allais était depuis longtemps l'un de mes auteurs de prédilection. Dix ans auparavant, j'avais d'ailleurs enregistré sur disque plusieurs de ses nouvelles. Fils de pharmacien, pharmacien lui-même, il a inventé le surréalisme avant la lettre. Journaliste, écrivain, directeur du cabaret *Le Chat noir* puis du journal humoristique *Le Sourire*, ce créateur surdoué était aussi peintre et compositeur. Mais ce sont, naturellement, ses écrits acerbés et absurdes, son humour décalé qui l'ont pérennisé. Rappelons néanmoins qu'en qualité de peintre, Allais fut l'auteur d'une toile présentée au salon des Arts incohérents et intitulée *Récolte de la tomate sur le bord de la mer Rouge par des cardinaux apoplectiques*. Au-delà du canular, cette œuvre monochrome ouvrit un champ nouveau à la peinture abstraite, précédant d'une génération le célèbre *Carré blanc sur fond blanc* de Kasimir Malevitch. Et, dans le domaine de la

musique, Allais ne fut-il pas le précurseur de John Cage en donnant à « entendre » sa composition minimaliste, *Marche funèbre composée pour les funérailles d'un grand homme sourd* ?

Créé à Sarlat dans le Périgord pour aider un ami dont la fille souffrait d'une maladie orpheline, le spectacle fut donné ensuite à Paris, au théâtre du Petit Héberty, dont Xavier Jaillard, le directeur, est membre de l'Académie Alphonse Allais.

Afin de m'éviter les angoisses du trou de mémoire, Maria Pia camoufla habilement dans son dispositif scénique des écrans sur lesquels défilait le texte. Tout en me donnant la réplique par intermittence, Laurent Mothe actionnait discrètement la commande d'un téléprompteur en fonction de mon débit.

La collaboration avec ma fille cadette m'a apporté de grandes satisfactions. Avec une autoritaire tendresse, elle est parvenue, je pense, à me placer à bonne distance par rapport aux saynètes complexes d'Alphonse Allais, dans lesquelles s'entrechoque toute une gamme de sentiments aigres-doux.

Nous travaillons actuellement ensemble sur un autre projet : faire revivre sur scène des fragments des Choses vues de Victor Hugo, ces notations prises sur le vif, et qui constituent peut-être les fondements du grand reportage moderne.

Interpréter un rôle au cinéma, fût-il modeste, est bien entendu une tout autre affaire. Les contingences techniques, la discontinuité chronologique et la multiplication des prises obligent les acteurs à donner en quelques minutes – la durée d'une scène –, le meilleur d'eux-mêmes de façon irréversible. Je me suis prêté à cet exercice à trois reprises.

En 1996, j'ai eu la chance de jouer aux côtés de Marcello Mastroianni dans *Trois Vies et une Seule Mort*, un film de Raoul Ruiz. Prématurément décédé en août 2011, auteur de plus d'une centaine de films, longs et courts métrages confondus, Ruiz avait fui le Chili en 1973, après le coup d'État militaire de Pinochet. Réfugié en France comme de nombreux intellectuels et artistes chiliens, il avait essayé, non sans difficulté, d'y poursuivre son œuvre foisonnante.

– Quand je suis arrivé à Paris, je ne parlais pas un mot de français, m'avait-il avoué lors de notre première rencontre. Pour en acquérir rapidement les premiers rudiments, un ami m'avait conseillé d'écouter les histoires que vous racontiez, à l'époque, sur les ondes d'Europe 1, car, m'avait-il dit, vous étiez celui dont l'élocution était la plus claire.

Imprégné de lyrisme baroque, de fantasmagories et de métaphores surréalistes, le scénario de *Trois Vies et une Seule Mort* se présentait un peu à la manière d'un jeu de tarot dont Ruiz, en magicien espiègle, se serait amusé à brouiller les cartes. Le résultat aurait pu être déroutant

et confus sans la présence de Mastroianni, qui interprétait avec maestria quatre personnages et donnait force et cohérence à l'ensemble du film. Je me souviens d'avoir vécu comme un privilège les séances de postsynchronisation que nous partageâmes dans un studio parisien. Après avoir enregistré quelques répliques, Mastroianni m'interrogeait avec une désarmante modestie sur la justesse de sa prononciation.

– Les Français vont-ils au moins comprendre ce que je dis ?

Naturellement, je le rassurai sur la qualité de ses prestations. Qui aurait pu douter des effets que son envoûtant accent italien allait produire sur le public ?

Le film fut présenté en sélection officielle au 49^e Festival de Cannes. La production étant peu argentée, nous fûmes logés dans un petit hôtel du centre-ville. Et, bien qu'il fût une vedette d'envergure internationale, Marcello Mastroianni n'y trouva rien à redire. Bien au contraire, tel le personnage de Guido Anselmi dans *Huit et demi*, l'inoubliable film de Fellini, il exultait à l'idée de se retrouver dans une situation pour lui paradoxale. Pour assister à la soirée de gala, vêtus de smokings, nous quittâmes notre hôtel à pied et rejoignîmes la limousine qui nous attendait devant le Carlton. Ensuite, monter les marches du Palais du Festival aux côtés de Marcello, sous le crépitements des flashes, fut le moment le plus émouvant de ma brève carrière cinématographique.

Quelques années plus tard, je tournai une scène de nuit dans *Le Battement d'ailes du papillon*, le film poétique de Laurent Firode. Incarnant un chauffeur de taxi, je devais raconter ma vie à Audrey Tautou, ma passagère assise à l'arrière. S'agissant d'un plan séquence, il m'aurait fallu, naturellement, recommencer l'ensemble de la scène en cas d'erreur. J'avais préféré prévenir ma femme.

– Nous commencerons le tournage vers 22 heures, dans les rues de Ménilmontant. Je serai de retour dès que possible, mais ne m'attends pas avant 3 ou 4 heures du matin.

La première prise se déroula bien, et le metteur en scène aurait pu en rester là. Par précaution, il me fit faire deux prises supplémentaires. Avant minuit, l'équipe technique rangeait déjà le matériel d'éclairage dans les camions.

Dans *OSS 117 : Rio ne répond plus*, tourné dix ans plus tard, je me glissai dans la peau du chef des services secrets, et devais à ce titre donner des instructions à Jean Dujardin, alias l'agent spécial Hubert Bonisseur de la Bath. Incarnant deux parfaits imbéciles, Jean et moi eûmes souvent le plus grand mal à garder notre sérieux. Par chance, la technique employée par le réalisateur Michel Hazanavicius offrait un choix infini de possibilités de montage, puisqu'il tourna la scène à

maintes reprises et sous tous ses angles.

Ce fut donc dans la bonne humeur que s'acheva provisoirement ma succincte contribution au cinéma !

Épilogue

Je n'ai jamais envisagé de prendre ma retraite. Ce concept ne revêt aucune signification pour moi. Certes, je comprends que des gens qui ont travaillé durement aspirent au repos. Qu'ils attendent comme une récompense méritée l'heure où ils pourront se consacrer pleinement aux passions et aux loisirs auxquels ils ont goûté parcimonieusement quelques semaines par an.

J'ai eu le privilège de mener la vie que j'avais souhaitée. Ainsi les marges qui cloisonnent habituellement nos activités se sont-elles pour moi gommées progressivement. Travaillais-je lorsque je riais à gorge déployée en animant un jeu de « La grande corbeille », dans un studio d'Europe 1 ? Étais-je en vacances quand, sur le pont de mon bateau, dérivant mollement en Méditerranée, je concevais la genèse d'un programme que je souhaitais mettre à l'antenne ?

Depuis une dizaine d'années, j'essaie d'harmoniser mon temps entre séjours parisiens et périgourdiens. Pour traiter prestations audiovisuelles et travaux éditoriaux, j'ai conservé une société de production et des bureaux près de l'avenue des Champs-Élysées, le quartier où j'ai fait mes débuts. Environ une fois par mois j'y réunis les membres de mon équipe, dont la plupart sont des collaborateurs que je connais depuis plus de trente-cinq ans. Et en mon absence, mon assistante, Nelly Huqueleux, gère avec beaucoup d'efficacité et d'à-propos les affaires courantes.

En octobre 2009, je fêtai l'anniversaire de mes quatre-vingts ans. D'abord dans le salon d'un hôtel parisien en compagnie de mes amis et collaborateurs. Puis en famille dans notre propriété du Périgord. À la fin du déjeuner, tandis que mon épouse, mes enfants, leurs conjoints, et mes petits-enfants s'égayaient joyeusement dans les prés et autour de la piscine, je fis quelques pas seul dans le vallon qui mène à l'étang. Je me sentais heureux, en paix. Soudain comme une prière, quelques mots me vinrent à l'esprit. Je les murmurai dans la lumière dorée de l'après-midi : « Quand on a la chance d'être encore en vie à quatre-vingts ans ; quand les enfants se portent bien ; quand aucun membre de la famille n'est affecté de graves maladies ; quand les soucis d'argent nous ont été épargnés ; quand on a pu mener l'existence dont on rêvait et qu'on partage des bonheurs simples avec les siens et avec le public qui vous aime, que demander de plus à la vie ? »

Remerciements

Merci à tous ceux qui m'ont accordé leur temps et leur confiance, en me livrant souvenirs et témoignages :

Jacques Antoine, Françoise Bellemare, Roselyne Bellemare, Lucienne Bracchi, Maria Pia Bracchi, Paulette Cannac, Micheline Carron, Maryse Corson, Alain Decaux, Pierre Dhostel, Jacqueline Hiegel, Nelly Huqueleux, Roland Kugler, Jean-Paul Rouland, Pierre Tchernia.

Ma gratitude va également à Véronique Le Guen. En collectant et en mettant à ma disposition archives et documentation, elle m'a apporté une aide inestimable.

J.E

Un CD inédit

Pour les 40000 premiers lecteurs de ce livre, voici un CD de 12 chansons imprimées dans ma mémoire, que j'ai tenu à interpréter pour vous.

Équipe artistique et de création :

Christophe Nègre : Sax Alto – Sax Soprano

Flûte – Clarinette

Bruno Caviglia : Guitares acoustiques et électriques

Christophe Gallizio : Batteries

Cyril Zardé : Violons solos

Franck Steckar : Pianos acoustiques

Léonard Raponi : Basses – Accordéons – Claviers

Producteur exécutif

Réalisation artistique : Gaya Bécaud

Orchestrations

Direction d'Orchestre : Léonard Raponi

Production :

PB2A

1. La Chanson des rues

(Michel Vaucaire / Goer Rudolf)

Éditions Semi

En 1938, Jean Sablon lance, sur Radio Cité, La chanson des rues de Michel Vaucaire, mais la guerre est si proche que plus personne n'a le cœur à chanter. Cette mélodie évoque toute la nostalgie des choses qui allaient disparaître.

2. Coin de rue

(Charles Trenet)

Éditions Raoul Breton

Charles Trenet a évoqué dans Coin de rue la poésie de ces endroits où mille rêves s'échafaudent.

3. Les Prénoms effacés

(Jean Tranchant / Bernard Dimey)

Beuscher Leonie / Éd. Beuscher Arpège

Si un jour vous allez aux cèdres du Liban, vous y trouverez mon nom sur un arbre gravé. Cette coutume a été joliment évoquée par Jean Tranchant dans Les prénoms effacés.

4. Soirées de Prince

(Pierre Delanoë / Guy Magenta)

Éditions Sidonie / Emi

Pierre Delanoë écrivit Soirées de Prince pour Jean-Claude Pascal sur une musique de Guy Magenta. C'est la première chanson que j'ai osé interpréter en public.

5. C'était bien

(Robert Nyel / Gaby Verlor)

Éditions Sidonie / Emi

Nous avons vécu une douzaine d'années à Montainville, petit village médiéval situé dans les Yvelines. L'habitant le plus célèbre des lieux fut Bourvil dont la gentillesse était proverbiale.

6. Ma petite île

(Jean Nohain / Mireille / Paul Misraki)

Éditions Raoul Breton

J'ai eu la chance de travailler avec Jean Nohain, l'homme qui a inventé la radio moderne. Dans les années 30, avec Mireille, Pills et Tabet, Charles et Johnny, ils contribuèrent au renouveau de la chanson française.

7. Le Carrosse

(Henri Contet / Mireille)

Francis Salabert Éditions

Quand nous avions entre 10 et 15 ans, nous avons tous fait des rêves de gosse où nous nous imaginions prince ou général, défendant un château fort ou nous emparant d'une citadelle.

Henri Contet, l'auteur du Carrosse, sur une musique de Mireille, a une vision plus poétique des rêves d'enfant.

8. Rappelle-toi Barbara

(Jacques Prévert / Joseph Kosma)

Éditions Enoch et Cie

Rappelle-toi Barbara n'est pas une chanson mais un poème de Jacques Prévert mis en musique par Kosma qui exprime la colère et le dégoût ressentis après la destruction totalement inutile de villes entières comme Le Havre, Brest ou Saint-Malo.

9 Trois petites notes de musique

(Henri Colpi / Georges Delerue)

Durand Éditions c/o Universal 1

J'ai voulu vous chanter Trois petites notes de musique parce que cette chanson résume l'intention de ce disque. Notre cerveau est fabriqué de telle sorte qu'il garde, au creux de sa mémoire, les événements et les musiques associées à ceux-ci. C'est en laissant libre

court à ma pensée que les éléments de ce CD se sont rassemblés.

10. Un seul couvert please James
(Jacques Larue / Stephen Beresford)
Peter Maurice Music Co Ltd (GB)
Emi Music Publ. France – Victoria Ed.

Il était de bon ton, avant guerre, de vivre des drames conjugaux dans la dignité et la sobriété, même si ces attitudes pouvaient friser le ridicule. Je dois vous l'avouer, j'ai eu du mal à ne pas rire en interprétant cette chanson.

11. Raconte-moi la mer
(Jean Ferrat)
Éditions Gérard Meys / Alleluia

Pendant plus de trente-cinq ans, nous avons, ma famille et moi vécu nos moments de repos et de détente sur la mer et plus particulièrement en Méditerranée. La chanson de Jean Ferrat nous a accompagnés au large ; elle me permet de vous raconter la mer comme il l'a ressentait.

12. Bye Bye
(Rosemonde Gérard / Tiarko Richépin)
Meridian Éditions

J'ai été orphelin à 17 ans et c'est sans doute ce manque d'affection maternelle qui m'a fait retenir dans les moindres détails tout ce qui vient de ma maman et notamment cette chanson qu'elle me fredonnait.

F l a m m a r i o n

[1] Semaine radio du 17 février 1957

[2] Cinémonde, 19 octobre 1958.

[3] L'Express, 17 septembre 1959.

[4] Paris-Jour, 10 décembre 1959.